This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

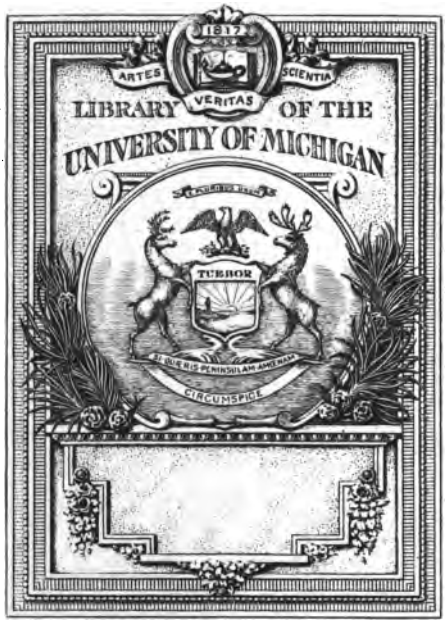
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Gomez, Madeleine angelique (Poisson) de.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame DE GOMEZ.

HUITIEME ÉDITION,

revue & corrigée.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVII.

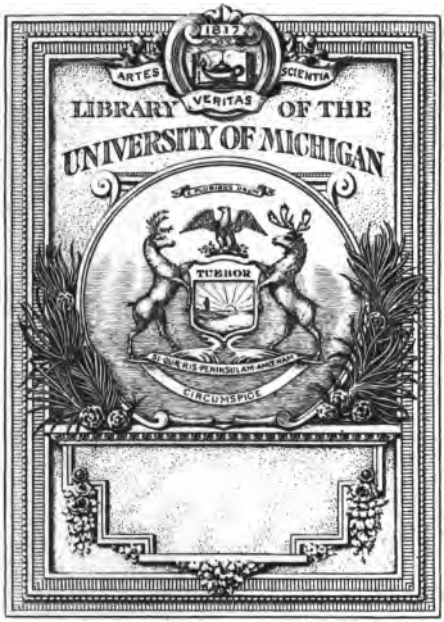
3-21-60
13-191810

-18
628
v.1-2

AU ROI.

SIRE,

Le deſir de conſacrer à VOTRE MAJESTÉ *tous les inſtans de ma vie, m'a fermé les yeux ſur la témérité d'oſer lui dédier cet Ouvrage. Mais la foibleſſe de mon ſexe me privant de l'honneur d'être utile à ſa gloire, ou à ſon Etat, Elle doit me pardonner la hardieſſe de chercher dans les amuſemens de l'eſprit, ce que la Nature a refuſé à l'ardeur de mon zele. Ma plume*, SIRE, *en rapellant les traits les plus remarquables des Rois & des Héros de l'Antiquité, n'a pour but que*


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

3-21-60
13-191810
8 v. 1 & 4.

18
628
v. 1-2

AU ROI.

SIRE,

Le deſir de conſacrer à VOTRE MAJESTÉ *tous les inſtans de ma vie, m'a fermé les yeux ſur la témérité d'oſer lui dédier cet Ouvrage. Mais la foibleſſe de mon ſexe me privant de l'honneur d'être utile à ſa gloire, ou à ſon Etat, Elle doit me pardonner la hardieſſe de chercher dans les amuſemens de l'eſprit, ce que la Nature a refuſé à l'ardeur de mon zele. Ma plume*, SIRE, *en rapellant les traits les plus remarquables des Rois & des Héros de l'Antiquité, n'a pour but que*

d'offrir à VOTRE MAJESTÉ *un miroir qui lui représente les vertus qui lui feront joindre un jour le titre glorieux de Monarque accompli, à celui du plus puissant Roi du monde. Daignez donc accepter,* SIRE, *un hommage pur & sincere de celle qui est avec un très-profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

La très-humble, très-obéissante
Servante & Sujette,

DE GOMEZ.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

PREMIERE JOURNE'E.

SIx perſonnes unies par l'eſprit & par le cœur, & poſſédant tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe paſſer du reſte du monde, ennuyées du tumulte d'une des plus belles villes de l'Europe, firent partie d'aller ſe renfermer pour quelque tems dans une maiſon champêtre, & d'en relever la ruſticité par la pureté de leurs plaiſirs, & productions de leur eſprit.

Ce deſſein formé fut bientôt exécuté ; la même volonté gouvernant cette ſociété, nulle difficulté n'en retarda l'effet. Deux hommes & quatre femmes compoſoient cette compagnie : mais, quels hommes ! & quelles femmes ! Tout ce que l'eſprit, la vertu, l'honneur & la probité peuvent donner aux mortels pour les rendre parfaits, s'y trouvoit raſſemblé.

Thélamont, Uranie, Orophane & Félicie ne pouvoient rien voir qui leur fût égal ; auſſi le ciel les avoit-il deſtinés à s'unir par les liens ſacrés & indiſſolubles : l'attention d'un bonheur où chacun d'eux aſpiroit avec ardeur, n'étoit point troublée par cette impatience tumultueuſe que donnent les paſſions ordinaires ; ils déſiroient, mais ſans emportement & ſans déréglement ; la pudeur & la probité réglant leurs ſentimens, régloient auſſi leurs actions. Thélamont attendoit, avec un reſpect égal à ſon amour, le moment qui devoit unir ſon ſort à celui de ſa fidelle Uranie : Orophane, tout plein des vertus de ſon ami, & trop vertueux lui-même pour ſuivre une autre voie, cherchoit à remplir l'eſpace qu'il y avoit encore juſqu'à ſon mariage avec Félicie, par tout ce qu'un amour pur & reſpectueux peut inſpirer à un honnête homme.

Les objets d'une pareille ardeur ne doivent pas être ſans mérite, & c'eſt faire leur éloge, que de dire qu'ils avoient fait naître des paſſions, dont le caractere eſt ſi rare dans le ſiecle où nous ſommes.

Thélamont joignoit à un eſprit orné, ſage & delicat, une grandeur d'ame & une nobleſſe de ſentimens qui le mettoient fort au-deſſus des autres hommes.

Orophane avoit de l'eſprit & du ſavoir, & quoiqu'il fût différent de celui de Thélamont, (comme ils tendoient à la même vertu,) la diverſité de leurs ſentimens ne formoient qu'un contraſte néceſſaire pour faire briller des qualités différentes.

Uranie & Félicie ne pouvoient eſpérer qu'un ſort heureux avec de tels époux : les deux amies qu'elles avoient choiſies pour être de leur partie, poſſédoient tout ce qu'il falloit pour être admiſes dans cette illuſtre ſociété, Camille & Florinde ne cédant en mérite qu'à Uranie & Félicie.

Ces ſix perſonnes, telles que je viens de les peindre, partirent enſemble, & ſe rendirent dans la ſolitude deſtinée à les faire jouir d'une tranquillité parfaite : la maiſon apartenoit à Uranie, qui, faiſant conſiſter le vrai bonheur dans la poſſeſſion de l'utile orné ſimplement, n'avoit enrichi ſa demeure champêtre d'aucune des ſubtilités de l'art ; mais ſeulement aidant à la nature, elle en avoit fait un ſéjour délicieux : une grande & fameuſe riviere formoit le canal de ſon jardin ; une riche campagne, coupée par pluſieurs bras de cette riviere, faiſoit la vue de la maiſon ; un bois ſombre, touffu, bien entretenu, rempli d'allées ſolitaires & brillantes, la garantiſſoit des ardeurs du ſoleil ; un parterre orné des plus belles fleurs y rendoit la fin du jour auſſi agréable que ſon commencement ; un jardin fruitier & potager, garni d'eſpaliers chargés de tout ce qui peut faire plaiſir au goût, compoſoit une partie de l'utile ; une baſſe-cour, qui fourniſſoit les choſes les plus néceſſaires à la vie, en achevoit la perfection : la vue diverſifiée, & toujours heureuſement bornée, charmoit les yeux en quelqu'endroit qu'on portât ſes pas : la maiſon, ni grande ni petite, mais commode, n'offroit point

aux regards les beautés d'une ſuperbe architecture, ni la ſomptuoſité des ameublemens; l'aiſance & la propreté en faiſoient toute la magnificence; un ſalon galamment conſtruit, diſtribuoit à quatre apartemens, qui, étant doubles, en formoient huit, dont les dégagemens différens donnoient la liberté d'être enſemble ou ſéparés; & ſi on ne trouvoit pas d'abondance dans cet aimable lieu, du moins peut-on aſſurer que rien n'y manquoit. Uranie en fit les honneurs d'une façon qui perſuada ſes amis du plaiſir qu'elle avoit à les y recevoir.

Quoique Thélamont y fût venu pluſieurs fois, la joie de s'y voir libre & ſans contrainte, lui en fit remarquer les beautés avec plus d'attachement; & comme rien ne le touchoit plus fortement que le vrai, il vit, avec une ſatisfaction extrême, que la ſeule magnificence de cette maiſon conſiſtoit dans un ſuperbe & grand cabinet tapiſſé depuis la corniche juſqu'au lambris, des livres les plus rares, les plus néceſſaires & les mieux choiſis: il en marqua ſon contentement par un regard vif & pénétrant, qui, rencontrant ceux d'Uranie, lui fit ſentir le plaiſir inexprimable que l'on goûte lorſqu'on trouve l'occaſion de plaire à ce qu'on aime.

Voilà, lui dit-elle, le fruit heureux que l'on retire d'avoir d'illuſtres amis; l'envie de s'en rendre digne donne de l'émulation qui porte aux belles choſes, & j'aurois cru ma maiſon dénuée de tout, ſi je n'en avois pas rempli une partie de ce qui peut occuper agréablement les perſonnes que j'eſtime.

Vous honorez votre propre choix en parlant ainſi, lui dit Félicie; mais malgré l'excès de politeſſe qui vous a contrainte à nous adreſſer en général un diſcours ſi flatteur, je vous aſſure, au nom de toute la compagnie, que nous le cédons ſans peine à celui qui vous inſpire, dit-elle en regardant Thélamont, & nous faiſons trop de cas de ſon eſprit & du caractere de ſon cœur, pour ignorer que lui ſeul mérite toute l'attention du vôtre.

Je ne m'attendois pas, répondit Thélamont, à voir rouler ſur moi ce qui n'eſt dû qu'au génie d'Uranie; l'eſtime que j'en fais, m'a forcé de montrer le plaiſir que j'ai de la voir toujours courir au ſolide; & comme la lecture eſt, ſelon moi, une nourriture néceſſaire à l'ame, je n'ai pu me diſpenſer de regarder ce cabinet comme le plus beau lieu de cette maiſon, & le plus digne de celle qui l'habite.

Quoi qu'il en ſoit, dit Uranie, il vous fournira de quoi couler le tems que nous nous ſommes preſcrit de reſter ici, & lorſque la converſation commencera à languir, nous y viendrons chercher du ſecours.

Je ſuis perſuadé, dit Orophane, que nous y viendrons rarement ſi nous attendons la fin de notre attention à tout ce que vous direz: ainſi, je ſuis d'avis que nous nous impoſions pour loi d'y venir paſſer deux heures chaque jour, & que chacun, dans un ſilence mutuel, prenne ce qui lui fera plaiſir, & que, nous communiquant les ſujets qui nous auront frapés, nous en

aux regards les beautés d'une ſuperbe architecture, ni la ſomptuoſité des ameublemens; l'aiſance & la propreté en faiſoient toute la magnificence; un ſalon galamment conſtruit, diſtribuoit à quatre apartemens, qui, étant doubles, en formoient huit, dont les dégagemens différens donnoient la liberté d'être enſemble ou ſéparés; & ſi on ne trouvoit pas d'abondance dans cet aimable lieu, du moins peut-on aſſurer que rien n'y manquoit. Uranie en fit les honneurs d'une façon qui perſuada ſes amis du plaiſir qu'elle avoit à les y recevoir.

Quoique Thélamont y fût venu pluſieurs fois, la joie de s'y voir libre & ſans contrainte, lui en fit remarquer les beautés avec plus d'attachement; & comme rien ne le touchoit plus fortement que le vrai, il vit, avec une ſatisfaction extrême, que la ſeule magnificence de cette maiſon conſiſtoit dans un ſuperbe & grand cabinet tapiſſé depuis la corniche juſqu'au lambris, des livres les plus rares, les plus néceſſaires & les mieux choiſis: il en marqua ſon contentement par un regard vif & pénétrant, qui, rencontrant ceux d'Uranie, lui fit ſentir le plaiſir inexprimable que l'on goûte lorſqu'on trouve l'occaſion de plaire à ce qu'on aime.

Voilà, lui dit-elle, le fruit heureux que l'on retire d'avoir d'illuſtres amis; l'envie de s'en rendre digne donne de l'émulation qui porte aux belles choſes, & j'aurois cru ma maiſon dénuée de tout, ſi je n'en avois pas rempli une partie de ce qui peut occuper agréablement les perſonnes que j'eſtime.

Vous honorez votre propre choix en parlant ainſi, lui dit Félicie; mais malgré l'excès de politeſſe qui vous a contrainte à nous adreſſer en général un diſcours ſi flatteur, je vous aſſure, au nom de toute la compagnie, que nous le cédons ſans peine à celui qui vous inſpire, dit-elle en regardant Thélamont, & nous faiſons trop de cas de ſon eſprit & du caractere de ſon cœur, pour ignorer que lui ſeul mérite toute l'attention du vôtre.

Je ne m'attendois pas, répondit Thélamont, à voir rouler ſur moi ce qui n'eſt dû qu'au génie d'Uranie; l'eſtime que j'en fais, m'a forcé de montrer le plaiſir que j'ai de la voir toujours courir au ſolide; & comme la lecture eſt, ſelon moi, une nourriture néceſſaire à l'ame, je n'ai pu me diſpenſer de regarder ce cabinet comme le plus beau lieu de cette maiſon, & le plus digne de celle qui l'habite.

Quoi qu'il en ſoit, dit Uranie, il vous fournira de quoi couler le tems que nous nous ſommes preſcrit de reſter ici, & lorſque la converſation commencera à languir, nous y viendrons chercher du ſecours.

Je ſuis perſuadé, dit Orophane, que nous y viendrons rarement ſi nous attendons la fin de notre attention à tout ce que vous direz: ainſi, je ſuis d'avis que nous nous impoſions pour loi d'y venir paſſer deux heures chaque jour, & que chacun, dans un ſilence mutuel, prenne ce qui lui fera plaiſir, & que, nous communiquant les ſujets qui nous auront frapés, nous en

3-21-60
13-191810
8 v. 1 c. 4.

18
628
v. 1-2

AU ROI.

SIRE,

Le desir de consacrer à VOTRE MAJESTÉ *tous les instans de ma vie, m'a fermé les yeux sur la témérité d'oser lui dédier cet Ouvrage. Mais la foiblesse de mon sexe me privant de l'honneur d'être utile à sa gloire, ou à son Etat, Elle doit me pardonner la hardiesse de chercher dans les amusemens de l'esprit, ce que la Nature a refusé à l'ardeur de mon zele. Ma plume*, SIRE, *en rapellant les traits les plus remarquables des Rois & des Héros de l'Antiquité, n'a pour but que*

d'offrir à VOTRE MAJESTÉ *un miroir qui lui représente les vertus qui lui feront joindre un jour le titre glorieux de Monarque accompli, à celui du plus puissant Roi du monde. Daignez donc accepter,* SIRE, *un hommage pur & sincere de celle qui est avec un très-profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

La très-humble, très-obéissante
Servante & Sujette,

DE GOMEZ.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

PREMIERE JOURNE'E.

SIx perſonnes unies par l'eſprit & par le cœur, & poſſédant tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe paſſer du reſte du monde, ennuyées du tumulte d'une des plus belles villes de l'Europe, firent partie d'aller ſe renfermer pour quelque tems dans une maiſon champêtre, & d'en relever la ruſticité par la pureté de leurs plaiſirs, & productions de leur eſprit.

Ce deſſein formé fut bientôt exécuté ; la même volonté gouvernant cette ſociété, nulle difficulté n'en retarda l'effet. Deux hommes & quatre femmes compoſoient cette compagnie : mais, quels hommes ! & quelles femmes ! Tout ce que l'eſprit, la vertu, l'honneur & la probité peuvent donner aux mortels pour les rendre parfaits, s'y trouvoit raſſemblé.

Thélamont, Uranie, Orophane & Félicie ne pouvoient rien voir qui leur fût égal ; auſſi le ciel les avoit-il deſtinés à s'unir par les liens ſacrés & indiſſolubles : l'attention d'un bonheur où chacun d'eux aſpiroit avec ardeur, n'étoit point troublée par cette impatience tumultueuſe que donnent les paſſions ordinaires ; ils deſiroient, mais ſans emportement & ſans déréglement ; la pudeur & la probité réglant leurs ſentimens, régloient auſſi leurs actions. Thélamont attendoit, avec un reſpect égal à ſon amour, le moment qui devoit unir ſon ſort à celui de ſa fidelle Uranie : Orophane, tout plein des vertus de ſon ami, & trop vertueux lui-même pour ſuivre une autre voie, cherchoit à remplir l'eſpace qu'il y avoit encore juſqu'à ſon mariage avec Félicie, par tout ce qu'un amour pur & reſpectueux peut inſpirer à un honnête homme.

Les objets d'une pareille ardeur ne doivent pas être ſans mérite, & c'eſt faire leur éloge, que de dire qu'ils avoient fait naître des paſſions, dont le caractere eſt ſi rare dans le ſiecle où nous ſommes.

Thélamont joignoit à un eſprit orné, ſage & delicat, une grandeur d'ame & une nobleſſe de ſentimens qui le mettoient fort au-deſſus des autres hommes.

Orophane avoit de l'eſprit & du ſavoir, & quoiqu'il fût différent de celui de Thélamont, (comme ils tendoient à la même vertu,) la diverſité de leurs ſentimens ne formoient qu'un contraſte néceſſaire pour faire briller des qualités différentes.

Uranie & Félicie ne pouvoient eſpérer qu'un ſort heureux avec de tels époux : les deux amies qu'elles avoient choiſies pour être de leur partie, poſſédoient tout ce qu'il falloit pour être admiſes dans cette illuſtre ſociété, Camille & Florinde ne cédant en mérite qu'à Uranie & Félicie.

Ces ſix perſonnes, telles que je viens de les peindre, partirent enſemble, & ſe rendirent dans la ſolitude deſtinée à les faire jouir d'une tranquillité parfaite : la maiſon apartenoit à Uranie, qui, faiſant conſiſter le vrai bonheur dans la poſſeſſion de l'utile orné ſimplement, n'avoit enrichi ſa demeure champêtre d'aucune des ſubtilités de l'art ; mais ſeulement aidant à la nature, elle en avoit fait un ſéjour délicieux : une grande & fameuſe riviere formoit le canal de ſon jardin ; une riche campagne, coupée par pluſieurs bras de cette riviere, faiſoit la vue de la maiſon ; un bois ſombre, touffu, bien entretenu, rempli d'allées ſolitaires & brillantes, la garantiſſoit des ardeurs du ſoleil ; un parterre orné des plus belles fleurs y rendoit la fin du jour auſſi agréable que ſon commencement ; un jardin fruitier & potager, garni d'eſpaliers chargés de tout ce qui peut faire plaiſir au goût, compoſoit une partie de l'utile ; une baſſe-cour, qui fourniſſoit les choſes les plus néceſſaires à la vie, en achevoit la perfection : la vue diverſifiée, & toujours heureuſement bornée, charmoit les yeux en quelqu'endroit qu'on portât ſes pas : la maiſon, ni grande ni petite, mais commode, n'offroit point

aux regards les beautés d'une ſuperbe architecture, ni la ſomptuoſité des ameublemens; l'aiſance & la propreté en faiſoient toute la magnificence; un ſalon galamment conſtruit, diſtribuoit à quatre apartemens, qui, étant doubles, en formoient huit, dont les dégagemens différens donnoient la liberté d'être enſemble ou ſéparés; & ſi on ne trouvoit pas d'abondance dans cet aimable lieu, du moins peut-on aſſurer que rien n'y manquoit. Uranie en fit les honneurs d'une façon qui perſuada ſes amis du plaiſir qu'elle avoit à les y recevoir.

Quoique Thélamont y fût venu pluſieurs fois, la joie de s'y voir libre & ſans contrainte, lui en fit remarquer les beautés avec plus d'attachement; & comme rien ne le touchoit plus fortement que le vrai, il vit, avec une ſatisfaction extrême, que la ſeule magnificence de cette maiſon conſiſtoit dans un ſuperbe & grand cabinet tapiſſé depuis la corniche juſqu'au lambris, des livres les plus rares, les plus néceſſaires & les mieux choiſis: il en marqua ſon contentement par un regard vif & pénétrant, qui, rencontrant ceux d'Uranie, lui fit ſentir le plaiſir inexprimable que l'on goûte lorſqu'on trouve l'occaſion de plaire à ce qu'on aime.

Voilà, lui dit-elle, le fruit heureux que l'on retire d'avoir d'illuſtres amis; l'envie de s'en rendre digne donne de l'émulation qui porte aux belles choſes, & j'aurois cru ma maiſon dénuée de tout, ſi je n'en avois pas rempli une partie de ce qui peut occuper agréablement les perſonnes que j'eſtime.

Vous honorez votre propre choix en parlant ainſi, lui dit Félicie; mais malgré l'excès de politeſſe qui vous a contrainte à nous adreſſer en général un diſcours ſi flatteur, je vous aſſure, au nom de toute la compagnie, que nous le cédons ſans peine à celui qui vous inſpire, dit-elle en regardant Thélamont, & nous faiſons trop de cas de ſon eſprit & du caractere de ſon cœur, pour ignorer que lui ſeul mérite toute l'attention du vôtre.

Je ne m'attendois pas, répondit Thélamont, à voir rouler ſur moi ce qui n'eſt dû qu'au génie d'Uranie; l'eſtime que j'en fais, m'a forcé de montrer le plaiſir que j'ai de la voir toujours courir au ſolide; & comme la lecture eſt, ſelon moi, une nourriture néceſſaire à l'ame, je n'ai pu me diſpenſer de regarder ce cabinet comme le plus beau lieu de cette maiſon, & le plus digne de celle qui l'habite.

Quoi qu'il en ſoit, dit Uranie, il vous fournira de quoi couler le tems que nous nous ſommes preſcrit de reſter ici, & lorſque la converſation commencera à languir, nous y viendrons chercher du ſecours.

Je ſuis perſuadé, dit Orophane, que nous y viendrons rarement ſi nous attendons la fin de notre attention à tout ce que vous direz: ainſi, je ſuis d'avis que nous nous impoſions pour loi d'y venir paſſer deux heures chaque jour, & que chacun, dans un ſilence mutuel, prenne ce qui lui fera plaiſir, & que, nous communiquant les ſujets qui nous auront frapés, nous en

faſſions la diſſertation ou la critique, pour conſacrer ce lieu aux faits hiſtoriques & galans que ces livres ou notre mémoire ſeront capables de nous fournir.

J'aprouve ce deſſein, dit Camille avec une aimable vivacité : mais pour le ſilence, je n'en ſuis point ; & comme je ſuis ſûre d'être la premiére à le rompre, je ſuis bien-aiſe d'empêcher qu'on impoſe une loi, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de ſuivre. Lorſque je ſuis dans l'enthouſiaſme de quelque bel endroit, il faut que j'en parle ſur le champ, que je le répete à haute voix, & que j'en faſſe ſentir les beautés avec la véhémence qu'on me reproche quelquefois, ou que je devienne ſtupide.

La compagnie rit fort de la ſaillie de Camille, & pour la ſatisfaire, auſſi-bien que pour ne ſe pas priver du plaiſir de l'entendre parler, on retrancha le ſilence des deux heures, que l'on ſe promit de paſſer dans le ſalon des ſciences ; enſuite on régla la journée en trois parties : la matinée fut laiſſée aux Dames pour faire ce qu'elles jugeroient à propos ; la ſortie du dîné fut deſtinée au tems marqué pour la bibliotheque, comme étant le plus chaud, & le moins convenable à la promenade ; le reſte juſqu'au ſoupé devoit être employé à conter quelque hiſtoire, ou entendre quelques pieces nouvelles de vers ou de proſe. Le ſoupé fini, on ne devoit ſonger qu'à ſe délaſſer l'eſprit des occupations du jour, avec une entiere liberté de ſuivre ſon inclination.

Uranie aprouva ce réglement, avec cette différence, qu'elle fit conſentir ſes amis à ne pas obliger ceux qui les viendroient voir, à ſubir leurs loix, tout le monde, ajouta-t-elle, n'étant pas d'humeur à paſſer ſon tems comme nous.

On fut de ſon ſentiment, après quoi la compagnie viſita le reſte de la maiſon, qui, malgré ſon peu d'étendue, étoit ſi bien ménagée, & ſi également ornée, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer.

Camille & Florinde ne voulant point ſe ſéparer, prirent un apartement à elles deux. Thélamont & Orophane en firent de même; & Uranie, n'abandonnant jamais ſa chere Félicie, voulut qu'elle partageât auſſi le ſien: ainſi, de cette façon, il reſtoit encore plus qu'il n'en falloit pour recevoir commodément les perſonnes qui pouvoient les venir voir.

Ces petites occupations les ayant conduits juſqu'au dîné, ils ſe mirent à table, qui fut ſervie ſelon le ſyſtême qu'Uranie avoit établi chez elle, c'eſt-à-dire, ſans profuſion, mais d'un goût & d'une délicateſſe préférable à la magnificence.

Le dîné fini, on réſolut de commencer ce qu'on avoit projetté, en ſe retirant dans le ſalon des ſciences; la compagnie s'y rendit avec empreſſement, & chacun ayant pris un livre ſelon ſon goût & la ſituation de ſon eſprit, le ſilence régna quelque tems dans cette aimable ſociété.

Mais Camille, ſuivant le feu de ſon tempérament, le rompit la premiere, en s'é-

criant : Voilà un trait qui me charme dans l'hiſtoire de Cyrus, ſur laquelle je ſuis tombée. Je mets ce grand Prince au-deſſus d'Alexandre, qui, malgré ſes grandes qualités, a cédé toujours à ſes paſſions ſans ménagement pour ſa gloire, & pour l'immortalité à laquelle il aſpiroit ; mais Xénophon me peint Cyrus tel que devroient être tous les grands hommes : ce Héros, toujours guerrier, toujours vainqueur, n'a jamais ceſſé d'être ſage ; ſes conquêtes n'ont point autoriſé ſes foibleſſes ; maître abſolu d'un peuple innombrable, il ne s'eſt rien cru de plus permis qu'aux autres ; ce Prince, dont la vertu égaloit la valeur, après avoir dompté les nations les plus belliqueuſes, en ayant aſſez fait pour aſſurer ſa gloire, & donner quelque choſe à ſon cœur, aprend que la plus belle Princeſſe de l'univers, la vertueuſe Penthée, eſt ſa priſonniere ; & ſentant que le penchant de ſon ame eſt d'adorer la vertu, laquelle, ſoutenue d'une grande beauté, pourroit le conduire à l'amour, il refuſe de la voir, lui fait rendre des honneurs dûs à ſon rang & à ſon mérite, ſans oſer jamais s'expoſer à ſes regards, dans la crainte d'être vaincu par une paſſion qui pourroit ternir l'éclat de tant de belles actions.

Je ſuis perſuadée, continua Camille, que ſi Penthée avoit eu le caractere des Taleſtris & des Cléopatres, Cyrus n'auroit pas redouté ſa vue, ſa vertu le garantiſſant du pouvoir trompeur des beautés frivoles : mais la ſageſſe de Penthée étant pour lui plus à

craindre que ſes charmes, il devoit préſumer, comme il fit, qu'elle auroit été l'aiman qui eût attiré ſon ame, étant preſqu'inévitable que le plus vertueux de tous les hommes ne devînt amoureux de la plus vertueuſe de toutes les femmes.

La remarque de Camille eſt très-juſte, dit Thélamont, & je crois que pour bien connoître les hommes, il en faut juger par les foibleſſes dans leſquelles ils évitent de tomber, plutôt que par leurs grandes actions. Les plus cruels Tyrans ont eu quelques vertus; mais lorſqu'on ſait tirer une haute ſageſſe de ce qui peut paroître vicieux, c'eſt alors qu'on acquiert à juſte titre la qualité de Grand.

Cyrus eût été moins condamnable d'aimer Penthée, que ne le fut Alexandre de s'être livré, dans le vin, à la violence de ſon tempérament par le meurtre de Clitus, & je trouve qu'un Prince de notre tems l'emporte ſur la modération de Cyrus, & ternit la mémoire d'Alexandre par une ſeule de ſes actions. Ce Prince donnant un feſtin à toute ſa Cour, & s'y étant laiſſé prendre de vin aſſez conſidérablement, pour faire quelque choſe de peu convenable à la dignité royale, & s'en étant ſouvenu le lendemain, en fut ſi indigné contre lui-même, qu'ayant raſſemblé les mêmes perſonnes à ſa table, il fit ſerment en leur préſence de ne boire de ſa vie d'une liqueur qui l'avoit pu mettre un moment au rang des hommes ordinaires.

Voilà, continua Thélamont, ce qui s'apelle vertu; connoître ſes défauts, & s'en

corriger, lorſqu'on peut les avoir impunément par le rang qu'on occupe, c'eſt être vraiment ſage, & l'on peut tout eſpérer d'un Prince qui penſe, & qui agit ainſi.

Il eſt vrai, dit Florinde; mais pour l'amour, je ne conviendrai point que ce ſoit un défaut dans un grand homme; il me ſemble qu'il n'eſt pas incompatible d'être héros & amoureux.

Non ſans doute, repartit Félicie; mais il faut aimer, comme Uranie veut que l'on aime, pour accorder ces deux titres; & ſi elle vouloit nous lire la lettre qu'elle écrivit à Béliſe ſur ce ſujet, vous ſeriez tous convaincus que l'amour peut être compagnon de la vertu.

En vérité, dit Uranie, vous m'allez expoſer à une vive critique, & je crains bien que ce que vous dites, pour me faire honneur, ne tourne à ma confuſion.

J'ai entendu parler de cette lettre, dit Camille, & ſelon toutes les aparences, elle eſt très-digne d'attention.

Pour moi, ajouta Orophane, qui fut préſent à la converſation qui donna occaſion à cet ouvrage, je puis vous aſſurer que je ne me laſſe point de l'entendre.

Je l'ignore, dit alors Thélamont, & je ſuis très-touché de la diſcrétion d'Uranie, qui m'a privé juſqu'ici d'aprendre ſes ſentimens ſur une paſſion qu'elle ſait ſi bien inſpirer. Vous étiez abſent, répondit-elle en ſouriant, & j'ai eu tant de choſes à vous dire à votre retour, que je n'ai pas cru les devoir interrompre pour un ſujet de ſi peu de conſéquence.

C'eſt s'excuſer fort galamment, dit Florinde ; mais vous ſubirez la loi, & puiſque le ſoleil nous laiſſe la liberté de jouir de la promenade, je ſuis d'avis que nous conduiſions nos pas au bord de cette belle riviere, & que ſa douce fraîcheur, jointe aux accens d'Uranie, nous faſſe goûter un plaiſir parfait.

La compagnie trouva que Florinde avoit raiſon ; on ſe rendit au bord de l'eau. Uranie ayant fait aporter des carreaux, chacun prit ſa place ; & voyant qu'on faiſoit un ſilence qui marquoit l'envie qu'on avoit de l'entendre, elle prit ainſi la parole.

Avant que de lire la lettre dont il s'agit, je dois vous inſtruire que nous fûmes priées, Félicie & moi, d'aller paſſer quinze jours chez Béliſe : comme c'eſt la perſonne du monde la plus eſtimable, cette partie nous fit plaiſir, nous nous y rendîmes ; mais en arrivant, nous aprîmes qu'elle avoit été obligée de partir pour la Province pour une affaire importante ; elle nous fit prier de ne pas priver Julie ſa niece de notre préſence, puiſqu'elle l'avoit laiſſée pour nous recevoir.

Julie eſt une fille charmante, & d'un eſprit tout-à-fait éclairé ; ainſi nous n'eûmes pas de peine d'accorder à Béliſe ce qu'elle nous demandoit, eſtimant aſſez Julie, pour faire le voyage à ſa conſidération : elle nous reçut avec toutes ſes graces ; nous y trouvâmes bonne compagnie en hommes & en femmes, & le lendemain elle fut augmentée de Damon & d'Orophane ; je crois que

vous connoiſſez Damon, & que ſon caractere ne vous a pas échapé. Non ſans doute, répondit Camille, c'eſt un de ces hommes qui trompent : il parle comme s'il avoit de l'eſprit, on lui en trouve même ſur certaines choſes ; mais lorſqu'on aprofondit, on voit l'erreur dans laquelle on étoit tombé, & qu'il ne doit qu'à ces opinions toujours contraires, à celles des autres, & à la violence dont il aſſaiſonne ſes diſcours, l'attention qu'on lui prête quelquefois.

Ce Damon, tel que vous le peignez, continua Uranie, fit naître une diſpute entre nous, qui fut aſſez vive ; & quelqu'un de la compagnie l'ayant écrite à Béliſe, elle me manda que pour la conſoler de n'être point témoin de nos amuſemens, il falloit que je lui écriviſſe mot à mot la querelle que j'avois eue avec Damon. Sollicitée d'ailleurs par Orophane & Félicie, qui craignoient, diſoient-ils, d'oublier la plupart des choſes que j'avois dites, je me vis forcée à faire une eſpece d'ouvrage d'un diſcours que j'avois cru indifférent. Le voici, ajouta-t-elle, & je ſouhaite qu'il ne vous faſſe pas repentir de votre curioſité.

LETTRE en forme de diſſertation ſur l'amour.

VOus voulez, ſage Béliſe, que je mette ſur le papier ce que je dis chez vous l'autre jour en faveur de l'amour : quel

éloge pour ce dieu ! & quel eſpoir pour le gain de ma cauſe contre cet homme ſorti, ſans doute, des plus affreux déſerts de l'Afrique ! Votre rare vertu donne un grand poids à ce que je ſoutiens, puiſque vous voulez bien avouer que vous auriez aimé plus tendrement qu'un autre, ſi vous aviez trouvé un objet digne de vos ſentimens ; il n'en faut pas davantage pour remporter la victoire ſur mon adverſaire.

Je ſoutiens donc, avec plus d'autorité que jamais, que les Poëtes n'ont fait un dieu de l'amour, que pour nous donner, ſous ce titre ſacré, une idée de ſa pureté, le nom de dieu contenant en lui ceux de vertu, de ſageſſe, de prudence & d'équité ; je conviens auſſi qu'il marque un pouvoir abſolu : mais je ne puis convenir que la puiſſance de ce dieu s'étende à rendre vicieux les hommes les plus vertueux, puiſque je fonde le mérite de l'amour ſur le contraire de cette métamorphoſe, dans la penſée où je ſuis que cette paſſion, telle que je vais la dépeindre, eſt plus capable d'épurer les mœurs, que ſujette à les corrompre ; c'eſt ce que je vous ferai voir dans la ſuite, en vous inſtruiſant de ce qui ſe dit chez vous en votre abſence par ordre & ſans obſcurité.

Orophane ayant fait tomber la converſation ſur le déſordre des mœurs, & le peu de ſoin que les hommes prépoſés pour les épurer ſembloient y aporter, Damon, auſſi ſauvage de cœur que d'eſprit, en accuſa d'abord l'amour, & ſoutint que lui

ſeul cauſoit le déſordre du genre-humain. Cette paſſion, dit-il, contraire à la vertu, détruit la ſociété, corrompt le cœur & gâte l'eſprit : lorſqu'on en eſt attaqué, on ne fait rien que par intrigue, on viole les loix divines & humaines, & je compare un homme amoureux à la bête la plus ſtupide, & en même tems à la plus vorace.

Quelle horreur ! m'écriai-je alors, & quel terrible monſtre nous faites-vous de la plus belle & la plus noble des paſſions ? Faut-il attribuer à l'amour les déſordres de la nature ? Les hommes ſont tous nés pour être ce qu'ils ſont : on voit tous les jours que l'éducation la plus ſévere, & les exemples les plus vertueux ne peuvent changer un cœur formé pour être corrompu : on s'aperçoit du peu de progrès de ce cœur dans les loix de la ſageſſe dès ſa plus tendre enfance ; & lorſqu'il eſt parvenu à devenir ſon maître, il fait éclater dans ſes actions ce que la ſeule crainte des remontrances lui fait cacher : voilà le commencement du vice. Que ce cœur prenne alors de l'amour, cette paſſion deviendra chez lui le monſtre que Damon vient de nous peindre : l'ambition, la haine, la vengeance, la jalouſie, l'avidité du bien, les voies illicites pour l'acquérir, le fer, le poiſon, enfin les crimes les plus énormes, lui paroîtront faiſables ; mais c'eſt ſon premier penchant au vice qui corrompra ſon amour, & non pas ſon amour qui le portera au vice.

Au contraire, un ſujet né avec les diſpoſitions néceſſaires pour la vertu, qui

profitera par elles de ſon éducation & de ſes exemples, dont l'ame noble & bienfaiſante ne lui inſpire que de grands ſentimens, lorſque l'amour viendra l'aſſujettir, il ne s'offrira à ſes regards que ſous ſa véritable figure : il ne fera que cimenter les principes de l'éducation ; l'honneur & la probité ſeront inſéparables de ſa paſſion ; il ne cherchera pour plaire que les voies qu'enſeignent l'équité ; l'amour ne lui confiera ſon flambeau, que pour faire éclater ſes grandes actions, ou la nobleſſe de ſes ſentimens : la diſſimulation, l'intérêt & l'envie lui ſeront inconnues ; chez lui l'amour fait naître les momens, & jamais les momens ne font naître l'amour : bien loin que cette paſſion détruiſe la ſociété, elle en fait l'union & l'agrément ; elle adoucit le naturel le plus féroce ; elle donne des lumieres à l'eſprit le moins éclairé, & trouve le moyen d'attendrir l'ame la plus barbare : ſans l'amour, le monde eût reſté dans le néant, lui ſeul l'en a retiré, & lui ſeul le ſoutient. Comment donc un ſentiment ſi néceſſaire au mouvement de tout l'univers, peut-il être accuſé du déſordre des mœurs ?

Damon, ſans doute, confond la débauche avec l'amour : la premiere porte les hommes au déréglement, & l'autre les en retire. Combien de fois a-t-on vu des hommes que le tems, les occaſions, & les compagnies entraînoient dans les plaiſirs les plus pernicieux, & qui, s'abandonnant à la fougue de leur jeuneſſe, voloient d'objets en objets, ſans choix, ſans réflexion, & comme

enivrés des frivoles délices d'une vie libertine, s'en retirer tout-à-coup par le pouvoir de l'amour ?

Un objet les frape, les occupe, ils l'aiment enfin ; plus de vices, tout diſparoît à l'aſpect de cet objet, que la ſageſſe leur opoſe comme une digue néceſſaire à l'impétuoſité de leur tempérament : attachés par les nœuds ſacrés & indiſſolubles, ils ne regardent leur conduite paſſée qu'avec honte ; & la noble ambition de ſe rendre dignes de ce qu'ils aiment, leur donne en même tems celle de faire oublier le déréglement dans lequel ils s'étoient plongés : voilà le véritable pouvoir de l'amour ; tout ce qui meut par l'autorité des ſens n'eſt point amour, c'eſt débauche.

L'Etre incréé n'a rien fait pour nous que par amour : l'amitié qui unit les hommes eſt amour ; il ne change de nom que par la différence des deux ſexes, lorſqu'il les unit l'un à l'autre : mais alors ce ne ſont point les ſens qui conduiſent l'amour, c'eſt l'amour qui conduit les ſens.

Lorſque j'ai parlé des hommes, j'ai entendu le monde en général : ainſi le ſexe foible & timide eſt compris dans mon diſcours, & peut encore mieux prouver ce que j'oſe avancer ici par l'étude continuelle qu'on lui fait faire des loix de la vertu ; qu'une jeune perſonne élevée dans l'innocence ſe laiſſe charmer par le mérite d'un mortel que le ciel lui aura deſtiné, on la verra combattre ſa paſſion ; mais la crainte & la timidité ſeront les ſeuls motifs de ce

combat ; elle ignore ce que c'eſt que crime, & ſon cœur ne peut ſe révolter contre ce qu'il ne connoît pas ; elle ne s'opoſe point aux progrès de ſa paſſion dans la peur du déréglement, mais par un préjugé d'éducation qui donne le titre de pudeur à l'adroite politique que lui impoſe l'amour-propre, en cachant la tendreſſe de ſes ſentimens à celui qui les a fait naître. Sont-ils unis ſelon les loix ? Cet amour éclate. Elle dit qu'elle aime, & elle le dit ſans rougir ; elle met même ſa gloire à l'avouer.

Ce changement ſe trouve-t-il dans les vices, dans quelque tems, & dans quelque occaſion qu'on s'y abandonne ? Oſe-t-on jamais avouer : J'ai commis un crime ? Non ſans doute ; & cette femme, dont la vertu eſt connue généralement, peut dire : J'ai aimé, & j'aime encore celui qui eſt devenu mon époux, dont l'amour eſt vertueux en lui-même : car enfin ſi c'étoit un crime, il le ſeroit toujours ; une ſimple formalité, inſtituée pour contenir les hommes, ne lui ôteroit rien de ſa difformité.

Je dirai même plus à l'avantage de l'amour ; il ſemble que l'hymen lui ôte de ſa pudeur, & que l'autorité de l'un découvre trop les myſteres de l'autre. Si l'on a peint l'amour enfant, c'eſt pour marquer ſon innocence : on lui met un bandeau ſur les yeux pour prouver qu'il doit moins s'attacher au fragile éclat des beautés du corps, qu'à la ſolidité de celle de l'ame ; ſes fleches & ſon carquois font voir la ſûreté de celui qu'il conduit, & on ne lui accorde le grand

titre de dieu, que pour exprimer ſa pureté. L'intempérance des hommes le défigure, c'eſt leur faute & non la ſienne; ce n'eſt point la doctrine qui corrompt le diſciple, c'eſt le diſciple qui corrompt la doctrine.

Ce n'eſt pas dans cette ſeule choſe qu'il ſe gliſſe des erreurs; les ſectes des plus ſages Philoſophes n'ont-elles pas pris des formes différentes ſelon le caractere de ceux qui les ont ſuivies? Et n'erre-t-on pas tous les jours dans les différences du culte qu'on rend au même Dieu?

Si les hommes ne ſuivoient qu'une même voie, ils ne s'égareroient jamais: le ciel n'eſt point coupable de nos fautes, & l'amour ne l'eſt point de nos déréglemens; cette paſſion défait des tyrans, & forme des héros, & de toutes les paſſions, c'eſt la ſeule qui ſoit compatible avec la ſageſſe: le cœur eſt fait pour être occupé; qui n'aime rien, n'eſt rien. Il faut aimer pour croire qu'on mérite d'exiſter: mais j'entends aimer de l'amour que je viens de dépeindre; enfin de celui qui forma l'univers, celui dont a parlé Damon n'étant autre choſe que le déréglement des humains, qui pourroient, ſans autre ſecours que celui de la raiſon, ſe rendre maîtres de leurs paſſions, au lieu qu'ils en ſont les eſclaves & les victimes.

Voilà, ſage Béliſe, par où je finis mon diſcours, dont je craignois fort que la longueur n'eût ennuyé votre illuſtre ſociété; mais Orophane, que ſes mœurs rendent ſi digne de l'eſtime que vous avez pour lui, me flatta agréablement, en m'aſſurant, au

nom de la compagnie, qu'elle étoit toute de mon ſentiment. La charmante Julie, par un préjugé d'éducation, n'oſa m'aplaudir hautement; mais un de ſes regards enchanteurs, qu'elle ſait lancer ſi à propos, m'aſſura de ſon aprobation; le ſeul Damon reſta dans ſon opinion, & me fit connoître qu'il me regardoit moi-même comme une perſonne dont le commerce étoit dangereux; il ſe retira avec un dépit qui nous divertit un moment.

Nous fîmes encore quelques réflexions ſur ce que j'avois dit, & nous nous ſéparâmes en regrettant fort la longueur de votre abſence. Julie ſe chargea de vous écrire cette converſation; & comme je n'attendois pas que vous vouluſſiez le ſavoir de moi, je ne m'occupois que du ſoin de vous aſſurer que perſonne ici n'a plus d'impatience de votre retour, que votre fidelle URANIE.

A peine Uranie eut-elle achevé de lire, qu'elle reçut un aplaudiſſement général; mais Thélamont la regardant avec des yeux où ſon amour étoit peint, en vérité, lui dit-il, il faut avouer que vous êtes bien coupable de m'avoir privé ſi long-tems du plaiſir que je viens de partager avec la compagnie; mais quel que ſoit le chagrin où me met votre diſcrétion, je ne puis m'empêcher de dire que je trouve Damon très-heureux d'avoir donné occaſion à un ouvrage auſſi galant.

Il eſt vrai, dit Florinde, il faut être auſſi extraordinaire qu'il l'eſt, pour n'avoir pas

cédé à des raisons dont la force porte au cœur.

Pour moi, dit Camille, elles attendriſſent le mien, & je ne ſais ce qu'il deviendroit, ſi l'on m'offroit un hommage de la façon d'Uranie.

Vous êtes très-digne de vous l'attirer répondit Félicie; mais il faut convenir qu'il n'eſt guere d'amour ſemblable à celui-là, & qu'Uranie a fait briller ſon eſprit aux dépens de la vérité.

Je ne conviendrai point de cela, belle Félicie, reprit Orophane, & je ſoutiendrai, contre tout l'univers, qu'il eſt encore des cœurs tels qu'il les faut pour ſentir une paſſion vertueuſe. Sans doute, ajouta Thélamont, & je ne puis penſer qu'Uranie ait fait cet ouvrage, ſans croire qu'il eſt des hommes tels qu'elle les ſouhaite. Je ne m'en défends point, répondit-elle, & j'avoue que mon amour-propre m'a fait imaginer que j'en avois trouvé.

Thélamont ſentit toute la force d'un diſcours ſi obligeant, &, ſans le nombre de leurs amis, il ſe ſeroit jetté à ſes pieds pour la remercier de la juſtice qu'elle lui rendoit. Félicie, qui s'aperçut qu'il eût bien voulu lui parler ſans être entendu, propoſa la promenade pour lui en faciliter les moyens, en diſant qu'elle n'empêcheroit pas de parler ſur ce qu'on venoit d'entendre.

A ces mots on ſe leva: Thélamont donna la main à Uranie; Camille & Florinde, s'étant priſes ſous le bras, laiſſerent à Orophane la même liberté auprès de Félicie; ainſi,

ainſi, ſans être ſéparés, chacun ſe trouva ſelon ſon inclination.

Je ſuis le plus fortuné des hommes, dit Thélamont à Uranie en marchant, ſi ce que vous venez de dire me regarde; & mon ſort eſt des plus glorieux, ſi je puis me flatter que vous me connoiſſez aſſez pour croire que vous m'avez inſpiré tous les ſentimens que vous devez ſouhaiter dans un cœur qui vous adore.

Je vous aſſure, répondit Uranie, qu'en faiſant le portrait de l'amour parfait, j'ai cru faire celui de l'honnête homme, & que vous ayant toujours trouvé tel, mon diſcours ne regarde que vous; les termes où nous en ſommes ne me permettent pas de vous diſſimuler mes ſentimens: la délicateſſe des vôtres fait tout mon bonheur, & j'ai cru que je leur devois la foible reconnoiſſance de vous faire voir que je connois tout le prix du cœur que je me flatte de poſſéder. Vous voyez, Thélamont, que je parle avec l'aſſurance d'une femme qui a donné ſa foi; mais je vous conjure de vous ſouvenir qu'il faut encore une cérémonie pour autoriſer mes paroles, & que je vous prie de remettre à ce jour la réponſe que je vois que vous vous préparez à me faire.

Non, Madame, lui dit Thélamont, à quelque excès que vous portiez mon bonheur, je ne ſortirai jamais du reſpect que m'impoſe mon amour & votre vertu; mais, divine Uranie, ne me privez pas, juſqu'au tems de cette cérémonie, du plaiſir extrême

de vous entretenir de la passion la plus fidelle & la plus pure qui ait jamais été.

Je vous le permets, lui dit-elle, quand l'occasion en pourra naître, sans blesser ce que nous devons à la compagnie; il est même tems de rendre la conversation générale, & j'entends une dispute entre Félicie & Orophane, qui me fait juger qu'ils ont besoin de nous.

Thélamont soupira d'un arrêt qui le privoit d'un entretien si doux; mais toujours soumis à ses ordres, ils joignirent Florinde & Camille, qui étoient déja auprès de Félicie.

Aussi-tôt que cette belle fille vit aprocher Uranie, venez, lui dit-elle, je vous prie, juger du différend que j'ai avec Orophane, & voyez lequel de nous deux a raison. Orophane se plaint de mon indifférence, & dit qu'il veut essayer si l'absence ne me rendra pas plus sensible: je lui soutiens que c'est un moyen peu propre à cela, & que si sa présence ne peut rien sur moi, son éloignement ne servira qu'à me le faire oublier tout-à-fait. Au contraire, reprit Orophane, vous songerez à moi: cette pensée amenera le regret, le regret fera naître la sensibilité; vous me rapellerez, & je serai alors le plus heureux des hommes.

Mais, dit Uranie, vous supposez donc être regretté? Mon amour extrême, dit-il, mon respect infini m'assurant que Félicie ne trouvant point d'esclave plus tendre & plus soumis, sera obligée de me rendre justice.

En vérité, dit alors Thélamont, ſi je n'étois perſuadé que vous cherchez à faire briller votre eſprit, plutôt qu'à faire connoître vos véritables ſentimens, je vous blâmerois terriblement d'en avoir de cette nature. Un homme parfaitement amoureux peut-il ſonger à s'éloigner de ce qu'il aime de deſſein prémédité, & doit-il préférer à un bien réel un bonheur imaginaire ? Enfin c'eſt un eſſai qu'un amant fidele ne doit jamais faire, puiſqu'il ſupoſe peu d'amour, ou trop de préſomption.

En achevant ces mots, ils ſe trouverent vis-à-vis la maiſon ; ils ſe préparoient à y rentrer, lorſqu'Uranie fit apercevoir à la compagnie qu'une caleche à ſix chevaux, eſcortée de deux hommes à cheval, en prenoit le chemin : effectivement cet équipage entra dans la cour. Uranie s'avança pour voir qui c'étoit, & recevoir ce monde ; mais elle fut agréablement ſurpriſe lorſqu'elle vit Béliſe & Julie deſcendre de la caleche.

Les deux cavaliers, qui étoient promptement deſcendus de cheval pour leur donner la main, attirerent l'attention d'Uranie & de la compagnie, perſonne ne les connoiſſant, ſur-tout le plus jeune des deux fit impreſſion ſur elle ; il étoit grand, la taille belle & aiſée, les yeux noirs, le nez bien fait, la bouche admirable, & un air de grandeur & de nobleſſe qui faiſoit juger de celle de ſa naiſſance ou de ſes ſentimens ; il donnoit la main à Béliſe.

Uranie s'avança avec précipitation pour l'embraſſer. Vous êtes ſans doute ſurpriſe,

lui dit-elle, après lui avoir rendu ſes careſſes & ſalué la compagnie, de me voir prendre la liberté d'amener chez vous des perſonnes inconnues; mais, ma chere Uranie, mon amitié ne me permet pas de vous laiſſer ignorer mes chagrins ou ma joie, je viens vous faire partager l'un & l'autre. Comme les perſonnes que vous voyez en ſont les principaux objets, j'ai cru leur préſence néceſſaire à tout ce que j'ai à vous dire.

C'eſt augmenter ma joie bien obligeamment, lui dit Uranie, que d'y ajouter cette marque de confiance; & quand je ne ſerois pas diſpoſée, comme je la ſuis, à recevoir avec plaiſir tout ce qui a raport à vous, les perſonnes qui vous accompagnent ſont faites d'un air à s'attirer la conſidération de tout le monde.

Alors Béliſe ſe tournant vers le cavalier qui l'aidoit à marcher, voilà, lui dit-elle, mon cher Orſame, ce Thélamont & cette Uranie que vous avez tant d'envie de connoître, & dont le mérite a fait une ſi forte impreſſion ſur vous. Je ne les ai point méconnus, Madame, lui répondit-il en s'avançant à Thélamont qui ouvroit déja les bras pour le recevoir, & cette même impreſſion dont vous parlez m'en a d'abord inſtruit. Alors s'adreſſant à Uranie, il lui rendit ce que tout le monde lui devoit avec une grace infinie.

Thélamont & elle répondirent avec leur eſprit ordinaire à cet obligeant diſcours; & la compagnie s'étant jointe, Béliſe & Julie reçurent les amitiés de Félicie, de Camille

& de Florinde. Orophane, qui étoit fort connu de Béliſe, fut préſenté de ſa main aux deux inconnus, qui ne démentirent en rien l'opinion que leur phyſionomie donnoit de leur eſprit.

Le plus âgé des deux, malgré un grand air de mélancolie, faiſoit remarquer tant de graces dans ſes actions, qu'on ne pouvoit lui refuſer de l'eſtime & de la conſidération.

Pour celui que Béliſe avoit nommé Orſame, une certaine conformité de grandeur d'ame & de ſentimens ſe trouvant entre Thélamont & lui, leurs cœurs ſe lierent à cette premiere vue, comme s'ils s'étoient connus depuis long-tems, & l'on peut dire que la ſympathie leur abrégea celui qu'il faut pour ſe connoître parfaitement.

Comme l'eſpace étoit encore long juſqu'au ſoupé, Uranie conduiſit la compagnie ſur une terraſſe qui donnoit ſur l'eau, & d'où l'on découvroit une vue délicieuſe: elle étoit entourée d'un nombre infini de lits de gazon, qui donnerent la commodité de s'aſſeoir à la portée les uns des autres.

Après les complimens ordinaires en ces ſortes d'occaſions, Béliſe prenant la parole: Je ne vois perſonne ici, dit-elle, qui puiſſe me diſpenſer d'aprendre à Uranie des aventures où je ſuis ſûre qu'elle prendra beaucoup de part; ainſi, puiſque nous en avons le tems, je crois qu'il faut l'employer à lui aprendre ce qui m'amene ici, indépendamment de l'envie de la voir.

Puiſque perſonne ne nous contraint, répondit Uranie, vous me donnerez une

ſatisfaction extrême, & je vous avoue que je vois un certain air de langueur dans les yeux de l'aimable Julie, qui redouble ma curioſité, m'imaginant qu'elle a grand intérêt à ce que vous allez nous conter. Votre pénétration, ma chere Uranie, dit Julie en rougiſſant, ne ſe dément jamais, & vous adreſſez ſi juſte, que je vous prie d'engager Béliſe à me permettre de viſiter ce beau lieu pendant ſon récit. Je vous le permets, s'écria Béliſe en riant; & quelque chagrin que votre abſence nous puiſſe donner, je vous diſpenſe d'entendre votre hiſtoire.

A ces mots Julie ſe leva, & prenant le plus âgé des deux cavaliers ſous le bras, elle ſe retira en ſaluant la compagnie avec une grace charmante. L'inconnu la ſuivit quelques pas, lui parla bas; il parut qu'elle lui répondoit avec tendreſſe, & il la quitta pour écouter ce que Béliſe avoit à dire, ſa préſence y étant néceſſaire pour le faire connoître à la compagnie.

Béliſe voyant qu'on ſe préparoit à l'entendre, commença de cette ſorte en s'adreſſant à Uranie.

HISTOIRE de Béliſe, d'Orſame & de Julie.

VOus ſavez, ma chere Uranie, que ma famille a tenu un rang aſſez diſtingué, & que quantité des plus belles charges, preſque héréditaires dans ma maiſon, l'ont

rendue illuſtre. Quoique vous me connoiſſiez parfaitement, je ſuis obligée de vous faire ſouvenir de ces choſes pour l'éclairciſſement de ce que j'ai à vous aprendre. Mon pere, qui avoit amaſſé de grandes richeſſes, tant par ſes emplois conſidérables, que par le retour heureux de pluſieurs vaiſſeaux qu'il avoit envoyés aux Indes, ne laiſſa d'un mariage avantageux qu'un fils & moi.

Ma mere étant morte la premiere, il me fit élever dans une maiſon de nos Vierges voilées, & prit un ſoin particulier de Dorante mon frere; & je puis aſſurer qu'il en fit un homme digne d'une eſtime générale. Mon pere mourut, & Dorante devenu maître de ſes actions & d'un bien immenſe, ne ſongea qu'à m'en faire partager les douceurs: il me rapella près de lui, & me montrant les tendreſſes d'un pere, je ne m'aperçus pas que je n'en avois plus. Ma félicité eût été parfaite, ſi l'amour ne fût venu la troubler.

Mon frere avoit un ami nommé Philinte qui tenoit un emploi des plus beaux dans notre armée navale; ſa valeur le lui avoit acquis dans un âge où les autres ne font que commencer. Ce Philinte avoit une ſœur qui lui étoit auſſi chere que je l'étois à mon frere: c'étoit une veuve de vingt ans; elle avoit un fils qui n'en avoit que deux; & retirée dans une terre, où perſonne ne la voyoit que ſon frere, elle ne s'occupoit qu'à faire élever ſes enfans qu'elle aimoit avec ardeur. Une ſi triſte vie, de laquelle on avoit voulu la détourner pluſieurs fois ſans

qu'elle y pût consentir, touchoit Philinte sensiblement; & desirant faire une derniere tentative, il proposa à Dorante d'aller voir cette chere sœur, espérant, disoit-il, que ma compagnie l'attireroit auprès de lui. Mon frere y consentit avec plaisir, & ma complaisance pour lui ne m'y fit trouver nulle difficulté.

Jusques-là je ne m'étois point aperçue que Philinte eût pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié, celle qui le lioit avec mon frere autorisant les devoirs qu'il me rendoit. Comme rien au monde n'étoit plus aimable que Philinte, j'avois pour lui l'estime la plus tendre, sans croire que mon cœur pût faire plus de chemin.

Dans cette situation d'esprit nous partîmes pour aller voir Arsesne : c'étoit le nom de la sœur de Philinte.

Pendant le voyage mon frere le pria de nous en faire le portrait; mais nous ne pûmes tirer de lui que ces seuls mots : Vous la verrez, & vous en jugerez.

Le silence qu'il affecta là-dessus, & la retraite volontaire que cette veuve s'étoit imposée, nous firent croire qu'elle étoit de ces personnes disgraciées de la nature qu'un bon esprit conduit, & que se connoissant, elle se cachoit par une justice tacite qu'elle se rendoit.

Prévenus de cette idée, nous cessâmes de presser Philinte, & nous arrivâmes chez sa sœur. Comme il l'avoit fait avertir qu'il venoit avec du monde, tout étoit préparé pour nous recevoir.

Quoique ce lieu ſoit bien digne de deſcription, je ne vous le ferai point ; je vous dirai ſeulement que c'eſt un ſéjour enchanté, & que nos yeux furent frapés de tant de beautés, que nous ſoupirions en ſecret Dorante & moi, de ce que, ſelon les aparences, il n'étoit pas habité par une perſonne aimable : mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſque nous vîmes Arſeſne au milieu de ſes femmes qui nous attendoit ſur un ſuperbe perron qu'il falloit paſſer pour ſe rendre à ſon apartement ! Jamais rien de plus beau ne s'offrit à la vue. La régularité de ſes traits, la fraîcheur d'une brillante jeuneſſe, une taille avantageuſe & finie, l'embonpoint néceſſaire à l'éclat de la peau, tout cela, ſoutenu de mille graces qu'on ne peut décrire, c'eſt le portrait d'Arſeſne.

Soit que l'idée que nous nous en étions faite, Dorante & moi, contribuât à notre admiration, ou que ce fût véritablement l'effet des charmes de cette belle veuve ; nous fûmes ſaiſis d'étonnement. Le cœur de Dorante, juſqu'alors ſans engagement, ſe trouva lié par les plus fortes chaînes.

Philinte, qui ne perdoit rien de tous nos mouvemens, les vit avec une joie qui parut ſur ſon viſage : il me donnoit la main, & m'ayant préſenté à ſa ſœur, cette charmante femme nous fit un accueil qui nous marqua qu'elle avoit autant d'eſprit que de beauté. Dorante étoit ſi charmé & ſi pénétré de tout ce qu'il voyoit, qu'il ne trouvoit point d'expreſſion aſſez forte pour ſe faire entendre.

Je ne vous dirai rien de la magnificence dont nous fûmes traités : il ſuffit de vous aprendre qu'une violente paſſion s'alluma dans l'ame de mon frere, & que ne pouvant la contenir dans un ſilence qui troubloit ſon repos, il m'en parla le ſixieme jour de notre arrivée dans cet aimable lieu, en me priant de ſavoir là-deſſus les ſentimens de Philinte, ſon amour lui ayant inſpiré une timidité, qu'il lui étoit impoſſible de vaincre. Dorante m'étoit trop cher, & Arſeſne me paroiſſoit trop charmante pour refuſer cette commiſſion. Je me chargeai de parler à Philinte ; ce que je fis le même jour.

Il reçut la propoſition de ce mariage avec une joie dont je fus ſurpriſe, connoiſſant le déſintéreſſement de ſon ame : il m'aſſura qu'il y feroit conſentir Arſeſne ; que le parti lui étoit trop avantageux pour qu'elle oſât le refuſer ; mais qu'il pourroit y avoir un obſtacle que Dorante ſeul pourroit lever ; qu'il me prioit de trouver bon qu'il ne le déclarât qu'à lui, & que s'il y trouvoit du remede, rien ne retarderoit ſon bonheur.

Je le preſſai fort de me dire quel étoit cet obſtacle ; mais ſes réponſes me parurent ſi embarraſſées, que me troublant moi-même, je lui laiſſai la liberté qu'il ſouhaitoit. Il fut trouver Dorante, avec lequel il reſta long-tems. Il ne l'eut pas plutôt quitté, que mon frere vint dans mon apartement. Je vous dois tout, me dit-il en entrant, ma chere Béliſe ; mais achevez votre ouvrage, & me rendez le plus heureux des hommes, en donnant votre main à Philinte qui vous adore.

Je vous avoue, ma chere Uranie, que ces mots me deſſillerent les yeux, & m'aprirent les ſentimens de mon cœur. Je démêlai en un inſtant la cauſe des ſoins de Philinte, & celle de mon eſtime pour lui; mais cachant à Doranté l'état ſecret de mon ame, je me fis honneur près de lui du conſentement que je lui donnai de ſuivre ſes volontés ſans répugnance.

Comme j'achevois de parler, Philinte parut avec Arſeſne, qu'il me préſenta comme une ſœur ſoumiſe à ce qu'il avoit réſolu. Je dégage, me dit-elle, en m'embraſſant, la parole que je viens de donner, ſi vous vous opoſez au bonheur de mon frere. Celui de Dorante m'eſt trop précieux, lui répondis-je, pour le retarder; ainſi, charmante Arſeſne, j'aſſure Philinte en votre préſence que j'accepte avec plaiſir le cœur qu'il veut bien m'offrir. Philinte me répondit de façon à me faire croire que le ſilence qu'il s'étoit impoſé juſqu'alors, n'avoit fait que rendre ſon amour plus violent. Dorante rendit mille graces à ſa chere Arſeſne de l'aveu qu'elle lui fit de ſon eſtime pour lui. Enfin cette double union conclue, nos freres ne ſongerent plus qu'à la terminer, & jugerent à propos de venir dans la capitale, Dorante voulant la rendre plus ſolemnelle.

Arſeſne donna ſes ordres pour la ſûreté de ſon fils, qu'elle aimoit d'une tendreſſe infinie; & peut-être ne ſe fût-elle jamais réſolue à prendre un ſecond engagement, ſans les avantages conſidérables que Dorante faiſoit à cet enfant.

Toutes nos mesures prises, il fallut partir ; mais nous fûmes vivement touchés de l'extrême douleur d'Arsesne en se séparant du jeune Orsame : cent fois on le lui arracha des bras, & cent fois elle le reprit. Un torrent de larmes accompagnoit toutes les choses tendres qu'elle lui disoit, & cela fut porté à un tel excès, que Dorante la pria qu'il vînt avec nous ; mais la raison dominant sur la tendresse, elle ne voulut point y consentir, jugeant que le changement de l'air pourroit lui être contraire, ayant pris naissance en ce lieu, & n'en étant jamais sorti. Les femmes mêmes qui avoient soin de lui s'y opposerent aussi fortement ; ainsi Arsesne, prenant une forte résolution, se jetta en carrosse avec précipitation, & fit signe qu'on ôtât Orsame de sa présence.

Nous la suivîmes promptement, & nous partîmes assez tristement pour des personnes qui avoient lieu d'être contentes. Arsesne cependant parut reprendre sa tranquillité en raprochant de la ville : elle dit mille choses obligeantes à Dorante & à moi, qu'elle accompagnoit d'une grace charmante ; & je puis vous assurer que je me trouvois aussi heureuse de m'unir à elle, que mon frere se le trouvoit de devenir son époux. Nous arrivâmes chez Dorante, & dès le lendemain il ordonna les préparatifs de cette double union.

Enfin la veille de ce grand jour parut ; mais il ne vint que pour nous accabler de la plus vive douleur. Arsesne fut attaquée d'une violente fievre qui la contraignit de

ſe mettre au lit. Alarmés, comme vous pouvez juger, on fit venir du ſecours; mais quelques ſoins que nous priſſions, Arſeſne tourna à la mort en moins de trois heures; elle s'en aperçut la premiere, voyant que tous les remedes qu'on lui faiſoit augmentoient ſon mal plutôt que de la ſoulager.

Elle fit aprocher Dorante & Philinte: j'étois aſſiſe ſur ſon lit, la tenant entre mes bras. Je vois bien, dit-elle à Dorante, que le ciel ne veut pas que je jouiſſe du bonheur que vous me prépariez: je vous aſſure, ajouta-t-elle, en lui prenant la main, que je me faiſois une douce loi de contribuer au vôtre; mais puiſque cela ne ſe peut, tranſportez à mon fils la tendreſſe que vous avez pour moi, & que j'aie la conſolation de croire qu'en perdant ſa mere, il retrouvera un pere en vous. Je vous prie auſſi que ma mort ne retarde point l'union de Béliſe & de Philinte. A ces mots elle m'embraſſa, & faiſant aprocher Philinte encore plus près d'elle, elle nous prit les mains; & les mettant l'une dans l'autre, ſouvenez-vous tous deux, nous dit-elle, d'une ſœur qui meurt en vous aimant tendrement. Philinte & moi fondions en larmes.

Mais Dorante étoit dans un état affreux: je crus pluſieurs fois qu'il alloit expirer. Il étoit à genoux au-devant du lit d'Arſeſne, & lui tenoit les mains ſans pouvoir dire une ſeule parole. Cette aimable femme ſe ſentant prête à perdre la vie, l'embraſſa. Adieu, lui dit-elle, cher époux; éloignez-vous d'ici, vous m'attendriſſez trop;

dans ce beau lieu, qui me parut dénué de tous ſes charmes, Arſeſne n'y étant plus ; mais il me devint affreux par le trouble & la douleur où je trouvai cette maiſon par la fuite ou la perte de la gouvernante d'Orſame, qui avoit diſparu avec lui depuis quinze jours. L'eſpoir de les voir revenir, & la crainte du courroux de Dorante, ayoient empêché ces gens de lui mander une ſi triſte nouvelle, ſe contentant de faire une exacte recherche dans le pays.

Cet accident renouvella toutes mes douleurs. Je dépêchai un courrier à mon frere, qui crut voir mourir Arſeſne une ſeconde fois. Il ne perdit point de tems, & ſe ſervant de ſa faveur, & du rang qu'il tenoit, il fit donner des ordres ſéveres dans toutes les provinces contre ceux qui ne découvriroient pas où ils ſavoient que pouvoient être Orſame & Argine ſa gouvernante, & promit des récompenſes exceſſives à quiconque en donneroit des nouvelles ; mais quelques perquiſitions qu'on pût faire, nous n'en aprîmes rien.

Six mois après cet accident, mon frere ſe maria, par raiſon plutôt que par amour, à une fille de haute naiſſance, nommée Phrimene. Elle étoit jeune & belle, & d'un eſprit fort au-deſſus de ſon ſexe : elle prit beaucoup d'inclination pour moi, & j'en eus infiniment pour elle. Son mérite lui attira bientôt l'amour de ſon époux ; & la complaiſance qu'elle avoit de lui parler d'Arſeſne, & de ſouhaiter qu'on pût retrouver ſon fils pour lui ſervir de mere, l'atta-

cha ſi fort à elle, qu'on peut dire qu'elle lui fit oublier l'un & l'autre.

Philimene devint groſſe, & ſouhaitoit ſouvent de mettre une fille au monde pour en faire la compagne d'Orſame s'il pouvoit revenir. Elle étoit prête d'accoucher, lorſque pour dernier coup de foudre, nous reçûmes la nouvelle de la mort de Philinte, qui fut tué des premiers à l'expédition pour laquelle il étoit parti.

Je tombai malade à l'extrêmité : Philimene ne me quittoit ni jour ni nuit, malgré l'état où elle étoit, & ſes ſoins, ſa tendreſſe & les charmes de ſon eſprit me rapellerent à la vie : mais je n'y revins qu'avec une ferme réſolution de ne prendre jamais nul engagement.

Dorante prit toutes les précautions néceſſaires pour m'aſſurer la poſſeſſion des biens dont le malheureux Philinte m'avoit rendue maîtreſſe.

Philimene accoucha peu de tems après, & mit au monde une fille dont vous connoiſſez le mérite, puiſque c'eſt Julie ; & quoique je ſois ſa tante, je ne puis m'empêcher d'avouer que perſonne au monde n'eſt plus aimable, & plus digne d'être aimée qu'elle. Sa naiſſance ralentit un peu la douleur dans laquelle j'étois plongée.

Trois années expirerent ainſi, à la fin deſquelles la mort nous enleva encore mon frere, qui, en mourant, nous recommanda de pourſuivre avec chaleur la découverte du ſort d'Orſame. Il me fit jurer de n'y rien épargner, & de m'employer à l'unir avec

Julie, ſi on pouvoit le revoir. Cette perte ne rompit point les nœuds de l'amitié entre Philimene & moi.

Julie avoit trois ans lorſque mon frere mourut ; elle fit toute notre occupation juſqu'à l'âge de neuf, que Philimene voulut s'en priver pour rendre ſon éducation parfaite, en la mettant chez les Vierges voilées. Elle y fut trois ans, pendant leſquels elle augmenta ſi conſidérablement en beauté & en eſprit, que cela fit réſoudre Philimene à la retirer près d'elle. Pluſieurs partis conſidérables s'offrirent pour elle ; mais toujours prévenus que nous retrouverions Orſame, qui pour lors devoit avoir quinze ans, nous ne voulûmes entendre à aucun. Julie même nous témoignoit tant de répugnance à s'engager ſi jeune, que cela nous rendit encore plus fermes à les refuſer.

Les perquiſitions ſur Orſame continuoient toujours, ſans pouvoir parvenir à ſavoir ſa deſtinée, ni celle de ſa gouvernante, que nous ne doutions point avoir été la ſource de ſa perte, puiſque cet enfant, n'ayant que deux ans, n'avoit pu ſe laiſſer conduire que par elle. Nous avions fait arrêter ſes parens, qui, malgré une longue priſon & pluſieurs examens, ne purent nous éclaircir de rien ; ce qui obligea de les élargir.

Nous étions encore dans tous ces mouvemens, lorſqu'une ſœur du pere d'Orſame, que je ne connoiſſois point, (Arſeſne n'ayant pas une grande liaiſon avec elle) m'intenta un procès pour me faire rendre les biens d'Orſame & de ſa mere, dont mon frere

m'avoit laiſſé la régie par ſon teſtament. Cette femme, qui s'apelloit Armire, prétendoit que la mort d'Orſame étoit aſſez prouvée par la longueur du tems qu'il y avoit de ſa perte, & que ſon bien devoit revenir à un fils unique qu'elle avoit.

La diſcuſſion fut longue & vive. Je produiſis le teſtament d'Arſeſne, qui rendoit mon frere tuteur d'Orſame, & celui de Dorante, qui me faiſoit dépoſitaire de ſon bien, avec défenſes expreſſes de m'en deſſaiſir, que lorſque ſa mort m'auroit été prononcée dans les formes; mais comme je n'en pouvois donner de ſa vie, ni Armire de ſa mort, les Juges ordonnerent qu'ils reſteroient encore dix ans entre mes mains, & que ſi dans le cours de ce tems Orſame ne paroiſſoit point, je les remettrois à Arimon, fils d'Armire.

Ce changement ne lui plut pas, & ſa fureur fut ſi violente, qu'elle en tomba malade à la mort. Son fils, qui ſe promene avec Julie, mit tous ſes ſoins pour la rapeller à la vie; mais il fallut partir. Preſſée de ſes remords, elle pria ſon fils, qu'elle connoiſſoit honnête homme, de lui pardonner un crime qu'elle n'avoit commis que par tendreſſe pour lui; qu'elle lui avouoit que c'étoit elle qui avoit fait enlever Orſame de concert avec ſa gouvernante, à laquelle elle avoit donné une ſomme conſidérable pour trafiquer aux Indes, où elle les avoit fait paſſer, & que depuis elle n'en avoit eu nulles nouvelles.

Ce diſcours fit frémir Arimon; mais la

endormie, lorſqu'il paſſa dans le même bois un homme à cheval, dont le chemin s'adreſſoit du côté où elle repoſoit ; il ne put ſe diſpenſer de la voir. Il la vit en effet, & la trouvant telle qu'elle eſt, il s'arrêta, deſcendit de cheval, & faiſoit quelques pas pour s'en aprocher, lorſque ſes femmes s'avancerent à lui, & le prierent de ne pas troubler le repos de leur maîtreſſe. Le cavalier leur répondit que ce n'étoit pas ſon intention, mais qu'il avoit voulu contempler de plus près ce qu'il n'avoit admiré que de loin. Comme il étoit fait d'un air à n'inſpirer lui-même que de l'admiration, & qu'il prononça ces paroles avec une grace charmante, mes femmes ſourirent, & lui donnerent le tems de regarder Julie : mais comme il vit que ſa contemplation pouvoit le mener loin par le plaiſir qu'il paroiſſoit y prendre, il s'arracha de ce lieu en ſoupirant ; & après avoir demandé qui elle étoit, les avoir ſaluées & remerciées, il remonta à cheval, & s'éloigna aſſez lentement.

Mes femmes cependant réveillerent Julie, & la prierent de reprendre le chemin du château, dans la crainte que cette aventure, qui les avoit diverties un moment, n'eût d'autres ſuites. Elles l'inſtruiſirent de ce qui s'étoit paſſé, & lui firent remarquer le cavalier qui ſe retournoit de tems en tems pour la regarder. Elle gronda fort ſes femmes de ne l'avoir pas éveillée, & les trouva auſſi imprudentes, que l'inconnu lui parut retenu. Cependant elle s'avançoit toujours ; mais ayant ſenti qu'elle marchoit ſur quelque choſe,

choſe, & l'ayant fait ramaſſer, on lui remit une boîte à portrait, enrichie de diamans.

La curioſité l'ayant portée à l'ouvrir, elle y vit les traits d'un homme parfaitement beau. Mes femmes, qui vouloient voir ſi ce n'étoit point celui qui venoit de les quitter, étoient auſſi attentives que Julie à le regarder, lorſqu'elle, qui n'étoit pas moins occupée à l'examiner, commençant d'y prendre intérêt, ſe ſentit frapée par derriere d'un coup de poignard au-deſſus de l'épaule, & en même tems arracher le portrait.

Le cri qu'elle jetta en fit jetter mille à mes femmes, qui la ſoutinrent pour l'empêcher de tomber. Leur frayeur ne les empêcha pas de remarquer que celle qui avoit fait ce coup étoit une Negre qui fuyoit d'une vîteſſe incroyable : mais comme Julie perdoit tout ſon ſang, & qu'elle s'étoit évanouie, les unes s'empreſſerent à la faire revenir, & les autres coururent au château pour demander du ſecours.

Tous ces mouvemens ſe donnerent avec des cris ſi perçans, qu'ils firent revenir le cavalier ſur ſes pas, qui, voyant Julie mourante, & la Negre qui fuyoit, n'héſita point à la pourſuivre. Il l'atteignit, l'arrêta, & lui trouvant encore le poignard ſanglant, & le portrait entre les mains, il ne douta plus de ſon crime : alors la ſaiſiſſant d'un bras vigoureux, & la traînant au galop de ſon cheval, il la ramena près de Julie, où nous étions tous accourus. Elle étoit revenue de ſa foibleſſe, & ſa plaie accommodée du mieux qu'on avoit pu.

Le cavalier mit pied à terre ſans lâcher ſa priſe ; & s'aprochant de Julie, voilà, Madame, lui dit-il, la barbare qui vient de commettre ce crime affreux : elle eſt à moi, je vous la livre, non-ſeulement pour lui faire ſouffrir les plus cruels ſuplices, mais pour vous découvrir ce qui l'a portée à le commettre. La malheureuſe cherchoit à s'échaper ; mais nos gens l'ayant entourée, la lierent ſur le cheval de l'inconnu, qui, s'étant mis à genoux devant Julie, la ſuplioit tendrement de ne pas faire retomber ſur lui le crime de ſon eſclave.

Julie le regardoit attentivement ſans lui rien dire, & nous étions ſi troublées Philimene & moi, qu'à peine jettions-nous les yeux ſur lui. Cependant ſa douleur & l'air ſupliant dont il parloit m'ayant forcée à l'examiner, je fus frapée de la reſſemblance que ie lui trouvois avec Arſeſne. Sa beauté, la jeuneſſe, & les graces qui paroiſſoient dans toute ſa perſonne me toucherent, & ne pouvant le lui cacher : hé ! par quel malheur, lui dis-je, Seigneur, un homme fait comme vous a-t-il près de lui un monſtre comme celui-là ? Madame, me dit-il, vous voyez l'homme du monde le plus infortuné ; mais le lieu n'eſt pas aſſez favorable à ce que j'ai à vous aprendre : permettez-moi de vous ſuivre chez vous, & de ne ſonger préſentement qu'au ſecours que l'on peut donner à l'adorable Julie.

A ces mots il la prit d'un côté ſous le bras, & Philimene de l'autre, que ſa douleur & ſon étonnement rendoient preſque immobile.

Nous arrivâmes au château dans l'état du monde le plus triſte : on mit Julie au lit, & les Chirurgiens ne jugerent ſa bleſſure dangereuſe que par le ſang qu'elle avoit perdu ; ils y mirent le premier apareil, & ordonnerent qu'on la laiſsât en repos. Nous fîmes mettre la Negre dans un apartement ſûr & bien gardé, ne voulant pas la livrer entre les mains de la Juſtice, que nous n'euſſions apris ce que l'inconnu avoit à nous dire.

Toutes ces choſes faites, Philimene & moi le fîmes paſſer dans mon apartement, & nous le priâmes de nous découvrir la cauſe du malheur ſi peu attendu ; ce qu'il fit en ces termes, avec une grace capable d'attendrir les cœurs les moins ſenſibles.

Je voudrois, Madame, dit-il, en s'adreſſant à Philimene, que vous puſſiez voir mon cœur à découvert ; vous le trouveriez pénétré d'une ſi vive douleur, qu'elle adouciroit la vôtre ; je crois que vous n'en douterez plus, lorſque vous ſerez inſtruite de mon ſort.

J'ai été élevé dès l'âge le plus tendre au Mexique : ma mere ſe nommoit Roſemonde, & l'on m'apelle Moſare. Roſemonde ne m'a jamais dit par quelle raiſon elle fut s'établir ſi loin, étant de ce pays-ci. Quoi qu'il en ſoit, elle étoit ſi bien & ſi opulente, que ſa maiſon paroiſſoit une ſeconde cour après celle du Vicetoi. Elle faiſoit la ſienne réguliérement à la Vicereine, qui, ayant beaucoup d'amitié pour moi, engagea le Viceroi ſon époux à me prendre près de lui ; ce qu'il fit avec une généroſité ſans

exemple, me donnant une éducation digne d'une naiſſance plus relevée.

Je mis tous mes ſoins à répondre aux bontés qu'il me témoignoit : mon cœur & mes ſentimens étoient ſi bien d'accord avec l'élévation dans laquelle je me voyois, que j'en perdis une partie de la tendreſſe qu'un fils doit à ſa mere, quoique la mienne me montrât un grand attachement : mais au milieu de cet amour nous remarquions en nous un fond de froideur qui ſembloit démentir la nature.

A peine eus-je atteint l'âge de dix-huit ans, que le Viceroi me fit donner un emploi conſidérable dans l'armée du Roi ſon maître, ſon amitié pour moi lui ayant fermé les yeux ſur ma jeuneſſe & mon peu d'expérience. Mon bonheur voulut que je me diſtinguaſſe aſſez dans quatre campagnes que je fis pour mériter ſon eſtime.

Je revins au Mexique après quatre ans d'abſence pour voir Roſemonde, qui étoit dans un âge avancé, & d'une ſanté très-foible. Je trouvai près d'elle, & fort dans ſa confidence, cette criminelle Negre, nommée Fatime : rien n'étoit bien fait dans ſa maiſon, ſi Fatime ne l'avoit ordonné.

Pour moi, qui ne bougeois du palais du Viceroi, & qu'un orgueil dont j'ignorois la cauſe mettoit au-deſſus de certaines attentions, je ne m'embarraſſai point d'une liaiſon ſi extraordinaire. Je remarquois cependant que toutes les fois que j'allois voir Roſemonde, Fatime me faiſoit des amitiés qui paſſoient les bornes de la civilité. Cet

attachement me divertit, & j'y répondis auſſi galamment qu'un pareil objet le pouvoit mériter.

Deux ans s'écoulerent de cette ſorte : ma mere, accablée d'âge & de maladie, mourut en me recommandant Fatime, qu'elle m'aſſura être très-néceſſaire au reſte de ma vie. Je n'eus pas de peine à ſuivre cet ordre, Fatime me témoignant un zele qui, malgré moi, m'attachoit à elle.

Quelque tems après la mort de Roſemonde, on me propoſa un mariage avantageux; l'ambition étoit alors ma ſeule paſſion, & je regardois un engagement comme un obſtacle à ma fortune; ainſi je le refuſai.

Mais un jour que j'en parlois à Fatime, je fus aſſez ſurpris de ce qu'elle me dit en répandant quelques larmes. Ah! Seigneur, votre ſort n'eſt pas aſſez bien décidé pour que vous preniez les ſoins & d'époux & de pere; & s'il eſt quelque femme qui puiſſe mériter cet honneur, qui peut mieux y prétendre que la tendre Fatime? Elle eſt maîtreſſe de votre deſtinée, ainſi il ſeroit juſte qu'elle la fût de votre cœur.

Un pareil diſcours me ſaiſit d'étonnement: je vis clairement que l'amour avoit eu beaucoup de part aux ſoins de Fatime. Je connois, dis-je, votre zele pour moi, j'en ai une vive reconnoiſſance; mais, Fatime, vous devez vous dire à vous-même que nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre, & que l'attachement que vous me témoignez ne vous donne nul droit d'être maîtreſſe de ma deſtinée.

Je la suis pourtant, me répondit-elle avec vivacité : vous n'êtes point ce que vous croyez être ; Rosemonde n'étoit point votre mere, & tous ces secrets sont en mon pouvoir. Seigneur, puisqu'il faut vous parler sans feinte, je vous aime : je puis vous rendre un service important ; mais ce ne sera qu'à condition que vous partagerez votre sort avec moi ; je vous donne huit jours pour y penser ; songez, pendant ce tems, que je puis vous rendre une naissance illustre, des biens immenses, & un sort des plus heureux ; & que si vous me refusez, je mourrai avec votre secret.

Elle me quitta en achevant ces mots, & me laissa dans un embarras difficile à comprendre : j'y trouvois une ombre de vérité, qui me frapoit par le peu de tendresse que j'avois toujours eu pour Rosemonde ; mais les conditions que Fatime m'imposoit me paroissoient encore plus rudes que l'obscurité qu'elle répandoit sur ma naissance. Cependant le caractere de ces sortes de gens, que la violence rend capables de tout, me fit résoudre à l'adoucir.

Je fus huit jours & huit nuits à me déterminer sur la réponse que j'avois à lui faire, & jamais incertitude ne fut plus terrible que la mienne : enfin je pris ma résolution, & je vins trouver Fatime, à laquelle je dis que j'étois prêt à faire ce qu'elle souhaitoit, que j'allois lui donner un écrit signé de ma main, pourvu qu'elle ne m'en imposât point, & qu'elle me fît connoître ma véritable famille ; mais que jusqu'à cette parfaite

connoiſſance elle n'avoit rien à eſpérer de moi.

J'y conſens, me dit-elle, & pour commencer de vous éclaircir, du moins ſur un article, ſachez que le nom de Moſare que vous portez renferme celui d'Orſame, qui eſt le vôtre véritable; que Roſemonde s'apelloit Argine, & que votre mere ſe nommoit Arſeſne.

A peine l'inconnu eut-il prononcé les noms d'Arſeſne & d'Orſame, que Philimene & moi fîmes un cri de joie, qui le ſurprit autant qu'il l'avoit paru du diſcours de Fatime; mais faiſant un effort ſur nous-mêmes, achevez, Seigneur, lui dit Philimene, vous êtes devant des perſonnes toutes diſpoſées à vous rendre ſervice, & ceux que vous nommez dans votre récit nous ont été ſi chers, que vous nous le devenez infiniment. Je ne me trouve plus à plaindre, Madame, répondit-il, après une telle aſſurance.

Fatime, continua-t-il, me dit encore qu'elle étoit dépoſitaire de certaines preuves, qui ne ſeroient peut-être pas conſidérables pour moi, mais qu'elles le ſeroient pour ceux à qui j'apartenois; mais que pour être parfaitement éclairci, il falloit quitter le Mexique, ſe rendre en ce pays-ci. Et pour vous convaincre, ajouta-t-elle, de la vérité de mes paroles, voici, dit-elle, en m'aportant une caſſette qu'elle ſerroit toujours avec ſoin, ce qui vous inſtruira d'une partie de ce que je vous dis. A ces mots elle l'ouvrit, & me fit voir la robe & le bonnet avec leſquels elle prétendoit qu'on m'avoit enlevé.

Vous jugez bien, me dit-elle, qu'il n'y a que ceux qui vous ont perdu qui puiſſent reconnoître ceci. Apuyée de ce que m'a révélé Argine avant que de mourir, mes paroles ne ſouffriront point de difficulté, puiſque je ſuis d'un pays trop éloigné du vôtre pour être inſtruite de votre ſort, ſans que quelqu'un déſintéreſſé ne l'ait déclaré. Votre nom, celui de votre mere, & les intérêts de votre famille, que je ſais parfaitement, ſeront autant de preuves convaincantes : enfin, Seigneur, il faut partir & m'aſſurer votre main.

La curioſité me fit paſſer par-deſſus les loix de la raiſon : je donnai un écrit à Fatime, par lequel je lui promettois de l'épouſer, ſi par ſes ſoins & la déclaration de ce qu'elle ſavoit, elle me faiſoit connoître mes parens. Je joignis à cette promeſſe mon portrait, qu'elle m'avoit déja témoigné avoir envie d'avoir; & enfin je fis en ce moment tout ce qu'un homme aveugle d'une grande paſſion auroit pu faire. Je n'en avois pourtant point, & je me ſentois une horreur pour cette union que j'avois bien de la peine à cacher ; mais j'en avois trop fait pour reculer; & voulant, à quelque prix que ce fût, être éclairci de la vérité, je fus trouver le Viceroi, qui n'étoit pas le même qui m'avoit élevé & employé, mais qui n'avoit pas moins d'eſtime pour moi : (car vous ſavez, Madame, que les Rois d'Eſpagne ne donnent ces ſortes de dignités que pour trois ans,) mon protecteur l'avoit été ſix par grace ſpéciale; & qu'en quittant ce glorieux poſte, il m'avoit ſi bien

recommandé à ſon ſucceſſeur, que je l'ai toujours trouvé prêt à me rendre ſervice.

Je lui contai une partie de ce que m'avoit dit Fatime, & le deſſein que j'avois pris de venir avec elle en ce pays : il m'aprouva, & me permit de profiter des vaiſſeaux qui partoient pour l'Europe. Je mis tout en état pour mon départ, laiſſant des gens de confiance dans ma maiſon ; & m'étant muni d'une aſſez grande quantité d'argent & de pierreries, je m'embarquai avec Fatime & ſa myſtérieuſe caſſette.

A meſure que nous avançions ſa joie augmentoit, & le chagrin me dévoroit : je me repentis cent fois des promeſſes que je lui avois faites, & bien loin de répondre à la tendreſſe qu'elle me témoignoit, je ne m'occupois qu'à chercher les moyens de me dégager.

Enfin nous débarquâmes en Bretagne, où Fatime me dit qu'il falloit commencer nos recherches, m'aſſurant que je devois y avoir une tante nommée Armire ; mais qu'étant mon ennemie, il ne falloit pas me découvrir à elle. Je fis ce qu'elle voulut : après bien des perquiſitions, nous aprîmes que cette Dame étoit morte, & qu'un fils unique qu'elle avoit faiſoit ſon ſéjour dans votre ville capitale. Fatime me dit qu'il étoit de la dernière importance de nous y tranſporter, pour des raiſons qu'elle me diroit.

Je me laiſſai encore conduire : nous partîmes ; mais le trouble de mon eſprit, joint aux fatigues d'un long voyage, m'ayant cauſé quelques accès de fievre, j'ai été obligé de

ſéjourner depuis huit jours à un bourg qui eſt à une lieue d'ici, & voulant me rétablir entiérement avant que de pouſſer plus loin, j'ai pris, malgré Fatime, une maiſon aſſez voiſine de ce château pour jouir de la fraîcheur du bois qui nous ſépare. Fatime m'a paru mécontente de mon retardement; mais ſans m'en embarraſſer, j'ai ſuivi mon deſſein; & me trouvant aujourd'hui dans une aſſiette plus tranquille qu'à l'ordinaire, j'ai voulu m'aller promener, & viſiter les belles maiſons dont cette campagne eſt remplie.

Je paſſois dans le bois, lorſque mes yeux ayant été frapés de la beauté d'une Dame qui dormoit au pied d'un arbre, j'ai pris la réſolution de m'en aprocher. Mes regards étant fatigués de l'aſpect de Fatime, je fus charmé de trouver l'occaſion de m'en arracher l'idée par la vue de ce charmant objet. J'ai ſu par ſes femmes que cette divine perſonne s'apelloit Julie, & qu'elle habitoit ce château avec ſa mere & ſa tante: j'ai ſoupiré de douleur d'être obligé de m'en éloigner; j'ai remonté à cheval, & me retirois aſſez lentement pour pouvoir la regarder encore quelque tems, me retournant à tous momens. Je l'ai vue lever, & prendre ce chemin. Nous nous éloignions toujours, lorſque j'ai entendu des cris qui m'ont fait retourner ſur mes pas: j'ai vu fuir Fatime un poignard à la main, & le portrait qu'elle tenoit encore m'a fait juger que la jalouſie l'a portée à cette horrible action, puiſqu'on m'a conté qu'elle a donné ce coup en arrachant cette peinture des belles mains de Julie qui l'avoit trouvé ſous ſes pieds.

Rien ne peut excuſer une action ſi barbare ; elle eſt en vos mains, & je m'y livre moi-même : heureux ſi ma mort peut ſatisfaire votre juſte vengeance. L'aveu téméraire que je vous fais de mon amour pour Julie, qui eſt auſſi violent que prompt, vous doit faire juger du déſeſpoir d'un homme qui voit aſſaſſiner ce qu'il aime, par une femme qui tient le ſecret de ſa vie entre ſes mains, & vous perſuadera facilement du peu de regret qu'il aura de mourir après une ſi funeſte aventure.

Le ciel, lui dit Philimene, voyant qu'il avoit ceſſé de parler, conduit les mortels à leur félicité par des détours ſecrets, & vous devez tout attendre de l'inviſible main qui vous a amené, contre votre attente, dans le ſeul endroit où vous puiſſiez être éclairci de votre ſort.

Oui ſans doute, lui dis-je, & je ne doute point que vous ne ſoyiez cet Orſame qui nous a tant coûté de pleurs : ſi nous en deſirons de plus grandes preuves, c'eſt bien moins par défiance, que pour aſſurer votre repos & votre bonheur. Fatime nous eſt trop néceſſaire pour la perdre ; & ſi Julie n'eſt point en danger, les voies de la douceur ſeront celles que nous prendrons pour nous éclaircir. En attendant regardez cette maiſon comme la vôtre : ſi vous êtes Orſame, (comme il y a toute aparence,) vous y trouverez vos parens, vos amis, & les perſonnes qui vous doivent être les plus cheres.

Ce diſcours jetta Moſare dans un grand étonnement ; mais il ne l'empêcha pas de

répondre avec les termes les plus forts, en nous assurant qu'il s'abandonnoit entiérement à nous. Il nous fit même apercevoir que nous devions envoyer chercher chez lui la cassette de Fatime.

Nous le priâmes d'y aller lui-même, n'hésitant point à lui donner cette marque de confiance, n'étant point en doute qu'il fût Orsame. Il monta à cheval à l'instant, & pendant son absence nous entrâmes dans la chambre de Julie, qui avoit une fievre violente; ce qui nous inquiéta terriblement.

J'y laissai Philimene, & me rendis près de Fatime : elle étoit assise lorsque j'entrai, & dans une si profonde rêverie, qu'elle ne me vit que long-tems après que je me fus mise dans un fauteuil vis-à-vis d'elle; mais enfin m'ayant aperçue, elle se leva, & m'ayant regardée avec une assurance extrême, mon parti est pris, Madame, me dit-elle, & si vous venez m'annoncer la mort, soyez assurée que je ne la crains point. Si vous ne craignez pas la mort, lui dis-je, tremblez pour celle de votre amant : car enfin si votre sexe & votre aveugle passion nous inspirent de la piété, la tête de Mosare nous vengera, & si votre résolution est prise, la nôtre l'est aussi.

Ah! s'écria-t-elle, voilà le seul endroit par où je suis sensible, voilà ce qui me va coûter la vie : je sauverai la sienne, Madame, & je saurai si bien vous intéresser à son sort, que vous tremblerez pour lui autant que moi; mais avant toute chose, permettez que je le voie, & que je lui parle sans

témoins, & je vous jure qu'après cette entrevue vous ſerez inſtruite d'un ſecret qu'il vous eſt important de ſavoir. Je le veux bien, lui dis-je; mais promettez-moi que vous n'attenterez point à votre vie de quelque façon que ce ſoit. Elle me le jura, & je fus rendre compte à Philimene de cette converſation, qui fut très-contente du tour que j'avois pris pour l'intimider.

Moſare revint avec la caſſette; mais Fatime en ayant la clef, nous ne voulûmes pas l'ouvrir de force, dans la crainte de l'irriter, & de nous priver par-là de tout notre eſpoir. Nous jugeâmes à propos d'attendre au lendemain pour conduire Moſare auprès d'elle: cependant il avoit à nos yeux des charmes ſi puiſſans, que nous ne pouvions nous laſſer de l'admirer. Nous lui fîmes remarquer le portrait d'Arſeſne, & il nous aſſura qu'il reſſentoit par cette peinture des mouvemens de tendreſſe que Roſemonde ne lui avoit jamais inſpiré.

Nous paſsâmes le reſte du jour à lui conter la vie & la mort de cette aimable femme, mais ſans lui rien dire des particularités que nous eſpérions que Fatime ſauroit. Il parut extrêmement ſenſible à ce récit, & la force du ſang ſembloit ſe manifeſter en lui toutes les fois que nous prononçions le nom d'Arſeſne.

Après nous être quelque tems entretenus de cette ſorte, nous repaſsâmes chez Julie, que nous trouvâmes un peu mieux, mais dans un accablement très-grand. Moſare vouloit la veiller avec nos femmes, ne la

croyant vivante que lorſqu'il la regardoit. Nous ne voulûmes pas le ſouffrir ; mais pour le ſatisfaire en partie, nous lui donnâmes une chambre aſſez près de la ſienne pour en avoir des nouvelles à tous momens. La nuit étant déja avancée, nous le fîmes retirer : nous ne nous couchâmes que tard, Philimene & moi, mais avec la ſatisfaction de laiſſer Julie ſans fievre ; ce qui nous fit goûter quelques heures de repos.

Le jour parut, & lorſque Moſare crut qu'on pouvoit nous voir, il nous en fit demander la permiſſion. Il vint dans l'apartement de Philimene : Madame, lui dit-il, je viens vous ſuplier de permettre mon entrevue avec Fatime, je ne puis vivre dans l'incertitude où je ſuis ; les bontés que vous me témoignez ſont trop précieuſes pour vous les laiſſer prodiguer.

Je crains de n'être point Orſame, & par conſéquent de ne les pas mériter. Je vous aſſure, Seigneur, lui dit Philimene, que, quand vous ne le ſeriez point, je ne ceſſerois point de vous eſtimer ; mais je ſuis perſuadée que vous l'êtes, & voilà Béliſe, dit-elle, en me voyant rentrer, qui en eſt encore plus ſûre que moi.

Ma ſœur, ajouta-t-elle, ſatisfaites l'impatience de Moſare, menez-le à Fatime, & conduiſez les choſes à leur perfection pour notre commun bonheur.

J'avois trop d'intérêt à cette déciſion pour m'y opoſer. Je pris Moſare par la main, & le conduiſis à la chambre de Fatime : elle étoit encore au lit. Les femmes que je lui

avois laiſſées nous dirent qu'elle n'avoit pas fermé l'œil de la nuit, & qu'elle l'avoit paſſée dans une agitation continuelle. Je lui fis annoncer Moſare; elle nous pria d'aprocher.

Je vous demande pardon, Madame, me dit-elle, de vous recevoir ainſi; mais les réſolutions que j'ai priſes, & que vous ſaurez lorſque j'aurai parlé à Moſare, me ſerviront d'excuſes. Je répondis avec la douceur que méritoit un ſemblable diſcours; & lui ayant dit qu'elle étoit libre de l'entretenir, je ſortis en ordonnant à mes femmes de ſe tenir éloignées.

Je ne fus pas plutôt partie, qu'ayant fait aſſeoir Moſare vis-à-vis d'elle. Hé bien, Seigneur, lui dit-elle, ce n'étoit pas aſſez pour la malheureuſe Fatime de ne pouvoir vous donner de l'amour, il falloit qu'elle vous inſpirât de la haine: cependant c'eſt la force de ma tendreſſe qui m'a rendue coupable, & le motif vous en devroit faire pardonner l'effet.

Il n'eſt plus queſtion ici d'amour, lui répondit-il, vous avez commis un grand crime; vous avez mis le trouble, & peut-être la mort dans une famille: ma vie même eſt en danger; mais, Fatime, le pardon de tant de maux eſt en vos mains, en découvrant ici ce que vous ſavez de ma naiſſance. Je ne parle point de renoncer à l'union que je vous ai promiſe; vous venez d'y mettre un obſtacle invincible.

Je n'attendois pas moins de votre courroux, lui dit-elle, & de votre amour naiſſant pour Julie: mais, Seigneur, ſi je n'étois

pas réſolue à ſauver votre vie aux dépens de la mienne, rien ſur la terre ne ſeroit capable de m'arracher mon ſecret. Je vais le déclarer ; je ne balance point : la ſeule grace que je vous demande, eſt de vous ſouvenir que ſi mon amour vous a cauſé quelque chagrin, ce même amour va pour jamais établir votre félicité. Après cela, Seigneur, faites rentrer Béliſe & Philimene ; ce n'eſt plus que devant elles que je veux m'expliquer, & qu'on aporte la caſſette qui m'a été confiée.

Orſame apella promptement mes femmes, & les pria de nous faire venir. La vivacité avec laquelle il obéit à Fatime, la fit ſoupirer de douleur ; mais ſon parti étant pris, elle n'en témoigna rien.

Nous arrivâmes, & nous étant aſſiſes, Fatime m'adreſſant la parole, c'eſt à vous, Madame, me dit-elle, que je dois compte du ſort de Moſare ; ainſi c'eſt à vous que je déclare qu'il eſt fils d'Arſeſne, & qu'il ſe nomme Orſame. Argine ſa gouvernante, ſous le nom de Roſemonde, a paſſé pour ſa mere : elle ne lui a jamais manqué de tendreſſe qu'en l'arrachant de vos bras. Je m'étois acquiſe une ſi grande confiance dans ſon cœur, que j'apris d'elle tout ce qu'Armire, belle-ſœur d'Arſeſne, avoit fait pour l'engager à cet enlevement, pour faire paſſer ſes biens à ſon fils Arimon. Elle m'aprit auſſi que Dorante votre frere étoit tuteur d'Orſame, & que vous deviez épouſer Philinte, frere d'Arſeſne, lorſqu'il fut tué ſur le vaiſſeau qu'il commandoit. Elle me remit

une caſſette où ſont renfermés la robe & le bonnet que portoit Orſame lorſqu'elle l'enleva, avec les noms de toute ſa famille & de la vôtre: j'en ai ſi ſouvent fait la lecture, que je n'ai pas eu de peine à les retenir.

L'amour que je pris pour Orſame, la premiere fois que je le vis, m'engagea à ne lui rien découvrir de ce que je ſavois, eſpérant que, ne ſe croyant que le fils de Roſemonde, il en auroit moins de peine à m'épouſer; mais la mort de cette femme me donna d'autres idées: je me fis un plaiſir ſecret d'être la cauſe du bonheur d'Orſame, & je crus qu'il me ſeroit aſſez redevable pour ne me pas refuſer. Je lui déclarai une partie de ce que je viens de vous dire, & le preſſai de partir pour en ſavoir davantage. Il s'eſt laiſſé conduire à mes ſoins. Nous débarquâmes en Bretagne; & comme Argine m'avoit apris qu'Armire étoit de cette Province, je m'informai ſecrétement de ce qu'elle étoit devenue.

On m'inſtruiſit du procès qu'elle avoit eu avec vous, Madame; de ſa mort, de la déclaration qu'elle vous avoit faite en mourant. On me dit auſſi celle de Dorante, qui s'étoit marié, & qui avoit eu une fille depuis la perte d'Orſame; ce que Roſemonde ne pouvoit ſavoir. Enfin ne pouvant être inſtruite que par vous, je priai Orſame de venir dans votre ville capitale, ayant deſſein de vous y chercher; mais étant tombé malade à une lieue d'ici, il fut obligé d'y ſéjourner long-tems. J'y fis quelques habitudes; & comme le bourg releve de votre château,

j'apris bientôt que vous y étiez avec une jeune perſonne votre niece, nommée Julie, que ſon pere avoit deſtinée à devenir l'épouſe d'Orſame en cas qu'on le trouvât, & que vous viviez toutes deux dans une grande retraite.

Ce diſcours me fit une impreſſion ferme : la crainte de perdre Orſame, par l'endroit où j'avois cru le pouvoir acquérir, me fit réſoudre à le preſſer de retourner au Mexique, aimant mieux paſſer dans ſon eſprit pour viſionnaire, que de le livrer moi-même à ma rivale. Cependant le voyant déterminé à prendre l'air de la campagne, je voulus du moins l'obliger à s'éloigner d'ici : mais malgré tout ce que je pus lui dire, il prit une maiſon aſſez proche de ce château.

Je venois ſouvent rêver dans le bois qui en eſt proche. Je vous y vis un jour avec cette fatale Julie, que je trouvai trop belle pour mon repos, ne doutant nullement qu'Orſame ne m'abandonnât s'il la voyoit : je rentrai dans la maiſon pénétrée de douleur, de rage & de jalouſie, quoique je n'en euſſe pas encore de juſtes ſujets. Je perſécutois Orſame pour quitter ces lieux; mais ſon étoile, plus forte que mes raiſons, lui en fit trouver pour reſter. Je me réſolus à ne le point quitter, m'attachant à ſuivre inceſſamment ſes pas.

Il y a quelques jours que je perdis ſon portrait dans le bois : je ne lui en voulus rien dire ; mais hier l'ayant vu monter à cheval, je lui déclarai cette perte, & pris ce prétexte pour le ſuivre & ſortir avec lui.

Je le vis prendre le chemin du bois, je me jettai dans le plus épais, d'où mes yeux le ſuivirent exactement. Je le vis s'arrêter & deſcendre de cheval : je m'aprochai doucement, & j'aperçus Julie & ſes femmes ; je connus tous les mouvemens de l'ame d'Orſame.

A cette vue je vis mon malheur écrit ſur ſon viſage, & j'eus mille peines à m'empêcher de paroître pour troubler le plaiſir qu'il prenoit à cette contemplation : mais l'ayant vu monter à cheval, & reprendre ſon chemin, je me retins, & j'allois ſuivre le mien, lorſque je vis le portrait d'Orſame entre les mains de Julie. Je crus qu'elle le tenoit de lui, & que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il l'avoit vue, & que cette promenade cachoit un myſtere funeſte à mon amour. Alors n'étant plus maîtreſſe de mon déſeſpoir, je tirai un poignard dont je m'étois munie dans nos voyages, & que je portois toujours, j'en perçai Julie en lui arrachant le portrait.

Vous ſavez le reſte, Madame : il ne me reſte plus qu'à vous montrer la robe & le bonnet, que vous reconnoîtrez facilement, Argine m'ayant dit pluſieurs fois que vous lui en aviez fait préſent lorſque ſa mere alloit épouſer Dorante.

A ces mots, lui ayant fait préſenter la caſſette ; pendant qu'elle l'ouvrit, je lui dis de quelle façon devoit être la robe & le bonnet que j'avois brodé moi-même, & enrichi de perles. Cela ſe trouva conforme à ce que j'avois dit, & je reconnus cet équi-

page enfantin pour être celui d'Orſame. Elle en tira un papier écrit de la main d'Argine, dont je connoiſſois le caractere, dans lequel étoient les noms des principaux de la famille d'Orſame & de la mienne, avec leurs charges & leurs emplois.

Tout cela bien examiné, voilà, Madame, continua Fatime, un ample éclairciſſement du ſort d'Orſame : heureuſe ! ſi ce que je fais aujourd'hui pour lui, peut vous faire oublier une action qui commence à me faire horreur.

Elle ne put achever ces mots ſans répandre des larmes : nous en verſâmes auſſi, Philimene & moi, trouvant une eſpece de grandeur d'ame à ce qu'elle faiſoit. Cette femme nous ayant pénétrées de joie par la reconnoiſſance d'Orſame, nous l'embraſſâmes tendrement. Philimene la pria de la regarder comme ſa mere, & l'aſſura qu'elle voyoit avec plaiſir que ſon inclination s'accordoit avec les dernieres volontés de Dorante.

Orſame fit voir une joie ſi exceſſive, que Fatime en fut ſaiſie, & s'évanouit : nous la fîmes revenir ; mais elle étoit dans un état ſi cruel, que la fievre lui en prit. Orſame lui aſſura qu'il oublioit tout, & qu'il lui feroit un ſort digne d'envie. Elle le remercia tendrement ; mais nous ayant prié de la laiſſer un moment à elle, nous paſſâmes dans l'appartement de Julie, que nous trouvâmes abſolument hors de danger : nous lui contâmes toute cette hiſtoire ; Philimene lui préſenta Orſame comme un homme qu'elle

devoit avoir pour époux, & elle nous témoigna qu'elle obéiſſoit avec plaiſir.

Je dépêchai un homme à Arimon pour le prier de venir promptement, & de ſe faire accompagner des perſonnes néceſſaires à la connoiſſance d'Orſame. Il prit la poſte, & nous le vîmes bientôt ſuivi de ceux qui devoient être témoins de ce qu'avoit déclaré Fatime. Son mal empiroit, & les combats qu'elle s'étoit livrés elle-même, la mirent hors d'état d'en revenir.

Elle commença devant les Commiſſaires apellés, tout ce qu'elle nous avoit dit; & comme elle avoit été élevée dans le chriſtianiſme & baptiſée, elle mourut dans cette foi, ſans qu'elle voulût revoir Orſame, auquel elle fit rendre ſon portrait & ſa promeſſe.

Nous fûmes très-touchés de cette mort: mais ce qu'elle nous procuroit nous donnoit une ſatisfaction ſi grande, qu'elle ne nous permit pas d'être long-tems dans la triſteſſe.

Arimon, charmé d'Orſame, a fait tous les pas néceſſaires pour lui prouver qu'il préféroit le plaiſir de retrouver un parent tel que lui, au bien que ſa mort lui avoit procuré.

Nous avons paſſé huit jours à l'établiſſement de cette reconnoiſſance, pendant leſquels Julie s'eſt entiérement rétablie à une petite langueur près; & comme nous avons ſouvent entretenu Orſame des perſonnes que nous chériſſions le plus, il a ſouhaité m'accompagner, avec Arimon, pour vous

prier, ma chere Uranie, de venir partager notre joie. Je voulois laiſſer Julie auprès de Philimene; mais elle n'a pas voulu la priver du plaiſir de vous voir, ni la ſéparer d'Orſame, qui ne peut vivre un moment éloigné d'elle. Ils doivent être mariés dans huit jours; & je viens vous prier d'honorer cette cérémonie de votre préſence, & de celle de vos amis, qui ſe fera à ma terre pour éviter le fracas & le nombre des viſites.

Béliſe ayant ceſſé de parler, Uranie & Thélamont la remercierent, & toute la compagnie fut charmée de la concluſion de cette hiſtoire, & de la maniere dont Béliſe l'avoit contée. Comme il étoit tard, ils la conduiſirent à ſon apartement, où ils trouverent Julie & Orſame. Thélamont l'embraſſa encore, & le félicita ſur le bonheur dont il alloit jouir, & toute cette aimable ſociété prit part à leur deſtinée, & leur en fit compliment; après quoi chacun ſe retira pour jouir des douceurs du ſommeil, en ſouhaitant que les journées qu'ils devoient paſſer en ce lieu, fuſſent auſſi agréablement remplies que cette premiere l'avoit été.

SECONDE JOURNE'E.

LEs aventures d'Orſame, toutes finies qu'elles étoient, ne laiſſerent pas encore d'occuper pendant la nuit les habitans de la maiſon d'Uranie. Thélamont ſoupira

plus d'une fois de voir que le ciel conduiſoit Orſame à ſon bonheur par des routes ſi extraordinaires, au moment que, par un effet des caprices du ſort, il ne pouvoit eſpérer de long-tems la même félicité. Il ne fut pas le ſeul à faire des réflexions fâcheuſes ; Uranie les partagea, & s'entretint avec Félicie de ces enchaînemens d'incidens de la vie d'Orſame, qui le rendoient enfin heureux, tandis qu'une conduite unie, ſage & modérée comme la ſienne, trouvoit des obſtacles preſqu'invincibles à la ſeule choſe qui pouvoit la rendre heureuſe. Arimon de ſon côté n'étoit pas ſans chagrin : une paſſion violente & malheureuſe déchiroit ſon ame, & le ſommeil lui préſentoit en vain les douceurs du repos ; il n'étoit plus en état d'en jouir. Orſame & Julie, tout ſatisfaits qu'ils étoient, craignoient encore que quelque nouvel accident ne retardât leur félicité. Orophane & Félicie s'aimoient, & n'étoient point unis : c'en étoit aſſez pour n'être point contens. Béliſe qui ne devoit ſa tranquillité qu'à ſon âge & à ſa philoſophie, la voyoit ſouvent troublée par des ſouvenirs fâcheux ; & l'on peut dire que Camille & Florinde furent les ſeules qui goûterent parfaitement les douceurs d'un ſommeil tranquille.

La nuit diſparut, le jour prit ſa place ; l'heure du lever des Dames ayant averti Uranie qu'elle pouvoit voir Béliſe, elle paſſa dans ſon apartement avec Félicie ; elles ſe renouvellerent les tendres aſſurances d'une amitié ſincere. Uranie inſtruiſit Béliſe de la conduite qu'elle & ſes amis s'étoient

imposée dans cet aimable lieu. Bélise trouva cette idée si fort de son goût, qu'elle lui promit qu'aussi-tôt après le mariage de Julie, elle viendroit se conformer à des loix si agréables & utiles.

Cependant Thélamont, Orsame, Orophane & Arimon, ayant fait demander si on pouvoit les voir, se rendirent près d'elles avec Camille & Florinde qui sortoient dans le même dessein. Comme il faisoit de ces jours sereins qui laissent la liberté de la promenade, Uranie proposa de faire un tour jusqu'au dîné : on y consentit ; & l'on se rendit sur la terrasse qui donnoit sur l'eau. Après avoir admiré la vue, l'heureuse situation de la maison, & loué Uranie de la maniere aisée & galante avec laquelle elle y recevoit son monde, chacun s'assit. Je vous assure, dit alors Uranie, que vous me donnez un mérite que je tire de vous seuls ; comme je vous aime, & vous estime tous infiniment, cela anime mes actions, ce qui part du cœur donnant toujours un air d'aisance qu'on ne peut détruire, puisque, de l'humeur dont je suis, si la compagnie me plaisoit moins, peut-être ne seroit-elle pas si contente de moi ; & quoique je ne voulusse manquer en rien à l'exacte politesse, il y auroit une espece de contrainte qui troubleroit la réception.

Il est vrai, dit Félicie, que j'ai vu Uranie en pareille occasion, & que ce n'est pas la même personne ; elle devient aussi sérieuse, & même quelque chose de plus avec les personnes qu'elle n'aime pas, qu'elle est enjouée,

enjouée, badine & pleine d'heureuses saillies avec ceux qu'elle aime, & tout ce qui se passe dans son cœur se voit sur son visage.

Il faut pourtant un peu de politique, dit Orophane, & quoique tout le monde ne nous plaise pas, il faut faire ensorte de plaire à tous.

Ce que vous nommez politique, dit alors Camille, n'est autre chose que dissimulation, & c'est un défaut que je ne puis pardonner : on l'apelle politique pour les Princes; mais chez les particuliers cela ressemble bien à la fourberie.

Vous décidez un peu vîte, aimable Camille, répondit Thélamont; il est des occasions où la politique est nécessaire; sans elle les Rois ne pourroient soutenir le poids de leur couronne, défendre ou agrandir leurs Etats, & démêler les différens intérêts de leurs alliés ou de leurs ennemis.

Louis XI étoit le plus grand politique & le Prince le plus spirituel de son tems, & par des traits portés sans risque, il a souvent fait plus de mal à ses ennemis, que s'il avoit conduit ses armées dans leur pays. La politique est d'un si grand prix pour les Potentats, que Charles-Quint portoit la vie de Louis XI sur lui dans tous ses voyages; & l'on remarque qu'au milieu de la plus brillante Cour qu'on ait vu depuis les Empereurs Romains, il lisoit la vie de ce Monarque deux heures par jour. Henri VIII, Roi d'Angleterre, en faisoit de même; mais par malheur ce Prince n'en retint que la cruauté.

Voilà juſtement où je vous attendois, répondit Camille, & vous conviendrez avec moi que la cruauté eſt ſouvent un enfant de la politique.

Il eſt vrai, dit Orophane, que la politique porte quelquefois les Princes à de cruelles actions ; mais on ne peut les blâmer lorſque c'eſt pour le bien d'un Etat, ou pour la ſûreté du Souverain. La diſſimulation eſt une politique néceſſaire pour parvenir à d'heureuſes fins, quand on l'emploie à des choſes glorieuſes ; c'eſt même une vertu que de ſavoir diſſimuler, & je loue cette ſcience en certaines occaſions, autant que je la trouve blâmable, lorſqu'on s'en ſert pour commettre des crimes.

Embraſſer ſon frere, & cacher ſa haine, pour mieux trouver le tems de s'en défaire, ainſi que fit Néron avec Britannicus, eſt une diſſimulation criminelle.

L'action d'Artaxerxès envers Artaban, qui feignit que ſa cuiraſſe le bleſſoit, & pria ce guerrier de lui donner la ſienne : ce qu'il fit ; mais il n'en fut pas plutôt dépouillé, qu'Artaxerxès lui plongea un poignard dans le ſein. Ce ſont des traits de diſſimulation indignes de la majeſté royale, & que les Princes doivent éviter comme l'écueil de leur gloire & de leur réputation.

Louis XI fit une action qui n'étoit ni de politique, ni de diſſimulation néceſſaire, mais qui vous fera voir que lorſque le Prince eſt cruel, il regarde ſes ſujets comme un bien dont il peut diſpoſer ſelon les tems, les lieux & ſon caprice.

Du regne de ce Monarque on étoit encore dans le goût du voyage d'outre-mer. Le Prieur de Saint-Coſme, près le Pleſſis-les-Tours, homme d'une piété exemplaire par un excès de dévotion, ſe détermina à le faire : il en demanda la permiſſion à la Cour, l'obtint ; il partit, & fit ſon voyage heureuſement juſqu'à Jéruſalem ; mais à ſon retour il fut pris par les Bulgares, & fait eſclave. Il reſta douze ans dans cette ſituation.

Cet eſpace de tems perſuada un Aumônier de la chapelle du Roi que le Prieur étoit mort, & le Prieuré vacant. Sur cette idée il le demanda à Louis XI, qui le lui donna, & s'en mit en poſſeſſion. Cependant quelques années après le vieux Prieur ayant recouvré ſa liberté, revint en France accablé d'années & de miſere. Son premier ſoin fut de ſe rendre à ſon Prieuré ; mais le trouvant occupé, il vint à la Cour, qui étoit alors au Pleſſis-les-Tours. Son air vénérable, qu'une longue barbe rendoit encore plus reſpectable, le récit de ſes infortunes, & le malheureux état où il étoit, inſpira de la compaſſion à tout le monde. Louis XI, auquel il ſe préſenta, lui promit de lui rendre ſon bénéfice, ou quelqu'autre qui l'en dédommageât ; mais ce Prince ne ſe preſſant pas d'effectuer ſes promeſſes, le malheureux Prieur ne le laiſſoit point en repos. Le Roi s'en trouvant importuné, & n'étant pas d'humeur de faire ceſſer ſes importunités par des bienfaits, fit un ſoir apeller Triſtan l'Hermite ſon Grand-Prévôt, & lui ordonna de le défaire du Prieur de Saint-Coſme.

Triſtan, accoutumé à de pareilles exécutions, ne ſongea qu'à montrer ſon obéiſſance, & ſe faiſant accompagner d'un Confeſſeur, il ſe rendit au Prieuré, où il trouva le Prieur à table avec ſes amis, qui inviterent le Grand-Prévôt à manger avec eux ; mais lui, que l'ordre preſſoit, l'expoſa patétiquement au Prieur. Ses amis & lui crurent d'abord que Triſtan vouloit ſe réjouir ; mais leur ayant parlé ſérieuſement, & d'un ton à ne pouvoir douter de la vérité, le Prieur fut obligé de mettre ordre à ſa conſcience : après quoi Triſtan le fit mettre dans un ſac avec une pierre de cent livres, & le fit jetter dans la Loire. Le lendemain Triſtan s'étant rendu au lever, le Roi lui demanda s'il avoit exécuté ſes ordres ; le Grand-Prévôt l'en aſſura.

Quelques heures après le Roi ſe promenant dans les jardins du Pleſſis, vit venir à lui le véritable Prieur de Saint-Coſme. Alors ſe tournant vers Triſtan : Malheureux ! lui dit-il, vous m'avez impoſé ; mais votre vie me répondra de votre imprudence. Triſtan fort alarmé, ſe jetta à ſes pieds, en lui jurant qu'il avoit ſuivi ſes ordres ponctuellement. Mais le voilà devant moi, lui dit le Roi, en lui montrant le vieux Prieur. Sire, lui dit alors le Grand-Prévôt, c'eſt la faute de Votre Majeſté ; elle m'a commandé de la défaire du Prieur de Saint-Coſme, j'ai été au Prieuré, j'ai pris celui qui l'occupoit, & je l'ai noyé : mais, Sire, il eſt aiſé de réparer ce que j'ai fait, en vous défaiſant encore de celui-ci. Non, dit le Roi, c'eſt

aſſez ; & ſe tournant vers le Prieur : Bon homme, lui dit-il, allez prendre poſſeſſion de votre Prieuré, il eſt vacant.

Voyez, continua Orophane, de quelle utilité la mort du Prieur de Saint-Coſme étoit à l'Etat, & convenez par ce trait que Louis XI étoit pour le moins auſſi cruel que grand politique.

Il faut avouer, dit Béliſe, que l'avantage du Prieur eſt des plus extraordinaires. Puiſque nous tombons ſur les actions des Princes, & que notre converſation peut rouler ſur différens ſujets, il faut que je vous raporte un jugement de Charles-Quint qui me paroît admirable, quoique ce ſoit une bagatelle.

Cet Empereur étant à Bruxelles, y tenant une Cour ſuperbe & magnifique, les plus grands Princes de l'Europe en faiſant l'ornement, en avoit banni le cérémonial, afin de la rendre auſſi libre que pompeuſe.

Deux Dames d'un rang diſtingué s'aviſerent de troubler cette liberté par la querelle qu'elles prirent ſur la prééminence du pas : la choſe fut pouſſée loin, & Charles voyant que les plaiſirs de la Cour étoient troublés par les différends de ces deux Dames, en voulut être le juge, & donnant jour pour cette affaire, on lui dreſſa un trône ſuperbe. Il y monta, & environné de tous les Grands, il écouta les Avocats des parties intéreſſées qui étoient préſentes. La choſe fut plaidée avec vivacité de part & d'autre ; mais l'Empereur trouvant les raiſons preſque égales, & voulant terminer ce différend ſans déſo-

bliger perſonne, prononça que la moins ſage des deux paſſeroit la premiere, & rompit l'aſſemblée en recevant un aplaudiſſement général d'une pareille déciſion.

Ce trait, dit Uranie, eſt tout-à-fait joli; mais inſenſiblement il nous ramene à la politique. Charles-Quint fit voir la ſienne dans ce jugement, puiſque ſouvent les différends des Dames donnent occaſion aux hommes de prendre parti; & une choſe qui paroît dans le fond de peu de conſéquence, devient quelquefois une affaire d'Etat, & par la prudence de Charles, il prévint tous les accidens qui en pouvoient arriver.

Sans doute, ajouta Béliſe, & comme chacune de ces Dames avoit intérêt à paroître la plus ſage, elles ſe virent contraintes à ſe céder le pas conjointement, ou à ſuivre l'aimable liberté que l'Empereur avoit établi à ſa Cour, & les hommes de leur parti furent obligés de badiner de cette affaire, que l'indiſcrette fierté de notre ſexe pouvoit rèndre très-ſérieuſe.

Thélamont, dit Arimon, doit être bien ſatisfait du degré de néceſſité où la compagnie fait monter la politique. Pour moi, ajouta Orſame, je crois qu'elle eſt abſolument utile aux Princes qui veulent bien gouverner, & que, ſans l'étude de la ſcience politique, un Roi peut faire de grandes fautes. Sans doute, dit Orophane, un Prince né pour tenir les rênes d'un Empire, doit ſans ceſſe s'apliquer à l'étude, l'hiſtoire lui fourniſſant des exemples de ſageſſe, de prudence, d'équité, de juſtice & de politi-

que, ſur leſquels il doit ſe modeler pour ſe faire aimer & craindre.

Mais, dit Arimon, les hommes ne peuvent-ils pas ſe conduire par leurs propres expériences & par leurs ſeules lumieres, ſans avoir beſoin du ſecours de l'étude ? Faut-il toujours ſe régler ſur les autres, & ne peut-on pas agir de ſoi-même ?

Il eſt quelques gens de ce ſentiment, dit alors Thélamont ; mais je ne puis ſouffrir qu'un homme d'eſprit, comme vous, ſoit dans la même erreur, & je vous aſſure que je n'épargnerai rien pour la détruire. Les hommes peuvent avoir, continua-t-il, des ſemences de vertus ; mais ſans l'étude, & la connoiſſance des choſes paſſées, ils ne peuvent les perfectionner & les faire éclater.

Les Rois, plus que les autres hommes, ont beſoin de l'exemple des Potentats qui les ont dévancés ; c'eſt un flambeau qui éclaire leurs actions tout le tems de leur vie. S'il eſt vrai qu'il y ait une ſcience en toutes choſes, juſqu'à la conduite d'un charriot, d'un vaiſſeau ou d'une maiſon, comment n'y en auroit-il pas dans l'adminiſtration d'un Etat monarchique, ou d'une République ? Vaiſſeau dont le gouvernail, entre les mains d'un ſeul, de pluſieurs, & de tous en général, eſt expoſé à tant d'orages, & ſur un océan ſi plein de tempêtes, que le plus ſouvent il fait naufrage.

Celui qui veut élever un faucon, doit en aprendre la façon, & à plus forte raiſon celui qui veut commander à l'homme, qui eſt l'animal le plus fantaſtique de tous, &

qui veut être mené avec le plus de dextérité : l'animal qui commande le plus facilement aux autres animaux, & qui ne ſe laiſſe commander que difficilement par ſon ſemblable : les autres deviennent ſouples, doux, obéiſſans; mais l'homme ne ſouffre qu'avec peine la ſupériorité.

C'eſt donc bien autre choſe encore que de commander à tout un peuple, qui eſt un animal ſi puiſſant, ſi farouche, ſi dédaigneux, enclin au courroux, bouillant dans ſes paſſions, efféminé dans ſes plaiſirs, abattu dans ſes peines, furieux à la moindre lueur de proſpérité, & le plus perfide dans ſon indignation.

Si pour dompter un peuple il n'y avoit qu'à l'entreprendre, & ſe laiſſer conduire par ſes propres lumieres, ou pour parler comme les nouveaux ſectateurs en politique, laiſſer aller toutes choſes au deſtin de l'Etat, ou au hazard, ce ſeroit bien en vain que tant de fameux hiſtoriens, de grands poëtes, de ſublimes orateurs, & de profonds philoſophes auroient employé leurs ſoins & leurs veilles pour l'inſtruction des Princes, des Magiſtrats, & de ceux qui ont le maniement des affaires; & je ne crois pas qu'il puiſſe ſe trouver une perſonne qui ne reconnoiſſe qu'ils ont rendu des ſervices infinis à la poſtérité, & qui ne regarde leurs divins écrits comme des tréſors, qui contiennent les conſeils & les maximes néceſſaires pour bien gouverner, puiſque c'eſt chez eux que les plus grands Miniſtres ont puiſé le fond de leur ſcience. C'eſt par leurs ſoins

que nous rapellons tous les jours les exemples des Egyptiens, des Perſes, des Athéniens & des Romains.

Si les principes de ceux qui penſent comme Arimon étoient fondés, qu'aurions-nous à faire de ſavoir les actions des Princes & des Magiſtrats qui ont gouverné tant de Royaumes & de Républiques? Pourquoi employer tant d'années à étudier leur politique, & les motifs de la guerre & de la paix qu'ils ont faites? Il ſeroit même inutile à nos neveux de ſavoir ce qui ſe paſſe dans notre âge, ſi ce n'étoit qu'on eſt perſuadé qu'il y a une ſcience pour bien gouverner, qui ne peut s'acquérir que par les conſidérations des choſes paſſées, & que l'hiſtoire ne les repréſente que pour ſervir de miroirs & de niveau dans la direction des affaires préſentes & à venir.

Hé! quelle plus belle ſcience peut-on deſirer que celle qui maintient la paix, & qui fait le bonheur des peuples? Cette ſcience eſt ſi belle, que le tems, bien loin de la détruire, l'enrichit, l'augmente, l'éclaircit & la perfectionne. Tout fleurit dans un Etat tant qu'elle y eſt cultivée, & ſitôt qu'on la néglige, tout tombe dans le déſordre, la perdition, & une décadence totale.

Je ſais bien que, malgré l'étude de la ſageſſe & de la politique, il eſt difficile aux Princes, aux Miniſtres & aux Magiſtrats, chargés des affaires de l'Etat, de contenter tout le monde. Les événemens imprévus qui arrivent journellement, l'envie des courtiſans, les calomnies qui ſe répandent dans le

public, & les ſoins des mal intentionnés, qui prennent celui d'empoiſonner les actions les plus innocentes, en ſont le plus ſouvent la cauſe : car il eſt auſſi difficile, diſoit plaiſamment Simonides, de ſatisfaire généralement tout le monde, que de faire une robe juſte à la lune, qu'on ne trouve jamais au même point.

Mais auſſi quelle gloire pour un Prince, ou un Miniſtre qui, mépriſant ces vils animaux, va toujours au bien de l'Etat, qu'on voit proſpérer & reſpecté de ſes voiſins & de ſes ſujets !

Il eſt certain, dit Orophane, que la ſcience politique ne peut s'acquérir que par l'étude & l'expérience, & que pluſieurs hommes peuvent dire, avec l'Empereur Commode, qu'ils ſont Princes & Rois de naiſſance ; mais que perſonne ne peut ſe vanter d'avoir aporté en naiſſant la ſcience politique, ou doctrine néceſſaire pour bien gouverner : enſorte que celui qui veut ſe rendre habile dans l'art de régner, ne peut y parvenir que par une étude exacte, & une longue expérience.

Les nouveaux docteurs en politique, reprit Arimon, ſoutiennent cependant que les Monarchies ont leur commencement, leur milieu & leur fin, & qu'ainſi toute ſcience politique eſt inutile ; & diſent, après Licinius, que les lettres ſont la perte & la ruine des Républiques, qu'ils regardent comme pernicieuſes, rejettant toutes ſortes de livres, comme peu néceſſaires au bon gouvernement.

Groſſiéreté condamnable, interrompit Thélamont, & qui précipiteroit les Monarques & les Etats dans des gouffres de malheurs & de maux dont ils ne pourroient ſe relever.

Alexandre, conquérant & philoſophe, étoit d'un ſentiment bien oposé : il apelloit l'Iliade d'Homere la véritable inſtruction des affaires militaires, & l'avoit toujours ſous ſon chevet avec ſon épée.

Jules-Céſar, dans ſes expéditions, faiſoit ſuivre une bibliotheque qu'il étudioit ſans ceſſe, & communiquoit ſes remarques à ſes Généraux, aux Magiſtrats, & à ceux qui commandoient dans les provinces. Ces Princes auroient ſans doute bien blâmé le ſentiment de ceux qui croient que l'expérience tient lieu de tout.

Quel malheur pour un Monarque & pour ſon peuple, lorſqu'il néglige la ſcience ſolide qui s'acquiert par l'étude ! & quel crime à ceux qui en ont gouverné un nombre infini, que l'hiſtoire nous marque de n'avoir pas pratiqué ce que nous voyons faire ſous nos yeux, à notre Auguſte & jeune Monarque, par les illuſtres perſonnes qui prennent ſoin de ſon éducation !

Vous voyez d'un côté un héros attaché à ne lui rien conſeiller que de juſte, de glorieux & de magnanime, & qui, l'inſtruiſant par les exemples de ſes ayeux, lui en rend les vertus ſi familieres, que toutes ſes actions tendront à les imiter ; de l'autre un Ariſtote chrétien nourrit ſon eſprit & ſon ame des fruits qu'on retire d'une étude néceſſaire pour

pratiquer l'équité, la clémence & la véritable piété, & tous deux conjointement en former un Monarque accompli. Quel eſpoir ne donne pas un Prince élevé de la ſorte ! & quelles obligations n'a-t-on pas aux grands hommes qui prennent ſoin de lui enſeigner une ſcience ſi néceſſaire à ſa gloire, & au bonheur de ſon peuple !

Alexandre diſoit qu'il devoit beaucoup plus à ſon précepteur Ariſtote, qu'à Philippe de Macédoine ſon pere. Ce grand Prince, qui avoit le cœur ſi porté aux armes & à la gloire, ſe plaignoit modeſtement dans une lettre qu'il écrivit à Ariſtote, qu'il étoit fâché qu'il eût mis en lumiere ce qu'il lui avoit enſeigné, parce qu'il aimoit bien mieux ſurpaſſer les autres en doctrine qu'en grandeur & en richeſſes. Démétrius Phaléréem conſeilloit au Roi Ptolomée d'étudier nuit & jour, & conſeilloit la même choſe à tous les autres Princes. Platon diſoit que les Républiques ſeroient heureuſes où les philoſophes régneroient.

L'étude ouvre l'entendement, & conduit les hommes à la connoiſſance de ſoi-même ; ce qui les rend plus conſidérés, plus humains, & les excite à la vertu. Les trophées de Miltiade éveillerent Thémiſtocle : ainſi pluſieurs héros ont été émus par l'exemple de ceux qui les ont précédés, comme les Scipions, les Catons, les Emiliens & les Céſars.

Les lettres acquierent de l'autorité, de la créance & de la conſidération parmi les hommes, & c'eſt toujours le fruit de la ſageſſe d'être l'amour de tout le monde. Le

moyen qu'un Prince, que ſon rang éloigne ſi fort du vulgaire, puiſſe aprendre & prévenir, ſans le ſecours de l'étude, les calamités dans leſquelles ſon peuple peut tomber ? Comment peut-il arrêter les menées ſecrettes qu'on met en uſage pour le ſurprendre, & ſe garantir du menſonge, de la calomnie & de la flatterie ?

Les livres ont un plus grand privilege que les hommes; ils pénetrent dans le cabinet des Rois; ils s'expliquent hardiment & ſans intérêt; on communique avec eux ſans crainte, & l'on entend leurs avis & leurs reproches ſans honte; ils ſervent d'antidote contre le poiſon des flatteurs; on les porte à la main, & l'on peut en tout tems & en tous lieux les conſulter ſur toutes ſortes d'affaires.

Veut-on voir ce que fait dans l'ame le deſir de la liberté, ce que coûte une lâcheté, l'horreur d'une cruauté, de quel prix eſt la clémence, & comme la condition de l'homme eſt ſujette au changement ? L'hiſtoire vous le fait voir ſans déguiſement; c'eſt le grand théatre du monde; c'eſt-là que l'homme trouve ſes beſoins; là ſe voient les naufrages ſans effroi, les batailles & les ſieges ſans danger, les coutumes & les Gouvernemens ſans dépenſe, & c'eſt-là que s'examinent les cauſes du commencement, du progrès, de la fin, de l'agrandiſſement ou de la ruine des Empires.

Je me rends, dit Arimon, & je trouve vos raiſons ſi juſtes & ſi bien fondées, que je blâme à préſent ceux qui veulent que la ſeule expérience ſuffît autant que je le ſoutenois.

mais je ne puis me repentir d'avoir donné occaſion au diſcours que vous venez de faire par les beautés que j'y ai découvertes.

Il faut avouer, dit Béliſe, que Thélamont m'a charmé, & qu'il a ſoutenu ſon opinion avec une éloquence & une érudition digne d'admiration. Thélamont répondit avec modeſtie à des louanges ſi bien acquiſes ; mais cherchant à les interrompre, il fit apercevoir à la compagnie que l'heure du dîné aprochoit : elle ſe leva, & reprenant le chemin de la maiſon, on trouva effectivement que tout étoit prêt pour ſe mettre à table. La joie, la confiance, & une noble liberté animant cette aimable ſociété, on peut dire que leurs plaiſirs étoient parfaits.

Après le repas Béliſe voulut qu'on ſuivît avec elle le plan qu'on s'étoit fait, & pria tout le monde de ſe rendre à la bibliotheque : on y conſentit, & chacun, comme la veille, ayant pris ſa place & un livre, on n'entendit plus que le bruit des feuillets retournés.

Cette occupation ayant fait garder le ſilence aſſez long-tems, Béliſe le rompit la premiere. Je ſuis tombée, dit-elle, ſur les inſtructions que Buſſi donne à ſon fils, & cela me fait ſouvenir de celles que Philimene a écrites pour Julie ; c'eſt un morceau digne de votre attention, & qui vous fera connoître l'eſprit de cette aimable femme.

A ces mots la compagnie la pria de ne pas retarder le plaiſir qu'elle ſe préparoit d'avoir à cette lecture. Comme je deſire, dit Julie, ne me jamais écarter de la route que Philimene veut me faire ſuivre, je porte

toujours cet ouvrage ſur moi : ainſi il eſt aiſé de ſatisfaire votre curioſité, ajouta-t-elle, en préſentant un livre manuſcrit à Uranie. Ses amis étant diſpoſés à l'écouter, elle commença de cette ſorte.

Inſtructions d'une Mere à ſa Fille pour la conduite générale de ſa vie.

DAns le plan que je me ſuis fait de votre éducation, ma chere Julie, j'ai bien moins regardé la gloire qui peut m'en revenir, que celle que vous pouvez acquérir : & j'ai là-deſſus un rafinement de vanité qui me porte à chercher les moyens de vous rendre parfaite, ſans avoir égard au plaiſir de me voir mere d'une fille que j'aurai formée doublement par le ſang & par les préceptes. La docilité que vous avez à les écouter, me donne un grand eſpoir de vous les voir ſuivre, & c'eſt le fruit le plus doux que je puis attendre de mes ſoins.

Je vous écris mes inſtructions, afin qu'elles vous ſoient préſentes dans quelqu'état & quelque lieu que vous ſoyez, & que lorſque la mort m'aura ſéparée de vous, elle n'en puiſſe ſéparer ce qui vous ſera toujours plus utile que moi.

Un uſage ſagement établi m'ayant fait confier votre enfance aux ſoins de ces filles, que la clôture met à l'abri des embarras du monde, je crains, & veux prévenir en vous deux choſes également fâcheuſes ; le trop de

penchant pour la vie religieuſe, ou la tiédeur pour des devoirs qui ſont ſacrés. Soyez en garde & ſur l'un & ſur l'autre, ma chere Julie; la jeuneſſe, toujours amatrice de nouveauté, s'y livre ſouvent ſans conſulter la raiſon; la tranquillité de la vie monaſtique, les diſcours attrayans de celles qui n'ont pour but que de vous engager à faire des vœux dont elles ſont elles-mêmes les victimes, me font apréhender que vous n'augmentiez le nombre de tant de filles, qu'une grille inacceſſible a rendues tant de fois plus à plaindre que celles dont le monde a corrompu les mœurs.

Lorſque les remords viennent aſſaillir dans le cloître, il faut des graces toutes particulieres pour y aporter du remede, puiſque les ſeules qui pourroient être efficaces, ſont les mêmes qui cauſent notre douleur. La retraite, la priere, une vie unie & pénitente faiſant notre chagrin, elles ne peuvent plus ſervir à notre conſolation: on ſe peint le monde avec des couleurs ſi vives & ſi belles, que l'on brûle du deſir d'y paroître, & que l'on gémit de l'impoſſibilité de ſuivre ſes deſirs. Dans quel abîme alors l'ame n'eſt-elle pas plongée? Dans quel déſordre affreux le cœur ne tombe-t-il pas? L'imagination ſe forme des objets pleins de charmes, des choſes qui ne ſont réellement que des ſujets de douleur & d'amertume; le vice prend la forme de la vertu, & ſans pécher ſelon le monde, on peche doublement ſelon Dieu.

Lorſqu'on a vécu dans le monde, qu'on a eu le malheur de s'y livrer, les remords

d'une conduite irréguliere, & le dégoût d'une vie mêlée d'intrigue ramenent inſenſiblement à ſon devoir, & les objets paroiſſant tels qu'ils ſont, on enviſage la retraite & la priere comme le ſouverain bonheur. Il faut donc bien s'éprouver ſoi-même avant que de prendre le parti de la retraite, & ne s'y jamais engager ſans une véritable vocation.

Mais, direz-vous, il faut donc ſe plonger dans le vice pour revenir à la vertu, & ſans ſe livrer à l'un, on ne peut connoître l'autre parfaitement ? Ce n'eſt pas-là ce que j'entends. L'ame ne ſeroit pas digne de la main qui l'a créée, ſi elle ne pouvoit poſſéder la ſageſſe ſans être tombée dans le déréglement; j'entends que, ſans faillir vous-même, vous ſoyez témoins des fautes des autres ; que leur exemple vous ſerve de préſervatif, & que la corruption des mœurs d'autrui faſſe épurer les vôtres ; qu'étant dans le monde, ſans vous y livrer, vous faiſiez le parallele de ſon trouble, de ſes intrigues, de la mauvaiſe foi, & du peu de religion qui y regne, avec la douceur de la vie ſainte, la conſolation de la priere, & la tranquillité de la retraite, afin d'éprouver votre cœur ſur ces deux genres de vie, & de ſuivre alors votre penchant.

On peut vivre dans le monde auſſi régulierement que dans les cloîtres, & peut-être encore mieux ; lorſque le cœur eſt porté au bien, la facilité de faire ce que l'on peut, empêche ſouvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu, & dans les cloîtres les retours ſont pour le monde.

Toutes les paſſions ſont en nous ; lorſqu'elles peuvent s'évaporer, elles ſe ralentiſſent ; mais quand on eſt condamné à les renfermer pour jamais, elles prennent ſur nous un empire qu'on ne peut preſque ſurmonter.

Si vous ne vous ſentez pas portée à la retraite, n'en ayez pas moins de ferveur à ſervir Dieu. Prenez dans ſa maiſon les préſervatifs qui vous ſont néceſſaires pour vous bien conduire dans le monde : ne faites rien pour lui par devoir, faites tout par amour : il pardonne les fautes, quand il ſait qu'il a le cœur ; mais il ne reçoit jamais les dons qu'on lui fait avec tiédeur.

Les charmes dont le ciel vous a pourvue, en ſatisfaiſant mes yeux, me font trembler pour l'avenir. La beauté fut toujours l'écueil de la vertu, lorſqu'on ne prend pas le ſoin d'enrichir ſon ame des tréſors qui peuvent la ſoutenir dans les divers changemens de la vie.

Une fortune brillante, une aiſance certaine, une pleine abondance amenent le luxe, & la coquetterie le ſuit de près. Le monde, les louanges, un encens perpétuel accoutument à la flatterie, qui, conduiſant à la vanité, porte ſouvent à ſe faire une gloire du nombre de ſes adorateurs. L'ame s'amollit, le cœur s'égare, & l'on abandonne à la foule une réputation qui doit être plus chere que la vie.

L'indigence, les malheurs, d'éternels chagrins, une vie mêlée d'amertume n'eſt pas moins fatale à la vertu : on ſe ſert de la beauté

pour vaincre ſes ennemis, pour ſe faire des partiſans dans ſon infortune; on profite de ſes charmes ſéducteurs; on trouve des conſolateurs, & la réputation cede bientôt à la reconnoiſſance.

Pour prévenir ces funeſtes accidens, il faut connoître de bonne heure ce que l'on eſt, & ce que l'on doit être.

Plus vous ſavez que le ciel vous a donné tout ce qu'il faut pour plaire, & moins vous devez en tirer de vanité. Rendez-lui graces des dons qu'il vous a faits, & par-là, remontant à leur cauſe, vous connoîtrez qu'il faut que celui qui vous les a répandus avec tant de prodigalité, en ſoit lui-même une ſource inépuiſable; ce qui vous faiſant voir fort au-deſſous de lui, vous rendra la plus humble de ſes créatures.

Soyez modeſte, ſage & prudente. Que votre modeſtie ſoit ſpirituelle; ſoyez prudente ſans être prude, & ſoyez ſage ſans affectation, la véritable ſageſſe demandant moins d'éclat dans l'extérieur, que de ſévérité dans l'intérieur: combattez l'amour-propre, & pour vous rendre aimable aux autres, ne vous la paroiſſez pas à vous-même.

Pour embellir votre ame, ornez votre eſprit des ſciences qui peuvent lui donner de l'élévation. Ne tirez point d'orgueil de ce que vous ſavez, mais ſeulement la connoiſſance de ce que vous ne ſaurez pas, l'ignorance étant, ſelon moi, capable de cauſer des déſordres qu'on répare d'autant moins, que l'eſprit n'a pas le pouvoir d'y faire trouver des remedes.

Que votre philoſophie ſoit chrétienne, & ſachez accorder la ſenſibilité humaine avec la ſoumiſſion dûe aux décrets de la providence. Si cette providence vous met dans un état brillant, uſez bien de la douceur de votre ſort. Soyez bienfaiſante & affable; compatiſſez aux malheurs, quoique vous ne les ſentiez pas; ſoulagez les malheureux ſans hauteur avec vos égaux; ſoyez ſans mépris pour ceux qui ſont au-deſſous de vous; ne faites rien qui ne ſoit louable ſans avoir envie d'en être louée. La vanité qu'on tire d'une bonne action ternit ſouvent la gloire qu'elle auroit fait acquérir.

Si votre heureux deſtin vous fait jouir d'un hymen fortuné, que l'amour, la confiance & la vertu vous y maintiennent. Si au contraire le ciel vous fait tomber dans un état fâcheux, troublée par la miſere & les chagrins domeſtiques, cherchez des amis moins touchés de votre beauté, que ſenſibles à votre vertu: n'adouciſſez la rigueur de votre ſort que par les ſecours que cette vertu vous peut donner; & ſi cette conduite trouve des cœurs endurcis, n'en demandez qu'à celui qui ſeul peut tirer les mortels des abîmes les plus profonds.

Si vous aimez votre époux, & qu'il réponde mal à votre tendreſſe, que la douceur, la complaiſance & la pureté de vos mœurs ſoient les ſeules armes dont vous vous ſerviez pour le ramener à vous. Si vos ſoins ne peuvent rien ſur lui, ne cherchez à vous en conſoler. Si c'eſt un nœud mal aſſorti, & que vous ſentiez la même indiffé-

rence l'un pour l'autre, faites enſorte qu'elle n'attire point chez vous le déréglement, & fuyez les occaſions de trouver dans un autre les charmes qui manquent à votre époux; que la force du devoir vous tienne lieu de la tendreſſe que vous ne ſentez pas. C'eſt dans ces ſortes de ſituations que la vertu eſt difficile à pratiquer; mais c'eſt auſſi le tems où elle eſt la plus néceſſaire, & qu'elle ſe fait voir avec plus d'éclat.

Une femme parfaitement heureuſe, qui ne manque en rien à ſes devoirs, eſt eſtimée ſans être louée, parce qu'elle eſt obligée à cette conduite dès ſa naiſſance; mais une femme malheureuſe & ſage eſt eſtimée & louée avec bien plus de force: on croit qu'elle en fait plus qu'elle ne peut, lorſqu'on la voit opoſer avec fermeté ſa vertu à ſes malheurs.

L'état de fille ou de veuve mérite encore quelqu'attention, & je le trouve expoſé à des accidens qui ne me paroiſſent pas moins dangereux. Une fille qui reſte ſans pere & ſans mere, libre de ſes actions, ne ſauroit trop s'obſerver: tout lui fait tort; elle ne fait aucun pas qui ne porte coup à ſa réputation; ſi elle voit grand monde, elle paſſe pour coquette; ſi elle n'a qu'un certain nombre d'amis, on lui donne une intrigue ſecrette, & enfin on juge d'elle avec d'autant moins de charité, qu'on ſait que perſonne ne peut répondre de ſa conduite. C'eſt alors que je conſeillerois la retraite, mais ſans faire de vœux, ou du moins je voudrois qu'elle choisît dans les femmes les plus ſages

celle qui lui paroîtroit la plus capable de conſerver ſa réputation, & que, la regardant comme ſa mere, elle la mît à l'abri d'une médiſance qui ne trouve toujours que trop à ſe manifeſter.

Songez-y donc, ma chere Julie; ſi le ciel vous portoit à vouloir reſter libre, ne profitez de cette liberté que pour rendre votre ſageſſe plus parfaite & plus pure.

Si vous prenez un époux, & que le maître de nos vies vous l'enleve, gardez-vous d'imiter ces femmes qui, n'ayant plus à répondre d'elles à perſonne, menent une conduite irréguliere, & qui, ſous l'épaiſſeur d'une crêpe, croient pouvoir cacher l'iniquité de leurs cœurs. Une veuve a bien plus de compte à rendre de ſes actions, qu'une femme ou qu'une fille. L'état par lequel elle a paſſé lui doit faire garder un *decorum* bien plus grand, puiſqu'elle doit reprendre la modeſtie d'une fille en poſſédant la ſcience d'une femme. La ſageſſe & la prudence doivent inceſſamment la ſuivre & la guider, & lorſqu'elle peut ſe voir dégagée des ſoins d'une famille, ou des embarras qui la retiennent dans le monde, le meilleur eſt pour elle de s'en priver pour jamais; elle en connoît tous les défauts, elle en ſait toutes les injuſtices & les chagrins; les douceurs qu'elle peut y avoir goûtées, ne pouvant en égaler les malheurs, le cloître eſt pour elle un aſyle ſûr & tranquille. Ah! qu'une Religieuſe de cette nature eſt une offrande agréable à Dieu. Qu'elle ſent bien toute la force de la grace, & qu'elle eſt pénétrée du plaiſir de s'y livrer!

Revenue & détachée des choſes du monde, le bandeau, le voile & la grille lui deviennent des ſujets de joie & de conſolation.

Si j'étois maîtreſſe d'inſtruire les femmes, comme je la ſuis de vous donner des leçons, on ne verroit dans les cloîtres que les filles qu'un âge mûr a portées de faire des vœux avec réflexion, & des veuves à qui l'expérience donnant encore plus de lumieres, ne choiſiſſent la retraite que par la ſeule volonté : on ne verroit plus de ces vocations forcées, de ces victimes de famille & d'intérêt, dont l'enfance ſoumiſe & timide n'a pas la force de s'opoſer à des ordres abſolus.

Je ne prétends pas cependant faire entendre qu'une jeune perſonne ne puiſſe avoir une véritable vocation ; la grace opere ſur tous les cœurs, & les plus purs ſont les plus dignes d'être offerts à Dieu ; mais il eſt bien rare aujourd'hui de trouver de ſemblables holocauſtes, & dans le grand nombre de nos Vierges voilées, celles qui ſont contentes en forment la plus petite partie.

Faites donc attention, ma chere Julie, à tout ce que je viens de vous dire, & ne vous engagez jamais dans l'un ou dans l'autre genre de vie ſans de ſolides réflexions : conſultez toujours la raiſon, elle vous fera connoître vos forces ; & lorſque vous voudrez prendre parti, dépouillez-vous de paſſion, vous choiſirez juſte.

Je vous ai conduite dans les différens états de la vie ; je crois n'avoir rien oublié de ce qui peut vous ſervir à les connoître. Il eſt des choſes que j'aurois pu étendre davanta-

ge ; mais j'ai voulu vous inſtruire ſans vous ennuyer, les inſtructions ayant toujours quelque choſe de dur & de ſérieux qui dégoûte la jeuneſſe. Je me ſuis attachée à vous rendre mes préceptes doux & humains, ne voulant pas vous donner une vertu farouche & difficile à ſuivre : je vous l'ai fait voir telle qu'elle ſe doit pratiquer, ſans chercher à ſatisfaire l'eſprit.

J'ai voulu toucher votre cœur par les endroits qui pourront un jour lui devenir ſenſibles. Comme c'eſt le cœur qui cauſe ſouvent la plus grande partie de nos malheurs, c'eſt à lui que j'ai parlé : en vous écrivant, j'aurois peut-être dû vous citer des exemples ; mais perſuadée que ce que nous n'avons pas vu ne nous touche que foiblement, je n'ai employé que des traits généraux pour vous convaincre, bien aſſurée que vous connoîtrez la vérité de mes paroles lorſque le monde vous ſera connu.

Voilà, ma chere Julie, ce que j'ai cru devoir faire pour votre repos & pour le mien. Quand vous lirez cet écrit, imaginez-vous, pour le goûter, qu'il part bien moins d'une mere que l'âge rend ſévere, que d'une amie dont la tendreſſe a cherché les moyens de vous perfectionner ; n'allez point développer ſi celle qui vous donne des leçons les a ſuivies pour elle-même, & ſongez ſeulement que quiconque les peut donner, a pu les ſuivre, les défauts d'autrui ne devant point nous ſervir de modele, mais ſimplement d'exemple pour les éviter. Vous m'avez fait voir tant d'empreſſement à ſuivre

mes

mes volontés, que j'eſpere que cet abrégé de votre conduite pourra ſervir à tous les inſtans de votre vie, ſur laquelle je prie le ſouverain Etre de répandre ſes dons ſacrés & précieux.

Lorſqu'Uranie eut achevé de lire, il faut convenir, dit Thélamont, que voilà une aimable façon d'inſtruire. Il regne dans cet ouvrage un caractere de tendreſſe & de douceur qui en augmente le prix. J'en ſuis charmée, dit Félicie, & je trouve Julie ſi capable de ſuivre ces conſeils, que l'auteur & l'objet m'en ſont mille fois plus recommandables.

Pour moi, dit Orſame, je mettrai tous mes ſoins à rendre l'adorable Julie ſi heureuſe ſous les loix de l'hymen, que j'eſpere qu'elle n'aura point à ſe ſervir des leçons de Philimene pour ſoutenir le poids d'un nœud mal aſſorti. Vous êtes tout propre à cela, dit Orophane, & je ne doute nullement que vous ne jouiſſiez l'un & l'autre d'un vrai bonheur.

Avouez, ajouta Florinde, que cette maniere d'inſtruire la jeuneſſe eſt bien meilleure qu'une fâcheuſe ſévérité, & que le cœur ſe porte aiſément à la vertu lorſqu'on la lui fait connoître avec délicateſſe.

J'en conviens, dit Camille, & je ne puis ſouffrir la méthode des peres qui veulent, à coups de marteaux, conduire leurs enfans aux belles choſes, & qui, à force de ſévérité, leur inſpirent plus de crainte que de reſpect & de tendreſſe. C'eſt ce qui fait, dit Arimon, que nous voyons quantité d'hom-

mes & de femmes qui, dégagés du joug paternel, ſe livrent aveuglément à leurs paſſions : les préceptes d'honneur & de ſageſſe ne leur ayant été donnés qu'avec rudeſſe, ils ne jouiſſent pas plutôt de la liberté, qu'ils en méſuſent, & de tant de remontrances, il ne leur reſte que le ſouvenir de la mauvaiſe humeur de ceux qui les leur faiſoient.

Cela me fait ſouvenir, dit Thélamont, d'un trait que Montaigne raporte au ſujet de l'éducation des enfans : il blâme comme nous la trop grande ſévérité des peres, & l'attachement qu'ils ont à ſe faire craindre bien plus qu'à ſe faire aimer, en retranchant même les tendres noms que leur impoſe la nature, le fils apellant ſon pere, Seigneur, & ſa mere, Madame. Il conte, à propos de cela, qu'un homme de diſtinction de ſes amis, ayant perdu à l'armée ſon fils unique, qui étoit d'une grande eſpérance, s'entretenoit avec lui de la douleur que lui cauſoit cette perte, lui diſant : Mon plus grand chagrin, c'eſt d'avoir élevé ce fils avec une ſi grande ſévérité, qu'elle lui a toujours voilé, pour ainſi dire, la tendreſſe que j'avois pour lui ; & je me reproche ſans ceſſe de ne lui avoir jamais montré à découvert la force de l'amour paternel, mon déſeſpoir étant d'autant mieux fondé, que je ſuis ſûr qu'il eſt mort dans l'idée que je ne l'aimois que foiblement.

Voilà un regret bien touchant, ajouta Thélamont, & une belle leçon pour des peres. Montaigne fait là-deſſus les réflexions que nous faiſons auſſi ; mais je voudrois

qu'elles ne ſe bornaſſent pas à raiſonner, & que nous fuſſions en profiter.

Ce ne ſont pas les peres ſeuls, dit Orophane, qui doivent s'apliquer cet exemple, il eſt pour tous les hommes en général, qui ne connoiſſent jamais le prix des choſes que lorſqu'ils ne les poſſedent plus : il ſemble que l'excellence de ce qu'on a poſſédé ne ſe puiſſe bien connoître que lorſqu'on le perd. Un pere, un fils, un ami, un grand Roi, un Héros ne ſont jamais reſpectés, aimés & conſidérés auſſi fortement pendant leur vie, qu'ils le ſont après leur mort, le regret de leur perte ayant cela d'extraordinaire, qu'il rapelle à la mémoire les actions que leur exiſtence avoit fait négliger.

Cela eſt ſi vrai, dit Béliſe, que les Romains ne ſurent jamais mieux ce que valoit Coriolan, que lorſqu'ils l'eurent banni, & que les Volſques, qu'il avoit ſi ſouvent battus, l'eurent fait leur Général, & que, ſous ſa conduite, ils eurent gagné pluſieurs batailles, & rangé la victoire de leur côté.

De cette maniere, dit Orſame, la regle la plus aſſurée pour connoître le prix d'un grand homme, ce ſeroit d'en être privé. Sans doute, ajouta Thélamont : Métellus, ſurnommé le Macédonien, comprend en peu de paroles ce qu'on peut lire là-deſſus, lorſqu'il s'écria à la mort de Scipion l'Africain : Accourez ! accourez ! habitans de Rome, les murailles de notre ville ſont bouleverſées ; ſignifiant par-là de quel prix étoit pour la République la vie de ce Héros.

Nous avons cent exemples anciens & modernes, dit Uranie, que la perte d'un Chef, d'un Général, ou de quelque grand Magiſtrat cauſent ſouvent celle d'un Etat, d'une ville, ou d'une armée. Le fameux Liſca, Général des Huſſites, qui avoit déja perdu un œil en Hongrie, après avoir gagné trois batailles contre les Impériaux, perdit l'autre œil à la derniere. Les Huſſites au déſeſpoir le prierent de leur nommer un autre Général. Il le fit; mais ce changement funeſte leur attira malheur ſur malheur. Ayant perdu deux batailles conſidérables, ils prirent une délibération unanime d'aller trouver Liſca pour le prier de ſe remettre à leur tête, & de reprendre le généralat. Il eut beau s'en excuſer, il fallut qu'il reprît le bâton de commandement, & le fit ſi heureuſement, que tout aveugle qu'il étoit, il remporta pluſieurs grandes victoires ſur les Impériaux, & rétablit les affaires de ſes compatriotes.

Le Chef des Céninois étant mort, la ville fut priſe deux jours après. Les Romains n'eurent pas plutôt apris la mort d'Hoſticus Hoſtilius, qui fut tué au commencement du combat, que l'armée ſe débanda & prit la fuite. Ils firent la même choſe, dit Orophane, à la mort du Conſul Flaminius, & à celle de Marius Valérius Publicola.

Et quel changement funeſte, ajouta Thélamont, n'aporta pas aux affaires des Romains la mort de Quintus Fabius? Celle de Marcellus n'empêcha-t-elle pas la ville de Locres d'être priſe par l'armée Romaine? Cénéus Scipion n'eut pas plutôt perdu la vie,

que les Carthaginois ſe crurent triomphans, & les Romains vaincus.

Il en ſeroit arrivé de même, dit Orſame, ſans la prudence de Publius Volumnius, qui, ayant vu tomber mort le Conſul Valérius, le couvrit lui-même, & tint cette perte ſi cachée, que l'armée n'en ſut rien qu'après le gain de la bataille. Camille effrayoit les ennemis par ſa ſeule préſence, & fut toujours ſuivi de la victoire. La réputation d'Alexandre étoit ſi répandue, qu'il étoit connu dans les climats les plus éloignés, & que tous les hommes ſe faiſoient honneur de lui obéir, & mépriſoient les autres Chefs.

Cette converſation ayant mené la compagnie juſqu'à l'heure de la promenade, elle ſe rendit au bord de l'eau. On s'entretint aſſez long-tems de choſes ordinaires; mais le diſcours s'étant tourné ſur la poéſie, Félicie dit qu'elle vouloit régaler Béliſe d'un morceau qui n'avoit jamais vu le jour, & qu'elle croyoit qu'il lui feroit plaiſir. On la pria fort de le lire; ce qu'elle fit ainſi.

REFLEXIONS d'Olympe ſur l'inconſtance des hommes.

DAns un bois ſolitaire, au bord d'une onde pure,
L'autre jour en rêvant je conduiſois mes pas;
De ces lieux cultivés par la ſeule nature,
J'admirois en rêvant les ruſtiques apas.
Voilà, dis-je en ſecret, comme tout devroit être.
La beauté paroîtroit ſans ſecours & ſans fard,
Et le cœur ne tenant que de ſon premier être,

S'expliqueroit toujours ſans détour & ſans art.
L'amant ſeroit fidele, & l'amante ſincere;
Dans des jeux innocens le tems s'écouleroit.
On ſe plairoit toujours, ſans trop chercher à plaire,
Et l'eſtime ſur-tout jamais ne finiroit:
Mais, hélas! où trouver un ami véritable?
De la tendre amitié les temples ſont déſerts,
De ſon frere cruel le culte condamnable
Lui ravit la moitié des cœurs de l'univers.

Je trouve ces vers tout-à-fait de mon goût, dit Béliſe, & la ſimplicité, dont cette Olympe fait tant de cas, eſt très-noblement décrite. Je conviens de cela, dit Orophane; mais il ſemble que cette belle philoſophe ait de grands ſujets de ſe plaindre de nous, puiſqu'elle croit qu'on ne peut trouver un véritable ami: ce qui ſupoſe qu'il n'eſt point d'honnête homme. Elle a peut-être été aſſez malheureuſe, dit Thélamont, pour n'en avoir pas trouvé; mais cela ne prouve nullement qu'il n'y en ait point. Je voudrois bien connoître Olympe, dit Julie, & ces vers me donnent une forte eſtime pour elle. Elle eſt très-digne auſſi d'être eſtimée, répondit Félicie, & ſes aventures mériteroient fort votre attention; mais je ſuis obligée au ſecret pour quelque tems; & comme elle eſt fort loin d'ici, & que je n'ai point de ſes nouvelles, je ne pourrois vous rien dire de poſitif, ou qui me conſole de la diſcrétion à laquelle je me ſuis engagée.

En parlant ainſi, Félicie tourna ſes yeux par hazard ſur Arimon, & elle le trouva ſi changé, qu'elle lui demanda tout haut s'il ſe trouvoit mal; cela fit faire attention à la compagnie, qui s'empreſſa fort auprès de

lui. Ce n'eſt rien, leur dit-il avec une triſteſſe extrême : le nom d'Olympe a frapé mon eſprit d'un ſouvenir douloureux ; mais je vous ſuplie de me permettre que j'imite la diſcrétion de Félicie, & de ne m'en pas demander davantage.

Ce diſcours fit rêver Félicie quelques momens, & pénétrant une partie d'un myſtere qu'on ne lui avoit dévoilé qu'imparfaitement, elle ſe repentit d'avoir nommée Olympe ; mais pour rompre toute converſation qui commençoit à devenir ſérieuſe, il ne faut point contraindre ſes amis, dit-elle, ſans preſſer Arimon ſur un ſujet qui lui fait de la peine ; il pardonnera notre attention à l'eſtime que nous avons pour lui ; & pour changer un diſcours qui le gêne, je voudrois bien que Camille & Florinde nous contaſſent leur hiſtoire, & le commencement de la belle amitié qui les unit. Je le veux bien, répondit Camille en riant ; écoutez-moi, je vais commencer.

Nous ſommes deux filles de deux ſœurs, par conſéquent couſines-germaines. Nous avons été élevées enſemble : nous ſommes reſtées nos maîtreſſes fort jeunes. La ſympathie, de concert avec la nature, a lié nos cœurs ; nos biens ſont communs ; nous vivons enſemble ſans envie, ſans ambition, & ſur-tout en amour. Vous voyez que cela ne fournit pas de grands événemens.

La compagnie rit fort de la maniere enjouée de Camille. En vérité, dit Orophane, ſi tout le monde vivoit ainſi, Arimon,

Orſame & Julie ne nous auroient pas donné tant d'attention. Je ne ſuis point la dupe de Camille, dit Uranie, & quoi qu'elle diſe, j'ai quelquefois vu ſa joie altérée par la rêverie, & le ſérieux de Florinde m'a paru dans des tems mêlé d'une joie douce & tranquille qui dénotoit la ſituation de ſon cœur.

Ne vous y trompez pas, belle Uranie, dit Camille avec vivacité, c'eſt pour la commodité de nos amis que nous en uſons ainſi; & pour ne pas tomber dans un parallele ennuyeux, lorſque Florinde badine, je rêve, & quand je ſuis le feu de mon tempérament, Florinde eſt ſérieuſe, & par cette alternative nous trouvons le ſecret de ne point ennuyer nos amis.

A ces mots on donna mille louanges à l'humeur charmante de Camille; & comme elle avoit remis la joie dans la converſation, on la pria de ſubir les loix de la ſociété, en lui faiſant part d'une lettre qu'elle avoit écrite en province à une de ſes amies le premier jour de l'an. La voici, dit-elle; je ne me fais pas prier, & ma préſomption ne va pas juſqu'à cacher mes ouvrages.

LETTRE EN VERS.

VErs vous ma Muſe ayant pris ſon élan,
Par ſon calcul, ô fille incomparable!
Compte que cette lettre, au ſecond jour de l'an,
Sera miſe en vos mains, ou bien ſur votre table.
L'un ou l'autre, il n'importe; elle aura le bonheur
De trouver un inſtant à pouvoir vous inſtruire
Des ſouhaits que pour vous oſe former mon cœur,
Et que je voudrois bien, de vive voix, vous dire:

Si le ciel que j'implore eſt ſenſible à mes vœux,
En ſanté dans la joie, & parmi l'abondance,
Vous coulerez des jours inceſſamment heureux,
Et les Parques ſur vous n'auront point de puiſſance :
Le funeſte fléau qui cauſe tant de pleurs,
Loin de vous à jamais portera ſon empire,
Et bientôt vous viendrez, évitant ſes fureurs,
Partager l'air qu'en ces lieux je reſpire.
Fait à Paris ce dernier au,
Pour qu'au premier ſans négligence,
Dans l'aimable pays qu'habite l'hortolan,
Elle vous ſoit rendue en toute diligence.

Cette lettre ne dément point le caractere de Camille, dit Béliſe, & ſon amie a dû être très-contente d'une auſſi galante marque d'amitié. Elle le doit en effet, répondit Florinde : car il faut que Camille aime beaucoup pour donner l'eſſor à ſa muſe. Elle a ſouvent voulu travailler ſur des ſujets indifférens, ſans pouvoir y réuſſir ; mais lorſque ſon cœur ſe met de la partie, elle eſt ſûre de produire de fort jolies choſes.

Il faut avouer, dit Orophane, que l'eſprit eſt un ornement bien néceſſaire pour la ſociété & pour ſoi-même ; on ne peut s'ennuyer, & l'on n'ennuie jamais les autres. Il eſt tant de ſortes d'eſprits, dit Florinde, qu'on ne peut guere répondre de ne ſe pas ennuyer avec eux. Il eſt vrai, dit Julie, qu'il faut beaucoup d'eſprit pour ſavoir plaire. Cependant, répondit Béliſe, il eſt des gens qui en ont infiniment, & qui ne plaiſent pas. Je ſais des perſonnes d'une grande ſcience, & d'une érudition achevée, avec leſquelles je ne puis m'amuſer ; & j'ai quelques amis d'un eſprit moins ſublime, dont la converſation a des charmes pour moi : peut-être

que leur esprit est plus à la portée du mien, & que je n'en ai pas assez pour les autres. Cela est bien modeste, dit Uranie ; mais lorsqu'on n'ignore de rien, comme vous, on est à portée de tout.

J'ai un ouvrage sur ce sujet qui pourra décider cette question : il est d'une de mes amies qui l'adresse à un des siens. Le voici, ajouta-t-elle, en tirant de grandes tablettes ; aussi-bien cela nous donnera occasion de suivre nos amusemens sans interruption.

Dissertation sur l'Esprit.

M'Étant souvenue d'une conversation que nous eûmes un jour ensemble sur l'esprit, il me prit envie de mettre sur le papier ce que je vous en dis pour combattre l'excès de modestie où vous me parûtes sur vous-même. Vous me soutîntes, en termes choisis, avec des expressions toutes spirituelles, que vous n'aviez point d'esprit. Il me parut plaisant de vous voir employer mille traits d'érudition, accompagnés des graces de l'éloquence, les plus beaux soutiens de l'esprit, pour me prouver que vous n'en aviez point. Cela me donne sujet aujourd'hui de vous parler comme si j'en avois, & de chercher à vous le définir, tant votre modestie me donne de hardiesse.

Il est, selon moi, trois sortes de gens d'esprit : le savant, le pédant & le naturel cultivé. Le savant donne les belles-lettres,

& n'eſt ſouvent pas auſſi agréable qu'utile ; un génie, renfermé dans ſon cabinet, n'en ſort qu'avec peine, & retient toujours de ces ombres favorables, qui lui font écrire de ſi belles choſes, & qui ne lui permettent pas d'en dire dans la converſation familiere : étant trop plein de ce qu'il vient de faire, ou trop occupé de ce qu'il veut compoſer, il ne ſort que rarement de ſon enthouſiaſme, & trouvant tout au-deſſous de ce qu'il penſe, on ne le voit jamais qu'abſtrait & ſérieux. J'aime donc beaucoup mieux lire ſon livre, que l'entendre parler.

Le pédant eſt celui qui, gonflé d'avoir paſſé par tous les degrés du college, ne peut parler qu'aux Grecs & aux Latins, & qui ſe faiſant une loi d'avoir toujours quelque opinion erronée à ſoutenir avec emportement, vous rend ſa ſcience ennuyeuſe & fatigante, & l'on fuit ces ſortes de gens avec plus de ſoin qu'on ne fuit les bêtes.

Le véritable eſprit, ſelon moi, eſt le naturel cultivé, qui, ſans rien tenir de la rudeſſe du ſavant, & du dogmatiſme du pédant, mérite ſeul le nom d'eſprit. Un homme dont l'éducation aura été pouſſée aſſez loin pour lui donner une teinture des ſciences, auquel une grande lecture a donné des lumieres, que le ciel a doué d'une mémoire heureuſe, & qui joint à cela ce qu'on apelle du monde, a plus d'eſprit que le ſavant, & plus de ſcience que le pédant. Il unit enſemble le brillant de la converſation à la ſolidité du jugement.

Qu'on lui parle de l'hiſtoire, de la fable,

ou des philoſophes, ſa mémoire lui fournira ce que la lecture lui a fait aprendre. Son jugement lui fait citer à propos, ſon brillant le fait conter agréablement, & ſon naturel heureux lui donne de la délicateſſe & du goût. Il connoît tous les arts ſans les pratiquer ; il en parle avec ſageſſe ; mais il en parle bien. Les auteurs lui étant connus, il juge ſainement, & ſa critique eſt juſte ; ſans faire de vers, il ſe connoît en poéſie, & ſans faire de livres, il ſait diſtinguer les bons. Une forte preuve de ce que j'avance, c'eſt que nous voyons tous les jours l'hiſtorien ou le poëte remettre à la déciſion de l'homme d'eſprit la bonté de ſon poëme ou de ſon livre, le monde étant rempli de plus de gens d'eſprit, que de gens véritablement ſavans.

Le ſavant connoît l'homme d'eſprit, & l'homme d'eſprit trouve les fautes du ſavant.

Eſt-il néceſſaire d'avoir une grande voix pour ſavoir la muſique ? & ne peut-on avoir de l'eſprit ſans être ſavant ? Ce ſeroit un grand malheur pour la nature, s'il falloit toujours y joindre les agrémens de l'art pour la rendre paſſable. On cultive la terre pour la faire produire plus aiſément ; mais on ne l'accable point de choſes propres à la rendre féconde, & l'on n'eſtime pas moins celles qui ne raportent qu'une fois l'année, pour en ſavoir d'autres qui doublent le revenu.

Le ſavant, ſans monde & ſans expérience, reſſemble à cette terre qui ne conçoit qu'à force d'être remuée & fumée, qui, malgré

les ſoins du laboureur, fait bientôt rencontrer le tuf. Tels ſont les eſprits pleins des argumens de logique ; ils ſe conſument en grands raiſonnemens, dans leſquels on trouve très-peu de raiſon, & la ſeule ſuperficie de l'eſprit.

L'homme ſavant croyant que la ſcience ſuffit pour avoir de l'eſprit, néglige ce qui peut lui en donner : l'homme d'eſprit, au contraire, s'imaginant n'en point avoir, parce qu'il manque de ſcience, cherche à réparer ce prétendu défaut par tout ce qui peut enrichir les dons qu'il a reçus de la nature, & cette aplication le met ſouvent au-deſſus du ſavant, & l'y égale toujours.

Pourroit-on dire avec juſtice que les femmes ont de l'eſprit, s'il falloit abſolument le ſecours de la ſcience pour en avoir ? Les femmes en général ne ſont point ſavantes ; cependant elles poſſedent la délicateſſe des expreſſions, & la facilité de bien écrire. Ces préſens de la nature les élevent au point, que les hommes de lettres les plus éclairés eſtiment quelquefois aſſez leur déciſion pour s'y raporter.

Il n'eſt donc pas néceſſaire d'être grec, latin, phyſicien, métaphyſicien, rhétoricien, enfin philoſophe achevé pour avoir de l'eſprit. J'oſe même avancer ici que les perſonnes qui ont porté leur ſavoir au dernier période, n'ont point été faites pour la ſociété ; leur eſprit, abſorbé par une étude trop continuelle ſur les choſes les plus abſtraites, leur ôte ce qu'il faut pour plaire & pour amuſer.

Je vous avoue, dit alors Florinde, que je voudrois fort être ſavante, & que je ne trouve rien de ſi beau que de ſavoir plus que les autres. C'eſt une ambition bien louable, dit Thélamont : les ſciences ont toujours été reſpectables, & ont fait de tout tems de fortes impreſſions ſur le cœur des plus grands hommes, témoin ce que Pline raporte, qu'un homme vint exprès de Cadix à Rome pour voir Tite-Live ; ce qu'il n'eût pas fait pour voir Céſar-Auguſte qui commandoit à tout le monde, ni même pour voir Rome, qui étoit pour lors l'archive & le magaſin de tout l'univers.

Caton, après avoir conduit les armées Romaines, ſe mit à écrire de l'art militaire, diſant que la valeur d'un homme n'avoit qu'un tems ; mais que les conſeils qu'il laiſſoit par écrit étoient à jamais utiles à la République. C'eſt ce qui faiſoit dire à Cicéron, ajouta Orſame, qu'il n'eſtimoit pas moins Solon que Thémiſtocle, la victoire de l'un n'ayant été qu'une fois utile ; mais que les bons conſeils qu'avoit laiſſés Solon ſervoient éternellement.

Il eſt vrai, dit Orophane, qu'on ne peut trop priſer un bon conſeil, & que c'eſt la choſe du monde la plus néceſſaire aux hommes, ſoit Princes, ou particuliers. Conon l'Athénien, commandant en chef l'armée du Roi de Perſe, ſe trouva traverſé dans tous ſes deſſeins par les brigues & les intrigues des Grands, qui, jaloux de ſa gloire, le faiſoient manquer non-ſeulement d'argent, mais encore des choſes les plus utiles à l'exé-

tution de ſes projets: il s'en plaignit pluſieurs fois ; mais ſes ennemis empêchant que ſes plaintes n'allaſſent au Roi, il fut obligé d'envoyer un homme de confiance, qui, ayant eu le bonheur de pénétrer juſqu'au trône, peignit ſi bien les beſoins de l'armée, & le déſeſpoir du Général, que le Roi, à l'inſu de ſes Miniſtres, lui écrivit de ſa main qu'il n'avoit qu'à lui conſeiller ce qu'il y avoit à faire pour réparer ce malheur. Conon lui répondit qu'il falloit donner l'adminiſtration de ſes finances à un ſeul, & à lui le laiſſer maître du tréſor de l'armée. Le Roi donna ſes ordres à l'inſtant pour que cela fût exécuté. Alors Conon, maître de l'armée & de l'argent, entra dans le pays ennemi, le ravagea, prit leurs villes, fit nombre d'eſclaves, & revint à la Cour, comblé des honneurs dûs à ſes victoires, avec le titre glorieux que le Roi lui donna de grand Capitaine & de ſage Conſeiller.

Cela me fait ſouvenir, dit Uranie, de la réponſe que fit un Général Perſan, auquel on demandoit par quelle raiſon ſes entrepriſes étoient ſi malheureuſes, quoique ſes diſcours fuſſent ſi ſages, & ſes meſures ſi bien priſes : à quoi il répondit qu'il étoit ſeul maître de ce qu'il diſoit & de ce qu'il penſoit ; mais que la fortune, le Roi & l'armée l'étoient de l'exécution.

Cette réponſe eſt très-juſte, dit Orophane, d'autant plus que la jalouſie & l'intérêt particulier l'emportent ſouvent ſur l'intérêt public. De-là vient la fauſſe maxime de la plupart de ceux qui ont la vogue de ne ja-

mais avancer ceux en qui ils reconnoiſſent les talens & les vertus néceſſaires pour les égaler, & même les ſurpaſſer, quoique l'Etat en ait beſoin : cependant l'incertitude des événemens de la guerre eſt ſi grande, ils dépendent de tant de reſſorts, & ſont ſi variables, qu'un Chef ne peut être certain d'être toujours vainqueur & fortuné, n'étant pas aſſuré d'avoir les mêmes gens pour lui, ou contre lui, le tems, les lieux & les occaſions décidant ſouvent de ſa gloire & de ſon bonheur.

Alexandre étoit, ſans contredit, un grand homme ; mais ſa réputation a dû une partie de ſon éclat à la ſtérilité des grands Capitaines de ſon tems. Il eſt bien différent d'avoir pour ennemis des hommes ou des femmes, reproche qui fut fait à ce même Prince, que ſa gloire eût été moins grande, s'il avoit eu à combattre un Valérius, un Corvinus, un Manlius, un Torquatus, un Décius, un Papirius, ou quelqu'autre de ces Héros de l'ancienne Rome, dont le moindre méritoit tous ces triomphes.

En effet, dit Béliſe, il n'étoit pas mal aiſé de vaincre un Prince efféminé comme Darius, que la molleſſe & l'oiſiveté empêchoient de connoître la véritable gloire & la vertu, & qui traînoit toujours après lui un monde de femmes & de courtiſannes.

Il eſt certain, ajouta Orſame, qu'il eſt des momens favorables pour l'héroïſme & pour le Héros. Venir dans un tems peu fertile en grands hommes, & ſous un Prince expert & belliqueux, c'eſt alors qu'il eſt aiſé

de faire valoir tous ſes talens, qu'on peut mettre tout à profit, & que les plus petites actions prennent le titre de grandes & d'illuſtres : il ne me paroît pas ſurprenant que les Romains aient été ſi heureux dans les guerres qu'ils ont entrepriſes & ſoutenues, quoique dans les affaires militaires la fortune & le hazard aient la plus grande part, puiſqu'ils joignoient à leur valeur naturelle une prudence qui forçoit ce hazard & cette fortune à leur être favorables, en prévenant les coups de l'un & de l'autre, par l'aplication qu'ils avoient d'étudier juſqu'au tempérament de ceux dont ils faiſoient le choix pour commander leurs armées. Cela eſt ſi vrai, que lorſqu'ils voulurent envoyer contre Aſdrubal, ayant choiſi Claudius Néron, brave ſoldat & grand Capitaine, mais ſi vif & ſi entreprenant, qu'il croyoit que rien ne lui pouvoit réſiſter, ils lui donnerent pour collegue, & avec une égale autorité, Livius Salinator, brave, mais ſage, prudent, & qui ne cherchoit à vaincre qu'avec les précautions néceſſaires à un Général qui craint les caprices du ſort. Claudius Néron au contraire vouloit remporter des victoires éclatantes aux dépens de tout ce qui pourroit arriver. Aſdrubal leur tendit pluſieurs pieges, dans leſquels l'impétuoſité de Néron les auroit précipités, ſans la ſageſſe de Salinator qui ſut les éviter.

Cette conduite lui fut ſi heureuſe, qu'un jour de ſon commandement il tendit un piege à ſon tour à Aſdrubal, que le fin Carthaginois ne put éviter. Salinator l'attaqua,

le vainquit, & remporta une victoire si complette, que les Romains décernerent pour lui seul les honneurs du triomphe, quoiqu'il sollicitât le Sénat pour le partager avec Néron; mais il ne put rien obtenir; il fallut qu'il triomphât seul malgré ses intentions, qui lui firent autant d'honneur que sa victoire. Les Romains en userent de même avec Fabius Maximus & Marcellus.

En vérité, interrompit Camille, je crois que vous avez fait briller votre esprit & votre mémoire, & que, malgré le plaisir qu'on prend à vous entendre, nous devons songer que l'heure du soupé s'aproche sans que nous ayions bougé d'une place.

C'est nous dire fort obligeamment, répondit Orophane, que vous êtes aussi fatiguée de nos discours, que d'être assise.

N'importe, dit Félicie en se levant, Camille a raison; & puisque Béliſe est obligée de partir demain de bonne heure, il est juste d'avancer celle de son repos.

A ces mots toute la compagnie se leva pour faire un tour de promenade: elle avoit déja parcouru quelques allées, lorsqu'Uranie s'aperçut qu'Arimon n'étoit pas des leurs. En vérité, dit-elle à Béliſe, Arimon me fait une peine extrême; il a un si grand fond de mélancolie, qu'on voit qu'il se contraint infiniment pour ne donner attention à autre chose qu'à sa douleur. Nous avons fait tous nos efforts, répondit Béliſe, pour en découvrir la cause, sans pouvoir y réussir; & Orsame, pour lequel il a pris une forte estime, n'a pu l'engager à lui en déclarer le

ſujet : nous croyons cependant que l'amour en eſt le principe.

Je le crois comme vous, dit Félicie, & le nom d'Olympe lui a cauſé tant de trouble tantôt, que je me perſuaderois aiſément que cette belle fille eſt celle qu'il aime. Si je pouvois concevoir comment il l'a connue : car il faut que vous ſachiez qu'Olympe, par des malheurs extraordinaires, eſt obligée de fuir de province en province, va de cloître en cloître, & ne ſe laiſſe voir à perſonne du dehors ; je ne l'ai vue & entretenue que par un effet du hazard.

Une niece que j'ai, ayant pris le parti de la retraite, voulant que je fuſſe à la cérémonie qui l'arrachoit au monde pour jamais, me pria d'aller paſſer quinze jours avec elle. J'y fus, & en parlant des filles de cette maiſon, que je trouvois d'une beauté parfaite, elle m'aſſura qu'il y en avoit une bien au-deſſus des autres ; mais qui ſe cachoit avec un ſoin extrême.

Ce diſcours excita ma curioſité, & je priai ma niece de faire enſorte que je puſſe voir cette perſonne ; elle me dit que ce ne ſeroit pas ſans difficulté, mais qu'elle y feroit ſon poſſible. Effectivement le lendemain je vis entrer dans ma chambre ma niece & la belle inconnue, à laquelle elle dit, en me la préſentant : Ne craignez rien, charmante Olympe, Félicie eſt diſcrette. Je la trouvai toute des plus belles ; je la priai fort d'excuſer ma curioſité, & elle m'en fit beaucoup d'avoir héſité à la ſatisfaire ; mais, Madame, ajouta-t-elle, j'ai des raiſons eſſentielles pour

n'être point connue : on commence même à s'inquiéter de ce que je ſuis, & ſans les prieres de Célie, dit-elle, en parlant de ma niece, je ſerois déja ſortie ; mais la tendre amitié que j'ai pour elle ne m'a pas permis de lui refuſer de reſter encore quelques jours, auſſi-bien que d'avoir l'honneur de paroître devant vous.

Je la remerciai de ſa complaiſance, & lui trouvai autant d'eſprit que de beauté. Nous ne fîmes que connoiſſance ce jour-là ; mais dans la ſuite elle prit tant de confiance en moi, qu'elle me conta une partie des choſes qui l'obligeoient à ſe cacher, en me priant de n'en rien dire qu'elle ne m'en eût donné la liberté de bouche ou par écrit.

Elle me fit préſent de pluſieurs de ſes ouvrages, ſon eſprit étant orné d'autant de charmes que ſon viſage. Je lui ai gardé un ſecret inviolable, & ſon nom n'étant de nulle conſéquence, j'ai cru le pouvoir dire, puiſque pluſieurs perſonnes peuvent le porter ; mais Arimon m'a fait voir que la moindre choſe eſt néceſſaire dans un ſecret. Il y a deux ans de cette aventure, & je n'ai point entendu parler d'elle depuis. Ma niece me manda quelque tems après mon départ, qu'Olympe étoit partie peu de jours après moi, & que l'on ignoroit le lieu où elle alloit. Voilà des circonſtances bien extraordinaires, dit alors Uranie, & nous ne laiſſons pas d'être à plaindre de ce que Félicie joint la diſcrétion à ſes autres qualités : car de l'humeur dont je la connois, nous n'en ſaurons pas davantage.

Je vous aſſure, répondit-elle, que ſi le ſecret étoit à moi, il y auroit long-tems que je vous l'aurois confié, ne voulant jamais avoir rien de caché pour mes vrais amis; mais cette affaire n'eſt pas une choſe ordinaire, cela pourroit intéreſſer quelqu'un, & me rendroit coupable envers une fille dont l'eſtime m'eſt précieuſe. Elle avoit tant de crainte d'être connue, qu'en me donnant une marque de confiance, elle m'en donna une de ſon apréhenſion, ne m'ayant jamais voulu dire aucun des noms de ſa famille, ni des perſonnes intéreſſées dans ſon hiſtoire; mais les faits en ſont ſi extraordinaires, que je ne doute point qu'on ne les découvrît pour peu qu'on voulût aprofondir, & c'eſt ce qui m'engage encore à plus de circonſpection.

Mais, dit Orophane, je ne comprends pas, s'il eſt vrai qu'Arimon ſoit amoureux, quelle raiſon il a d'être triſte; s'il eſt aimé, cela le doit conſoler de tout, & s'il eſt haï, ſa mélancolie ne le rendra pas plus aimable.

Vous jugez des autres par vous-même, dit Félicie, & parce que votre humeur vous porte à prendre les choſes de ſang froid, vous croyez que tout le monde peut faire de même.

Pour moi, dit Florinde, je conçois fort qu'une paſſion malheureuſe peut nous rendre la vie à charge: tout ce qui attaque le cœur eſt difficile à guérir, & les efforts qu'on fait pour rendre ſa raiſon victorieuſe, ne ſervent ſouvent qu'à donner plus de force au mal qui nous poſſede, & c'eſt, je crois, la ſituation où ſe trouve le triſte Arimon.

Quoi qu'il en ſoit, dit Béliſe, c'eſt dommage pour ſes amis & pour lui-même, de ce que ſa mélancolie lui ôte la liberté de ſe faire connoître. Il eſt vrai, ajouta Julie; il a du mérite infiniment; ſon eſprit eſt orné, ſes ſentimens ſont généreux, & ſa perſonne eſt aimable: en voilà aſſez pour être agréablement reçu par-tout. Mais, Madame, dit Orophane, en s'adreſſant à Béliſe, il y a long-tems que vous connoiſſez Arimon, l'avez-vous toujours vu de cette triſteſſe? Comme je n'ai eu de commerce, dit-elle, avec Armire ſa mere que pour les intérêts d'Orſame, & qu'Arimon étoit l'objet de nos diſcuſſions, je ne l'ai connu parfaitement qu'à la mort d'Armire, & je l'ai toujours vu dans ſa mélancolie: & j'aurois peut-être cru qu'elle étoit produite par le chagrin de quitter un bien conſidérable, s'il ne s'étoit porté dans cette affaire avec une vivacité qui a détruit entiérement une idée ſi déſavantageuſe à ſa généroſité; & depuis le retour d'Orſame, il lui a marqué une amitié ſi tendre, & une déférence ſi parfaite, quoiqu'il ſoit de trois ans plus vieux, que je ne puis douter de ſon déſintéreſſement, & de la nobleſſe de ſes ſentimens.

Ainſi donc, dit Camille en riant, il faut accuſer l'amour de tout, & je prévois que le ſilence d'Arimon, & la diſcrétion de Félicie, pourront bien ne finir qu'au même tems.

Pendant que cette converſation conduiſoit inſenſiblement la compagnie du côté de la maiſon, Orſame & Thélamont, qui marchoient lentement derriere, en avoient une qui

qui n'étoit pas moins intéreſſante ; car Orſame, dont le cœur ſympathiſoit avec le ſien, après l'avoir entretenu de diverſes choſes, lui marqua la joie qu'il reſſentoit de le connoître, & d'avoir vu Uranie, qu'il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ; & je vous trouve heureux, continua-t-il, mon cher Thélamont, d'être deſtiné à paſſer vos jours avec une perſonne d'un ſemblable mérite.

Hélas ! lui répondit-il, ce moment eſt encore bien éloigné, & je rencontre tant d'obſtacles à mon bonheur, que je crains bien de ne le voir jamais.

Mais, lui dit Orſame, qui peut donc empêcher une ſi belle union ? Je ne vois près de vous ni peres & meres à combattre ; vous me paroiſſez tous deux libres de vous-mêmes, & je ne comprends pas ce qui vous oblige l'un & l'autre à retarder votre félicité. Pardonnez, ajouta-t-il, ſi je vous parle avec liberté ; l'eſtime & l'amitié que j'ai pour vous l'autoriſent, & ſi ma curioſité vous faiſoit la moindre peine, je la condamnerois pour jamais au ſilence.

Vous me faites plaiſir, mon cher Orſame, répondit Thélamont ; outre que l'on eſt toujours porté à ſoulager ſes maux en les racontant, j'ai une ſi forte inclination pour vous, qu'il me ſeroit impoſſible de vous rien cacher : ainſi donc, aprenez que j'ai à combattre quelqu'un de plus terrible que toute une famille enſemble.

Uranie ayant perdu les auteurs de ſa naiſſance de très-bonne heure, eſt reſtée ſous la puiſſance d'un tuteur, qui, non content

de posséder son bien, veut s'emparer aussi de sa personne ; & comme, par le testament de son pere, il est dit qu'elle ne pourra prendre un époux que de la main & du consentement de ce tuteur, & que cet homme est devenu éperduement amoureux d'elle, elle ne peut agir qu'avec contrainte : il a voulu l'obliger à l'épouser ; mais Uranie ayant regardé cet hymen avec une aversion incroyable, a tout employé pour se soustraire au pouvoir de cet homme.

Je vins à la connoître dans le fort de ses chagrins avec lui. La voir & l'aimer furent pour moi la même chose ; mais n'osant me déclarer, je pris le parti de la consoler & de la servir secrettement dans ses affaires de tout mon pouvoir & de celui de mes amis. Mes soins & mon silence eurent le bonheur de réussir, ayant obtenu qu'elle seroit séparée de son tuteur, qui lui restitua une partie de son bien, à condition qu'elle ne se marieroit point de son vivant. Cet homme espérant toujours qu'elle changera de sentimens, & que l'intérêt la forcera à cette union, ne veut en nulle façon se démettre du pouvoir que le testament lui donne sur elle.

Uranie cependant n'ignorant pas la vivacité avec laquelle je l'avois servie, sans que son tuteur, que je voyois tous les jours, s'en pût douter, en eut une reconnoissance qui lui dévoila mon amour : elle me fit la grace de me dire qu'elle s'en étoit aperçue ; mais que n'étant pas maîtresse de sa destinée, elle me prioit de tenir mes sentimens extrêmement secrets, & je n'ai point cessé de la voir

depuis ; & lui découvrant chaque jour quelques graces nouvelles, je voudrois être ſûr d'avoir fait autant de progrès ſur ſon cœur, qu'elle en a fait ſur le mien.

Géronte, c'eſt le nom de ſon tuteur, a quelque conſidération pour moi, parce qu'il ignore mon amour, n'étant pas aſſez aimé dans le monde pour que ceux qui le ſavent, ou qui s'en doutent, prennent la peine de l'en inſtruire.

Uranie n'a pas plutôt paru ſa maîtreſſe, que ſon mérite, ſa vertu & ſon eſprit lui ont acquis un nombre infini d'amis reſpectables. Elle s'en eſt choiſie quelques-uns pour être inceſſamment avec elle, voulant que ſes actions ſoient éclairées de façon qu'elle ſoit à l'abri de la médiſance. Je me flatte qu'elle m'eſtime ; mais je ne ſuis point heureux, puiſque je ne la poſſede pas, & que je ne puis jouir de ſa vue qu'en préſence de mille témoins, qui, tous amis qu'ils ſont, ne laiſſent pas de m'ôter une liberté que j'acheterois du plus pur de mon ſang.

Voilà, mon cher Orſame, un abrégé de l'état où nous ſommes ; jugez à préſent ſi je dois croire que mes peines ſeront bientôt terminées, puiſque mon bonheur dépend de la mort de Géronte. J'avoue, lui dit Orſame, que vous êtes à plaindre ; mais il me paroît qu'il ſeroit aiſé à Uranie de ſecouer un pareil joug, & qu'en prenant les voies de la juſtice, elle mettroit Géronte à la raiſon.

Il n'eſt pas poſſible, dit Thélamont, de la faire conſentir à cela ; elle regarde avec effroi l'obligation de faire parler d'elle ; elle

s'imagine même une eſpece de honte à dire qu'elle ne veut point épouſer Géronte, dans le deſſein de donner ſa main à un autre ; elle aime mieux ſouffrir, que de déclarer ſes ſentimens de cette façon, & ſa ſévérité va ſi loin, qu'elle éloigne de ſon eſprit, comme un crime, l'eſpoir de la mort de cet homme. Voilà un caractere bien eſtimable, répondit Orſame, & je conçois fort qu'en vous rendant à plaindre, il vous en rend encore plus amoureux.

En achevant ces mots ils ſe trouverent ſi près du reſte de la compagnie, qu'ils furent obligés de quitter cet entretien, & de rendre la converſation générale.

En vérité, dit Orophane, en les voyant aprocher, je crois que l'arrivée de Béliſe va m'enlever tout ce que j'aime ; Thélamont, enchanté d'Orſame, ne ſonge plus qu'à lui, & la charmante Félicie eſt devenue par cas fortuit confidente des chagrins d'Arimon : voyez ce que je vais devenir. Je trouve, répondit Félicie, que ce reproche eſt aſſez obligeant pour Thélamont, mais qu'il eſt offenſant pour moi ! Il eſt moins déſavantageux que vous ne penſez, dit Camille : Orophane craint que la triſteſſe d'Arimon ne trouve de la conſolation dans votre converſation ; & à vous dire la vérité, je ne ſais perſonne plus capable que vous de faire oublier les plus grands malheurs.

Comme Thélamont & Orſame n'avoient pas été préſens à ce qui s'étoit dit d'Olympe, ils demanderent l'explication de cette petite diſpute. Béliſe la leur fit en badinant, ſur ce

qu'Orophane avoit dit. Je crois, continua-t-elle, qu'il n'y a que moi qui puiſſe être fâchée du diſcours d'Orophane: car l'eſtimant comme je fais, il me ſeroit déſagréable qu'il crût que ma vue lui eût aporté quelque préjudice.

Cela eſt impoſſible, répondit Thélamont ſur le même ton, nous y avons tous gagné, & l'acquiſition d'un ami tel qu'Orſame eſt un préſent dont nous ne pouvons trop vous remercier; mais quoiqu'il me ſoit devenu extrêmement cher, cela n'ôte rien dans mon cœur de la place qu'y tiennent mes anciens amis; & ſi Félicie ne conſole pas plus Arimon, que je ſuis inconſtant pour Orophane, il n'a pas ſujet de ſe plaindre comme il le fait.

Il faut avouer, répondit-il, que l'amitié a de grandes prérogatives: lorſque je me ſuis plaint, j'ai cru avoir raiſon, & Thélamont n'a pas plutôt ouvert la bouche, que j'ai vu que j'avois tort. En diſant cela ils ſe trouverent dans le ſalon, où tout étant prêt, ils ſe mirent à table.

Après le repas la compagnie trouvant la ſoirée des plus belles, reprit la promenade; & comme elle étoit compoſée des perſonnes qui avoient le plus d'eſprit, la converſation ne fut pas long-tems ſans tomber ſur des matieres dignes d'elle. La liberté dont Camille & Florinde jouiſſoient, en fut d'abord le ſujet, Béliſe les félicitant d'être maîtreſſes de pouvoir donner leur tems à leurs amies, ſans que perſonne y pût trouver à redire.

Il eſt vrai, dit Félicie, que la liberté eſt

le plus grand bonheur de la vie ; mais notre inconſtance naturelle ne nous en laiſſe jouir long-tems, & nous n'en connoiſſons jamais le prix, que lorſque nous l'avons perdue, & malgré la tranquillité de la vie de Camille & de Florinde, elles ne peuvent s'aſſurer de la mener toujours.

La réflexion de Félicie, dit Orophane, eſt juſte, ſolide ; dans quelqu'état que l'on ſoit né, & dans quelque ſituation qu'on ſe trouve, l'inſtabilité de nos ſentimens eſt ſi grande, & le changement ſi naturel, que nous ne pouvons répondre de nous-mêmes.

L'inconſtance des hommes a cauſé de tout tems les malheurs de pluſieurs nations : on a vu des gens qui, conduits par la fortune, pouvoient ſe faire un ſort heureux, mais dont l'eſprit inquiet & remuant les a détournés du chemin où leur génie favorable les conduiſoit.

Les hiſtoires ſacrées & profanes, ajouta Uranie, ſont remplies des malheurs que l'inconſtance des hommes a fait naître. L'exemple des Hébreux eſt aſſez authentique, puiſque tout le monde ſait, ou doit ſavoir, que ce peuple, étant mal ſatisfait des enfans de Samuël, demanda un Roi pour les gouverner. Dieu, à leur importunité, ſe détermina de les ſatisfaire ; mais il les avertit, par la bouche du Prophete, que le Roi qui régneroit ſur eux ſeroit maître de leurs biens & de leurs vies ; qu'il les rendroit eſclaves de libres qu'ils étoient ; qu'il les tyranniſeroit & les détruiroit. Malgré cela, ayant perſiſté

dans leur demande, Dieu les punit en la leur accordant.

Ces mêmes Hébreux avoient été gouvernés par des Patriarches, des Prophetes, des Capitaines, par des Juges, par des Rois, & enfin par des Pontifes, ſous leſquels la nation fut détruite & diſperſée.

Vit-on jamais pareille inconſtance ? & doit-on s'étonner de celle des autres, puiſqu'on en trouve un exemple ſemblable dans un peuple choiſi, qui étoit l'héritage de l'Eternel, & à qui tant de choſes avoient été promiſes, pourvu qu'ils marchaſſent dans les voies du Seigneur ?

Et les Romains, dit Orſame, cette République ſi puiſſante, qui a produit de ſi grands hommes en tout genre, & ſur-tout dans l'art de gouverner, n'a-t-elle pas changé de face mille & mille fois ? Ce peuple n'a-t-il pas eu des Rois, des Conſuls, des Dictateurs, tantôt des Sénateurs, tantôt des Cenſeurs & des Tribuns ? & enfin ne ſachant à quoi s'en tenir, ne ſont-ils pas tombés entre les mains de pluſieurs tyrans, dont la mauvaiſe conduite a cauſé tant de perte, & la deſtruction du plus grand Empire qui ait jamais été ſur la terre ?

Mais, dit Camille, pourquoi croyez-vous que la ſeule inconſtance des hommes ait cauſé tous ces déſordres ? Toute leur prudence auroit-elle pu empêcher la chûte de tant d'Empires, puiſqu'elle devoit aparemment arriver ?

Ah ! belle Camille, s'écria Thélamont, ne vous formez point une ſemblable idée ;

elle eſt condamnable dans tout le monde, mais elle l'eſt encore plus dans une perſonne de votre eſprit & de votre vertu ; les choſes n'arrivent jamais fortuitement, ni par hazard, ni par une néceſſité invincible, ou un deſtin inévitable. Si cela étoit, il n'y auroit aucune ſcience politique ; & ſi tous les changemens, mouvemens & différens ſuccès des choſes étoient attribués à la fortune, ou au hazard, il n'y auroit point de raiſon pour qu'une choſe arrivât plutôt qu'une autre. Ce ſeroit une folie aux hommes de chercher des conſeils & de la doctrine pour conduire leurs deſſeins à une heureuſe fin, ou pour éviter ce qu'ils croient leur être nuiſible, puiſque toutes leurs études & leurs veilles ſeroient inutiles, & n'empêcheroient pas que ce qu'ils ſouhaitent, ou que ce qu'ils craignent n'arrivât, parce que cela doit arriver.

Ceux qui ont cette opinion ne reconnoiſſent pas un premier moteur de toutes choſes ; erreurs dont ils peuvent ſortir par le témoignage de leurs yeux, en méditant ſur l'eſſence divine : car bien que Dieu nous ſoit inviſible, il ſe manifeſte à l'homme par ſes créatures ; & pour parler comme le Prophete Roi, les cieux racontent ſa gloire ; la terre, la mer, & tout ce qu'elles contiennent, annoncent les œuvres de ſes mains.

Ce ſentiment n'eſt pas ſeulement celui des Chrétiens zélés, c'eſt auſſi celui des Payens éclairés, comme Cicéron, Tacite, Juvenal, & ſur-tout du poëte Claudian, lorſque méditant ſur les œuvres du Tout-puiſſant, &

réfléchiſſant ſur l'opinion du hazard, il confeſſe ingénuement que, conſidérant cette belle diſpoſition & cette concordance qui ſe voit dans tout l'univers, dans les choſes mêmes qui paroiſſent à nos yeux diamétralement opoſées, cette obéiſſance unanime, la révolution & la conſtruction de ce grand œuvre, il s'écrioit qu'il y avoit un Dieu qui avoit ainſi établi toutes choſes, diſpoſé les étoiles, donné la clarté au ſoleil, avoit borné les cieux, & planté la terre au centre de l'univers; & que puiſque Dieu en étoit l'auteur, c'étoit auſſi lui-même qui prenoit ſoin de ſon ouvrage, & que ne le pas croire étoit manquer de reconnoiſſance pour ſa providence infinie, qui avoit autant d'intérêt de conſerver les choſes en être, que ſa toute-puiſſance en avoit à nous les communiquer: ainſi donc il n'y a nulle choſe qui ſe puiſſe maintenir ni opérer par ſa propre vertu, autrement elle ſeroit abſolue & indépendante, ce qui n'apartient qu'à Dieu, qui eſt ce qu'il eſt par lui-même, & qui ne dépend dans ſes opérations que de ſa volonté, au lieu que tout le reſte ne peut ſubſiſter & opérer ſans lui; je dis immédiatement, parce que, nonobſtant la ſupérintendance qu'il s'eſt réſervée ſur tout, & ſa coopération toujours néceſſaire, il a donné aux cauſes inférieures une puiſſance ſubalterne pour agir auſſi, & produire les effets qui leur ſont propres & naturels.

Après avoir cité les auteurs Payens, qui ſont de ce ſentiment, ſouffrez que je l'apuie encore, dit ſaint Baſile, qui a ſoutenu que

ce que la plupart des hommes jugent fortuit & casuel, ne pouvoit être, puisque rien n'arrivoit de soi-même, sans ordre, ni au hazard, rien sans causes, ni par cas fortuit, attendu que tout étoit sous la protection de Dieu.

Ainsi, charmante Camille, laissez-nous croire, & convenez que la chûte de tant d'Empires, & la destruction de tant de nations, ne seroient peut-être pas arrivées sans l'ambition, l'inconstance & la mauvaise conduite des hommes.

Je vous assure, répondit-elle avec modestie, que je ne puis être fâchée d'être tombée dans l'erreur, puisque j'en suis relevée d'une maniere si spirituelle. Il est vrai, dit Bélise, que Thélamont est universel; mais pour excuser Camille, en quelque sorte, du sentiment dans lequel elle a paru, je vous dirai qu'il y a plusieurs personnes qui admettent une nécessité à laquelle il n'y a ni science, ni sagesse qui se puisse opposer, ne pouvant empêcher que ce qui doit arriver n'arrive, & que ce qui ne doit pas arriver n'arrive pas.

Quoique cette matiere paroisse fort au-dessus de notre portée, Thélamont s'explique si bien, & choisit des termes si naturels pour s'accommoder à notre esprit, que je le prie de me dire encore son sentiment sur cette opinion.

Je vous proteste, Madame, répondit Thélamont, que je n'ai nulle envie de paroître savant, & dans ce que je dis, je découvre ce que je pense, & ce que je crois que tout

homme raiſonnable doit penſer ; & quoique je parle à des Dames, comme il n'y en a pas une ici qui n'ait une vertu exacte, & l'eſprit éclairé, je m'explique avec elles, comme je ferois devant les hommes à qui la ſcience & l'érudition ſont familieres.

Ainſi, pour répondre à ce que vous demandez, je vous dirai que l'opinion d'une néceſſité abſolue eſt une erreur des plus grandes, puiſqu'elle anéantiroit le franc arbitre qui a été donné à l'homme par une prérogative ſur les agens naturels qui agiſſent néceſſairement, afin qu'ils puiſſent librement opérer & choiſir divers moyens pour venir à différentes fins : ſans cette liberté & cette franchiſe, il ne ſeroit pas capable de mériter, ou de déméríter : car lorſqu'il y a de la néceſſité & de la contrainte en quelque choſe, il ne peut plus y avoir de peine à impoſer, ni de prix à donner, l'homme n'ayant pas la liberté de vouloir & de faire. Comment pourroit-on juſtement le louer ou le blâmer ? Il ne devroit point avoir de récompenſe pour le bien, ni de punition pour le crime.

Ceux qui tombent dans cette erreur ſoutiennent encore qu'il y a une fatalité à laquelle ils donnent un pouvoir ſi étendu, que s'il faut les en croire, rien n'arrive qui n'ait été premiérement deſtiné pour arriver infailliblement en tels tems, en telles conjonctures, pour durer tant, & faire une telle fin, qu'il n'y a nul moyen de s'en garantir, de l'avancer, ni changer : ils veulent que cette fatalité ou ce deſtin tranche

ſur toutes choſes, & principalement dans les affaires d'Etat, ayant pour maxime que tous les Etats, Empires & Républiques du monde y ſont tellement ſujets, qu'il n'y a bon ou mauvais gouvernement qui puiſſe ſervir à les avancer, reculer, maintenir & conſerver.

C'eſt ainſi que penſoient les Payens, qui croyoient que la force du deſtin accabloit les conſeils humains. Ce deſtin ou cette fatalité conçûs de cette ſorte, ne ſont qu'une néceſſité manifeſte, laquelle eſt abſolument opoſée à la liberté & à la franchiſe de l'homme.

Si par cette fatalité on entend la volonté de Dieu, de laquelle tout dépend, je l'admets en ce ſens-là, vu que rien ne peut arriver ſans ſa permiſſion, ni ſans qu'il le ſache. Mais comme il a donné depuis le commencement à l'homme une volonté franche, il ne ſe peut qu'il veuille la lui ôter, ni la lui diminuer, de maniere que tout ce que l'homme fait, il le fait de ſa volonté, & par conſéquent de celle de Dieu, puiſqu'il a voulu que l'homme pût librement vouloir.

Il eſt certain que par la prévoyance divine rien ne peut arriver qui n'ait été deſtiné, c'eſt-à-dire, prévu de Dieu, & que de quelque maniere qu'il l'ait prévu, cela doit arriver ſans faute, d'autant que ſa prévoyance eſt infaillible; mais les hommes ne laiſſeront pas d'être libres en leurs actions, quoique l'on préſupoſe qu'ayant été prévues, elles doivent arriver infailliblement, parce

que cette prévoyance n'eſt pas cauſe qu'elles arrivent, non plus que la mémoire des choſes paſſées ne fait pas qu'elles aient été, ni que la ſcience des choſes préſentes faſſent qu'elles ſoient.

Combien de choſes ont été prédites par les Prophetes, par les ſonges, les révélations, par les feux du ciel! Cependant toutes ces prédictions & tous ces preſtiges n'ont pas été cauſe que cela ſoit arrivé, mais ſervoient ſeulement d'avertiſſement aux hommes pour éviter les maux qui leur étoient préparés.

Quant à cette fatalité, ou volonté divine, je ne puis ni ne veux nier que c'eſt d'elle que dépend le ſort des Empires & des couronnes, puiſqu'il n'y a point de puiſſance qui ne vienne de Dieu qui les donne & les ôte à qui il lui plaît, comme maître abſolu de tout, ſans que perſonne ait droit de s'en plaindre. Pourquoi a-t-il plus aimé Jacob qu'Eſaü? Enſorte que la volonté eſt le véritable deſtin auquel rien ne peut s'opoſer, non plus que de lui demander par quelle raiſon le ſoleil éclaire les bons comme les méchans.

Voilà, continua Thélamont, tout ce que je puis vous dire ſur ce ſujet, dont la vaſte étendue nous conduiroit à des réflexions fort au-deſſus de nos lumieres. Je ſuis charmée, dit Béliſe, & je vous rends mille graces d'une complaiſance qui nous a donné lieu d'admirer & votre eſprit & votre ſcience.

Pour moi, dit Orſame, je voudrois paſſer mes jours avec Thélamont; je le croirois

exempt de triſteſſe & d'ennui. Il eſt vrai, dit Uranie, qu'on trouve toujours à profiter avec lui. C'eſt pour cela, ajouta Orophane, que je le quitte le moins que je puis. Faites treve, je vous prie, reprit Thélamont, à des louanges que je ne mérite point, & ſoyez perſuadé que ſi j'ai eu le bonheur de ne vous pas ennuyer, vous ne le devez attribuer qu'à la force de la vérité qui plaît toujours dans quelque bouche qu'elle puiſſe paſſer.

Nous nous conformerons à votre modeſtie, puiſque vous le voulez, dit Félicie; & comme Béliſe a réſolu de nous quitter demain, je ſuis d'avis que nous ne pouſſions pas plus loin une converſation qui pourroit anticiper ſur l'heure de ſon repos. A ces mots la compagnie reprit le chemin de la maiſon, & conduiſit Béliſe & Julie à leur apartement, & chacun ſe retira dans le ſien avec la réſolution de ſe trouver à leur lever pour leur dire adieu.

Orſame trouva Arimon dans une rêverie profonde, dont il ne le tira qu'en l'embraſſant. Eſt-il poſſible, lui dit-il, que vous vous pariez toujours ainſi de ceux qui vous eſtiment, & que vous troubliez mon bonheur par l'excès de votre triſteſſe? Encore ſi vous cherchiez du ſoulagement à vos maux, en les confiant à un ami qui vous eſt attaché de toutes les façons, vous ſeriez moins accablé, & vous me verriez partager votre chagrin avec un zele qui vous prouveroit ma ſenſibilité pour tout ce qui vous regarde.

Je vous jure, lui répondit Arimon, en lui ſerrant la main, que ſi mon ſecret étoit

d'une nature à pouvoir être révélé, que vous l'auriez déja su ; mais tel est mon malheur, qu'il faut que je souffre sans oser découvrir la cause de mon mal : vous ne pourriez l'entendre sans frémir ; vous m'ôteriez peut-être votre estime, & vous me verriez mourir de honte & de désespoir. Cependant pour empêcher, après un tel discours, que votre imagination ne fasse un chemin qui me seroit encore plus désavantageux que l'aveu de mon secret, je vous avoue que l'amour fait tout le mal de ma vie ; mais c'est un amour si extraordinaire, & dont les circonstances me rendent si criminel, qu'il me suffit d'être odieux à moi-même, sans le devenir encore aux personnes dont l'estime m'est précieuse.

Un discours si touchant pénétra Orsame de douleur & d'étonnement ; mais ne voulant pas renouveller celle d'Arimon, il ne le pressa plus de s'expliquer, & se contenta de l'assurer que rien n'étoit capable d'altérer l'amitié qu'il avoit pour lui. Après cela ils se coucherent, & chacun passa cette nuit selon le contentement ou le trouble de son cœur.

TROISIEME JOURNE'E.

A Peine le soleil avoit-il paru, qu'Uranie & Félicie ayant su que Bélise étoit levée, & prête à partir, se rendirent près d'elle, & Thélamont & Orophane en firent

autant : Béliſe & Julie n'ayant point permis qu'on éveillât Camille & Florinde, ces deux belles filles ne s'y trouverent point. Uranie & Félicie renouvellerent à Julie & Béliſe les aſſurances de leur amitié, qui les prierent fort de ne pas manquer à ſe rendre à la cérémonie du mariage d'Orſame. Comme ils étoient au jeudi, leur départ fut marqué pour le dimanche ſuivant. Thélamont & Orſame ſe quitterent avec peine ; Félicie, Uranie & Orophane firent mille amitiés au triſte Arimon, & enfin cette charmante compagnie ſe ſépara en ſe promettant de ſe rejoindre dans peu. Uranie & ſes amis les ſuivirent des yeux le plus loin qu'elles purent ; mais les ayant perdus de vue, Uranie & Félicie rentrerent dans leur apartement.

Quoiqu'il fût encore bonne heure pour des Dames, elles ne voulurent point ſe remettre au lit. Uranie prenant ce tems pour écrire, entra dans ſon cabinet ; Thélamont l'y ſuivit, n'ayant que ce moment pour l'entretenir. Il eſt bien douloureux pour moi, lui dit-il, de voir les autres parvenir à leur bonheur ſans nul obſtacle, & d'être ſeul dans l'incertitude du mien. Si vous vouliez, ſage Uranie, vous feriez finir mes peines, & la deſtinée d'Orſame ne me feroit pas d'envie.

Je vous aime aſſez, lui répondit-elle, pour ſouhaiter autant que vous la fin de mes peines ; mais, Thélamont, il faut laiſſer au tems ce grand ouvrage. Je ne puis me réſoudre à rien faire contre ma gloire ; Géronte eſt dans un âge qui doit m'inſpirer de la vénération ; il m'a élevée ; je lui ai l'obligation

d'une éducation qui me diſtingue dans le monde ; mon pere m'a ſoumiſe à ſon pouvoir, & ſes dernieres volontés me ſont ſacrées. Contentez-vous de ce que je ne puis ni ne veux être qu'à vous. Je vous l'ai promis, & je vous le jure encore ; laiſſez donc faire au tems, & ne me marquez pas une impatience qui me peut faire croire que vous craignez de n'être pas toujours fidele, ou que vous doutez de ma conſtance.

Je vous connois trop bien, lui répondit-il, pour avoir une ſemblable crainte, & ma paſſion eſt ſi bien fondée, que rien ne pourra jamais la détruire ; mais, Madame, il eſt naturel de ſouhaiter ſa félicité.

J'en conviens, lui dit-elle ; auſſi ne vous défendrai-je pas de la deſirer, mais ſeulement de modérer votre impatience. Je vais écrire à Géronte ; je ſuis ſurpriſe de n'avoir point eu de ſes nouvelles : il n'a pas coutume de me laiſſer ſi long-tems en repos, peut-être eſt-il malade ; & ſi cela étoit, vous ſavez que ma préſence ſeroit néceſſaire chez lui. Je veux ſavoir la cauſe de ſon ſilence, & je vous aſſure, mon cher Thélamont, que s'il étoit fondé par le retour de ſa raiſon ou par le déclin de ſa vie, je ne tarderois pas à m'unir à vous pour jamais.

Thélamont parut content de cette tendre proteſtation, & après l'en avoir remerciée de la façon du monde la plus paſſionnée, il ſe retira pour lui laiſſer la liberté d'écrire.

Il trouva Orophane & Félicie dans l'appartement de Camille & de Florinde, qui

leur faiſoient agréablement la guerre ſur leur pareſſe.

Il eſt vrai, dit Camille, qu'elle l'a emporté ſur la civilité, & que je me veux du mal de n'avoir pas dit adieu à Béliſe.

Pour moi, ajouta Florinde, j'eſpérois qu'Uranie nous feroit avertir, ſans cela je me ſerois levée.

Elle l'auroit fait ſans doute, répondit Thélamont, ſi Béliſe ne l'en eût empêchée; ainſi vous n'avez rien à vous reprocher. Mais ſongez, reprit Orophane, à n'être pas ſi pareſſeuſe dimanche matin, que vous devez partir pour vous rendre chez Béliſe; un mariage mérite bien qu'on ſe leve une heure plutôt qu'à l'ordinaire, & ſur-tout lorſqu'il a l'air d'être heureux.

Il faut avouer, dit Félicie, qu'il y en a peu, & lorſqu'on fait réflexion ſur cet engagement, on tremble de le prendre. C'eſt pourtant un lien, répondit Thélamont, qui devroit faire le bonheur de la vie, & je ne comprends pas comment il eſt le ſeul qui ſemble porter avec lui le trouble & l'embarras.

C'eſt la faute des Dames, dit Orophane: quand elles ne ſont qu'amantes, elles gardent un air d'autorité qui maintient les hommes dans leur devoir; mais lorſqu'elles ſont femmes, elles en prennent un de ſoumiſſion qui leur fait perdre leur empire, & nous en donne trop ſur elles.

Vous croyez badiner, dit Félicie; mais je vous aſſure que vous parlez juſte malgré vous, & nous ne ſommes ſouvent malheu-

reuſes que pour être trop bonnes. Cela n'arrive pas toujours, dit Florinde en riant, & je crois qu'il entre un peu de notre faute dans la déſunion qui ſe voit quelquefois entre les époux.

Comme elle finiſſoit ces mots, Uranie entra. Il me ſemble, leur dit-elle, que vous profitez bien mal de la plus belle matinée du monde. Nous ne pouvons rien faire ſans vous, répondit Camille; & à moins que vous ne conduiſiez nos pas, nous ne les pouvons porter en nul endroit. Cela eſt trop galant, dit Uranie, & je voudrois avoir des plaiſirs nouveaux à vous procurer pour reconnoître un diſcours ſi obligeant. Enſuite elle leur demanda ſi elles n'avoient rien à mander à la ville, qu'elle y envoyoit un homme prêt à recevoir leurs ordres. Les deux belles couſines la remercierent, & l'aſſurerent qu'en la ſuivant, elles n'avoient rien laiſſé qui leur fût aſſez cher pour donner de leurs nouvelles, ou pour en recevoir.

Nos amis, continua Camille, ſavent que nous ſommes chez vous, & puiſque vous leur avez permis de nous y venir trouver, c'eſt à eux de profiter de cette grace, ou à ſe réſoudre à n'entendre point parler de nous. Cela étant, dit Uranie, je prie Thélamont de donner ordre que mon courrier parte à l'inſtant, & je vous conſeille de faire un tour dans le bois juſqu'à l'heure du dîné. A ces mots la compagnie en prit le chemin, & Thélamont l'étant venu joindre, la converſation reprit ſa vivacité ordinaire.

Orophane dit à Uranie celles qu'ils avoient

eu pendant qu'elle écrivoit, ſur le peu d'union qui ſe rencontroit dans les mariages. Il eſt vrai, dit-elle, qu'il en eſt très-peu d'heureux. Pour moi, dit Thélamont, je n'ai point de peine à comprendre qu'il y ait des mariages malheureux; il en eſt tant de mal aſſortis, que cela ſeul en doit faire la déſunion, l'intérêt & la politique étant ce que l'on conſulte dans ces ſortes d'occaſions, il n'eſt pas ſurprenant que les victimes de ces motifs ne s'accordent pas bien enſemble.

Il y a du vrai dans ce que dit Thélamont, répondit Félicie; mais nous voyons auſſi bien des amans devenus époux, & dont on n'a conſulté que les cœurs, qui n'en ſont pas plus heureux dans la ſuite. Si l'amour duroit toujours, ce lien ſeroit charmant; mais les hommes ſont inconſtans, & les femmes coquettes. On ſe fatigue de ne plaire qu'à ſoi; on cherche des conquêtes nouvelles: l'indifférence arrive, le dégoût la ſuit, & l'on ſe repent d'avoir formé des nœuds qui, quelque tems auparavant, faiſoient tout le plaiſir de la vie.

Voilà un triſte portrait du mariage, dit Orophane; & ſi on en croyoit Félicie, on ne devroit jamais s'aimer ni ſe marier, puiſqu'à l'entendre parler, il n'eſt rien de durable. Je pourrois le ſoutenir en général, répondit-elle; mais comme je ſais des perſonnes incapables de changement, je ne veux point pouſſer mon opinion juſqu'à eux; cependant il eſt ſi rare d'en trouver de ſemblables, que je crois n'avoir rien avancé qui ne ſoit véritable.

Je ſuis du ſentiment de Félicie, dit Florinde, & je puis vous raporter l'exemple d'une union malheureuſe, quoique formée par le mérite & le plus tendre amour. C'eſt l'hiſtoire de la Princeſſe de Ponthieu : je l'ai tirée d'un ancien manuſcrit ; & comme le merveilleux m'en a plu, & qu'elle eſt écrite pour très-véritable, je me ſuis fait un plaiſir extrême de la mettre dans un langage plus aiſé à lire ; c'eſt ce qui me donne la facilité de pouvoir vous la conter fidelement. La compagnie, qui ſavoit que Florinde avoit une éloquence naturelle, & l'eſprit des mieux cultivés, la pria de commencer ſon récit, puiſqu'elle avoit le tems de l'écouter ſans interruption juſqu'au dîné. Elle ne balança point à ſatisfaire ſes amis ; & chacun s'étant aſſis, elle prit ainſi la parole.

HISTOIRE de la Princeſſe de Ponthieu.

ENtre tous les Seigneurs qui brilloient en France ſous le regne de Philippe I, les Comtes de Saint-Paul & de Ponthieu ſe faiſoient le plus diſtinguer, ſur-tout le Comte de Ponthieu, qui, étant poſſeſſeur d'une étendue de terre conſidérable, ſoutenoit le titre de Souverain par une magnificence inconcevable. Il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille unique, dont l'eſprit & la beauté, ſoutenus des grandes qualités de ſon pere, rendoient ſa cour galante & ſuperbe, & y attiroient ce qu'il y avoit de plus braves Chevaliers de ce tems-là.

Le Comte de Saint-Paul n'avoit point d'enfans, mais il avoit un neveu, fils de sa sœur & du Seigneur de Domar, qui étoit l'unique héritier de ses biens & de son nom. L'espoir de cet héritage étoit alors toute sa fortune ; mais le ciel l'ayant formé pour plaire, on peut dire qu'il étoit de ces hommes qui n'ont besoin que d'eux-mêmes pour assujettir les autres ; la valeur, l'esprit & la bonne mine, accompagnés d'une haute naissance, adoucissant en lui ce qui lui manquoit du côté des grands biens. Ce jeune Chevalier s'étant fait remarquer du Comte de Ponthieu dans un tournois, dont il eut tout l'honneur, il prit une si forte estime pour lui, qu'il voulut l'avoir à sa cour. Les avantages considérables qu'il lui fit pour l'y engager, mettoient le neveu du Comte de Saint-Paul si fort au-dessus de ce qu'il pouvoit prétendre alors, qu'il les accepta avec plaisir, & le Comte de Ponthieu se crut heureux d'avoir réussi dans son dessein.

Thibault (c'est ainsi que l'histoire nomme ce jeune Chevalier) ne fut pas plutôt à la cour du Comte, que la liberté de faire la sienne à la Princesse, lui en laissa voir toutes les beautés avec une admiration qui fit bientôt place à l'amour ; & quoique la raison s'y voulût opposer, en lui représentant qu'il n'étoit pas en situation de lever les yeux jusqu'à cette Princesse, il fallut céder à sa passion ; mais pour se punir en quelque sorte de cette erreur téméraire, il la condamna aux rigueurs d'un silence éternel.

La Princesse étoit véritablement la plus

belle perſonne de ſon tems ; mais elle n'étoit pas inſenſible, & ſon eſprit étoit trop éclairé pour ne lui pas découvrir l'effet du pouvoir de ſes charmes. Malgré les ſoins de Thibault, elle connut le trait qui l'avoit percé, & s'aplaudit en ſecret d'une conquête après laquelle ſon cœur auroit ſoupiré : cependant les mêmes raiſons qui forçoient Thibault à ſe taire, la contraignirent à cacher ſes ſentimens, & leurs yeux ſeuls leur aprirent qu'ils ſe trouvoient plus aimables que le reſtant du monde, & ſeuls dignes de s'aimer.

Comme les Souverains en ce tems-là étoient en grand nombre, ils avoient ſouvent des guerres à ſoutenir les uns contre les autres. Le Comte de Ponthieu étant le plus grand terrier, y étoit auſſi le plus expoſé ; mais Thibault, par ſa valeur & ſa prudence, le rendit ſi redoutable à ſes voiſins, qu'à meſure qu'il agrandiſſoit ſes Etats, il l'en rendoit toujours paiſible poſſeſſeur.

Ses importans ſervices augmentoient l'amitié du Comte, & l'inclination ſecrette de la Princeſſe ; cependant une victoire éclatante que Thibault remporta, & qui étoit de la derniere conſéquence au Comte de Ponthieu, porta l'eſtime & la reconnoiſſance de ce Prince à un tel degré, qu'au milieu de toute ſa cour, & au bruit des acclamations du peuple, il embraſſa ce jeune héros, & le pria de lui demander le prix de ſes ſervices, & que, fût-ce le partage de ſes Etats, il ſe tiendroit heureux de lui pouvoir marquer ſa tendreſſe & ſa gratitude.

Thibault, qui n'avoit rien fait que pour

ſe rendre digne de la paſſion qui le dévoroit ; enhardi par des offres ſi généreuſes, ſe jetta aux pieds du Comte, en l'aſſurant que ſon ambition étoit ſatisfaite, puiſqu'il avoit eu le bonheur de combattre & de vaincre pour lui ; mais que ſon cœur étoit bien plus téméraire & plus difficile à contenter, & que lui ſeul oſoit lui demander une grace, de laquelle dépendoit toute ſa félicité.

Le Comte le preſſa de s'expliquer, & lui jura, foi de Chevalier, (ſerment ſacré dans ce tems-là) qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour aſſurer ſon bonheur. Cette promeſſe ayant remis Thibault du trouble où le mettoit la hardieſſe de ſes deſirs, j'oſe donc, Seigneur, lui dit-il, vous ſuplier que je me déclare Chevalier de la Princeſſe, & que je puiſſe la ſervir & l'adorer en cette qualité. Je n'ignore point, Seigneur, la témérité de mes vœux ; mais s'il faut une couronne pour la mériter, laiſſez-moi la flatteuſe eſpérance que cette épée aſſez heureuſe pour avoir vaincu vos ennemis, animée & conduite par l'amour, me fera quelque jour un ſort digne de la gloire où j'aſpire.

On ne peut bien décrire la joie du Comte de Ponthieu à cette demande ; il releva Thibault qui s'étoit toujours tenu à ſes pieds, & l'embraſſant tendrement, je n'ai plus rien à ſouhaiter, lui dit-il, mon fils, & je prie le ciel qu'il rende ma fille auſſi favorable à vos vœux, que j'aurai de plaiſir à les ſatisfaire. A ces mots le prenant par la main, il le conduiſit à l'apartement de la Princeſſe.

Ma

Ma fille, lui dit le Comte, comme je n'ai rien de plus cher que vous, vous pouvez ſeule m'acquitter de ce que je dois à ce jeune guerrier. Son reſpect pour vous ne lui fait demander que l'honneur d'être votre Chevalier, & je viens vous prier de le recevoir pour époux; il a trop de mérite & trop d'amour pour que votre cœur y ſoit inſenſible. La Princeſſe rougit, baiſſa les yeux; mais forcée à répondre, elle avoua que le choix du Comte lui étoit agréable, & qu'elle étoit ſoumiſe à ſes volontés. Thibault la remercia de cet aveu favorable, en des termes qui marquoient également l'excès de ſon amour & de ſa joie.

Le Comte ne voulut pas les faire languir dans l'attente d'un bonheur qu'il avoit réſolu: ainſi il ordonna les préparatifs de ce mariage dans le même moment, & peu de jours après il ſe fit avec une magnificence digne des objets de la fête. L'hymen d'accord avec l'amour ne ſervit qu'à rendre leurs feux plus durables; la poſſeſſion, bien loin de les éteindre, parut être le flambeau qui les rallumoit: le Comte étoit charmé de leur union, & ſon cœur avoit peine à décider laquelle il aimoit le plus de ſon gendre ou de ſa fille.

Deux ans ſe paſſerent ainſi ſans être troublés que par le chagrin de n'avoir point d'héritiers, & quoique cela ne diminuât en rien de leur amour, il leur ſembloit que ſa perfection conſiſtoit à en avoir des fruits.

Cette idée, qui commençoit à inquiéter Thibault, le fit réſoudre à faire un vœu à

ſaint Jacques en Galice. Les hommes de ce ſiecle n'étoient pas corrompus comme en celui-ci : le héros cherchoit à montrer ſa piété autant que ſa valeur, & ce qui paſſeroit pour foibleſſe aujourd'hui, donnoit en ce tems-là un nouvel éclat à la vertu.

On ne fut donc point ſurpris de la réſolution que prit le vaillant Thibault, de faire le voyage de Compoſtelle ; mais la Princeſſe ne pouvant ſe ſéparer d'un époux ſi cher, ne voulut y conſentir qu'à condition qu'elle l'accompagneroit, & joindroit ſes vœux aux ſiens. Sa tendreſſe pour elle lui fit accepter avec joie cette propoſition, & le Comte de Ponthieu, toujours occupé à ſatisfaire ſon gendre, fit faire un équipage digne de ces illuſtres pélerins, voulant qu'ils fuſſent accompagnés d'aſſez de monde pour n'avoir rien à craindre dans leur voyage. Ils partirent, & l'eſpoir de les revoir dans peu rendit leurs adieux moins touchans au Comte de Ponthieu.

Il ne leur arriva rien juſqu'à une journée de Compoſtelle, où Thibault s'arrêta pour faire repoſer la Princeſſe. Ils coucherent dans la meilleure hôtellerie du lieu, & le lendemain matin ſe trouvant un peu fatigués, Thibault fit partir tout ſon monde devant lui pour ne point perdre de tems, ne retenant près de lui que ſon chambellan.

Lorſqu'ils crurent avoir aſſez pris de repos, ils ſe mirent en chemin ; mais ayant apris qu'il y avoit un endroit de la forêt dangereux à paſſer, le Prince envoya ſon chambellan pour faire revenir une partie

de ſes gens, afin d'éviter à la Princeſſe la frayeur d'être ſeule à la traverſer. Cependant ils s'avançoient toujours, & leur malheur les fit engager dans un chemin dont ils ignoroient les routes. Les voleurs, habitans de cette forêt, en avoient fait d'aiſées, & d'un abord facile, qui conduiſoient les voyageurs dans les endroits les plus impraticables, & qui les rendoient maîtres de leur ſort.

Thibault, trompé par ces aparences, prit une de ces routes fatales, croyant tenir celle par où ſes gens devoient le venir joindre; mais il connut bientôt ſon erreur en ſe voyant attaqué par huit hommes armés de toutes pieces, qui l'entourerent, & lui commanderent de mettre pied à terre. Thibault étoit ſans armes; mais ſon courage ne lui permettant pas de faire attention ſur l'état où il étoit, il refuſa d'obéir.

Un de ces brigands voulant l'y contraindre, quitta ſon rang, & pouſſa à lui la lance baiſſée; mais Thibault la ſaiſit en paſſant, & la lui arracha avec force d'un bras accoutumé à vaincre. Alors ſe voyant en état de ſe défendre, il piqua vers les autres avec une fierté héroïque; il perça le premier qui ſe préſenta, & faiſant face à tout, il en tua un ſecond; mais en abattant le troiſieme, la lance vola en mille éclats, & le mit hors de combat. Les cinq reſtans l'entourerent, tuerent ſon cheval, le ſaiſirent, & malgré ſes efforts, ſa réſiſtance, & les cris douloureux de la Princeſſe, le dépouillerent & le lierent fortement à un arbre, ne voulant

pas, disoient-ils, tremper leurs mains dans le sang d'un si brave homme.

La chaleur du combat & l'avidité de s'emparer des riches habits de Thibault, ne leur avoit pas permis de jetter les yeux sur la Princesse; mais n'ayant plus qu'elle à vaincre, sa beauté les frapa; elle leur parut un butin plus précieux que ce qu'ils venoient de prendre. L'amour n'inspire que de grandes choses dans les belles ames, & dans d'autres cœurs que ceux de ces barbares, il ne se seroit insinué que par la pitié: mais cette vertu leur étant inconnue, les charmes de cette malheureuse Princesse ne firent que redoubler leur cruauté.

La fureur & la brutalité leur servant de flamme, ils s'en disputerent la possession comme d'un bien qui leur étoit acquis, & peut-être se seroient-ils armés les uns contre les autres, si leur chef ne les eût accordés en leur permettant de partager avec lui des faveurs que les plus grands Princes auroient voulu s'acquérir & se conserver au péril de leur vie.

Quel spectacle pour un époux! L'infortuné Thibault vit percer son ame des traits les plus cuisans; outré de ne pouvoir secourir ni venger celle qui lui étoit mille fois plus chere que la clarté du jour, il conjuroit le ciel de le faire mourir de l'excès de sa douleur, puisqu'il ne vouloit pas que ce fût par le fer de ces brigands.

Mais qui peut bien décrire le désespoir affreux de la triste Princesse! Elle s'arrachoit les cheveux, meurtrissoit son visage, prioit,

menaçoit, ſe débattoit, & faiſoit retentir la forêt de ſes cris perçans, ſans que les barbares changeaſſent de deſſein.

Jamais femme ne ſouhaita d'être belle avec plus d'ardeur, que la Princeſſe deſira pour lors de devenir affreuſe: elle eût voulu aux dépens de ſes charmes que ſa tête eût pris la forme de celle de Méduſe; mais ſes vœux & ſes cris furent également inutiles: victime de la force & de la fureur, elle eût ſubi toutes les horreurs de cet affreux ſacrifice, ſi un bruit ſourd de chevaux & de voix d'hommes n'euſſent contraint ces bourreaux à fuir.

La frayeur inſéparable des crimes leur fit abandonner leur proie, & fuyant d'une vîteſſe incroyable, la malheureuſe Princeſſe les eut bientôt perdus de vue: mais ſa funeſte aventure, trop préſente à ſes yeux pour fuir avec ceux qui en étoient les auteurs, troubla ſi cruellement ſon eſprit, que ſe figurant être devenue l'oprobre de la nature, & croyant ne pouvoir plus inſpirer que du mépris à ſon époux, elle le regarda dès-lors comme le plus cruel de ſes ennemis. Témoin de ſon infortune, ſon imagination troublée lui fit croire qu'il falloit ſe délivrer du ſeul homme qui en avoit été le ſpectateur, & qui ſeul la pouvoit publier; frapée de l'idée d'être indigne de ſon eſtime & de ſon amour, le ſien changea en haine & en fureur, & devenue auſſi barbare que ceux qui venoient de la quitter, apercevant à ſes pieds l'épée d'un de ces voleurs mourans, elle s'en ſaiſit, & courut le bras levé pour en ôter la vie à

ſon malheureux époux ; mais peu accoutumée à de pareilles actions, le coup tomba ſur les liens qui le tenoient attaché, & lui donna la liberté de lui arracher le fer dont elle vouloit le percer.

Il connut le fond de ſa penſée, & n'employa d'abord que la douceur pour la calmer. Si vous vouliez pénétrer, lui dit-il, dans un cœur tout à vous, vous n'y verriez que de la douleur & de la pitié de votre malheur : de quoi puis-je vous accuſer ? De quoi pouvez-vous être coupable ? Je ſuis toujours l'époux qui vous adore ; ſeul témoin de votre infortune, je la cacherai aux yeux de l'univers, & ne vous ferai jamais apercevoir que je puiſſe m'en ſouvenir. Ne cherchez donc plus à publier notre honte par votre aveugle fureur ; raſſurez-vous, & par des ſentimens de douceur & de pitié, tachons à nous purifier d'un crime involontaire.

Un diſcours ſi ſage ne fit nulle impreſſion ſur l'eſprit de la Princeſſe ; elle n'y répondoit que par les nouveaux efforts qu'elle faiſoit pour lui arracher l'épée, & l'en percer.

Ce fut dans le tems de ce triſte combat que les gens de Thibault arriverent : ils s'étoient auſſi égarés, & avoient parcouru toute la forêt pour parvenir juſqu'à leur maître : c'étoit le bruit de leurs chevaux, quoiqu'aſſez loin encore, qui avoit fait fuir les voleurs.

La Princeſſe frémit de rage à leur vue, ſe voyant hors d'état d'exécuter ſon deſſein, &

elle ne l'abandonna qu'en jurant à ſon époux qu'il ne mourroit que de ſa main.

Il ne répondit rien à ſes menaces ; le cœur pénétré de la plus vive douleur, il dit à ſes gens qu'ils avoient été attaqués & volés par huit hommes, dont ils en voyoient trois étendus ſur la place, & que le reſte venoit de fuir au bruit qu'ils avoient fait en s'aprochant ; il ſe fit donner un habit, & ayant fait monter la Princeſſe à cheval, il y monta lui-même, & arriverent à Compoſtelle, ſans qu'elle, ni lui, ſe diſſent une parole. Une profonde triſteſſe ſe faiſoit voir ſur leur viſage ; mais la Princeſſe avoit une eſpece d'égarement dans les yeux, qui marquoit celui de ſon eſprit.

Thibault la mit en arrivant dans une abbaye, & fut ſe jetter aux pieds des autels, non dans le même deſſein, mais pour demander au ciel la force de ſuporter ſa cruelle aventure. Cet acte de piété étant fait, il retourna à l'abbaye prendre la Princeſſe, que rien n'avoit pu faire revenir à la raiſon.

Ils reprirent le chemin de Ponthieu, & furent reçus avec une joie que leurs cœurs ne purent partager. Thibault fit encore ſes efforts pour prouver à la Princeſſe qu'il l'aimoit toujours : mais voyant que toutes ſes proteſtations étoient inutiles, & s'étant aperçu qu'elle cachoit la nuit un poignard pour trouver le tems de l'aſſaſſiner, il prit un apartement ſéparé, & n'eut plus pour elle que les ſoins qui pouvoient dérober au public la cauſe de leur déſunion, d'autant

plus à plaindre, qu'il ne pouvoit ceſſer de l'aimer éperduement.

Cependant le Comte de Ponthieu s'aperçut de ce refroidiſſement : on ne put le cacher à ſa pénétration ; Thibault étoit accablé d'une mélancolie ſecrette, la Princeſſe ne ſe montroit plus que rarement ; à peine levoit-elle les yeux ſur ſon époux lorſqu'elle le voyoit. Le ſilence qu'elle affectoit, ſes paroles mal rangées, lorſqu'elle étoit obligée de parler ; enfin toutes leurs actions marquant de l'altération, firent réſoudre le Comte à ſavoir de Thibault la cauſe d'un pareil changement.

Il s'en défendit long-tems ; mais preſſé trop vivement par un Prince auquel il devoit tout, il lui conta ſon aventure ſans en rien oublier, & lui peignit ſon amour & l'injuſte fureur de la Princeſſe avec des couleurs ſi touchantes, que le Comte en fut pénétré, & qu'il eut peine à retenir ſon courroux contre ſa fille.

Il plaignit Thibault, le conſola, & lui promit de parler à la Princeſſe, de façon à la faire changer de conduite : la vôtre, ajouta-t-il, eſt ſi ſage & ſi modérée, que je ne puis me laſſer de l'admirer. Pour moi je vous en ai obligation, & je n'épargnerai rien pour ramener la Princeſſe à ſon devoir, & j'eſpere que, revenue de ſon aveuglement, elle reprendra pour vous l'amour & le reſpect que mérite votre généreux procédé, ne pouvant me perſuader que l'égarement de ſa raiſon tienne contre la ſolidité des miennes.

A ces mots il l'embraſſa, & paſſa à l'appartement de la Princeſſe. Il la trouva aſſiſe dans un fauteuil, le bras apuyé ſur une table, & ſa main ſoutenant ſa tête, comme une perſonne enſévelie dans une profonde rêverie; ſes femmes, autour d'elle dans un morne ſilence, ſembloient craindre de la diſtraire. Le Comte leur fit ſigne de ſe retirer, & ſe voyant ſeul avec elle: hé quoi! ma fille, lui dit-il, n'avez-vous plus de conſidération pour un pere qui vous a tant de fois marqué ſa tendreſſe, & ne vous verrai-je point ſortir de cette humeur ſombre & funeſte qui étonne toute ma cour? Je ſais vos malheurs; votre généreux époux vient de me les avouer. J'en ſuis pénétré; mais je ſuis encore plus ſenſible au procédé de Thibault, qui, malgré votre aveugle fureur, a conſervé ce reſpect, & pour vous, & pour moi, de ne s'en jamais plaindre, & de ſe contenter de ſe mettre à couvert de votre injuſte emportement.

A ces mots la Princeſſe levant des yeux pleins de fureur ſur le Comte, & le regardant d'un air à faire trembler tout autre qu'un pere: quoi! dit-elle, Thibault a eu la hardieſſe de vous révéler ce ſecret!

Ah! Princeſſe, interrompit le Comte, parlez avec plus de retenue d'un homme qui vous adore malgré votre injuſtice & votre peu de raiſon; rentrez en vous-même; ſongez que vous avez aimé cet époux, que je ne vous ai point forcée à l'accepter, & que votre aventure, toute ſiniſtre qu'elle eſt, n'ayant point altéré ſa tendreſſe & ſon eſti-

me, vous lui devez par reconnoiſſance le même amour & la même confiance : je vous en prie comme votre ami, & vous l'ordonne comme votre pere & votre maître. Profitez de la pitié qui me parle en votre faveur ; craignez de m'irriter, & qu'après avoir agi en pere, je n'agiſſe en ſouverain.

Ce diſcours, bien loin d'adoucir la Princeſſe, redoubla ſon égarement, & elle fit voir tant de fureur au Comte, qu'il crut qu'il falloit attendre un moment plus favorable pour la rapeller à la raiſon. Il ſortit ; mais il ordonna qu'on la gardât dans ſon apartement, & qu'elle n'eût communication avec perſonne que ſes femmes, & revint trouver Thibault, auquel il conta le mauvais ſuccès qu'il avoit eu : il ne perdit pourtant pas l'eſpoir, & ne paſſa pas un jour, pendant près de deux mois, ſans faire quelque tentative ſur cet eſprit troublé ; mais tout étant inutile, & les excès de ſa fureur ne faiſant qu'augmenter, le Comte ſentit allumer la ſienne, & ſa patience fut tout-à-fait détruite, en aprenant par un homme de ſa cour, qui étoit dans la confidence, que la Princeſſe cherchoit à ſuborner quelque domeſtique de Thibault pour l'aſſaſſiner. Son courroux n'eut plus de bornes, & ſans conſulter davantage, il prit la réſolution de délivrer ſa famille d'une femme qu'il regardoit alors comme un monſtre. Pour cet effet, ſous prétexte de faire prendre l'air à la Princeſſe, & de l'entretenir plus facilement, il la fit monter avec lui dans une chaloupe, & lorſqu'ils furent un peu avancés en mer, il la

fit prendre par les matelots, qui la mirent par ſon ordre dans un tonneau préparé pour cela, le fit reboucher, & jetter dans la mer. Après cette cruelle expédition il ſe fit mettre à terre.

Mais hélas ! que devint Thibault, lorſque le Comte, encore plein de ſa fureur, lui conta ce qu'il venoit de faire ! quelle fut ſa douleur, & quels reproches ne fit-il pas à ce pere barbare ! Il courut à l'endroit fatal qui avoit ſervi de tombeau à l'infortunée Princeſſe ; mais ne trouvant rien qui lui donnât l'eſpoir de la ſauver, il revint à Ponthieu dans un état digne de pitié.

La jeuneſſe de cette Princeſſe qui n'avoit que vingt ans, & ſa beauté miraculeuſe lui revenoient ſans ceſſe dans l'eſprit, & il ſe trouvoit le plus malheureux de tous les hommes de ne pouvoir venger ſa mort.

Le Comte de Ponthieu ne fut pas longtems ſans ſe repentir de cette action, & ſes remords devinrent ſi vifs, que le malheureux Thibault ſe vit obligé de le conſoler. Ce Prince crut qu'un ſecond hymen & l'eſpoir d'avoir un héritier diſſiperoit le trouble qui l'agitoit, & ſachant bien que ſon gendre ne prendroit jamais d'autre engagement, il ſe remaria, & fut aſſez heureux au bout d'un an pour avoir un fils ; cependant ſes remords & ſa douleur ne ceſſerent pas pour cela. Sa fille revenoit ſans ceſſe à ſa mémoire, & la vue de Thibault, qui étoit accablé d'une langueur mortelle, augmentoit encore ſon déſeſpoir.

Ils paſſerent près de neuf ans dans cette

ſituation, au bout deſquels le Comte étant devenu veuf une ſeconde fois, prit la réſolution de ſe croiſer avec ſon gendre & ſon fils malgré ſon adoleſcence, & de faire le voyage de la Terre-Sainte, eſpérant expier ſon crime par cette dévotion.

Thibault, qui crut trouver une occaſion de mourir glorieuſement en combattant pour la foi, ſaiſit avidement cette propoſition. Tout fut bientôt prêt pour leur voyage; & le Comte de Ponthieu ayant laiſſé le gouvernement de ſes Etats en des mains fidelles, ils partirent & arriverent heureuſement à Jéruſalem.

Le Comte & Thibault s'engagerent pour un an au ſervice du temple, & dans cet eſpace de tems ayant trouvé à ſignaler leur zele & leur valeur, ils firent des actions d'une mémoire éternelle, & les infideles ſentirent ſouvent la force de leurs bras, & l'ardeur de leur foi.

L'année étant écoulée, & leurs vœux accomplis, ils s'embarquerent à Acre pour repaſſer en France. Les vents leur furent favorables quelques jours; mais une tempête des plus violentes ayant ſuccédé au calme, ils ſe virent battus des vents & des flots avec une telle impétuoſité, qu'ils n'attendoient plus que la mort, lorſque le vaiſſeau fut jetté ſur les côtes d'Almérie, terre apartenant aux infideles. Il fut bientôt entouré des barques & des brigantins des Sarrazins; & comme le vaiſſeau étoit hors d'état de remettre en mer, il l'étoit encore moins de ſe défendre.

Le Comte de Ponthieu, le jeune Prince ſon fils & Thibault furent faits priſonniers, & menés dans les cachots. Tous les Chrétiens de leur bord furent traités de la même ſorte : ainſi chargés de fers, ils ne ſortirent d'un péril que pour rentrer dans un autre qui leur annonçoit une mort inévitable. Ces héros s'y préparerent avec une réſolution digne de leur courage & de leurs malheurs.

Les infideles cependant voulurent leur laiſſer la vie juſqu'au jour où l'on célébroit la naiſſance du Sultan d'Almérie leur Souverain, l'uſage de ce pays étant de ſacrifier les criminels ou les Chrétiens dans cette fête pour marque de réjouiſſance.

Ce moment arriva, & les ayant fait tirer au ſort pour ſavoir celui qui périroit le premier, il tomba ſur le Comte de Ponthieu. Son fils & Thibault vouloient être préférés ; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut de le ſuivre juſqu'au lieu de ſon ſuplice, & d'attendre leur tour.

Toute la Cour du Sultan étoit aſſemblée pour voir ce ſpectacle ; il y étoit préſent lui-même avec la Sultane Reine ſon épouſe, dont l'extrême beauté attiroit les yeux des infideles, lorſqu'ils en furent détournés par l'arrivée des illuſtres victimes qu'on alloit leur ſacrifier ; mais cette Reine, dont l'ame étoit auſſi parfaite que le corps, fut ſurpriſe de l'air majeſtueux du Comte de Ponthieu, qu'elle ne voyoit encore que de loin : ſa vieilleſſe vénérable, & le mépris qu'il ſembloit faire de la rigueur de ſon ſort, la contraignirent à commander qu'on le fît apro-

cher d'elle. Comme il étoit étranger, elle baissa son voile, la coutume des femmes de ce pays n'étant pas de se laisser voir à d'autres qu'aux Sarrazins.

A mesure qu'il avançoit, elle se sentit agitée d'un mouvement de tendresse, qu'elle n'attribua d'abord qu'à la pitié; mais ayant envisagé le Comte avec attention, elle connut la cause de ses mouvemens secrets, & faisant effort pour se contraindre, elle demanda au Comte qui il étoit, d'où il venoit, & par quelle aventure il étoit pris?

La douceur de cette voix porta jusqu'au fond du cœur du Comte, & par un mouvement, dont il ne fut pas le maître, il lui répondit sans hésiter qu'il étoit François, & de la Souveraineté de Ponthieu. Etes-vous seul ici, lui demanda la Reine? J'ai deux compagnons de mon infortune, lui dit-il, Madame: l'un est mon gendre, & l'autre mon fils. Qu'on les fasse venir, ajouta la Sultane. Comme ils avoient suivi le Comte, on les eut bientôt amenés.

Cette belle Reine les examina avec attention, & ne croyant pas se tromper dans ses conjectures, elle ordonna qu'on suspendît le sacrifice, & courut de son trône à celui du Sultan, & se jettant à ses pieds: Seigneur, lui dit-elle, si jamais j'ai eu le bonheur de te plaire, & si je puis compter sur ton amour, accorde-moi la vie de ces trois esclaves; ils sont de mon pays; la pitié m'intéresse pour eux, & j'espere que ta clémence sera récompensée par le mérite de ceux que je vais attacher à ton service.

Le Sultan qui l'adoroit, la releva tendrement. Vous êtes maîtreſſe de mon ſort, Madame, lui dit-il, comment ne vous la rendrois-je pas de ces étrangers ? Diſpoſez-en, je vous les donne ſans me réſerver nul droit ſur eux. La Sultane le remercia, & retournant vers ces illuſtres captifs, elle leur annonça leur grace, & ne voulant pas être témoin du reſte de la fête, elle leur ordonna de la ſuivre dans ſon apartement.

Alors ſe voyant ſeule avec eux, elle fit un nouvel effort pour cacher le trouble de ſon ame; & prenant un air de fierté, que ſa majeſté naturelle augmentoit encore: je vous ai ſauvé la vie, leur dit-elle, & vous pouvez juger que celle qui donne des preuves d'un ſemblable pouvoir, peut avoir l'autorité de vous remettre dans le même péril : ainſi donc, ſongez à ſatisfaire ma curioſité ſur toutes vos aventures, ſans m'en rien déguiſer. Je vous donne juſqu'à demain pour vous y préparer ; je veux ſavoir vos noms, votre naiſſance, & quel étrange accident vous a conduits ici. Si vous êtes ſinceres, attendez tout de mes bontés.

Thibault, qui n'avoit oſé lever les yeux ſur elle tout le tems qu'ils avoient été devant le Sultan, cherchoit par des regards perçans à démêler, ſous le voile qui la cachoit, des traits dont la beauté ne laiſſoit pas d'éclater; malgré cet obſtacle, la gaze en étoit ſi déliée, que tant de charmes ne pouvoient pas manquer de le pénétrer. Il ſentit ſon cœur ému, & cette Princeſſe excita dans ſon ame des mouvemens qui lui avoient été inconnus

depuis la mort de ſa malheureuſe épouſe. Attendri malgré lui, & plein du reſpect que lui inſpiroit cette belle Sultane, il ſe jetta à ſes pieds : pour moi, lui dit-il, Madame, ce ne ſera point la crainte de la mort qui me fera conter mes malheurs ; comme ils ſont d'une nature à ne trouver jamais de ſoulagement, s'il m'étoit permis d'abréger ma vie, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour la terminer, bien loin de la prolonger. Votre pitié nous l'a ſauvée, & ſi le triſte récit de nos aventures peut marquer notre reconnoiſſance, ſoyez aſſurée de notre ſincérité.

La fermeté de la Reine eut peine à tenir contre un diſcours ſi touchant ; mais faiſant un nouvel effort : levez-vous, dit-elle, votre ſort me touche, & m'intéreſſe plus que vous ne penſez : le Sultan va bientôt paroître, retirez-vous ; il ne vous manquera rien ; remettez-vous de vos craintes & de vos fatigues, demain vous recevrez mes ordres.

A ces mots ayant apellé un eſclave en qui elle avoit mis toute ſa confiance : Saïde, lui dit-elle, conduiſez-les, & faites ce que je vous ai dit. Alors leur ayant fait ſigne de ſe retirer, ils lui obéirent & ſuivirent l'eſclave. En ſortant ils entendirent ſoupirer la Reine, ils ſoupirerent auſſi ; & Thibault, qui s'éloignoit d'elle à regret, s'étant retourné pour la voir encore, apercevant qu'elle portoit un mouchoir ſur ſes yeux pour eſſuyer ſes larmes, ne put retenir les ſiennes.

Saïde les conduiſit dans un petit appartement qui rendoit derriere celui de la Reine : il étoit compoſé de trois pieces, au bout

deſquelles étoit une galerie voutée, où l'on ſerroit les fruits qu'on préſentoit chaque jour à la table de la Sultane. Voilà, leur dit Saïde, le ſeul ſervice auquel la Reine veut vous occuper; elle n'auroit pu vous mettre auſſi commodément, ſans vous donner un emploi qui vous aprochât de ſa perſonne; ainſi vous aurez ſoin de ces fruits, de les arranger avec art dans les corbeilles deſtinées à cet uſage, & de les lui préſenter à ſes repas. Sous ce prétexte vous pouvez occuper cet apartement, & être ſervis par des eſclaves commandés pour cela. Ils ſeront ſoumis à vos ordres, & vous ne le ſerez qu'à ceux du Sultan & de la Sultane. Voilà ce que la Reine m'a commandé de vous dire. A ces mots elle les quitta, & les laiſſa dans une ſurpriſe incroyable de tout ce qu'ils voyoient.

Lorſqu'ils furent ſans témoins, Thibault, qui ne pouvoit plus renfermer en lui-même la foule des différentes penſées qui s'offroient à ſon eſprit, s'aprocha du Comte, & l'embraſſant tendrement : quelle femme, lui dit-il, Seigneur ! quelle femme eſt donc cette Reine ! par quel miracle regne-t-elle ſur des barbares? Eh quels ſervices lui avons-nous rendus pour mériter des ſoins ſi généreux ? Ah ! Seigneur, que ſa pitié me touche, & que je la trouve dangereuſe ! Ah ! ma chere Princeſſe, ajouta-t-il, vous ſeule excitiez autrefois tous les mouvemens que je ſens dans mon ame.

J'ignore, répondit le Comte, quel ſera notre ſort, & les deſſeins de cette Reine. Ses bontés ne m'agitent pas de la même ſorte

que vous ; vous êtes jeune, & votre cœur conſerve un fond de tendreſſe qui le peut porter à des mouvemens plus impétueux que les miens ; cependant je vous avoue que j'ai ſenti pour elle les entrailles d'un pere, & que mille fois, en l'écoutant, ma fille eſt revenue à ma mémoire. Voilà mes ſentimens ; je les dévelope mieux que vous ne faites les vôtres, & je crains bien, mon cher Thibault, que vous ne perdiez doublement votre liberté dans ces lieux. Thibault ne répondit qu'en ſoupirant, & comme on vint les ſervir, il fallut ceſſer un entretien qui ne demandoit pas de témoins.

La Reine cependant, que les aventures de cette journée intéreſſoient trop pour être tranquille, ne fut pas plutôt ſeule avec ſa chere Saïde, que, s'abandonnant aux tranſports qu'elle avoit cachés avec tant de ſoin, ſon beau viſage fut baigné de larmes trop long-tems retenues.

Saïde, étonnée de cet excès de douleur, s'étant miſe à ſes pieds, & lui prenant les mains : hé ! quels ſont vos malheurs, Madame, lui dit-elle ? Ces étrangers ſont-ils venus pour troubler la tranquillité dont vous commenciez à jouir ? Vous m'avez toujours honorée de votre confiance, ne puis-je ſavoir aujourd'hui la cauſe de vos pleurs ?

Ah ! ma chere Saïde, lui dit la Reine, ne te trompe point à mes larmes ; la joie, l'amour, la nature & la crainte me les font répandre, bien plus que la douleur. Cet époux ſi cher, dont je t'ai parlé tous les jours, eſt un de ces captifs à qui je viens de

sauver la vie : l'autre est mon pere, & le plus jeune des trois est mon frere. L'horreur d'avoir vu mon pere exposé au suplice pour le divertissement d'un peuple dont je suis la Reine, m'a pénétrée de la douleur la plus vive, & je ne comprends pas comment je n'ai pas perdu la raison une seconde fois : mon époux destiné au même sort, sa mélancolie, l'état soumis où je l'ai vu devant moi, les regards pleins d'amour, & dont un seul faisoit autrefois tout le bonheur de ma vie, ont déchiré mon ame dans les endroits les plus sensibles. Je n'ai osé me découvrir ; je veux même savoir leurs sentimens avant que de le faire, & l'effort que je me suis fait par cet excès de prudence, cause à présent les pleurs que tu me vois répandre. Garde mon secret, ma chere Saïde, & ne m'expose point à trembler encore pour des jours où les miens sont attachés.

Ne doutez point de ma fidélité, Madame, lui répondit-elle, elle est inviolable ; ma religion, vos bontés que j'ai si souvent éprouvées, la confiance dont vous m'honorez, m'attache à vous jusqu'au tombeau. Ces assurances firent plaisir à la Reine, & elles prirent ensemble des mesures pour être en liberté d'entretenir le lendemain les illustres esclaves.

Le Sultan qui se fit entendre, contraignit cette Princesse à finir une conversation si intéressante. Ce Prince, qui n'avoit pour tout défaut que d'être Sarrazin, l'aborda avec cet air content que donne le plaisir d'en avoir fait. Hé bien, Madame, lui dit-il, avez-vous

quelque ſujet de douter de mon amour ? & puis-je me flatter que ce que je viens de faire détruira la triſteſſe qui trouble depuis ſi long-tems votre repos & mon bonheur ? Je vous dois tout, Seigneur, lui dit la Sultane, & je ne vais m'attacher qu'à vous marquer ma reconnoiſſance.

Le Sultan, charmé d'avoir trouvé une occaſion de lui plaire, l'entretint encore quelque tems de ſa paſſion ; après quoi il l'inſtruiſit qu'il ſortoit du Conſeil, où l'on avoit pris la réſolution de s'oposer fortement aux irruptions qu'un Prince de ſes voiſins faiſoit dans ſes Etats, & que la guerre alloit être déclarée dans les formes. Cette nouvelle fit naître une penſée à la Reine, qui lui réuſſit ; & voulant profiter de la diſpoſition où étoit le Sultan de lui tout accorder, le ciel, lui dit-elle, me favoriſe d'une façon extraordinaire, en me donnant un moyen de reconnoître vos bontés.

Un des captifs, Seigneur, dont vous m'avez fait préſent, eſt le plus brave homme de ſon tems, & je ſuis aſſurée de la victoire, ſi vous lui donnez la liberté de combattre vos ennemis. Le Sultan lui opoſa la différence des religions, & le peu d'aſſurance qu'il pourroit prendre ſur la fidélité d'un Chrétien. Je vous en réponds, lui dit la Reine avec précipitation ; je vous ſervirai de gage de ſa foi, & pour vous en mieux aſſurer, je garderai les deux autres captifs qui lui ſont extrêmement chers, pour ôtage de la parole que je vous donne.

Le Sultan lui accorda ce qu'elle deman-

doit avec tant d'ardeur, la laiſſant maîtreſſe abſolue de faire ce qu'elle voudroit, & ſe retira dans ſon apartement bien plus ſenſible à la joie de lui pouvoir prouver ſon amour, qu'il n'étoit inquiet du ſuccès de la guerre. Cette belle Reine paſſa la nuit dans des mouvemens bien différens. L'amour avoit repris de nouvelles forces ; la nature, qui s'étoit quelquefois révoltée par le ſouvenir de l'horreur du ſuplice où elle avoit été expoſée, reprenoit ſon empire, & elle n'étoit occupée que de la crainte de n'être pas aſſez aimée pour être reconnue avec joie.

Les Comtes de Ponthieu & de Saint-Paul n'eurent pas une nuit plus tranquille. Thibault ſe ſentoit agité par le trouble que donne un amour naiſſant ; il s'en faiſoit un crime, & ne ſe trouvoit moins coupable que lorſque ſon imagination lui rapelloit le port, la taille & le ſon de la voix de la Princeſſe de Ponthieu : il lui trouvoit tant de reſſemblance avec la Reine, qu'il n'accuſoit que cette conformité de la vivacité de ſes ſentimens.

Le Comte de Ponthieu étoit dans le même embarras ſur les ſiens, quoiqu'il fût bien aſſuré que l'amour ne les cauſoit pas. Perſuadé d'avoir donné la mort à ſa malheureuſe fille, il ne s'imaginoit pas que nul miracle l'eût pu ſauver. Cependant la tendreſſe que la Sultane lui avoit inſpirée étoit ſi conforme à celle qu'il avoit pour ſon fils, que ſon étonnement étoit inconcevable. Ils paſſerent la nuit dans ces différentes occupations, & le jour qui parut leur en preſcrivant d'autres, ils ſe leverent, & ſe mirent à

préparer les fruits de la Reine, en attendant ſes ordres.

Ils ne furent pas long-tems ſans les recevoir. La fidelle Saïde vint leur dire que la Sultane les demandoit, & qu'ils aportaſſent les corbeilles. Ce commandement fut promptement exécuté, les mouvemens ſecrets qui les agitoient leur donnant une impatience de la revoir, qui animoit juſqu'à leurs moindres actions.

Saïde les introduiſit près d'elle, & les corbeilles ayant été portées ſur une table d'albâtre, la Sultane à demi-couchée ſur un riche ſopha, vêtue elle-même d'une magnificence incroyable, éclatante d'un nombre infini de diamans, & ſon voile ne cachant qu'une partie de ſon viſage, après avoir examiné ces eſclaves un moment: hé bien, leur dit-elle, êtes-vous prêts à me ſatisfaire? Il ſeroit inutile de me rien cacher, je ſais déja qui vous êtes. Parlez, Comte de Ponthieu, dit-elle en s'adreſſant à lui, & m'aprenez par quelle aventure vous êtes dans ces lieux.

Le Comte fut extrêmement ſurpris de s'entendre nommer, & voyant qu'il n'étoit pas queſtion de feindre, il conta ſon hiſtoire avec ſincérité; mais lorſqu'il fut à celle de ſa fille, ſes ſanglots interrompirent mille fois ſon récit: il n'en oublia nulle circonſtance, & avoua le crime qu'il avoit commis en lui donnant la mort; mais hélas! ajouta-t-il, de combien de remords n'ai-je pas été déchiré depuis ce funeſte jour! toute ma tendreſſe s'eſt renouvellée avec plus de force

que jamais, & j'ai ſouhaité cent fois que cette Princeſſe revînt au jour pour être témoin de l'excès de ma douleur. Alors il lui dit les vœux qu'ils avoient faits, leur voyage à Jéruſalem, leur retour, la tempête, leur eſclavage, & la mort à laquelle ils avoient été deſtinés.

Voilà, Madame, continua-t-il, un récit fidele de nos malheurs, & malgré leur excès, ils ſont bien adoucis par l'intérêt que votre bonté vous y fait prendre. En effet, la Sultane étoit baignée de pleurs; elle fut même quelque tems ſans pouvoir parler.

Je ne le cache point, dit-elle; enfin votre récit m'a vivement touchée, & je plains extrêmement la Princeſſe de Ponthieu: elle étoit jeune, la raiſon auroit pu lui revenir, & le généreux procédé de ſon époux l'auroit ſans doute ramenée à ſon devoir. Vous avez reçu du ciel le châtiment de votre cruauté, il n'eſt plus tems de vous la reprocher; mais de quel œil verriez-vous cette Princeſſe, ſi, par un miracle que je ne conçois pas, elle avoit évité la mort? Ah! s'écria le Comte, comme un pere qui ne voudroit employer ſa vie qu'à rendre la ſienne heureuſe & fortunée. Et vous, dit-elle à Thibault, qu'elle vit tout couvert de larmes, cette épouſe vous ſeroit-elle encore chere? lui pardonneriez-vous ſes égaremens? lui rendriez-vous un cœur ſenſible & tendre? enfin l'aimeriez-vous encore? N'en doutez point, Madame, lui dit-il avec une voix entrecoupée de ſoupirs, ſa préſence ſeule pourroit faire mon bonheur.

Recevez-la donc, lui dit-elle alors en ſe jettant dans ſes bras, & levant tout-à-fait ſon voile. Vous la voyez cette épouſe infortunée ; c'eſt cette fille, ajouta-t-elle, en courant à ſon pere, qui vous a coûté tant de pleurs ; reconnoiſſez-la, Seigneur, & que ſa vue ne puiſſe diſſiper la tendreſſe que vous venez de lui marquer ne la connoiſſant pas.

Qui peut bien exprimer la joie & l'étonnement de ces illuſtres perſonnes ! Leurs yeux ſe deſſillerent, leurs mouvemens ſecrets ſe développerent, ils la reconnurent pour épouſe & pour fille. Thibault étoit à ſes pieds en lui baiſant les mains qu'il arroſoit de ſes larmes ; tandis que le Comte la preſſoit dans ſes bras ſans pouvoir dire autre choſe que ma fille, ma chere fille. Le jeune Prince baiſoit ſa robe, & Saïde, attentive à ce touchant ſpectacle, ne pouvoit retenir ſes pleurs.

Enfin la ſurpriſe ayant ceſſé, ce langage muet fit place à tout ce que l'amour & la nature peuvent inſpirer de plus tendre. La belle Reine embraſſa encore Thibault, & lui marqua un retour de tendreſſe ſi parfait, que la ſienne reprit ſa premiere force, & s'offrit à ſon cœur avec les charmes de la nouveauté ; la Reine fit treve à ſes touchantes careſſes pour les partager avec le jeune Prince de Ponthieu, qui ne ceſſoit point d'embraſſer ſes genoux : elle le prit entre ſes bras, & quoiqu'elle ne le connût que par le récit que ſon pere venoit de faire, ſa jeuneſſe & ſa beauté l'avoient intéreſſée pour lui du premier jour.

Après

Après avoir ſatisfait à ces premiers tranſports, il eſt tems, dit la Sultane, de vous inſtruire de mes aventures. Le Sultan eſt occupé aux préparatifs de la guerre qu'il eſt obligé de ſoutenir, & nous avons la liberté de nous entretenir ſans crainte d'être interrompus. Alors les ayant fait aſſeoir, & Saïde s'étant miſe en dehors du cabinet pour avertir en cas que quelqu'un de ſuſpect parût, la belle Reine commença ſon diſcours en ces termes, en s'adreſſant au Comte de Ponthieu.

Je ne veux point vous rapeller la cauſe de ma mort : elle vous a été trop ſenſible, & la perte de ma raiſon trop connue, pour remettre devant vos yeux de ſi triſtes objets. Je vous dirai ſeulement que j'ai bien connu depuis que l'excès de mon amour avoit fait ſeul le trouble de mon eſprit, & que, prévenue de l'idée de n'être plus digne de celui de mon époux, m'imaginant le voir ſans ceſſe me reprocher mon malheur, & chercher à ſe défaire de moi, la raiſon m'avoit abandonnée au point de ſouhaiter ſa mort, comme le ſeul moyen de me rendre le repos.

J'étois ſi fort remplie de cette penſée, que j'écoutai l'arrêt de ma mort comme un coup qui venoit de lui ; le trouble de mon eſprit m'empêcha de ſentir l'horreur de mon ſuplice, & vous pouvez vous ſouvenir, Seigneur, que je ne fis nul effort pour m'en garantir, étant dans une eſpece d'anéantiſſement qui tenoit plus de l'imbécillité que de l'étonnement. J'ignore quelle route & quel

chemin put prendre mon funeſte vaiſſeau, & combien d'heures il mit à faire ſon trajet.

Je ſais ſeulement que je me trouvai dans un vaiſſeau véritable, au milieu de quantité de gens inconnus, empreſſés à me faire revenir; mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt la raiſon & la mémoire qui me revinrent à l'inſtant, ſoit que ce fût un effet ordinaire aux aproches de la mort, ſoit une propriété des flots, ou, pour en mieux juger, un ouvrage de la providence.

Tout ce que j'avois fait, dit & penſé, revint à mon eſprit, & je me trouvai ſi coupable envers vous & mon époux, que le premier ſigne de vie que je donnai à mes libérateurs, fut une abondance de pleurs ſi exceſſive, que je penſai en être ſuffoquée; elle fut d'autant plus violente, que je n'avois pas verſé une larme depuis notre retour à Ponthieu. On prit tant de ſoin de moi, & on me fit tant de remedes, que ſans faire ceſſer ma douleur, on ne craignit plus pour ma vie.

Les gens du vaiſſeau avoient mis près de moi une jeune fille extrêmement aimable; ſon attachement à me ſoigner étoit ſi grand, que je ne pus me diſpenſer d'y faire attention. Comme c'étoit la ſeule femme qu'il y eût avec ces gens, je ne pouvois prendre confiance qu'en elle.

Lorſqu'elle me vit plus tranquille, elle m'aprit que nous étions avec des marchands Flamands qui alloient trafiquer au Levant; qu'ayant vu flotter mon extraordinaire tombeau, l'eſpoir d'y trouver de quoi s'enrichir

les avoit portés à s'en ſaiſir ; qu'ils l'avoient tiré à bord de leur vaiſſeau, & que l'ayant ouvert, ils avoient été ſurpris de n'y voir qu'une femme richement vêtue ; qu'ils m'avoient d'abord crue morte, étant extrêmement enflée ; mais que m'ayant miſe au grand air, une eſpece de mouvement du côté du cœur leur ayant donné l'eſpoir de me ſecourir, ils avoient employé tous les remedes propres à me ſauver la vie ; qu'y étant parvenus, & ayant découvert en moi quelque beauté, ils avoient formé le deſſein de tirer de la perte de ma liberté de quoi ſe conſoler de n'avoir trouvé que moi dans le tonneau.

C'eſt dans cette intention, ajouta cette jeune fille, que nous voguons pour arriver à Almérie, où ces marchands prétendent vous vendre au Sultan qui y regne. Il y a ſix mois qu'ils m'ont enlevée ſur les côtes de France, mon pays natal, dans le même deſſein ; mais je prévois, Madame, que votre beauté me garantira d'être expoſée aux deſirs du Sultan : cependant, comme il m'eſt impoſſible d'éviter l'eſclavage, j'oſe vous ſuplier de ne pas ſouffrir qu'on me ſépare de vous. Le Sultan d'Almérie vous achetera ſans doute : faites qu'il m'achete avec vous, & que je ne porte des chaînes que de vos mains.

Je fus touchée de cette priere, & me trouvant fort ſoulagée d'avoir une Françoiſe avec moi, je lui promis que, quel que fût mon ſort, elle le partageroit : mais ce qu'elle venoit de me dire me donnant de l'inquiétude, je fis prier le principal du vaiſſeau de me venir parler.

Je commençai par le remercier du secours qu'il m'avoit donné, & voulant l'engager par l'espoir de la récompense, je l'assurai qu'elle seroit au-dessus de ses espérances, s'il vouloit me mettre sur les côtes de France. Il me répondit qu'il ne doutoit pas de ma générosité, ni que je ne fusse une personne assez considérable pour le bien payer du service qu'il m'avoit rendu ; mais qu'il n'étoit pas le maître de suivre son inclination en faisant ce que je souhaitois ; qu'il devoit compte de tout à ses compagnons ; qu'ils avoient résolu de me vendre, avec la jeune Françoise, au Sultan d'Almérie ; que c'étoit un gain sûr pour eux, au lieu que l'effet de mes promesses leur paroîtroit incertain ; & sans vouloir m'écouter davantage, il fut rejoindre ses compagnons.

Il me fut impossible de le faire changer de sentiment, & je me vis contrainte de m'abandonner à ma destinée. A mesure que ma raison se rétablissoit, ma tendresse pour mon cher Prince reprenoit son empire. Je sentis mes malheurs dans toute leur étendue, & mon désespoir n'auroit peut-être point eu de bornes sans les discours sages & consolans de ma jeune compagne. Malgré ses soins je tombai dans une langueur qui effraya les marchands, dans la crainte que je ne perdisse l'éclat dont ils prétendoient tirer leur profit. Ils aborderent à Almérie, & se hâterent de nous conduire au Sultan. Comme il étoit accoutumé au trafic de ces gens-là, il les reçut parfaitement bien, & parut si content de leur prise, qu'il nous acheta,

Saïde & moi, le double plus qu'ils n'avoient eſpéré.

Nous fûmes conduites dans le palais des femmes du Sultan. Il vint bientôt nous y trouver, & j'eus le malheur de lui plaire d'une façon ſi extraordinaire, qu'il ſembla que ce Prince regardât comme une affaire d'Etat de ſe faire aimer de moi, & de me tirer de ma mélancolie.

J'apelle malheur ce qui auroit fait la félicité d'une autre : car je dois au Sultan cette juſtice, qu'il eſt plein de mérite, & poſſede des vertus héroïques ; mais j'étois Chrétienne, & prévenue d'une paſſion qui ne laiſſoit point de place dans mon cœur : ainſi je regardois ſes ſoins comme le plus grand de mes malheurs. Ce Prince voyant mon attachement pour Saïde, me la donna, (Saïde eſt un nom que je lui ai fait prendre pour cacher le ſien,) & il me ſépara du reſte de ſes femmes, en me faiſant ſervir en Reine.

Tous ces honneurs redoubloient ma peine ; cependant la ſoumiſſion du Sultan me fit eſpérer que, puiſqu'il n'employoit pas la force pour me ſoumettre à ſes volontés, le tems le guériroit, & que quelque nouvel objet le détourneroit de ſa paſſion. Je me trompois, ſon amour augmenta tous les jours, & quelles que fuſſent mes rigueurs, le même reſpect accompagna ſes actions.

J'avois une entiere confiance en Saïde ; je lui contai mes malheurs, & lui marquois la répugnance que j'avois à recevoir les ſoins du Sultan : mais enfin ce Prince, accablé des murmures de ſes ſujets, qui ne pouvoient

aprouver qu'il eût tant de considération pour une Chrétienne, sans la contraindre du moins à changer de religion, se résolut à me parler plus fortement qu'il n'avoit fait. Ma résistance avoit duré un an : il crut m'avoir assez marqué de respect en me laissant un tems si considérable.

Il vint donc me trouver un jour, & me voyant dans une tristesse extrême: Madame, me dit-il, c'est à regret que je me vois contraint de sortir des bornes que je m'étois prescrites pour toucher votre cœur ; mais il faut vous résoudre à recevoir ma foi, ou à changer de religion publiquement : tout mon pouvoir ne peut vous garantir des loix qui forcent les femmes qui sont renfermées dans ce palais à suivre la nôtre. Je vous adore, & quoique je dusse vous obliger à ce changement, je vous promets de ne vous y pas contraindre, si vous voulez recevoir la couronne que je vous offre. Mes sujets & toute ma Cour seront persuadés que vous vous serez rendue de notre religion, si vous voulez m'accepter pour époux, sans en vouloir de plus fortes preuves, & vous serez libre de suivre en secret celle que vous craignez de quitter. C'est le seul moyen de vous garantir de la fureur d'un peuple, qui ne respecte pas même son Souverain, quand il est animé. Je voudrois que mon amour & ma soumission vous engageassent à cette action, plutôt que la crainte ; mais j'espere que le tems amenera dans votre cœur les sentimens qui doivent faire ma félicité & votre bonheur.

Je ne pus retenir mes larmes au diſcours du Sultan. L'alternative me parut terrible : eſt-il poſſible, Seigneur, lui répondis-je, que de tant de beautés qui vous ſont ſoumiſes, vous n'en trouviez point qui ſoient plus dignes que moi de l'honneur que vous voulez me faire ? Si vous ne vous étiez pas attaché à moi, vos ſujets m'auroient ignorée. Conſidérez, Seigneur, quelle gloire ce ſeroit pour vous de vaincre votre amour, & de me faciliter les moyens de revoir mon pays. Quelle peut être votre félicité de vivre avec une femme que la force & la crainte vous auront ſoumiſe, & qui paſſera la ſienne à regretter ſes parens & ſa liberté ?

Le Sultan ſourit à ces paroles. On voit bien, dit-il, que vous ignorez votre ſort. Vous êtes ici pour jamais ; lorſqu'on y eſt entré une fois, l'eſpoir d'en ſortir eſt abſolument interdit : ainſi, Madame, vous me devez quelque reconnoiſſance du reſpect que je vous ai conſervé, étant le maître de votre deſtinée.

Je le priai de me donner trois jours pour lui rendre réponſe : il me les accorda ; je les paſſai en prieres ; mais enfin me voyant ſans ſecours, & ſans nul eſpoir de revoir ma patrie, que ma mort y étoit crue certaine, & que je n'avois nul moyen de vous donner de mes nouvelles ; perſuadée d'ailleurs que, puiſque vous m'aviez voulu ôter la vie, vous ne voudriez rien employer pour me ravoir, je me regardai comme une perſonne abandonnée ſans reſſource, & la facilité de ſuivre

en ſecret ma religion, me fit réſoudre à me rendre aux perſuaſions du Sultan.

Il revint au bout de trois jours, & je lui dis que s'il me vouloit jurer de ne me jamais contraindre d'abjurer ma foi, j'étois prête à lui donner ma main. Sa joie fut inconcevable, & quoiqu'il vît bien que je ne me rendois que par l'impoſſibilité de faire autrement, il m'aſſura qu'il m'en avoit obligation, & me fit un ſerment ſacré dans ſa loi de me laiſſer en ſecret le libre exercice de la mienne, à condition que je me cacherois avec ſoin.

Cette nouvelle fut bientôt publiée dans Almérie, & deſtinée toujours à faire des infidélités forcées, je fus couronnée & proclamée Sultane Reine avec une magnificence qui auroit ébloui toute autre que la Princeſſe de Ponthieu. Pendant cette cérémonie l'image de Thibault ne me quitta point; je lui parlois; je lui demandois pardon; enfin j'étois ſi éperdue, que Saïde m'a dit depuis que j'avois plutôt l'air d'une ſtatue, que d'une perſonne vivante.

Pour vous, Seigneur, je vous reprochai ſouvent une cruauté, qui m'avoit conduite dans le précipice où je me trouvois; il ne s'eſt point paſſé de jour, depuis neuf ans que je ſuis unie au Sultan, que je n'aie verſé un torrent de larmes, & que je n'aie parlé de mon cher Prince avec la fidelle Saïde.

Le Sultan m'a tenu parole: toute ſa Cour me croit renégate; lui ſeul ſait la vérité; ſans me reprocher ma triſteſſe, il ne s'eſt occupé qu'à la diſſiper. Le même reſpect & la même

complaisance ont toujours accompagné ses actions, & vous avez été témoins de mon pouvoir sur lui par votre vie qu'il m'accorda sans hésiter. Je vous reconnus aussi-tôt que je vous vis, & je me serois fait connoître à vous dès hier, si je n'eusse voulu m'assurer que vous m'aimiez encore.

Voilà, continua la Sultane, la vie de cette infortunée : mais ce n'est pas encore assez, mon cher Prince, ajouta-t-elle, en s'adressant à Thibault, il faut, pour vous rendre votre femme & votre liberté, que j'expose vos jours à de nouveaux dangers. Parlez, vous sentez-vous capable de combattre pour m'arracher des bras d'un rival puissant & redoutable, & votre amour secondera-t-il votre valeur ? Pouvez-vous en douter sans m'offenser, lui répondit-il, & ne suffit-il pas que vous soyiez le prix du combat pour m'animer d'un courage invincible ? Princesse, continua-t-il, je vous jure, par le plaisir que j'eus de vous obtenir d'un pere, par la félicité que j'ai goûtée d'être aimé de vous, par mes malheurs, & par la joie que je ressens de vous revoir, que je ne vous ai jamais aimée plus tendrement que je vous aime : ainsi donc ne craignez point de vous expliquer, & disposez en Souveraine de mon bras & de ma vie.

La Sultane fut charmée d'une si tendre assurance, & n'ayant point de témoins suspects, elle embrassa encore ce cher époux ; elle lui dit ensuite ce qu'elle avoit avancé au Sultan. Il est de la derniere importance, ajouta-t-elle, que vous attiriez sa confiance

par de grands ſervices, afin que mes deſſeins en réuſſiſſent mieux. Le Sultan a déja perdu pluſieurs batailles par l'ignorance de ſes Chefs, & ſi vous combattez pour lui, je ne doute point de la victoire. Lorſqu'il vous verra les armes à la main, il ne pourra vous refuſer ſon eſtime, & c'eſt alors que je pourrai exécuter ce que j'ai projetté.

Le Comte & Thibault aprouverent ce que la Reine avoit fait. Ce jeune Prince la pria de faire enſorte qu'il accompagnât ſon beau-frere à l'armée; mais cette Princeſſe lui dit qu'elle ne pouvoit ſatisfaire ſon courage héroïque, ayant promis au Sultan de le garder avec ſon pere pour ôtage de la fidélité de Thibault.

Après s'être encore entretenus long-tems, la Sultane les fit retirer, ne voulant pas que le Sultan les vît avec elle. Ce Prince ne tarda pas à la venir trouver, & lui ayant demandé ſi ſon brave captif étoit d'accord de ſes intentions: oui, Seigneur; lui dit-elle, il brûle de te marquer ſon zèle, & de reconnoître, par ſes ſervices, les obligations que je lui ai dit que je t'avois.

Le Sultan la pria de les faire venir tous trois. Ils vinrent, & ce Prince, qui ne les avoit preſque pas regardés, fut charmé de leur bonne mine. La vieilleſſe du Comte lui inſpira de la vénération: la beauté du jeune Prince lui donna de l'admiration; mais Thibault, dont le port noble, aiſé & rempli de graces, accompagnées d'une beauté mâle, qui inſpiroit à la fois l'amour & le reſpect, fit naître dans ſon cœur une eſtime particuliere.

La Sultane, lui dit-il, qui vous a ſauvé la vie par un excès de zele pour moi, & d'eſtime pour vous, veut que vous l'expoſiez pour mon ſervice; votre air me donne une confiance entiere: ainſi préparez-vous à partir après demain. Je vous ai fait agréer dans mon Conſeil pour Chef de mon armée. Mes ſujets ſont ſi fatigués de leurs pertes, qu'ils ne trouvent point étrange que je cherche à les réparer par des moyens extraordinaires; & tout Chrétien que vous êtes, mes ſoldats vous obéiront avec joie, ſi votre valeur ſeconde leur eſpérance.

Thibault aſſura ce Prince de ſon zele & de ſa fidélité: après cela il reçut du Sultan les inſtructions qui lui étoient néceſſaires; & s'étant retiré, il lui laiſſa la liberté de recevoir celles de la Sultane.

Il ne fut pas plutôt parti, que cette Princeſſe ſe tournant vers Thibault: vous allez combattre les infideles, lui dit-elle: cela s'accorde avec notre religion; mais, mon cher Prince, accordez auſſi mon repos avec votre courage; combattez pour vaincre, & non pas pour mourir: ſans ménager les ennemis, ménagez votre vie; c'eſt d'elle que dépend le bonheur de la mienne, & ſongez que je ne vous expoſe que pour vous mieux ſauver. Thibault la remercia de cette crainte obligeante, & lui promit de ne combattre que pour ſe mettre en état de la ſuivre.

Comme il étoit tems de ſe retirer, ils quitterent cette belle Reine. En rentrant dans leur apartement, Thibault trouva une veſte ſuperbe, & un ſabre garni de pierreries dont

le Sultan lui faiſoit préſent. Il s'en para dans le même moment, & fut au dîné de ce Prince, qui le vit avec plaiſir. Ils parlerent longtems des différentes façons de faire la guerre, & le Sultan trouva ſon captif ſi conſommé dans cet art, qu'il fut preſque aſſuré de la victoire; il le préſenta aux principaux de ſa Cour. Le reſte de cette journée, & celle du lendemain furent employées à faire la revue des troupes qui étoient dans Almérie. Comme c'étoit la veille du départ de Thibault, il fit demander à la Sultane, par Saïde, la liberté de lui dire adieu ſans témoins. La Reine, qui le ſouhaitoit autant que lui, mit cette entrevue à la nuit: ainſi lorſque tout fut tranquille dans le palais, Saïde introduiſit Thibault dans la chambre de la Sultane.

Ce fut-là que ces époux, plus amans que jamais, ſe renouvellerent les tendres aſſurances d'un amour éternel, & qu'oubliant le reſte du monde, ils s'abandonnerent au plaiſir de ſe revoir, & au doux eſpoir de ſe réunir pour jamais. Ils paſſerent une partie de la nuit dans cette agréable occupation, & le jour les y auroit ſurpris, ſi Saïde ne fût venue les avertir qu'il étoit tems de ſe ſéparer. La Sultane pleura beaucoup: Thibault fut extrêmement touché; mais la raiſon reprenant ſon empire, ils s'embraſſerent, & ſe dirent adieu, en priant le ciel de les rejoindre bientôt. Ce Prince fut conduit par les mêmes détours, & nul accident ne troubla la ſatisfaction qu'il venoit d'avoir.

Il ne fit pas plutôt jour, que Thibault, qui croyoit avancer ſon retour par la prompti-

tude de son départ, embrassa le Comte de Ponthieu & son beau-frere, & recommanda la Sultane au Comte, en le priant de la quitter le moins qu'il lui seroit possible; après quoi il se rendit auprès du Sultan pour recevoir ses derniers ordres, & partit avec une assurance qui lui présageoit une victoire certaine.

Pendant son absence la Sultane fit si bien par ses intrigues, qu'elle s'acquit une infinité de créatures, prêtes à tout entreprendre pour la servir dans l'occasion. Elle fit rendre aussi plusieurs services par leur entremise au Comte auprès du Sultan, qui étoit venu à l'aimer de façon, qu'il ne pouvoit se passer de lui. Le Comte étoit grand chasseur, & le Sultan avoit une passion violente pour cet exercice; ce qui faisoit que ce Prince mettoit le Comte de toutes ses parties. Les nouvelles qu'on recevoit coup sur coup des victoires que Thibault remportoit sur les ennemis, augmentoient encore la considération du Sultan pour ces deux captifs.

Trois mois s'écoulerent de cette sorte en intrigues du côté de la Reine, & en confiance de la part du Sultan; mais la joie fut complette par la nouvelle du gain d'une bataille décisive que Thibault avoit donnée aux ennemis; il les avoit taillés en pieces, tué leur Prince de sa main, & par cette victoire avoit conquis ses Etats, & repris ce qu'il avoit envahi au Sultan.

Ces actions éclatantes furent célébrées dans Almérie par des réjouissances extrêmes: on ne parloit que de la valeur & des

obligations qu'on avoit à l'invincible captif.

Pour lui, voyant qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre, il se hâta de mettre garnison dans les places conquises ; & ayant nommé par-tout des Gouverneurs fideles, il revint triomphant dans Almérie. Le Sultan le reçut comme son dieu tutélaire.

Ce que la Reine avoit prévu arriva. Le Sultan rendit la liberté à Thibault, & le pressa d'accepter la premiere charge de l'Empire en changeant de religion ; mais ce Prince lui fit entendre avec respect qu'il ne pouvoit profiter de ses bontés, en l'assurant que tant qu'il auroit besoin de lui, il resteroit à sa Cour. Ce refus, bien loin d'irriter le Sultan, lui donna encore plus d'estime pour lui, & cet illustre affranchi devint si considérable à la Cour d'Almérie, qu'il ne s'y faisoit plus rien que par ses avis.

La Sultane voyant réussir si bien son projet, mit la derniere main à son ouvrage ; elle feignit d'être grosse, & que l'air d'Almérie lui étoit contraire. Un Médecin renégat, qu'elle avoit gagné à force de bienfaits, assura le Sultan qu'il étoit dangereux pour la vie de la Reine de ne la pas faire changer de lieu. Ce Prince alarmé la pria de choisir l'endroit qui lui plairoit le plus de ses maisons de plaisance pour aller s'y rétablir. La Sultane lui en nomma une qui étoit sur les côtes, mais dont le chemin étoit par mer. Le Sultan fit promptement équiper une galere ; la Reine eut soin de la faire remplir de gens qui lui étoient dévoués.

Lorsque tout fut prêt, elle suplia le Sultan

de permettre qu'elle ſe fît accompagner du Chevalier François pour la ſûreté de ſa perſonne. Pour le Comte de Ponthieu & ſon fils, comme ils étoient à elle, elle n'eut pas beſoin de permiſſion pour les emmener. Le Sultan lui accorda tout, & elle s'embarqua avec ſon pere, ſon frere & ſon époux, emmenant auſſi un fils âgé de ſept ans qu'elle avoit eu du Sultan, & la fidelle Saïde, laiſſant à Almérie une fille encore à la mamelle.

Le ciel paroiſſant favoriſer leur deſſein, ils ne ſe virent pas plutôt avancés en mer, que nos guerriers, ſecondés des créatures de la Reine, contraignirent les forçats de ramer droit à Brindes, où ils arriverent heureuſement. La Princeſſe donna la liberté aux eſclaves Chrétiens qui étoient ſur la galere, & mit à leur place tous les Sarrazins, qu'elle renvoya au Sultan, avec ordre de lui remettre la lettre ſuivante.

LA PRINCESSE DE PONTHIEU au Sultan d'Almérie.

Si je n'avois eu que ta générosité à combattre, je t'aurois découvert la cauſe de ma fuite, perſuadée que tu l'aurois favoriſée plutôt que de l'empêcher; mais ton amour & ta religion étant des obſtacles invincibles, il m'a fallu employer la ruſe pour ſortir de ton Empire. Je ne te quitte point par un eſprit d'inconſtance. Je ſuis mon époux, mon pere & mon frere, qui ſont ces trois captifs dont tu m'avois accordé la vie. Mon époux ayant expoſé la ſienne

pour ta gloire, celle de ton Etat, & la sûreté de ta personne, m'a acquittée des obligations que je te dois. Je suis Chrétienne & Souveraine avant que d'être à toi ; ainsi tu vois à quoi mon rang & ma foi m'engagent. Je n'oublierai jamais l'honneur que tu m'as fait, & ma reconnoissance sera éternelle. Je te laisse ma fille, que son adolescence m'a forcée d'abandonner : regarde-la avec des yeux de pere. Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites, & prie le ciel avec ardeur qu'il te donne des lumieres divines qui manquent à tes vertus.

LA PRINCESSE DE PONTHIEU.

Le Sultan vit le retour de la galere, & reçut la lettre de la Princesse, pendant qu'elle continuoit sa route pour se rendre à Rome. Ce Prince sentit une douleur inconcevable à cette nouvelle. Son désespoir fut grand ; mais sa raison prenant le dessus, il chercha à se consoler, en donnant ses soins & sa tendresse à la Princesse sa fille.

Cependant nos illustres fugitifs arriverent à Rome, où le Pape les reçut avec des honneurs extraordinaires, & après avoir réconcilié la Princesse & Saïde à la foi Chrétienne, ils partirent comblés de présens & d'amitiés, & revinrent à Ponthieu, où la joie de les revoir avec la Princesse se peut mieux sentir qu'exprimer.

Le Comte de Ponthieu étant mort quelque tems après, son fils hérita de ses Etats ; mais ce jeune Prince n'ayant pas survécu de beaucoup à son pere, laissa la Souveraineté de

Ponthieu à la Princeſſe ſa ſœur, qui, la tranſportant à ſon époux, y gouvernerent avec gloire, & dans une union parfaite.

Le fils que la Princeſſe avoit eu du Sultan épouſa une riche héritiere de Normandie, deſquels ſont deſcendus les Seigneurs de Préaux; & la Princeſſe, qui étoit reſtée au Sultan, fut mariée à un Prince Sarrazin, & c'eſt d'une fille de cette Princeſſe que nâquit ce fameux Saladin, Sultan d'Egypte, ſi connu & ſi redouté de la Chrétienté.

Je vous avoue, dit Uranie, voyant que Florinde avoit ceſſé de parler, que cette hiſtoire eſt des plus ſurprenantes, & que j'ai peine à comprendre qu'il puiſſe ſe trouver tant de merveilleux avec le vrai.

Pour moi, dit Félicie, elle m'a ſaiſie & touchée. La façon dont l'aimable Florinde l'a contée, ajouta Thélamont, m'a fait trouver des graces dans les endroits les plus terribles. Je vous jure, dit Orophane, que celui de la forêt n'eſt pas le moins difficile à décrire, & que j'ai tremblé plus d'une fois pour Florinde en la traverſant. Vous badinez, dit Camille; mais je trouve qu'elle nous l'a fait paſſer très-délicatement, & qu'elle nous a prouvé par-là que les unions les plus tendres ne ſont pas exemptes de trouble & de diſſenſion. Cette hiſtoire eſt fort belle & fort bien contée, dit Orophane, & elle me donne occaſion de me ſouvenir de quelques particularités de la vie de Saladin, dont je vous ferai part.

L'heure du dîné fit ceſſer cette converſation. On fut ſe mettre à table en raiſonnant

ſur les aventures de la Princeſſe de Ponthieu. Le repas dura comme à l'ordinaire, & la compagnie n'en ſortit que pour aller au cabinet des livres.

Quoiqu'on ſe fût impoſé pour loi de lire quelque tems, on ne ſuivoit pas cette regle à la lettre. Cette charmante ſociété ayant premiérement établi la liberté, il y eut des jours où l'eſprit & la mémoire lui fournirent des ſujets de converſation.

Thélamont fut le premier qui la commença. Puiſque je ne vous vois pas trop diſpoſés, dit-il, à garder le ſilence qu'exige la lecture, & que ce cabinet eſt deſtiné pour raporter les traits hiſtoriques, il faut que je vous en diſe un que je lus hier dans Athénée, qui me fit un plaiſir que je ne doute point que vous ne ſentiez comme moi.

La plupart des Princes ne conviennent pas ſouvent de l'habileté de leurs Miniſtres, leur amour-propre leur faiſant rejetter ſur eux les fautes qu'ils font, & s'aproprier les choſes dans leſquelles ils ont réuſſi. Philippe de Macédoine n'étoit pas de ce nombre. Athénée raporte que ce Prince, dans le fort de ſes plus grandes affaires, faiſant la débauche avec ſes amis, donna une marque authentique de ſon eſtime & de ſa confiance pour ſon Miniſtre. » Buvons, leur dit ce Monar- » que, buvons; il ſuffit qu'Antipater ne » boive pas.

Voilà, ſelon moi, continua Thélamont, le plus glorieux témoignage qu'un Souverain puiſſe porter en faveur d'un particulier. Il falloit que Philippe regardât le mérite

d'Antipater, comme faiſant une partie du ſien, & qu'il fût perſuadé que la raiſon de ce Miniſtre fût encore plus néceſſaire à l'Etat que la ſienne. Voilà un des traits de l'antiquité qui m'a le plus frapé. Je trouve je ne ſais quoi de libre & de naturel, & enſemble de noble & de grand qui me charme. Dans la chaleur du vin, dans la licence des feſtins de ce tems-là, conſerver aſſez de ſang froid pour rendre raiſon de ſon emportement à ceux qui peuvent le blâmer, & donner une louange ſi remplie d'équité envers ſon Miniſtre, eſt une preuve que, qui ſavoit faire la débauche de cette ſorte, étoit incapable de s'y oublier.

Il falloit, dit Florinde, que Philippe fût auſſi grand Prince, qu'Antipater étoit excellent Miniſtre; & cela prouve que quel que ſoit un grand Prince, il a beſoin d'un bon Conſeil.

Sans doute, reprit Thélamont, ſi Agrippa n'avoit eu qu'un génie ordinaire, jamais Auguſte n'eût été le maître du monde. Ce que dit Thélamont, répondit Orophane, eſt très-juſte; Auguſte étoit fort au-deſſus du grand dans les occaſions les plus importantes; il y a même des traits marqués dans ſa vie, qui font voir qu'il tomboit dans le médiocre.

Par exemple, lorſqu'il aprit la nouvelle de la défaite de ſon armée en Germanie, commandée par Varron, » il s'arracha les » cheveux, battit ſa tête contre les murail- » les, en criant: Varron, rends-moi mes » légions.

Quelle gloire pour Arminius d'avoir contraint le maître du monde à faire de semblables extravagances ! & voyez par ce trait la différence du génie d'Auguſte à celui de Philippe. Le dernier fait voir le mérite de ſon Miniſtre par grandeur d'ame, & l'autre, par ſa foibleſſe, comble de gloire ſon ennemi.

L'opoſé de ces deux traits eſt tout-à-fait bien trouvé, dit Uranie, & pour ajouter à ce que viennent de dire Orophane & Thélamont de la foibleſſe d'Auguſte, j'ai lu dans Suétone, que lorſqu'il aprit les déportemens de la Princeſſe Julie, il la condamna à la mort ; mais s'en étant repenti un moment après, il prit la réſolution du monde la plus ridicule ; il envoya un mémoire au Sénat, dans lequel il expliquoit pathétiquement la honte & l'infamie de ſa maiſon. Cependant la raiſon lui étant revenue une ſeconde fois, & ayant pris la place de ſa colere, il reconnut la faute qu'il avoit faite ; & Séneque dit qu'il ſe mit à crier à pluſieurs repriſes : Je n'aurois pas fait cette faute, ſi Mécénas ou Agrippa euſſent été vivans. Voilà, dit Florinde, une contrariété de ſentimens qui marque bien le beſoin qu'avoit Auguſte d'un Miniſtre ſage & éclairé. Cependant il eſt des Princes qui ne ſont pas bien-aiſes d'avoir près d'eux des génies ſupérieurs.

Emmanuël, Roi de Portugal, nous en fournit un exemple. Ce Prince ayant une lettre d'importance à faire, chargea un homme d'eſprit de ſa Cour d'y travailler. Ce gentilhomme s'étant acquité de ſa commiſſion, fut porter ſa lettre au Roi. Ce Mo-

narque, après l'avoir lue, en tira une de ſa poche, & les ayant comparées l'une à l'autre, il avoua que celle du courtiſan étoit la meilleure, & qu'il s'en ſerviroit. Le gentilhomme fit là-deſſus des réflexions qui le porterent à prendre ſon parti. Il fut trouver un de ſes amis, lui dit qu'il avoit mis ordre à ſes affaires, & qu'il venoit prendre congé de lui. Son ami lui demanda la cauſe d'un départ ſi prompt. Il n'y a plus que du péril pour moi à la Cour, répondit-il : » le Roi » ſait que j'ai plus d'eſprit que lui. « La ſuite prouva qu'il avoit pris le parti le plus ſage : car Emmanuël le fit chercher dans l'intention de le ſacrifier à ſa jalouſie.

Il faut convenir, dit Félicie, qu'il eſt très-difficile de bien connoître les hommes, & que plus ils ſont dans un rang élevé, & moins on peut développer les replis de leur cœur. Un intime ami de Cicéron lui demanda un jour ce qu'il penſoit de Jules-Céſar, après qu'il ſe fut rendu maître de la République. » Attendez, lui répondit ce grand Sénateur, » qu'il en ſoit paiſible poſſeſſeur, vous en » jugerez vous-même ; mais ſouvenez-vous » que le diſciple d'Ariſtote, ſi ſage, ſi éclairé, » devint emporté, débauché, ſuperbe & » cruel, lorſqu'il ne craignit plus rien.

En vérité, dit Camille, il ſeroit honteux pour moi d'être la ſeule qui ne pût raporter quelques traits de l'antiquité ; & puiſque vous avez tous parlé, il eſt juſte que j'aie mon tour. Ce qui a le plus frapé Thélamont, eſt la juſtice que Philippe a rendue à ſon Miniſtre ; & moi ce qui m'a le plus touchée

dans ce que j'ai lu des mœurs des anci[illegible] c'eſt la régularité de leurs amitié[illegible]; c'eſt en quoi ils nous ont ſurpaſſés, & en quoi nous nous piquons le moins de les imiter: ſi quelqu'un vouloit l'entreprendre, il paſſeroit pour ridicule.

Quelle différence de la façon dont nous traitons l'amitié, avec l'exactitude religieuſe du tems de Xénophon! On s'en piquoit comme de la qualité la plus eſſentielle à un homme d'honneur, & on en tiroit autant de gloire que des vertus les plus éclatantes. Cet illuſtre Athénien dit, en parlant des Capitaines Grecs, que les Perſes maſſacrerent ſi perfidement: » Ils moururent après » avoir vécu ſans reproche, ſoit dans la » guerre, ſoit dans l'amitié.

Qui oſeroit employer une ſemblable louange dans les oraiſons funebres de ce tems-ci, & trouveroit-on quelqu'un en qui on pût avoir la confiance que Cratez, ce fameux philoſophe, marqua en mourant à ſes deux amis? Par ſon teſtament il laiſſa à l'un le ſoin de nourrir ſa mere, & à l'autre celui d'élever ſa fille, de lui donner une dot, & de la marier, & qu'en cas que l'un des deux mourût, il ſubſtituoit au dernier vivant le ſoin de ſa mere & de ſa fille aux mêmes conditions. Unique & rare exemple d'une amitié parfaite! Les deux amis de Cratez accepterent en plein Sénat ſon teſtament, & firent voir qu'ils étoient auſſi ſenſibles à ſa confiance, qu'ils étoient charmés de la pouvoir remplir.

La remarque de Camille, dit Thélamont,

eſt très-juſte, & ce qui lui donne un grand prix, c'eſt que je ſuis perſuadé qu'elle parle du cœur : car on ne peut être touché des effets d'une vertu, qu'on ne ſoit capable de la pratiquer. Vous me récompenſez fort galamment, répondit-elle, du ſilence que j'ai gardé, & du peu que j'ai dit; mais je crois, ajouta-t-elle, que les matieres ſérieuſes nous ont aſſez occupés, & que nous pouvons préſentement profiter de la promenade. A ces mots la compagnie ſe leva, & ſe rendit au bord de l'eau.

Orophane, qui prenoit toujours occaſion d'attaquer Félicie ſur les faits qu'on avoit cités, ſaiſit celui de l'amitié. Il faut avouer, dit-il, que ſi l'amitié eſt une vertu, c'eſt un grand vice de n'en avoir pas, & que les belles qualités de Félicie ſont imparfaites, puiſqu'elle n'a pas celle-là.

Vous pourriez vous plaindre ſans m'offenſer, dit-elle en ſouriant, & vous ne devriez pas confondre l'amour avec l'amitié. Si je veux ignorer le premier, je me pique de l'autre au ſuprême degré, & ſi j'avois un hiſtorien, je mériterois l'éloge que Xénophon donne à ſes Grecs. Hé bien, s'il eſt ainſi, lui dit-il, donnez-moi les moyens de faire votre hiſtoire, & par quelque marque éclatante de votre amitié pour moi, engagez ma plume à chanter vos louanges. Laiſſez-moi vous parler d'amour, & m'entretenez de votre amitié; par-là vous adoucirez mon eſclavage ſans bleſſer votre auſtere vertu, & vous porterez ma reconnoiſſance à faire votre éloge.

En vérité, dit Thélamont, Orophane mérite bien que vous le traitiez avec moins de rigueur, & vous verrez insensiblement tous vos amis prendre son parti contre vous, si vous n'avez plus d'humanité. Il est certain, ajouta Florinde, que le sort d'Orophane nous intéresse tous, & je me range de son côté. J'en fais de même, dit Camille, mon humeur enjouée ne me permettant pas de voir souffrir personne. C'en est trop, dit Félicie, & je ne sais comment je pourrai me tirer d'un combat aussi inégal, si Uranie ne se range de mon parti. Uranie sourit, & ne lui répondit que par ce madrigal.

L'excès de notre amour, autant que la sagesse,
Nous fait mettre souvent des bornes à nos feux :
On veut d'un tendre amant être toujours maîtresse,
Et l'on craint de le perdre en le rendant heureux.

Quoi ! sur le champ, s'écria Félicie en rougissant, vous composez contre moi, ma chere Uranie ! je ne m'attendois pas à cette trahison. La compagnie se divertit pendant quelque tems de l'embarras de Félicie, & aplaudit fort le madrigal d'Uranie. On le lui fit redire plus d'une fois, & malgré le dépit de son aimable amie, on convint qu'elle dévelopoit absolument le cœur dans ces quatre vers, puisque rien n'est plus certain que la crainte de perdre l'estime d'un homme qu'on aime, force souvent les Dames à cacher leurs véritables sentimens.

Comme on raisonnoit encore là-dessus, on leur vint annoncer l'arrivée d'Achante & d'Iphis, deux parens de Thélamont. Uranie

les

es connoissoit ; mais ils étoient inconnus au reste de la compagnie. Thélamont les ayant présentés aux Dames, Uranie lui demanda si elle devoit leur visite au hazard, ou de dessein prémédité. Comme la sincérité est une marque de respect, répondit Achante d'un air enjoué, celui que nous vous devons, Madame, ne me permet pas de vous cacher que la chasse nous procure l'honneur de vous saluer : elle nous a conduits sur vos terres, & nous avons cru n'en devoir pas sortir sans vous venir assurer de notre profonde obéissance. La chasse est donc toujours votre passion dominante, lui dit Thélamont ? Je ne cesse point d'être le même, mon cher Thélamont, répondit-il ; libre & enjoué, sans contrainte & sans passion, je ne trouve rien de si amusant que la chasse.

Mais, dit Uranie, je suis surprise qu'Iphis ait la complaisance de vous suivre : car je sais qu'il n'est pas grand chasseur, & que son humeur sérieuse & sage ne le porte pas aux exercices violens. Il est vrai, Madame, répondit Iphis ; mais il faut se contraindre pour ses amis. Achante chasse pour moi, je rêve pour lui.

On rit beaucoup de cette réponse ; la conformité que l'on trouva entre les humeurs de Camille & de Florinde, avec Achante & Iphis, donna occasion à mille vivacités de part & d'autre.

Je suis persuadée, dit Florinde, qu'Achante ne seroit pas si complaisant qu'Iphis, & qu'il ne quitteroit pas une partie de chasse pour faire plaisir à son ami. En vérité, Ma-

dame, répondit Achante avec un emportement tout-à-fait plaisant, il faut que ce soit une aussi belle personne que vous qui parle ainsi, pour que je ne réponde pas vivement. Hé quoi ! qui dit chasseur, dit-il un homme rempli de défauts ? Et pour aimer la chasse, en ai-je moins un cœur pour mes amis ?

J'ai ouï dire, reprit Florinde, qu'un homme, dominé par la passion de la chasse, ne peut rien aimer ; qu'il est toujours prêt à quitter ses amis les plus chers, & les compagnies les plus aimables, pour courir un cerf, ou tirer un lievre ; que lorsqu'il est dans le fort de cet exercice, il ne songe à rien autre chose ; qu'au retour, fatigué, harrassé, il ne pense qu'à satisfaire un apétit désordonné & une soif ardente, pour prendre après dans les bras du sommeil un repos dont il a besoin, & que reprenant le lendemain le même amusement, il est absolument impossible de faire nulle société avec lui, quand il seroit le plus aimable de tous les hommes. On ajoute encore que si un ami vient proposer au chasseur de lui rendre un service important, il est prêt d'y courir, lorsque d'un autre côté se voyant pressé par une partie de chasse, il quitte son ami, remet son affaire au lendemain, & vole où son plaisir l'apelle. Comment donc voulez-vous qu'on puisse compter sur un homme qui paroît oublier le genre-humain pour les animaux, qui, se formant sur eux, en prend la légéreté, & souvent la férocité ?

Voilà, Madame, répondit Achante, un fort beau portrait d'un chasseur, & pour les

perdre de réputation, il ne faut, à ce que je vois, que venir vous écouter ; mais ce qui me désespere, c'est que vous parlez avec tant d'esprit & de grace, que vous ne pouvez manquer de persuader : aussi ne me mettrai-je point en devoir de vous répondre par des raisons, mais par démonstration ; & pour me venger, je prétends devenir amoureux de vous à la fureur, vous suivre par-tout, vous adorer, & vous sacrifier mon tems le plus précieux, sans cesser d'être chasseur. J'irai chasser, & reviendrai mettre à vos pieds les animaux que j'aurai domptés. En courant dans les bois, je ne songerai qu'à vous ; & pour presser mon retour, je n'aurai point d'autre idée que le plaisir de vous revoir, & je vous prouverai si bien qu'un chasseur peut aimer ardemment, que vous serez peut-être contrainte d'aimer la chasse à votre tour.

Cette dispute avoit paru si plaisante, qu'on ne s'empressoit pas de l'interrompre ; mais Orophane voyant que Florinde étoit embarrassée comment répondre à la saillie galante d'Achante, voulut mettre Camille de moitié de son embarras. Il seroit plaisant, dit-il, si Achante rendoit Florinde chasseuse, & qu'Iphis aprît à rêver à Camille.

Ne me mêlez point dans tout ceci, dit-elle, laissez-nous à chacune notre tempérament. Je ne veux rien apprendre qui puisse m'empêcher de badiner, & tout le solide de l'esprit d'Iphis ne me dispensera point de faire agir la vivacité du mien.

Comme le ciel, répondit Iphis, n'a pas tout donné à un seul, & que dans le partage

il y a eu du plus & du moins, la charmante Camille n'a pas assez de sérieux, & moi trop peu d'enjouement; il faut (pour réparer en quelque sorte l'ouvrage de la nature) si bien mêler nos esprits, & les rendre tellement unis & d'accord avec nos cœurs, que nous parvenions à faire de nous deux un tout parfait.

La proposition est tout-à-fait jolie, dit Uranie, & quoiqu'elle soit fort galante, elle ne dément point la philosophie dont Iphis fait profession. Si elle ne dérange point sa philosophie, dit Camille en riant, comme elle pourroit déranger mon corps, je ne l'accepte point.

Uranie voyant que l'heure du soupé s'approchoit, pria les deux amis de rester chez elle, sachant bien que leur terre étoit assez proche pour s'en retourner la nuit. Ils accepterent cette offre avec plaisir. Cette aimable compagnie s'étant encore promenée quelque tems, rentra dans la maison. On se mit à table; Achante dit mille jolies choses à Florinde, qui y répondoit avec une douceur mêlée de vivacité qui divertit infiniment. Comme Iphis avoit la voix fort belle, on le pria de chanter: il ne s'en fit pas presser, & voyant qu'il falloit bientôt quitter cet agréable séjour, il en prit occasion de dire les paroles suivantes, en s'adressant à Camille.

RONDEAU.

Quand je songe au moment qui va nous séparer
L'amour n'a plus pour moi de charmes;
Je voudrois, belle Iris, ne vous pas adorer;
Et quoique j'aime en vous la cause de mes larmes,
L'amour n'a plus pour moi de charmes,
Quand je songe au moment qui va nous séparer.

Iphis reçut mille aplaudissemens sur la beauté de sa voix, & des paroles dont il étoit l'auteur. Camille le remercia galamment de s'être adressé à elle. Je vous assure, dit-elle, que, par reconnoissance, je veux donner à Iphis un peu de mon enjouement, sans pourtant lui ravir le plaisir de rêver, puisque sa rêverie produit de si belles choses. Je suis persuadée, dit Florinde, qu'elles ne tariront point si vous en êtes l'objet.

Le repas fini, & la nuit étant des plus belles, Achante & Iphis, après avoir salué les Dames, & embrassé Orophane & Thélamont, montèrent à cheval, & quittèrent à regret cette belle solitude. Le moment de leur départ étant celui auquel Uranie avoit coutume de se retirer, elle conduisit Camille & Florinde dans leur apartement, & Thélamont avec Orophane l'ayant remise dans le sien avec Félicie, chacun ne songea plus qu'à goûter le repos qu'amenent ordinairement les ombres de la nuit.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce premier Tome.

Premiere Journée, pag. 5
Lettre en forme de diſſertation ſur l'amour, 16
Hiſtoire de Bélise, d'Orſame & de Julie, 30
Suite de la même hiſtoire, 47
Seconde Journée, 79
Inſtructions d'une mere à ſa fille pour la conduite générale de ſa vie, 87
Réflexions ſur l'inconſtance des hommes, 101
Diſſertation ſur l'eſprit, 106
Troiſieme Journée, 125
Hiſtoire de la Princeſſe de Ponthieu, 141

Fin de la Table.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame DE GOMEZ.

HUITIEME ÉDITION,

revue & corrigée.

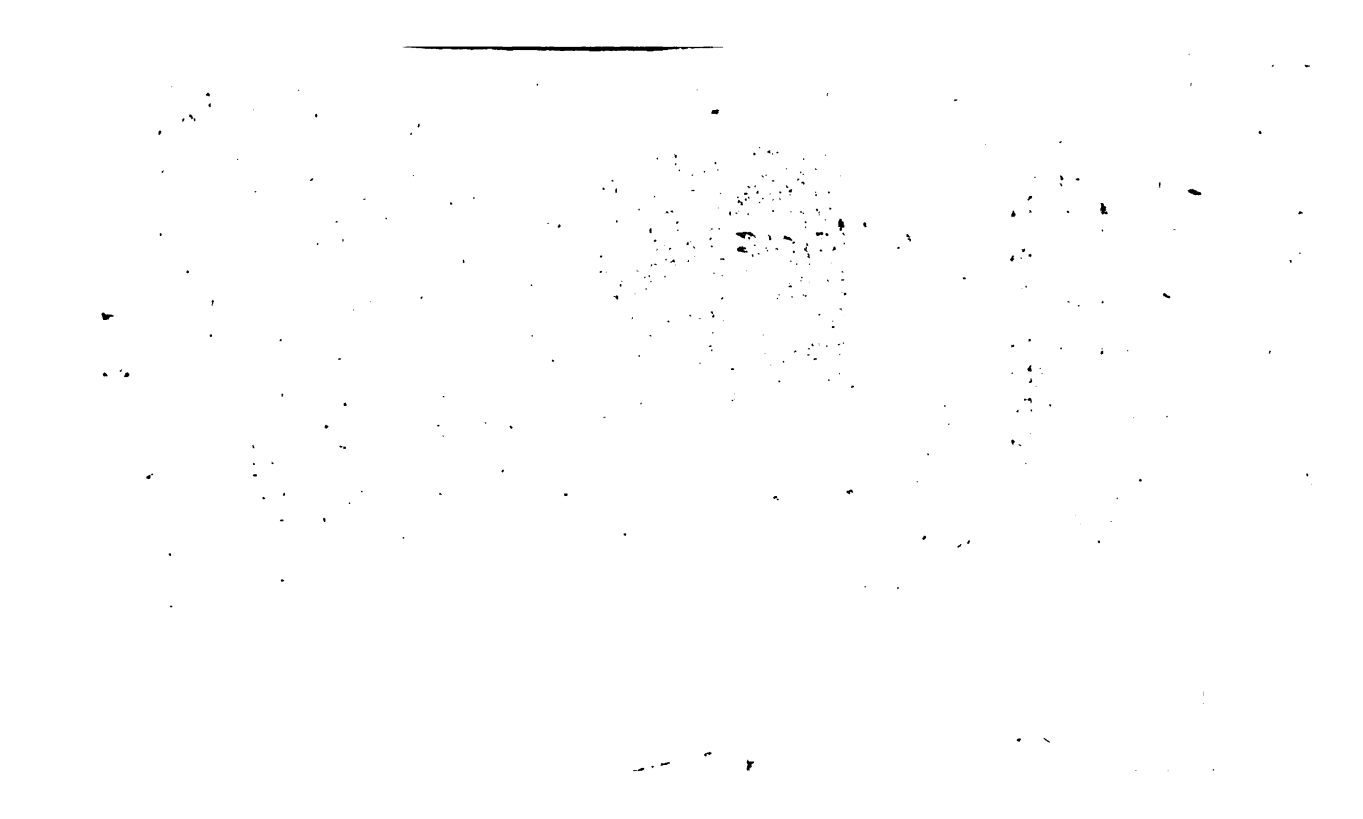
AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVII.



LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

QUATRIEME JOURNE'E.

URANIE ne fut pas plutôt éveillée, que celui qu'elle avoit envoyé à Géronte lui en aporta une lettre; elle l'ouvrit, & y lut ces paroles.

GÉRONTE A URANIE.

Quel que ſoit le motif qui m'ait attiré des marques de votre ſouvenir, je ne puis m'empêcher d'y être ſenſible, quoique je ſois très-perſuadé que ma vue ne vous eſt pas agréable; je me ſerois donné la ſatisfaction de vous aller voir, ſans un procès conſidérable qu'un parent de Thélamont m'a intenté. La façon dont il s'y prend eſt ſi vive, qu'il n'y va pas moins de la perte de tout mon bien. Je voulois un accommodement, mais il n'en veut pas entendre parler; ainſi, Madame, vous aurez bientôt

une ſatisfaction entiere, puiſqu'étant ruiné, vous ne courrez plus riſque d'être importunée de l'infortuné Géronte.

Cette lettre fit faire des réflexions à Uranie qui l'occuperent quelque tems ; mais enfin prenant une réſolution digne d'elle, elle fit prier Thélamont de ſe rendre dans ſon apartement. Il vint, & ayant remarqué quelque inquiétude ſur ſon viſage, il lui en demanda la cauſe avec empreſſement. Uranie, qui avoit encore l'eſprit attaché au diſcours qu'elle ſe préparoit à lui faire, ne lui répondit qu'en lui préſentant la lettre de Géronte ; il la lut avec attention, & pénétrant par cette lecture le motif de l'inquiétude d'Uranie : eſt-il poſſible, lui dit-il, Madame, que, ſachant le pouvoir que vous avez ſur moi, vous foyiez embarraſſée pour me déclarer vos ſentimens ? Je lis dans vos yeux que vous me demandez une preuve éclatante de mon amour : je ſuis prêt à vous ſacrifier ma vie ; doutez-vous que je ne le ſois à ſuivre les loix que vous m'impoſerez ? Je n'attendois pas moins de votre généroſité, lui dit-elle, & je loue mille fois cette heureuſe ſympathie qui nous fait ſans ceſſe penſer & exécuter les mêmes choſes. Alors s'expliquant plus clairement, elle le pria de rendre promptement ſervice à Géronte dans cette affaire, & d'amener ſon parent à un accommodement. Mettez à part, ajouta-t-elle, les intérêts de votre cœur, pour ne vous ſouvenir que de la généroſité de votre ame, & par cet effort contraignez Géronte à convenir qu'il n'y a

que Thélamont qui puiſſe être digne d'Uranie. Des paroles ſi engageantes firent l'effet qu'elle en devoit attendre. L'amoureux Thélamont lui promit d'agir avec vivacité, & que, quand même Géronte ne ſentiroit pas toute la conſéquence de ce ſervice, il en tireroit aſſez de gloire en lui donnant occaſion de l'aſſurer de la violence de ſa paſſion. Alors ils convinrent que Thélamont partiroit à l'inſtant, quelque douleur qu'ils euſſent à ſe priver du plaiſir d'être enſemble. La nobleſſe de leurs ſentimens ne leur permit pas de regretter des momens qui devoient être employés à les faire connoître. Thélamont ayant ordonné promptement ſon départ, Camille & Florinde, étant averties qu'il alloit les quitter, ſe rendirent près d'Uranie avec Orophane pour ſavoir ce qui pouvoit cauſer cette abſence. Félicie, qui voulut embarraſſer Orophane, leur répondit qu'Uranie trouvoit le ſéjour des cavaliers trop long dans ſa maiſon, & qu'elle les prioit de s'en abſenter pour quelque tems. Comment, dit Orophane, Uranie ne ſe contente pas de bannir mon ami, elle veut encore que je le ſuive? En vérité, je ne ſuis point du goût de l'obéiſſance de Thélamont, & je ne puis me réſoudre à quitter ce lieu. Camille & Florinde, qui aimoient tendrement Uranie, marquerent tant d'inquiétude de ce changement, qu'elle fut obligée de leur en aprendre la cauſe. Pendant qu'elle leur donnoit cet éclairciſſement, Félicie prit Orophane à part, & le pria d'accompagner Thélamont. Mais, belle Félicie, lui dit-il, je ne ſuis

d'aucune utilité à l'affaire dont il s'agit, & je ſuis très-néceſſaire à celle de mon cœur. Je vous parle ſérieuſement, lui répondit-elle, je ne puis vous ſouffrir en ce lieu, Thélamont n'y étant pas; vous ne m'êtes pas aſſez indifférent pour que ma gloire n'en ſoit pas effrayée. L'aveu que vous me faites, lui dit-il, m'eſt trop favorable pour ne pas adoucir beaucoup l'ordre que vous me donnez. Je vous obéirai, puiſque vous le voulez, charmante Félicie; l'abſence ou la préſence de Thélamont ne doivent rien faire, à ce qu'il me paroît, à votre gloire, puiſqu'il reſte ici aſſez de témoins de votre ſageſſe & de mon reſpect pour la garantir du ſoupçon. N'importe, répondit Félicie, Uranie & Thélamont portent enſemble un caractere de prudence & de vertu qui ſemble autoriſer toutes mes actions; & quoique perſonne de nous n'ignore qu'ils s'aiment ardemment, ils ſe comportent avec tant de ſageſſe & de retenue, qu'on admire leur amour ſans pouvoir les blâmer. Imitons-les, Orophane, & rendons-nous dignes par notre conduite de l'eſtime de deux amis ſi rares. Félicie parloit trop ſérieuſement pour qu'Orophane oſât s'oposer à ſes volontés; ainſi il dit, en s'aprochant de la compagnie, qu'il ſuivoit Thélamont, & qu'il ne reviendroit qu'avec lui. Mais, dit Camille, que deviendront les aventures de Saladin, que vous nous aviez promiſes, car je ne ſuis point d'humeur à vous rendre votre parole? Il eſt facile de m'en acquitter, répondit-il, en tirant un papier qu'il préſenta à Félicie; je

les avois écrites pour vous en inſtruire plus correctement ; mais puiſque je ſuis privé de cette douce occupation, la charmante Félicie vous en fera la lecture. Cependant tout étant prêt pour le départ des deux amis, ils prirent congé d'Uranie & de ſes amies avec une triſteſſe qui faiſoit voir aiſément le plaiſir qu'ils prenoient dans leur ſociété. Les Dames leur marquerent autant de chagrin qu'ils en faiſoient paroître ; mais étant convenu de ſe rejoindre chez Béliſe, ils ſe ſéparerent avec le doux eſpoir de ſe revoir dans peu. Le départ de Thélamont & d'Orophane jetta une eſpece de mélancolie dans les cœurs d'Uranie & de Félicie, qui ſe communiqua bientôt à Camille & à Florinde, & il ſe fit entr'elles un ſilence qu'on auroit pu apeller douleur ſans les offenſer ; mais Uranie rapellant ſa raiſon ordinaire, & regardant ſes trois amies avec un aimable ſouris : je vois bien, leur dit-elle, que le trouble qui m'a agitée depuis un moment a paſſé juſqu'à vous, & que votre amitié pour moi vous fait conformer vos humeurs à la mienne ; cependant je vous prie de l'excuſer, vous en ſavez le ſujet, & par-là il vous eſt facile de me la pardonner. Je vous aſſure, répondit Florinde, que nous ne vous blâmons point, & que nous trouvons toujours du plaiſir à ſuivre les mouvemens de votre eſprit, puiſque, dans quelque ſituation qu'il ſoit, il a pour nous des reſſources dans leſquelles nous trouvons mille charmes. Uranie remercia tendrement ſes amies de l'aimer aſſez pour excuſer en elle ce qu'elle apelloit foibleſſe. Je

crois, ajouta-t-elle, qu'en attendant l'heure du dîné, nous pourrions nous diſſiper en écoutant les aventures de Saladin, ſi Félicie vouloit nous faire le plaiſir de nous les lire. Je ſuis prête à tout, répondit-elle, pourvu que, pour n'être point interrompue, nous allions dans le bois. Ses amies aprouverent ſon ſentiment; elles y furent, & Félicie ayant tiré le papier qu'Orophane lui avoit laiſſé, elle y lut ces paroles.

Aventures de Saladin, Sultan d'Egypte.

JE ne m'engage point à vous faire la vie de Saladin; vous ſavez, par l'hiſtoire que Florinde vous a contée, qu'il deſcend d'une Princeſſe Françoiſe. Il ſembla que, malgré le lait qu'il avoit ſucé, & les fauſſes ſuperſtitions de ſa religion, la nature avoit voulu lui donner toutes les vertus qui pouvoient le rendre digne de ſon illuſtre origine. Il fut généreux, magnifique, affable, bon ami, aimant la vertu, ſenſible aux belles actions, & plus capable d'en faire que perſonne: bon ſoldat, grand Capitaine, auſſi habile dans la paix que dans la guerre, & fin politique. Voilà un abrégé du portrait de Saladin, de la vie duquel je ne prétends vous raporter qu'un trait qui marque la grandeur d'ame & la généroſité de ce Prince. Il avoit fait une treve avec les Chrétiens, qu'il voulut employer utilement, en faiſant un voyage incognito en Europe pour voir & connoître

par lui-même les forces des Princes Chrétiens ligués contre lui. Les périls d'une pareille entrepriſe ne purent le rebuter ; il s'embarqua en habit de marchand Arménien, & ſe fit accompagner de quinze des principaux Seigneurs de ſa Cour, tous déguiſés comme lui, & ſe chargerent d'un grand nombre de pierreries pour donner plus d'aparence à leur déguiſement. Ils furent d'abord à Véniſe, & de-là paſſant dans un bois près de Boulogne, à l'entrée de la nuit, ils rencontrerent le Comte de Bintivoglio qui revenoit de la chaſſe. Ce Seigneur, voyant des étrangers ſans guide prêts à s'enfoncer dans une forêt où les voleurs forçoient chaque jour les paſſans à des combats ſanglans, les aborda, leur fit connoître le danger qu'ils couroient, & les pria d'accepter ſon château pour paſſer la nuit, s'offrant de les faire conduire à Boulogne le lendemain, & ſe fit connoître à eux pour le Comte de Bintivoglio ; nos feints Arméniens accepterent le parti. Après beaucoup d'honnêtetés réciproques en marchant, le Comte remarqua que les autres Arméniens rendoient de grands reſpects à Saladin ; & comme ſa perſonne portoit un caractere de grandeur & de majeſté, que les Princes ne peuvent cacher, le Comte ſentit pour lui une amitié & une conſidération qui s'augmentoit à meſure qu'il l'entretenoit. Saladin & ſa ſuite parlant bon italien, il lui fut facile de montrer tout ſon eſprit ; ils arriverent au château, où la Comteſſe, ayant ſu les intentions de ſon époux, les reçut avec de grandes

marques d'estime. Ils soupérent, & le Comte leur fit donner des apartemens magnifiques. Cependant voulant s'éclaircir de ce qu'ils étoient avec quelque loisir, il pria Saladin d'une partie de chasse pour le lendemain ; il y consentit, & d'un amusement dans un autre, le Comte leur fit passer trois jours dans les plaisirs, pendant lesquels Saladin fit voir tant d'esprit, que le Comte ne pouvoit se séparer de lui. Le feint Arménien prit aussi beaucoup d'amitié pour lui, & témoigna une forte tendresse au jeune Marquis de Bintivoglio, fils du Comte & de la Comtesse. Cependant les trois jours expirés, Saladin résolut de partir, & ne voulant pas quitter ses illustres hôtes sans leur donner des marques d'une estime particuliere, il pria le Comte de permettre qu'il fit un présent à la Comtesse, qui l'obligeât à se souvenir de lui. Il eut peine à y consentir ; mais étant pressé vivement, il fallut se rendre. Alors Saladin présenta à la Comtesse un diamant d'un si grand prix, que cette Dame, qui n'avoit compté que sur une simple galanterie sans conséquence, le refusa ; mais Saladin protesta qu'il prendroit ce refus pour un affront ; que ce qui lui paroissoit un présent superbe, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il voudroit faire pour reconnoître leurs bontés, & enfin il pria avec tant de grace, que le Comte fut obligé de faire prendre le diamant à son épouse, qui, de son côté voulant donner des marques de sa reconnoissance & de son estime à Saladin, lui fit présent d'une veste magnifique, brodée

d'or, enrichie de perles, qu'elle avoit travaillée de ſa main, & deſtinée au Comte ſon époux. Saladin fut charmé de ce préſent, & le reçut avec des termes qui firent bien voir que ce qui partoit du cœur étoit pour lui d'un prix au-deſſus de toutes choſes. Il fallut ſe ſéparer; les regrets furent réciproques, les adieux touchans. Saladin partit avec ſa ſuite, que le Comte augmenta d'un gentilhomme & d'une eſcorte pour les faire arriver à Boulogne ſans danger. Les feints marchands prierent leur guide de les mener dans la meilleure hôtellerie de Boulogne. Le gentilhomme leur promit, & les conduiſit dans un palais ſuperbe, où ils furent ſervis avec une magnificence extrême. Saladin ſurpris de cette aventure en demanda l'explication; mais ne pouvant rien arracher du gentilhomme, il cherchoit à pénétrer ce myſtere, lorſqu'il en fut éclairci par l'arrivée du Comte & de la Comteſſe, qui, voulant le ſurprendre agréablement, l'avoient fait conduire dans leur palais. Saladin, que leur galanterie toucha vivement, leur donna mille marques de ſa reconnoiſſance. Le Comte lui fit voir toutes les beautés de cette grande & riche ville. Il y eut un tournois dans lequel Saladin & les Seigneurs de ſa ſuite firent voir tant d'adreſſe & de magnificence, qu'ils en remporterent l'honneur, & l'on ne douta point que ces illuſtres étrangers ne fuſſent fort au-deſſus de ce qu'ils vouloient paroître. Après que Saladin eut ſéjourné huit jours à Boulogne, il en partit en voyant une eſtime éternelle au Comte &

à la Comteſſe, qui de leur côté furent très-ſenſibles à cette ſéparation, d'autant plus qu'ils ne purent jamais découvrir qui il étoit. Saladin ſe rendit à Rome, & de-là parcourant toutes les Cours des Princes Chrétiens, & jugeant par lui-même de ce qu'il avoit à craindre de ces puiſſans ennemis, il retourna dans ſes Etats pour ſe préparer à la guerre. Il attendit de pied ferme l'armée des croiſés, qui eut le funeſte ſuccès que l'hiſtoire nous aprend, nos troupes ayant été battues & détruites par ce redoutable ennemi. Le Comte de Bintivoglio, qui étoit des croiſés, fut fait priſonnier, & dans le partage qu'on fit des eſclaves, il tomba entre les mains d'un Grand de la Cour de Saladin, où, ayant caché ſon nom & ſa naiſſance, il fut employé aux ouvrages les plus vils. Comme la chaſſe étoit la grande paſſion du Comte, il remarqua que ſon maître, qui l'aimoit beaucoup auſſi, avoit une grande quantité de beaux chiens qui, n'étant point dreſſés, comme ſont nos meutes d'Europe, perdoient infiniment de leur mérite. Il entreprit, ſans en parler à perſonne, d'en dreſſer ſix, & il y réuſſit ſi bien, que ſon maître, auquel il les préſenta, en fut charmé. Le Comte lui dit que s'il vouloit lui donner la liberté, il s'engageoit à rendre ſa meute auſſi docile & obéiſſante que les ſix chiens. Le Seigneur Sarrazin la lui promit, & le fit travailler. Le Comte de Bintivoglio trouva par-là le moyen d'adoucir ſa captivité, cette occupation lui paroiſſant plus noble par la liberté qu'elle lui donnoit d'un exercice qui lui

préſentoit l'image de la guerre. Il s'acquitta en très-peu de tems de ſa parole : ayant réduit à l'obéiſſance toute cette belle meute, le Sarrazin en fut ſi content, qu'il lui donna de grandes récompenſes ; mais pour la liberté, il lui avoua qu'il n'étoit pas le maître de la lui rendre. Le Comte fut vivement touché de cette nouvelle ; mais rapellant toute la force de ſa raiſon, il céda ſans murmurer à ſa deſtinée, & attendit du ciel & du tems une occaſion plus favorable. Son attente ne fut pas déçue ; la fortune lui en fournit une qui lui procura des avantages bien au-deſſus de ſes eſpérances. Saladin ayant oui parler de la meute de ſon courtiſan & de l'obéiſſance de ſes chiens, lui commanda de faire venir ſon équipage de chaſſe pour en prendre avec lui le divertiſſement. Le Seigneur obéit, & donna ſes ordres au Comte pour que tout fût en état. Il eut ſujet d'en être content. Les chiens firent des merveilles, & le Sultan charmé voulut ſavoir par quel moyen on avoit pu rendre une meute auſſi nombreuſe de cette docilité. Le Seigneur Sarrazin lui avoua qu'un eſclave Chrétien la lui avoit dreſſée de cette ſorte ſous l'eſpoir de ſa liberté ; que la premiere fois qu'il avoit vu chaſſer ſes chiens, il avoit regardé la choſe comme un prodige. Saladin lui demanda cet eſclave pour tirer le même ſervice, & commanda qu'on le lui amenât. Il vint ; mais quel fut l'étonnement du Sultan, lorſqu'il reconnut dans cet eſclave le Comte de Bintivoglio, l'homme du monde qu'il aimoit & eſtimoit le plus ! Sa généroſité

& ſon amitié lui firent regarder ſes fers avec la plus vive douleur. Son premier mouvement fut de lui tendre les bras ; mais réfléchiſſant ſur les conſéquences de cette action, il ſe retint malgré la contrainte qu'il ſe fit. Toute ſa Cour s'aperçut de l'émotion qui parut ſur ſon viſage ſans en pouvoir pénétrer la cauſe, le hazard ayant fait qu'aucun de ceux qui l'avoient ſuivi dans ſes voyages ne fuſſent préſens. Saladin demanda au Comte en italien ſon pays, ſa qualité, ſon âge, l'état de ſa famille & de ſon bien. Il le ſatisfit ſur tous ces articles, excepté ſon nom & ſa naiſſance. Le Sultan ſourioit à chaque choſe qu'il lui répondoit. Enfin il lui demanda s'il vouloit prendre ſoin de ſa meute. Le Comte frémit à cette propoſition, prévoyant bien que, devenant eſclave du Sultan, il n'y auroit plus pour lui d'eſpoir de liberté, ſoit par rançon ou par échange. Saladin, qui étoit attentif à ſes moindres mouvemens, s'aperçut de ſon trouble, & voulant le faire ceſſer : je te promets, lui dit-il, que ſi tu réuſſis à l'égard de ma meute, comme tu l'as déja fait, je te rendrai la liberté, & je te le jure par Mahomet. Le Comte raſſuré par ce ſerment, qui eſt inviolable aux infideles, dit au Sultan qu'il étoit prêt de lui obéir. Saladin lui ordonna un logement dans ſon palais ; mais quel fut l'étonnement du Comte, lorſqu'il ſe vit conduire dans un ſuperbe apartement, & que bien loin d'être traité en eſclave, il en vit pluſieurs ſoumis à ſes ordres qui le ſervoient à la façon européenne ! Sa ſurpriſe

augmenta encore quand il vit que lorſqu'il voulut inſtruire les chiens, il n'avoit que la peine de les diſcipliner, comme s'il ſe fût diverti à la ſienne, vingt eſclaves étant toujours prêts à le ſoulager & à lui obéir. Il fut huit jours dans cette ſituation, dont chacun fut marqué par quelque préſent du Sultan. Tant de graces, ſans croire les avoir méritées, firent trembler le Comte. Il crut que Saladin vouloit dorer ſes fers dans l'intention de les rendre plus peſans. Cependant les huit jours expirés, Saladin fit avertir les quinze Seigneurs qui avoient été de ſes voyages de ſe rendre près de lui, & envoya ordre au Comte de lui venir parler. Auſſitôt qu'il parut, on l'introduiſit dans le cabinet du Sultan, où ce Prince étoit ſeul; alors le regardant attentivement: leve les yeux ſur moi, lui dit-il, & vois ſi tu ne reconnois point les traits du Souverain d'Egypte. Seigneur, lui répondit le Comte avec une noble hardieſſe, tes traits ne me ſont point inconnus, & quoiqu'il y ait peu d'hommes auſſi bien faits que toi, je crois en avoir vu un qui a l'honneur de te reſſembler; mais que ce ſoit un effet de ma mémoire ou de mon imagination, tu vois à tes pieds un Chrétien, un eſclave pénétré de tes bontés; la cauſe m'en eſt inconnue, je voudrois les mériter & les reconnoître, c'eſt ma ſeule ambition. Il te ſera facile, lui dit Saladin; mais avant toutes choſes, ne connois-tu point cet ouvrage, ajouta-t-il, en lui montrant la veſte qu'il avoit reçue de la Comteſſe? Le Comte ſe troubla à cette vue;

mais ne voulant pas nier une choſe qui lui étoit ſi chere : hé ! comment, lui répondit-il, pourrois-je méconnoître un travail ſi précieux ! Je l'avoue, Seigneur, cette veſte vient de celle à laquelle je ſuis uni par des liens indiſſolubles. Elle étoit deſtinée pour moi ; mais elle en gratifia de mon conſentement un illuſtre étranger pour qui elle & moi avions une eſtime particuliere. Saladin ne put tenir à cette déclaration, & prenant le Comte dans ſes bras : c'eſt moi, mon cher Comte, lui dit-il, qui ſuis cet étranger ; reconnoiſſez votre ami dans le Sultan d'Egypte, qui n'a rien trouvé de plus cruel pour lui que d'avoir ignoré votre captivité : vous ne l'auriez jamais ſentie ; ma reconnoiſſance & mon amitié auroient été les ſeules chaînes qui vous auroient retenu.

Pendant cet obligeant diſcours le Comte fit éclater ſa joie par mille tranſports de tendreſſe & de reſpect. Cet inſtant lui fit oublier ſes malheurs, & il répondit aux careſſes du Sultan avec une franchiſe qui égaloit la ſienne. Après avoir donné aſſez de tems aux marques réciproques de leur amitié : reçois aujourd'hui, lui dit Saladin, le prix de la généroſité dont tu as uſé envers moi ſans me connoître. Je te rends la liberté ; mais je ne veux pas que tu me quittes ſans être comblé de biens & d'honneur en préſence de toute ma Cour. Alors ayant fait apeller les Seigneurs qui attendoient avec impatience la fin de cette conférence : je vous préſente, leur dit-il, le généreux Comte de Bintivoglio, qui vous a reçus

chez lui ſi magnifiquement ; marquez-lui par votre amitié celle que j'ai pour lui. A ces mots ce fut une acclamation générale : c'étoit à qui l'embraſſeroit le premier, & jamais il ne fut de joie plus ſenſible & plus véritable. Après que Saladin eut inſtruit ſa Cour des obligations qu'il prétendoit avoir au Comte, il lui ordonna des équipages ſuperbes, un palais magnifique, & le fit traiter ſplendidement. Je ſais, lui dit ce Prince, ton amour pour ton illuſtre épouſe, & ta tendreſſe pour ton aimable fils ; mais donne trois mois à mon amitié ; ce tems expiré tu partiras, & je ne te demanderai pour ta rançon, ajouta-t-il en ſouriant, qu'une grace qu'il te ſera facile de m'accorder. Le Comte eût bien voulu pouvoir le refuſer ; mais tant de témoignages d'amitié de la part d'un Prince puiſſant & redoutable ne lui permettoient pas de lui déſobéir, & quelque peine que lui fît l'éloignement de ſa famille, il céda aux inſtances de Saladin. Pendant ce tems le Sultan donna les ordres pour faire équiper un vaiſſeau chargé de richeſſes immenſes, & de toutes les proviſions néceſſaires pour faire un voyage commode. Le moment de ſe ſéparer étant venu, le Sultan dit au Comte tout ce que l'amitié peut ſuggérer à un cœur généreux. Hé bien ! mon cher Comte, ajouta ce Prince en l'embraſſant, vous ſentez-vous capable d'un grand effort ? Je vous le demande avec toute l'ardeur & toute l'amitié qu'un véritable ami puiſſe reſſentir ; c'eſt qu'auſſi-tôt que vous aurez réglé vos affaires en Italie, vous

en repartiez, & m'ameniez la Comteſſe & votre fils, afin que je puiſſe leur donner, ainſi qu'à vous, des marques de mon eſtime & de mon amitié : voilà votre rançon, mon cher Comte, ne la refuſez pas à un Prince qui vous chérit plus que tous les autres hommes. Le Comte fut charmé de ce nouveau trait de généroſité, & lui donna ſa parole de faire ce qu'il ſouhaitoit. Alors Saladin lui dit qu'il avoit un vaiſſeau tout prêt, qu'il y avoit fait mettre des préſens pour la Comteſſe & pour ſon fils. Le reſte eſt à vous, continua-t-il ; partez demain, & que votre retour ſoit auſſi prompt que je le deſire. Le Comte obéit : ſon voyage fut heureux, & ayant débarqué à un port d'Italie, il fit ſavoir ſon retour à la Comteſſe. Jugez de ſa joie à cette nouvelle. Elle le fut joindre auſſitôt : tout ce qu'un amour tendre & véritable peut inſpirer à des époux parfaitement unis fut épuiſé dans cette touchante entrevue ; les peines qu'avoit cauſées l'abſence n'y furent pas oubliées ; mais le plaiſir de ſe revoir ayant effacé les idées funeſtes, le Comte ne ſongea plus qu'à mettre ordre à ſes affaires & à s'acquitter de ſa parole ; il inſtruiſit la Comteſſe de ſes aventures avec Saladin, & elle n'eut pas moins d'impatience que ſon époux d'aller remercier ce Prince de lui avoir rendu ce qu'elle avoit de plus cher. Toutes leurs affaires étant réglées, ils s'embarquerent avec le jeune Bintivoglio, & arriverent à la Cour de Saladin, qui les reçut avec une joie inexprimable. Il fit traiter la Comteſſe en Reine, & le jeune Marquis

reçut mille marques de ſa tendreſſe. Il fit de modeſtes efforts pour engager le Comte & ſa famille à reſter près de lui en changeant de religion, & lui promettant la premiere charge de l'Empire; mais il fit cette demande en ami tendre & ſans détours ſuſpects, ce qui obligea le Comte à lui répondre avec la même confiance; il le remercia, & lui ayant fait voir l'impoſſibilité de ce qu'il deſiroit, il ne l'en preſſa plus, & ne s'occupa que du ſoin de les combler des plus riches préſens. Il les retint auſſi long-tems qu'il lui fut poſſible, & leur ayant enfin permis de retourner en Italie, ils y revinrent chargés de richeſſes ſi exceſſives, qu'elles ſervirent aux deſcendans du Comte de Bintivoglio à devenir Souverains de Boulogne.

Je vous aſſure, dit Camille, voyant que Félicie avoit ceſſé de lire, que je ſuis très-fâchée que Saladin ne ſoit pas de ce tems-ci; j'aurois l'eſpoir qu'un auſſi grand homme reviendroit de ſes ſuperſtitions. Ce que l'amour n'a pu faire, répondit Florinde, le changement des ſiecles ne l'auroit pas fait: car j'ai lu qu'une belle & grande Reine de notre religion tint dans ſes chaînes le cœur de Saladin, & que ce Prince l'aima ſans ceſſer de ſuivre la loi de Mahomet. Quoi qu'il en ſoit, dit Uranie, Orophane s'eſt parfaitement acquitté de ſa parole. L'heure de ſe mettre à table étant venue, elles ſe leverent, & quoique le repas ne ſe fit pas avec le même enjouement, il n'en fut ni moins délicat, ni moins long. Après le dîné, ne voulant point interrompre leurs occupations

ordinaires, elles se rendirent à la bibliothe-que. L'humeur dans laquelle elles étoient leur fit préférer la lecture à la conversation : chacune ayant choisi son livre, elles garde-rent assez long-tems le silence ; mais Camil-le, qui regardoit la mélancolie comme un monstre, voulant chasser celle qui commen-çoit à s'emparer de son ame : faisons treve, dit-elle, en posant son livre sur une table, aux amusemens sérieux, je m'imagine être prête à mourir. Je suis triste & sombre sans en savoir précisément le sujet. Parlons, ma chere Uranie, continua-t-elle en courant l'embrasser ; la lecture me fait tomber dans des réflexions morales, & je cours risque de m'ennuyer, si vous ne me secourez. Uranie sourit du discours de Camille, & lui rendant ses caresses, elle quitta son livre ; Florinde & Félicie en firent de même pour lui plaire. Puisque vous êtes si complaisantes, leur dit Camille, je suis bien-aise de vous marquer que ce ne sont point les occupations spiri-tuelles qui m'ennuient, puisque j'ai lu avec plaisir & attention un trait de Philon le Juif dans ses ambassades qui me fait condamner fortement ceux qui chérissent l'adulation & la flatterie ; il raporte qu'un homme, dont l'esprit n'étoit pas des plus sensés, disoit que, puisque ceux qui conduisoient les troupeaux des bêtes n'étoient pas des bêtes comme elles, mais d'une nature plus excellente, il falloit que ceux qui commandoient aux hommes si absolument, & qui en étoient si bien obéis, ne fussent pas de simples hommes, mais des dieux. Ce raisonnement, ajouta Camille,

n'eſt-il pas plein d'une flatterie outrée ? Combien d'Empereurs & de Rois ſe ſont-ils laiſſés ſéduire par de ſemblables flatteurs, & combien de Princes, l'hiſtoire nous raporte-t-elle, qui poſſédoient d'ailleurs de grandes vertus, qui les ont ternies par l'attention qu'ils donnoient à l'adulation de leurs courtiſans, & ne devons-nous pas juger que l'excès de cette flatterie a donné occaſion aux apothéoſes de tant de Princes payens ? Votre réflexion eſt juſte, dit Uranie ; mais la politique a ſouvent eu plus de part à cette méthode des anciens de déifier leurs Souverains, que l'adulation dont vous parlez. Cette eſpece d'adoration maintenoit les peuples dans leur devoir, & rendoit le Prince redoutable même après ſa mort. C'eſt en quoi, dit Félicie, j'admire la ſainteté & la force de notre religion, qui, ne ſouffrant point ces ſortes d'apothéoſes, a ſi bien établi d'ailleurs l'autorité des Souverains, qu'il leur ſeroit plus facile d'en abuſer s'ils vouloient, qu'il ne l'étoit à ces Rois & à ces Empereurs diviniſés. Nous avons, dit alors Florinde, des exemples de la haine de quelques Princes pour la flatterie, même dans les plus vicieux. Tibere, le plus cruel de tous les Empereurs, ſe piquoit de poſſéder le don de l'éloquence : le Sénat pour lui plaire lui en adjugea le prix ; mais ce Prince, qui trouva la flatterie outrée, le refuſa, & s'acquit par-là plus d'honneur que le Sénat ne lui en avoit voulu faire. Alexandre en fit à peu près autant, reprit Camille : car un homme ayant fait ſon hiſtoire remplie de

faits incroyables & d'une adulation perpétuelle, mettant au rang des vertus ſes plus grands défauts, & la lui ayant préſentée au paſſage de l'Araxe, ce Prince jetta le livre dans le fleuve avec des marques d'indignation extraordinaires, & ordonna à cet auteur de ne jamais paroître devant lui; mais Cléonte, hiſtorien, ayant fait la vie du même Prince avec une exacte vérité, il la reçut avec plaiſir, l'en remercia, l'honora de ſon amitié, & le combla de bienfaits, en reconnoiſſance, diſoit-il, de ce qu'il avoit dépeint Alexandre tel qu'il étoit. Si tous les hommes, dit Uranie, ſe rendoient une pareille juſtice, ils courroient à la perfection, la connoiſſance de ſoi-même étant la plus grande de toutes les vertus, & je vais vous dire à propos de cela un trait qui mérite d'être mis en parallele avec les actions de nos plus fameux héros. Un de nos Rois voulant honorer Sire de Couſſi de l'épée de Connétable de France, il la refuſa, en repréſentant au Roi que pour une dignité de cette importance, il falloit non-ſeulement un homme vigoureux, mais qui joignît encore la vigilance à l'habileté, & que ſon grand âge ne lui laiſſant que ſon zele & ſon courage, il s'en trouvoit indigne. Le Roi, qui le connoiſſoit pour un ſujet fidele, le pria de lui nommer celui qui pouvoit mériter cet honneur. Couſſi ſans balancer lui nomma ſon plus grand ennemi. Le Roi ſurpris de voir parler en faveur d'un homme avec lequel il étoit ſi mal, lui dit qu'il s'attendoit à lui entendre nommer un de ſes

parens qui en étoit digne. Non, Sire, lui répondit Couſſi, il n'eſt qu'après lui. Toute la Cour admira ce trait de juſtice & de généroſité, qui dans la ſuite réconcilia ces deux illuſtres ennemis. L'hiſtoire, en faiſant l'éloge de ce héros, met cette action au-deſſus de ſes plus grands faits d'armes. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'on vint lui dire qu'un gentilhomme demandoit à lui parler de la part de Célimene, Dame du lieu dans lequel étoit la maiſon d'Uranie. Elle commanda qu'on le fît entrer. Je viens, lui dit-il, Madame, de la part de Célimene, vous prier, vous & votre compagnie, d'une fête champêtre qui ſe donne ce ſoir chez elle; elle m'avoit ordonné d'en prier Thélamont & Orophane, mais je viens d'aprendre qu'ils ſont partis. Comme Célimene étoit une femme de mérite & d'une haute naiſſance, Uranie remercia le gentilhomme de la peine qu'il avoit pris, & le pria d'aſſurer cette Dame qu'elle & ſa compagnie ſe rendroient inceſſamment chez elle. Si j'avois ſu, ajouta-t-elle, qu'elle fût en ce pays, je n'aurois pas attendu à lui rendre ce que je lui dois. Le gentilhomme lui dit qu'elle n'étoit arrivée que depuis peu de jours, & que, ſans les occupations que lui avoit données la fête dont elle la prioit, elle ſeroit venue la premiere l'aſſurer de ſon amitié. Après ces complimens réciproques il ſe retira. Je ſuis charmée, dit alors Uranie, de cette occaſion pour déſennuyer Camille, & le hazard, d'accord avec mes deſirs, lui va faire paſſer la journée plus agréablement que je n'oſois

l'eſpérer. Je vous proteſte, lui répondit-elle, que mon ennui s'eſt diſſipé lorſque vous m'avez permis de parler, & que je vous ai écoutée. Il me ſemble, ajouta Florinde, que la converſation que nous venons de tenir n'eſt point du nombre de celles qui doivent fatiguer. Il eſt vrai, ajouta Félicie, & nous avons dit d'aſſez bonnes choſes pour prouver que nous ſavons profiter du tems. N'importe, dit Uranie en ſe levant, un peu de diverſité dans certains momens fait plaiſir. Alors chacune fut ſe mettre à ſa toilette. La magnificence & la galanterie des ajuſtemens étant jointes à la beauté naturelle, on peut dire que rien n'étoit plus digne de plaire que ces quatre perſonnes; elles monterent en carroſſe, & ſe rendirent au château, où Célimene les reçut avec une joie qui partoit du cœur. Il y avoit déja beaucoup de monde, & un nombre infini de bergers & de bergeres répandus dans les jardins & les apartemens. Ce beau lieu pouvoit être comparé en ce jour à cette vallée de Tempé, ſi fameuſe par le nombre des perſonnes illuſtres qui s'y retiroient pour jouir d'une vie tranquille. La plupart des perſonnes de condition de cette compagnie s'étant fait un plaiſir de prendre la pannetiere & la houlette pour honorer cette fête champêtre, ce ſpectacle aimable & nouveau plut extrêmement à Uranie & à ſes amies. En effet, il ſembloit que l'eſprit & la ſimplicité s'étoient accordés pour donner lieu de croire que cette condition étoit préférable au rang le plus élevé. Cette réflexion fut long-tems le

ſujet

ſujet de la converſation ; mais Célimene, qui eſtimoit Uranie particuliérement, voulant qu'elle fût inſtruite de ce qui donnoit occaſion à cette fête, la pria de paſſer d'un ſuperbe ſalon dans lequel elles étoient à ſon apartement. Camille, Florinde, Félicie & une partie des autres Dames les y ſuivirent. Je veux, dit Célimene à Uranie, en la conduiſant, vous faire voir les objets de la réjouiſſance d'aujourd'hui ; ils ſont dignes de votre attention, & vous ſaurez par eux qu'il ſe trouve encore des exemples de fidélité peu communs dans ce tems-ci. En achevant ces mots elles ſe trouverent dans un apartement magnifique rempli de bergers & de bergeres qui paroiſſoient ſe préparer à repréſenter quelque piece de théatre. Entre tant de jeunes beautés qui brilloient en ce lieu, une ſeule attira les regards d'Uranie ; elle ne put la voir ſans admiration, & l'ayant infiniment louée à Célimene : aprochez, Hortence, lui dit cette Dame, & venez ſaluer cette Uranie que vous avez tant d'envie de connoître. La bergere s'avança avec une grace charmante, & la ſaluant d'un air noble & aiſé : vous ſerez ſupriſe, Madame, lui dit-elle, qu'une perſonne comme moi prenne cette liberté ; mais on me l'ordonne, & je n'ai rien apris de mieux dans la vie champêtre, qu'à bien obéir. Vous êtes ſi belle, lui répondit Uranie en l'embraſſant, & vous vous énoncez avec tant d'eſprit, que, qui que vous ſoyiez, je me fais un plaiſir extrême de vous connoître. Alors toutes les Dames l'ayant ſaluée, Uranie dit à Célimene que, quoique cette

bergere méritât d'être préférée aux autres, elle la prioit de lui aprendre pourquoi elle étoit le principal ſujet de la fête. C'eſt une aventure extraordinaire, répondit-elle, & je ſouhaite que Mélente, qui paroît, ajouta-t-elle, en voyant entrer un berger parfaitement bien fait, vous la raconte lui-même. Toute la compagnie fut charmée de l'air du berger, & elle convint qu'Hortence & lui étoient un couple parfait. Auſſi, dit Célimene, n'ont-ils pas voulu ſe ſéparer; mais il faut vous donner la ſatisfaction d'entendre leur hiſtoire. Mélente répondit à toutes les louanges qu'on lui donnoit avec un eſprit & une politeſſe qui ſurprit Uranie; elle ne pouvoit comprendre que deux perſonnes, qu'on ne lui préſentoit que comme de ſimples bergers, euſſent autant de monde; mais s'imaginant bien que cela cachoit quelque myſtere, l'eſtime qu'elle prenoit pour eux, autant que ſa curioſité, la fit preſſer obligeamment le berger de la ſatisfaire. La compagnie ayant pris place, Mélente prit la parole, en s'adreſſant à Uranie par l'ordre de Célimene.

HISTOIRE de Mélente & d'Hortence.

VOus ſerez ſurpriſe, Madame, de voir que de ſimples bergers aient quelque choſe à dire qui mérite votre attention, & de m'entendre conter des aventures ſérieuſes dans un langage dont la ſimplicité aura peu

de grace pour vous ; mais j'eſpere que vous me pardonnerez mes fautes en faveur de mon obéiſſance. Entre pluſieurs paſteurs de cette contrée, mon pere a toujours paſſé pour le plus riche ; il ſe nommoit Ergaſte, & ſi l'innocence des bois permettoit quelque vanité, en remontant à la ſource de mon origine, je trouverois peut-être des noms dans le nombre de mes parens qui ſeroient aſſez conſidérables pour ſatisfaire ceux qui chériſſent la naiſſance plutôt que la vertu ; mais n'ayant pas hérité de leur fortune, je ne me donnerai que pour ce que je ſuis. Ergaſte n'eut que moi d'enfans ; j'avois deux ans lorſque, il y a vingt années, un paſteur, voiſin & ami de mon pere, vit arriver chez lui un équipage magnifique dans lequel étoit un homme qui, par ſon air & la ſomptuoſité de ſes habits, paroiſſoit être d'un haut rang. Palémont, c'eſt le nom du paſteur, lui demanda reſpectueuſement ce qui l'amenoit chez lui. L'inconnu le prit à part, & lui dit que, ſachant qu'il avoit peu de bien & de la vertu, il l'avoit choiſi pour lui confier un dépôt qui feroit ſa fortune ; alors ayant fait aprocher un homme de ſa ſuite, qui tenoit un enfant dans ſes bras qui n'avoit pas plus de trois mois : c'eſt cette petite fille, continua-t-il, que je confie à vos ſoins pour la faire élever avec attention ſous le nom de la vôtre, ou comme vous voudrez ; vous la nommerez Hortence. Voilà pour fournir aux dépens que cela vous engagera à faire, dit-il, en lui donnant une grande bourſe pleine d'or, & une petite caſſette remplie de

pierreries ; lorſque l'argent vous manquera, vous pourrez vous ſervir de ces bijoux ; mais vous aurez ſouvent de mes nouvelles, & je ne vous la retirerai qu'en vous donnant une bonne récompenſe ; ſur-tout ſoyez diſcret ſur la façon dont je vous la remets. A ces mots, ſans attendre la réponſe de Palémont, il remonte en carroſſe, ſon monde à cheval, & part. Le paſteur chargé de l'enfant, d'un argent conſidérable, & de quoi en faire encore davantage, apelle ſa femme & lui conte ſon aventure. L'habile bergere trouva d'abord le moyen de la cacher, en diſant qu'il falloit faire paſſer la petite Hortence pour leur niece, fille d'une ſœur qu'elle avoit dans une contrée éloignée, & que la femme d'un de leurs pâtres, qui venoit de perdre ſon enfant, en ſeroit la nourrice. Tous ces expédiens trouvés, on ſerra l'or & les pierreries. On careſſa fort l'enfant, & on lui donna la nourrice projettée. Palémont & ſa femme la cacherent quelques jours pour qu'on ne crût pas que l'équipage qu'on avoit vu pût avoir relation avec elle, diſant à ceux dont la curioſité étoit excitée, qu'ils ne connoiſſoient point le Seigneur qu'ils avoient reçu ; qu'il n'étoit entré chez eux que pour demander quelque rafraîchiſſement, qu'ils lui avoient donné du mieux qu'ils avoient pu. Au bout de huit jours Palémont publia qu'il devoit recevoir le lendemain une fille de la ſœur de ſa femme qu'il avoit deſiré d'élever. Le jour marqué, il dit qu'elle étoit arrivée, & tous nos bergers la virent. Palémont l'éleva juſqu'à l'âge de cinq ans avec

les ſoins qu'on peut avoir d'un enfant ; j'en avois ſept alors, & le voiſinage, ainſi que la jeuneſſe, nous fit bientôt lier amitié Hortence & moi : elle étoit la plus belle enfant qu'on eût jamais vue. Palémont & ſa femme l'adoroient, & je pris pour elle une tendreſſe qui paſſoit de beaucoup la portée de mon âge. Cependant le paſteur n'entendant nulle nouvelle de celui qui la lui avoit donnée, ne voulant pas profiter de ce qu'il avoit entre ſes mains d'une maniere illicite, réſolut de l'employer à donner une éducation convenable à la jeune Hortence ; & quoiqu'elle fût élevée en bergere, il dit que ſa tendreſſe ne lui permettoit pas de lui laiſſer ignorer ce qu'une fille d'une plus haute naiſſance devoit ſavoir : ainſi elle eut des maîtres de danſe, de muſique & d'inſtrumens, comme ſi elle eût été autre choſe que ce qu'elle paroiſſoit. Une pareille éducation pour une bergere, & venant des ſoins d'un homme que l'on ſavoit n'être pas des plus riches, donna de la jalouſie à mon pere, qui, étant fort à ſon aiſe, & n'ayant que moi d'enfans, trouva une eſpece de honte à voir ſon voiſin faire au-delà de ce qu'il pouvoit pour ſa niece, dans le tems qu'on ne m'élevoit qu'en ſimple berger. Ces réflexions porterent mon pere à me donner la même éducation en homme, qu'Hortence l'avoit en femme. Ainſi j'apris à monter à cheval, à tirer de l'arc, & avec cela je fis toutes mes études, & je puis dire que je dois ce que je ſais à ma chere Hortence, puiſque ſans elle Ergaſte n'eût peut-être jamais penſé

à m'élever avec tant de ſoin & de dépenſe. Nous parvînmes Hortence & moi à cet âge enfantin, où l'eſprit ſe déploie ſans ſortir de l'innocence; rien n'étoit plus beau qu'elle, & l'on me flattoit de quelqu'avantge ſur les autres bergers; nous ne pouvions nous ſéparer ſans chagrin, & lorſque nous nous revoyions, c'étoit avec une joie qui éclatoit dans nos moindres actions. Mon pere, qui m'aimoit & qui trouvoit Hortence parfaite, fut bien-aiſe de voir mon attachement pour elle; mais Palémont la conduiſoit avec plus de retenue, & plus elle devenoit aimable, & moins il la livroit à nos regards. Je me ſouviens que ce ménagement me chagrinoit ſans en connoître parfaitement la cauſe, & qu'un jour étant, Hortence & moi, d'une fête que notre contrée célébroit, où elle remporta le prix de la danſe, & moi celui de l'arc, ayant reçu en même tems nos couronnes, nous nous les paſſâmes réciproquement ſur la tête en échange de celle qu'on nous avoit donnée. Cette action fit faire une acclamation de joie à toute l'aſſemblée, & on voulut que nous fuſſions tout le reſte du jour à côté l'un de l'autre. Cela me donna occaſion de lui parler ſouvent ſans être entendu que d'elle. Pourquoi, lui dis-je, belle bergere, ne puis-je trouver de charmes à toutes celles qui ſont ici, & que pas une n'ait mérité la couronne que je viens de vous donner? Hélas! je l'ignore, me répondit-elle; mais je ſais bien qu'aucun de nos bergers ne peut me plaire, & qu'il m'a ſemblé que je vous rendois juſtice en vous

couronnant comme j'ai fait. Je vois bien ce que c'eſt, lui dis-je alors, je ne puis rien trouver de ſi charmant que vous. Si cela eſt, me répondit-elle, il faut donc que je ne puiſſe rien trouver auſſi de plus aimable que vous. Pardonnez, Madame, ſi je vous raporte des converſations ſi peu intéreſſantes; mais il eſt néceſſaire de vous faire voir que l'amour s'empara de nos cœurs avant même que la raiſon éclairât notre eſprit. Depuis ce jour il ne s'en paſſa point que je ne cherchaſſe l'occaſion de marquer à Hortence combien elle m'étoit chere; & quoiqu'elle fût d'une modeſtie extrême, elle répondoit à mes ſoins avec une égale tendreſſe. Notre mutuelle paſſion s'augmenta à un point, que lorſqu'elle eut atteint quinze ans, & moi dix-ſept, il ne nous fut plus poſſible d'ignorer qu'un violent amour s'étoit emparé de nos ames. Nous nous étions dit ſi ſouvent que nous nous aimions plus que le reſte du monde, & ce langage étoit devenu ſi néceſſaire à notre repos, que lorſque l'âge m'eut annoncé le reſpect qu'on doit à ce qu'on aime, & lui eut apris l'exacte retenue qu'une fille bien née doit avoir, nous ne pûmes en ſuivre les rigoureuſes loix, & nous nous répétâmes avec la force de la raiſon, ce que nous nous étions dit mille fois n'étant qu'enfans; & quoiqu'il y eût plus de circonſpection dans nos actions, nous n'agiſſions pas avec moins d'ardeur. Ergaſte mon pere ſe voyant aſſez de bien pour me donner la ſatisfaction d'épouſer Hortence, la demanda à Palémont. Ce berger reçut

cette propoſition avec eſtime ; mais il lui dit qu'il ne pouvoit diſpoſer de ſa niece, & que ſa mere n'étoit pas dans les intentions de la marier dans notre contrée. Cette réponſe chagrina Ergaſte, & l'ayant piqué contre Palémont, il m'ordonna de ne plus ſonger à Hortence. Ce commandement penſa me faire mourir de douleur ; mais mon pere étant un homme fier & violent, il fallut obéir. Cependant je fis ſi bien, que je trouvai moyen d'inſtruire Hortence de notre commun malheur ; elle y fut auſſi ſenſible que moi, & nous étant promis de nous aimer toujours, malgré les obſtacles qui ſe trouvoient à notre union, nous cherchâmes à nous conſoler dans les aſſurances réciproques d'une fidélité éternelle, & nous jurant de n'être jamais à perſonne, ſi nous ne pouvions être l'un à l'autre. Le froid qui étoit entre mon pere & Palémont ne nous permettant plus de nous voir ſi fréquemment, nous nous donnâmes des rendez-vous ſecrets dans les endroits de notre canton les moins pratiqués, & nous employâmes les momens de l'abſence à nous perfectionner dans les choſes qu'on nous faiſoit apprendre. L'extrême envie de me montrer digne d'Hortence me fit réuſſir en tout d'une vîteſſe incroyable, & elle a eu la bonté de me dire que le deſir de me paroître toujours plus aimable la faiſoit avancer conſidérablement dans ce qu'elle aprenoit. Nous avons vécu l'eſpace de cinq ans de cette ſorte ; elle eſt la plus belle bergere du monde, & moi le plus fidele & le plus amoureux de tous les bergers. On croyoit

dans la contrée qu'en devenant plus raiſonnables, nous avions pris des penſées différentes, & que nous ne ſongions plus l'un à l'autre, ayant caché avec ſoin notre innocente intelligence. Cependant il y a près de huit mois que mon pere mourut, & me laiſſa le berger le plus opulent de tous nos environs. Cette mort m'ayant rendu maître de ma deſtinée, je recherchai Hortence ouvertement, & Palémont voyant que depuis près de vingt ans il n'avoit point de nouvelles de la perſonne qui la lui avoit remiſe, & ſachant ſa tendreſſe pour moi, il ſe réſolut à me la donner en mariage. Jugez, Madame, de notre joie; nous nous aimions ardemment, & nous allions être unis. Il n'y a que ceux qui ſentent un amour pur & véritable qui puiſſent bien concevoir l'excès de notre ſatisfaction. Palémont s'imagina qu'il ne pouvoit donner à Hortence un meilleur établiſſement, & que, puiſqu'on l'avoit ainſi abandonnée, il pouvoit en diſpoſer ſans crainte. Notre mariage ſe fit ſolemnellement, il y a ſix mois, avec toutes les cérémonies qui rendent ces ſortes d'unions valables & indiſſolubles. Je rendis Hortence maîtreſſe de mon bien, comme elle l'étoit de mon cœur. Notre félicité étoit parfaite, & il ſembloit qu'elle ne devoit jamais être troublée, lorſqu'il y a quinze jours que le même Seigneur, qui avoit confié Hortence à Palémont, revint chez lui. Vingt ans d'abſence ne l'empêcherent pas de le reconnoître. Il fut ſaiſi de crainte à ſon abord. Seigneur, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, votre

long silence m'a fait croire qu'Hortence m'étoit un bien acquis. J'en ai disposé ; je l'ai mariée ; elle est riche, elle est contente : pouviez-vous lui faire un sort plus doux ? Le Seigneur parut surpris à cette nouvelle ; mais la simplicité du pasteur & sa posture humiliée l'ayant touché, il le fit relever. Je suis fâché, lui dit-il, que vous ayiez disposé d'Hortence : vous ne le deviez pas, n'ayant point de mes nouvelles ; mais enfin il y aura peut-être du remede à cela, & la force étant de notre côté, il ne sera pas impossible d'arracher Hortence des bras d'un époux qu'elle ne trouvera plus digne d'elle lorsqu'elle saura qui elle est. Palémont étant un peu rassuré, l'instruisit de nos amours, lui parla avantageusement de ma personne & de mon bien, l'assura du secret qu'il avoit gardé sur Hortence, & finit en lui avouant qu'il prévoyoit qu'il auroit bien de la peine à nous désunir. Le Seigneur lui commanda de faire venir Hortence ; elle vint, & parut telle qu'elle est, c'est-à-dire, une des plus belles personnes du monde. L'inconnu lui conta devant Palémont de quelle façon elle avoit été remise entre ses mains, & lui aprit qu'elle étoit d'une naissance illustre ; qu'il falloit renoncer à la vie champêtre pour prendre une condition plus relevée, & quitter un époux qui ne pouvoit prétendre à elle ; qu'il trouveroit les moyens de faire dissoudre des nœuds si mal assortis ; que les intérêts de sa famille n'avoient pas permis qu'elle fût plutôt instruite de son sort. Après cela il lui étala les avantages d'une fortune brillante

& d'une condition relevée, étant charmé que l'éducation que Palémont lui avoit donnée, ſoutenue des graces de ſa perſonne, la rendiſſent digne de la fortune qui l'attendoit. Vous pouvez aiſément juger de la ſurpriſe d'Hortence en aprenant une choſe ſi extraordinaire. Elle reçut les careſſes & les louanges de ce Seigneur avec reſpect; mais prenant ſon parti ſur le champ: il n'eſt pas en mon pouvoir, Seigneur, lui dit-elle avec une grace charmante, de n'être pas ſenſible aux bontés que vous dites avoir eues pour moi, & à celles que vous me témoignez; j'en aurai une reconnoiſſance éternelle: mais je vous avouerai ingénument que ſi, pour jouir des avantages que vous me promettez, il faut me ſéparer d'un époux que j'aime, & qui m'eſt mille fois plus cher que ma vie, j'y renonce de tout mon cœur, & que je préfere au rang le plus élevé le titre de niece de Palémont, puiſqu'il me laiſſe la liberté de paſſer mes jours avec le ſeul homme qui puiſſe me plaire. Ce diſcours prononcé avec une hardieſſe humble & modeſte, n'étonna pas moins le Seigneur qu'il l'avoit été en aprenant ſon mariage. Il crut pourtant pouvoir réuſſir en lui faiſant voir ce qu'elle perdoit en voulant reſter comme elle étoit. Il n'oublia rien pour l'engager à m'abandonner; mais il ne put ébranler ſa conſtance, quelque promeſſe qu'il lui fit. Cette réſiſtance lui faiſant enviſager plus de difficulté qu'il n'avoit penſé, il dit à la femme de Palémont de garder Hortence, & ordonna au paſteur de le conduire chez moi; Palémont obéit,

& je fus extrêmement étonné de me voir demander par un homme qui m'étoit entiérement inconnu. Il me parut ſurpris en m'abordant ; mais ſe remettant d'une eſpece de trouble qui parut ſur ſon viſage : Mélente, me dit-il, je ſais que vous avez de l'eſprit, ainſi je ne doute point que vous ne receviez avec plaiſir la propoſition que j'ai à vous faire, & que vous n'enviſagiez les conſéquences qu'il y auroit à me refuſer ; & comme vous n'auriez jamais oſé prétendre à épouſer une perſonne de condition, vous aurez moins de peine à vous ſéparer d'Hortence, qui n'eſt nullement niece de Palémont, mais fille d'une naiſſance diſtinguée, & qui par conſéquent ne peut être à vous. Ce diſcours m'avoit ſaiſi d'une façon ſi extraordinaire, qu'il ordonna à Palémont de me conter cette aventure, & que je l'écoutai ſans pouvoir dire un ſeul mot. Enfin revenant à moi : je ſuis très-touché, lui dis-je, Seigneur, d'avoir fait deſcendre Hortence d'une condition relevée à celle où je ſuis ; mais l'amour rend tout égal, & le mien ne me permet pas de céder un bien qui fait le bonheur de mes jours, & quelques périls que vous me faſſiez enviſager en vous refuſant, on ne m'ôtera point Hortence, qu'en m'arrachant la vie. Je prononçai ces mots avec une telle aſſurance, qu'il en fut étonné ; mais ſon grand cœur lui faiſant trouver de l'injuſtice à uſer de violence, il me répondit avec douceur que, pour réparer cette perte, il me feroit combler de biens, & que ma fortune ſeroit digne d'envie. Vous me feriez

Roi, lui dis-je, Seigneur, que je refuſerois la couronne pour poſſéder Hortence ; les grandeurs, les richeſſes, les tourmens, la mort même ne me feroit pas changer de ſentiment. A peine achevois-je de parler, que je vis entrer Hortence & la femme de Palémont, ſuivies des plus conſidérables de nos bergeres. Ma chere Hortence, lui dis-je, en lui prenant la main, on veut nous ſéparer, y conſentez-vous ? & le berger Mélente vous paroîtroit-il moins aimable aujourd'hui, que lorſque l'amour & l'hymen vous l'ont fait préférer à tous les autres hommes ? Non, non, Mélente, me dit-elle, vous êtes toujours pour moi le même, je viens vous en aſſurer : je me ſuis arrachée à la garde de Thélame, dit-elle, en montrant la femme de Palémont ; j'ai apellé ces bergeres à notre ſecours, & quand il faudroit armer toute la contrée, & ſe livrer à la mort, on ne me ſéparera jamais de toi. Vous voyez, dis-je alors, Seigneur, que la vie champêtre n'amollit point les ames généreuſes ; la vérité conduit nos actions, que la juſtice conduiſe les vôtres ; elle eſt pour les bergers ainſi que pour les autres hommes. La force ne doit pas l'emporter ſur la loi, & je ne puis penſer que ce que le ciel unit par des liens légitimes, les hommes ſoient en droit d'en briſer les nœuds. Quand cela ſe pourroit, nous répondit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir ſéparer des cœurs ſi fideles ; je n'exige plus de vous cette déſunion ; je ne vous demande que de venir avec moi chez Célimene, où vous reſterez l'un & l'autre juſqu'à

ce que j'aie porté les parens d'Hortence à vous laiſſer jouir de votre bonheur ; & je vous promets, devant tous ceux qui nous écoutent, de m'y employer avec ardeur, étant pénétré des ſentimens que je vous trouve à tous deux. Il ſeroit à ſouhaiter pour la gloire des hommes les plus élevés d'en avoir de ſemblables aux vôtres. Je ne m'étonne plus que Palémont ait donné Hortence à Mélente, le mérite de ce berger ayant dû lui être recommandable, puiſque, tout élevé que je ſuis à la Cour, je ne trouve perſonne qui le ſurpaſſe en bonne mine, en eſprit & en grandeur d'ame. Ces paroles, prononcées avec une bonté infinie, nous raſſurerent ma chere Hortence & moi. Je voulus me jetter aux pieds de notre généreux protecteur ; mais il ne le voulut pas permettre, & nous embraſſant l'un & l'autre avec tendreſſe, il nous fit monter dans ſon carroſſe, & ordonnant à Palémont & aux autres bergers de venir chez Célimene, où nous fûmes reçus d'une façon ſi honorable, que je ne puis trouver de termes aſſez forts pour lui en rendre grace. Elle aprit notre aventure de la bouche du protecteur d'Hortence ; elle fut touchée juſqu'au fond du cœur de notre amour & de notre fermeté ; ce qui fit qu'elle ſe joignit à lui pour empêcher qu'on ne violât les loix divines & humaines en nous ſéparant. Nous reſtâmes chez elle en attendant ſon retour, ou celui de ce généreux Seigneur. Ils partirent l'un & l'autre ; à l'inſtant notre incertitude n'a pas été longue. Célimene revint, il y a trois

jours, avec des lettres des parens d'Hortence, dans leſquelles ils marquoient que, ne voulant point s'opoſer aux arrêts du ciel, ils conſentoient à notre union, & ratifioient notre mariage, à condition que n'ayant pas voulu accepter une fortune éclatante en nous ſéparant, nous irions la poſſéder enſemble près d'eux, & quitterions pour leur gloire une maniere de vie plus tranquille en effet, mais moins honorable que celle qu'ils nous préparoient. Ces nouvelles nous comblerent de joie, & la fortune qui nous avoit paru digne de mépris n'étant pas enſemble, s'eſt offerte à nos yeux avec toutes ſes graces au moment qu'on a voulu nous la faire partager. Les bergers & les bergeres de cette contrée, charmés de notre bonheur, & ſachant que nous devons les quitter, voulant nous donner une marque de leur amitié, & célébrer la victoire que notre fidélité vient de remporter, ont demandé à Célimene la permiſſion de nous donner une fête chez elle, en reconnoiſſance de ce que nous avons aſſez eſtimé leur vie innocente pour la préférer aux grandeurs d'une fortune brillante. C'eſt pourquoi ils ſe ſont aſſemblés. La plupart des amis de Célimene & des perſonnes les plus conſidérables ont bien voulu nous honorer de leur préſence, & s'habiller comme nous pour rendre la fête plus complette. Voilà, Madame, continua Mélente, ce qu'on m'a ordonné de vous dire. Heureux ſi ma narration ne vous a point ennuyée, & ſi Hortence & moi pouvons trouver quelque place dans votre eſtime.

Je vous assure, dit Uranie, que votre histoire m'a vivement touchée, & vous l'avez contée avec tant d'esprit & de graces, que je me fais un véritable plaisir d'être du nombre de vos amis, & je prie Hortence & vous d'accepter ma maison, lorsque vous voudrez venir goûter quelques jours les douceurs de la vie champêtre. Hortence & Mélente répondirent avec tendresse aux marques d'estime d'Uranie, & toute la compagnie leur donna les louanges qu'ils méritoient. On vint avertir Célimene que tout étoit prêt, & qu'on n'attendoit plus qu'elle pour commencer. Alors elle conduisit Uranie & sa compagnie dans une superbe galerie, au bout de laquelle on avoit élevé un théatre. On voyoit de chaque côté quantité de sieges en gradins pour donner la commodité de voir plus à son aise. Le devant du théatre étoit arrangé en forme de parquet avec des fauteuils pour placer les personnes les plus considérables. Ce parquet étoit enfermé d'une balustrade à hauteur d'apui, ayant un fort grand espace derriere qui donnoit la liberté de voir & d'entendre à ceux qui y étoient placés. Ce lieu étoit éclairé par une infinité de lustres & de girandoles. L'assemblée étoit nombreuse & le coup-d'œil charmant par le mêlange des bergers & des bergeres qui la composoient. Hortence & Mélente furent placés entre Célimene & Uranie en face du théatre, & le reste s'étant mis selon son rang, une symphonie champêtre & bien exécutée précéda les scenes les plus belles & les plus tendres du *Pastor-*

Fido, que les bergers repréſenterent avec ſuccès.

Ce divertiſſement ayant fini à l'heure du ſoupé, on paſſa dans les jardins, dont l'éclatante illumination repréſentoit le plus beau jour. Au bout de la maîtreſſe allée on voyoit trois pavillons en forme de tente, dont chacun diſtribuoit à des promenades différentes. Dans celui du milieu étoit la table deſtinée aux amis de Célimene, à laquelle Hortence & Mélente furent admis. Dans les deux autres étoient celles des bergers & des bergeres les plus conſidérables de la contrée, le reſte des jardins étant rempli de rafraîchiſſemens pour ceux que la ſeule curioſité y avoit conduits. Le repas fut magnifique. Hortence & Mélente ne firent pas une action, & ne dirent pas une parole, qui ne les fiſſent voir dignes de l'attention qu'on avoit pour eux. Après le repas on reprit le chemin de la galerie, où le bal commença. Les deux époux s'y diſtinguerent dans les danſes les plus difficiles, & l'intelligence de leur cœur ſe répondant juſques dans leurs pas, ils n'en firent point où l'amour & les graces ne paruſſent dans tout leur éclat. Le bal ayant aſſez duré pour divertir l'aſſemblée, on tira un feu d'artifice, dont la beauté répondit parfaitement au reſte de la fête. Pendant qu'il dura, les bergers & les bergeres s'avancerent en cadence & à la file devant Hortence & Mélente, les ſaluerent & leur ſouhaiterent un bonheur éternel. Cette petite cérémonie finie, Célimene & toute la compagnie conduiſirent les époux

dans l'apartement qui leur étoit préparé, & laiſſerent au reſte des bergers la liberté de continuer le bal. Hortence & Mélente s'étant fait ſuivre par Palémont & ſa femme, leur firent préſent de la caſſette de pierreries qu'ils avoient remis à Hortence, & firent diſtribuer par leurs mains aux bergers & bergeres des préſens aſſez conſidérables pour les faire ſouvenir long-tems de leur généroſité.

Comme cette galante fête avoit inſpiré la joie à toute cette belle aſſemblée, & qu'elle avoit réſolu de ne ſe ſéparer que bien avant dans la nuit, on fit une eſpece de cercle dans l'apartement d'Hortence, où la converſation roula d'abord ſur l'état heureux qu'elle alloit quitter. Cette compagnie étant pleine de beaucoup de perſonnes d'eſprit, il y eut un homme de qualité, parent & ami de Célimene, qui demanda à Mélente ſi dans le nouveau genre de vie qu'il alloit mener, il n'auroit point quelque inclination pour la guerre. S'il ne falloit que du courage, répondit-il, je pourrois me flatter de pouvoir ſervir mon Roi; mais il faut tant de qualités enſemble pour être bon homme de guerre, que mon peu d'expérience me feroit craindre de ne pas réuſſir dans cet état comme je le ſouhaiterois. Il eſt vrai, dit Uranie, qu'il faut beaucoup d'expérience dans toute ſorte d'états; ce n'eſt pas ſeulement dans l'art de la guerre qu'elle eſt néceſſaire, elle l'eſt encore dans des occaſions moins périlleuſes. Ce n'eſt qu'après pluſieurs années paſſées dans un grand concours d'affaires différentes, en pluſieurs lieux avec différentes perſonnes,

& qu'on aura trouvé des conjonctures opoſées les unes aux autres, qu'on aura démêlé dans les occaſions qui ſe feront préſentées, qu'on peut dire avoir acquis quelque expérience; mais comme cela ne peut arriver que dans un long eſpace de tems, je crois la vie de l'homme trop courte pour y parvenir. L'étude, dit Célimene, peut ſupléer à l'expérience, puiſqu'elle nous remet devant les yeux les cas les plus notables qui ſont arrivés dans les ſiecles paſſés. Sans doute, reprit celui qui avoit parlé le premier, jamais homme n'a tiré de ſon expérience une ſcience parfaite, & ſans le ſecours des préceptes & des enſeignemens d'autrui, il n'iroit qu'en aveugle dans ce qu'il entreprendroit: ce qui eſt facile à comprendre, en examinant l'origine & les progrès de toutes les ſciences. Les premiers hommes qui ont jetté les fondemens, & donné quelques lumieres à leurs idées, n'ont fait que des ébauches. Ceux qui les ont ſuivis y ont ajouté: ainſi ſucceſſivement en travaillant ſur les mêmes principes, on a formé des préceptes qui ſont aujourd'hui le plus bel ornement de l'homme. Il eſt certain, dit Félicie, que la ſcience qu'on tire des livres eſt plus univerſelle & plus ſûre que celle qu'on peut acquérir par ſa ſeule expérience, puiſqu'avant d'y parvenir on court riſque de faire de grandes fautes. Les bons hiſtoriens raportent tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable, les cauſes qui les ont produits, ainſi que leurs effets, & ornent leurs écrits de concluſions & de jugemens, dont là

conſéquence eſt abſolument utile aux hommes dans le cours de leur vie. Je ne doute point de cela, dit Mélente, & je ſuis perſuadé qu'un homme qui voudra tout tirer de ſa ſeule expérience, ſera obligé d'avoir ſans ceſſe la balance & l'équerre à la main pour examiner les raiſons néceſſaires dans une grande affaire, qui, dans ces circonſtances, ſe trouvera bien différente de celle qu'il aura tant peſée & tant meſurée, ce qui le fera échouer à la moindre agitation. Les plus ſages ne diſcernent pas toujours juſte, & c'eſt dans ces occaſions que la foibleſſe de l'eſprit humain ſe découvre à plein : d'ailleurs ceux qui expérimentent ſans être fondés, ne regardent que la ſurperficie, ſans pouvoir pénétrer plus avant, donnent dans le faux, & font des interprétations contraires à la choſe & au bon ſens ; ainſi je crois pouvoir conclure de-là que peu de gens deviennent habiles ſans le ſecours de l'étude, qui eſt la véritable bouſſole qui doit nous conduire. En vérité, dit cet homme de qualité qui avoit ouvert la converſation, je ſuis charmé d'entendre Mélente parler de la ſorte : car enfin tout art préſupoſe une très-longue expérience, l'art n'étant qu'un aſſemblage de documens éprouvés ; ainſi l'art de régner, de gouverner & de faire la guerre ſe trouve dans les écrits qui ne nous enſeignent rien qui ne ſoit avéré & confirmé par l'autorité de pluſieurs grands écrivains, qui ont tiré de ſemblables cas des avis ſalutaires, joint à cela que la plupart ont été employés dans ce qu'ils nous raportent, comme Hé-

rodote, Xénophon, Theucidide, Joſephe, Jules-Céſar & pluſieurs autres. La ſcience ne peut s'acquérir que par l'étude; l'hiſtoire eſt apellée la vraie diſcipline & exercitation aux grandes affaires; l'expérience humaine s'engendre de la mémoire, & les livres doivent paſſer pour être la mémoire & le regiſtre des tems, qui eſt la choſe la plus ſavante & la plus utile au monde. Il n'y en a point de plus aſſurée, de plus abondante & de plus ancienne; ce qui fait que dans des cas rares & ſinguliers un ſeul exemple ſert d'expérience. Bien plus, ajouta un homme de la compagnie, ſi l'expérience de pluſieurs eſt ſujette à erreur, que pouvons-nous juger de l'expérience d'un ſeul? Cela eſt ſi dangereux, que ſouvent un homme met ſon bien, ſon honneur & ſa vie dans le hazard de ſe perdre, par l'opinion qu'il aura, qu'un conſeil qui aura été bon une fois, le ſera encore dans une affaire, quoique très-différente de l'autre. Ce qui aproche le plus de la perfection doit être le plus parfait; la ſcience précede l'expérience, attendu que la perfection eſt l'une & l'autre enſemble, & que ce n'eſt que par le moyen de la ſcience qu'on y peut parvenir. En la poſſédant on devient grand praticien; avec elle nous devenons capables d'exécuter les choſes les plus difficiles, & ſouvent en état de donner des loix aux nations, comme ont fait Solon, Licurgue, Platon, Carondas & Pittacus. Lucullus devint grand Capitaine par la lecture. Mais, dit Florinde, le tems aporte tous les jours de nouvelles mœurs: les intérêts des Princes

ſont devenus différens ; la guerre ſe fait autrement que dans les ſiecles paſſés ; toutes les affaires marchent ſur un autre pied ; les circonſtances ſont changées, & d'une nature que les hiſtoriens n'ont pu prévoir, & que par conſéquent ils n'en ont rien dit ; ce qui fait que les anciens auteurs deviennent inutiles, & qu'il eſt de néceſſité abſolue d'en venir à de nouvelles expériences. Permettez-moi de vous dire, Madame, reprit le parent de Célimene, que vous êtes dans l'erreur. Les mêmes choſes qui ont été dans les tems paſſés ſe produiſent dans celui-ci, & quoiqu'elles ſoient ſous des formes différentes, elles ſont de même nature. C'eſt à l'eſprit de celui auquel elles s'offrent à les développer ; en ce cas, celui qui joint l'étude à l'expérience, a un grand avantage ſur les autres. La raiſon fondamentale ne ſe trompe jamais ; elle demeure toujours dans ſon entier : les tems ne peuvent rien ſur elle ; c'eſt la reine des hommes & des dieux : on ſait que de tout tems la proſpérité cauſe de l'envie, que la mal-aſſurance met en danger, que la gloire d'un conquérant excite la jalouſie, que le conſeil ou la priere de celui qui peut ordonner abſolument valent autant qu'un commandement ; qu'il n'eſt pas utile à un Etat d'inquiéter ſes voiſins, quand on peut vivre en paix, & une infinité d'autres regles ſemblables qui ont toujours été certaines & véritables, qui le ſont encore aujourd'hui, & qui le ſeront éternellement. Toutes les raiſons que vous aportez contre l'expérience ſans étude, dit Camille en ſou-

riant, font un plaiſir extrême à l'aimable Hortence, dans la crainte qu'elle auroit de voir Mélente prendre le parti de la guerre, ſi ſon étude étoit ſoutenue de l'expérience. Celle qui a voulu armer toute la contrée, dit Célimene, pour ſe conſerver ſon époux, ne me paroît pas trop craindre le ſort des armes. Les occaſions ſont bien différentes, Madame, répondit Hortence : je ne craignois rien lorſqu'il s'eſt agi de me ſéparer de Mélente ; mais j'avoue que le courage que j'ai montré pour ne le point quitter m'abandonneroit entiérement s'il couroit des périls que je ne pourrois partager. Pour moi, dit une Dame de la compagnie, je ne voudrois pas être unie à un guerrier ; outre l'inquiétude continuelle qu'on a pour ſes jours, je ne puis m'empêcher de croire que cela ne diminue un peu de la bonté naturelle. Le carnage, le ſang & l'horreur des combats accoutument inſenſiblement à la cruauté, & j'aurois peur que mon vainqueur ne me traitât quelquefois comme ſon ennemie. La compagnie ne put s'empêcher de rire de l'opinion de cette Dame ; on la combattit par de bonnes raiſons, & l'on parvint à lui perſuader que l'homme de guerre pouvoit poſſéder toutes les qualités qu'il faut pour plaire, & que la douceur & la clémence étoient ordinairement le partage des héros. Il eſt vrai, dit le parent de Célimene, qu'il y a des nations inſolentes dans la proſpérité, & qui dans la victoire traitent les vaincus avec cruauté. Les Romains avoient une politique bien différente ; ils étoient ſans ru-

deſſe pour les vaincus; ils les prenoient pour habitans de leur ville, ou leur donnoient droit de bourgeoiſie, & dans la ſuite les admettoient aux charges. Les Authunois, les Céninois & les autres premiers peuples qu'ils ſoumirent, furent traités de la même ſorte, & par ces manieres douces & inſinuantes qu'ils continuerent toujours, ils parvinrent à un degré de puiſſance ſi conſidérable, qu'il n'y en a point eu juſqu'à préſent de ſi ſolide, ni qui aient porté les armes & triomphé dans un plus grand nombre de pays. Les Lacédémoniens, dit Uranie, & les Athéniens n'en faiſoient pas de même; ils haïſſoient mortellement ceux qu'ils avoient ſubjugués, ne les eſtimant pas dignes de participer en rien avec eux; ce qui leur porta un grand préjudice, ainſi que ceux qui voulurent les imiter, puiſque leur puiſſance fut toujours très-bornée, & qu'ils furent dans la ſuite la proie des Macédoniens & des Romains. La clémence que ces derniers exercerent à leur égard fit ſur leurs cœurs les mêmes effets que ſur les autres peuples. Philippe de Macédoine, ajouta Félicie, gagna les cœurs de toute la Grece, lorſqu'à la premiere victoire qu'il remporta ſur les Athéniens, il licencia tous les priſonniers qu'il avoit faits. Alexandre le Grand couvrit de ſon manteau royal le corps de Darius ſon plus grand ennemi. Et combien, dit Célimene, fut-il utile à Cyrus d'avoir traité Créſus honorablement & avec bonté après l'avoir vaincu? Ce Prince étoit aimé par toute la Grece, & s'il eût été traité rudement,

pluſieurs

pluſieurs auroient cherché à le venger. Le Sénat de Rome, reprit le parent de Célimene, trouva mauvais la cruauté du Conſul Popilius à l'égard des Allobroges, & ſitôt que les plaintes en furent venues, il jugea à propos d'y remédier en blâmant la conduite du Conſul. L'honneur de la victoire ne conſiſte pas à exercer la cruauté ſur les vaincus; la clémence & la douceur ſont toujours la plus belle partie de la gloire. Le Roi Antiochus laiſſoit aller francs & libres tous ceux des places voiſines de Lariſſéens, & cette humanité hâta ces peuples à ſe ſoumettre à ſon Empire. Le Dictateur Papirius étoit ſans contredit un grand chef de guerre; mais ſa ſévérité & ſon orgueil lui avoient fait perdre l'amour de ſon armée à un tel point, qu'elle lui falſoit manquer exprès des occaſions importantes pour mortifier ſa vanité au préjudice du bien public. J'ai lu, dit Mélente, que ſous le Conſul Appius cette haine fut encore plus loin par ſon armée : car pour ſatisfaire l'averſion que ſa trop grande ſévérité avoit imprimée dans le cœur de ſes ſoldats, bien éloignés de vouloir vaincre, ils ſouhaitoient ardemment d'être vaincus. S'il les battoit pour les hâter, ils marchoient beaucoup plus lentement, & lorſqu'il les encourageoit, ils faiſoient tout avec langueur & nonchalance. Heureux, dit Célimene, le Général qui, par ſa vertu, ſa douceur & ſa bonne conduite, peut mériter le titre glorieux de pere de ſon armée, ainſi que Monſieur de Turenne! Mais, continua-t-elle en ſe levant, il eſt tems de laiſſer à Mélente &

à Hortence le plaiſir d'être enſemble, & je crois que la nuit eſt aſſez avancée pour que chacun cherche à jouir du repos dont il a beſoin. A ces mots Uranie, Félicie, Florinde & Camille marquerent à Célimene le contentement qu'elles avoient eu par mille remerciemens ; elles embraſſerent Hortence, firent toutes les careſſes poſſibles à Mélente, & monterent en carroſſe. Comme le chemin n'étoit pas fort long du château chez Uranie, elle arriva bientôt chez elle, en s'entretenant avec ſes amies des aventures de ces aimables bergers. Pour moi, dit Camille, je ne ſuis point ſurpriſe qu'Hortence ſoit pleine d'eſprit & de grace ; elle eſt née belle & de condition, c'en eſt aſſez pour prendre aiſément de bonnes impreſſions ; mais j'avoue que Mélente me ſurprend, & je ne comprends pas comment, n'étant né que ſimple berger, on puiſſe avoir autant de mérite. Cela n'eſt pourtant pas ſurprenant, dit Uranie ; la condition ne donne pas les qualités perſonnelles, & l'on ne tire ordinairement de ſa naiſſance que les moyens de pouvoir mettre en plus grand jour ſa vertu ou ſes défauts : ainſi le berger peut être auſſi vaillant que le héros, auſſi ſpirituel que l'homme de Cour, & auſſi ſage que le philoſophe. Mélente eſt né berger, mais avec les diſpoſitions néceſſaires pour être un fort aimable homme. Son pere s'eſt trouvé en état de cultiver ſon heureux naturel, & le ciel, qui le deſtinoit à la fortune dont il va jouir, a voulu l'en rendre digne. Sans doute, ajouta Florinde, & ſans l'amour qu'il a pris

pour Hortence, peut-être que toutes ses bonnes qualités auroient été ensévelies pour jamais. Cela nous fait voir, dit Félicie, qu'il est mille gens de mérite auxquels il ne manque que les occasions pour se faire connoître. Ce fut avec de semblables discours qu'elles arriverent, & comme les occupations de cette journée n'avoient pas laissé de les fatiguer, elles se retirerent pour goûter un repos que leurs secrettes inquiétudes les empêchoient de goûter parfaitement.

CINQUIEME JOURNE'E.

LA nuit étoit si fort avancée lorsque les quatre amies se retirerent, qu'elles ne se leverent que tard, & ne se rassemblerent qu'à l'heure du dîné. Avouez, dit Camille en abordant Uranie qui sortoit de son apartement, que les plaisirs rendent paresseux, & que plusieurs jours passés comme celui d'hier nous donneroient peu d'occasions de profiter des charmes de la solitude, où nous souhaitons être en sortant de la ville. Je ne sais quels sont vos sentimens là-dessus, répondit Uranie; mais pour moi je vous assure que ce petit dérangement me fait goûter plus parfaitement la satisfaction de me trouver seule avec mes véritables amis. Je le sens comme vous, dit Florinde, & quoique j'aie eu beaucoup de plaisir hier, il me semble que je n'y livrai que la moindre partie de moi-même, & que je suis ici dans

mon entier. L'expreſſion eſt hardie, dit Félicie, mais elle eſt juſte : je ne portai que ma perſonne chez Célimene, mon cœur reſta ici. Vous faites un examen de vous-même, dit Uranie, qui eſt tout-à-fait obligeant pour moi, puiſqu'il prouve que vous êtes ici avec autant d'aiſance que chez vous ; je ferai enſorte que cette heureuſe prévention continue tout le tems que nous devons y être. En achevant ces mots elles ſe mirent à table. A peine étoient-elles au deſſert, qu'on vint avertir Uranie que Célimene alloit arriver avec Hortence & Mélente. Cette viſite les obligea de dîner plus vîte qu'à l'ordinaire ; elles paſſérent dans le ſalon pour recevoir cette compagnie. Très-peu de tems avant qu'elle arrivât, un valet de chambre de Thélamont rendit à Uranie un paquet de lettres de ſa part. Ces nouvelles lui étoient trop cheres pour différer à les lire ; ainſi, après en avoir fait honnêteté à ſes amies, elle l'ouvrit, & trouva la lettre ſuivante.

THÉLAMONT A URANIE.

Je crois qu'il y a un ſiecle que je ſuis éloigné de vous. L'abſence eſt le plus cruel de tous les maux, quand on aime comme moi ; & ſi je ne me perſuadois que je ne ſuis ici que par votre ordre, & pour vous rendre ſervice, je ne ſerois pas maître de ma douleur. Pardonnez, Madame, ſi je commence par vous entretenir de ce qui ſe paſſe dans mon cœur, avant que de vous inſtruire des affaires que vous m'avez confiées : j'eſpere qu'elles ſe termineront avantageuſement

pour Géronte, & que j'aurai l'honneur de vous en porter la nouvelle chez Bélise. En attendant ce moment fortuné, je vous envoie quelques morceaux de poésie qui ont paru novissimè. *Je souhaiterois être présent à la lecture que vous en ferez, j'y trouverois de nouvelles graces. Au nom de ce qui vous est cher, Madame, donnez quelques momens au plus tendre & au plus fidele de tous les hommes.*

THÉLAMONT.

Uranie ayant achevé de lire, & trouvant dans son paquet une lettre d'Orophane pour Félicie : voici, dit-elle à ses amies, de quoi nous occuper quand notre visite sera partie, ou pour la divertir, si elle est d'humeur à goûter les ouvrages d'esprit. Thélamont nous envoie des vers, & voici la prose, ajouta-t-elle, en présentant à Félicie la lettre d'Orophane, qui nous divertira, si je ne me trompe : car vous connoissant comme je fais, je suis persuadée que vous nous la lirez. Pour moi je ne prétends point cacher celle-ci à des personnes qui m'aiment assez pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Alors elle lut la lettre de Thélamont. Camille & Florinde la remercierent de sa confiance. Je vois bien, dit Félicie, qu'il faut que je suive l'exemple d'Uranie, & que ne vous aimant pas moins qu'elle fait, je dois aussi vous prouver mon estime en vous révélant mes secrets. Ecoutez donc la lettre d'Orophane : elle mérite votre attention.

OROPHANE

A L'ADORABLE FÉLICIE.

Je vous l'avois bien dit, Madame, que je ſerois plus heureux abſent que préſent : lorſque j'étois près de vous, il ne m'étoit pas permis de vous dire un mot de mon amour extrême : un regard ſévere, ou une prompte fuite me coupoit la parole ; mais aujourd'hui que je vous écris, je vous dis, ſans crainte d'être interrompu, que je vous adore, que je penſe uniquement à vous, & que ne pouvant être près de vous, votre idée fait toute ma félicité : en aurois-je jamais pu dire autant en mille ans étant à vos pieds ? Que je ſuis heureux ! charmante Félicie ! Vous voudrez me faire taire ; pour y parvenir vous m'écrirez, & une faveur que je n'aurois pu obtenir par dix ans de conſtance & d'amour, va me venir tout-à-coup par une abſence de deux jours, puiſque dans une de vos lettres, fût-elle de colere, je trouverai la conſolation de ſavoir que vous ne pourrez l'avoir écrite ſans ſonger que je ſuis le fidele.

OROPHANE.

Il faut avouer, dit Camille, qu'Orophane eſt d'une humeur tout-à-fait aimable. Cette lettre eſt d'un caractere ſingulier, dit Florinde ; mais elle ne dément point le ſien. Je ſuis contrainte de convenir, reprit Félicie, que je ne puis me ſcandaliſer de m'entendre parler d'amour de cette ſorte, ni même

m'empêcher d'y répondre. Vous êtes en des termes l'un & l'autre, dit Uranie, qui ne vous permettent pas une exacte ſévérité, puiſque perſonne n'ignore que votre hymen ſe doit faire lorſqu'Orophane aura reçu des nouvelles de ſon pere. En achevant ces mots elles entendirent le bruit des carroſſes qui entroient. Uranie fut au-devant de Célimene : elle étoit accompagnée de Mélente, d'Hortence, d'Achante & d'Iphis, qui, l'étant venu voir, avoient profité de cette occaſion pour ſaluer encore Uranie. Hortence & Mélente étoient vêtus comme le ſont les perſonnes de condition. Si Hortence avoit paru belle en bergere, on peut aſſurer qu'elle fut trouvée mille fois plus aimable ſous des ajuſtemens dignes de ſes charmes, & que Mélente pouvoit paſſer pour un cavalier accompli. Les premiers complimens étant faits, Uranie conduiſit la compagnie dans le ſalon ; le ſoleil étant encore trop vif pour propoſer la promenade. Nous venons, lui dit Célimene, vous donner le dernier jour qu'Hortence & Mélente doivent reſter ici : ils partent demain ; ils ont été ſi ſenſibles à l'honneur que vous leur avez fait, qu'ils auroient cru manquer à leur devoir s'ils n'étoient venus vous en remercier. C'eſt une attention, répondit Uranie, dont je leur ſuis obligée ; mais ils n'ont point de remerciemens à me faire, puiſque le plaiſir qu'ils m'ont procuré, m'oblige moi-même envers eux. Alors chacun s'étant aſſis, la converſation roula quelque tems ſur l'air noble & aiſé d'Hortence & de Mélente. Il faut avouer,

dit Camille, que les décrets de la providence ſont admirables: car enfin ces aimables époux n'étoient point faits pour vivre obſcurément; il eſt à préſumer que le ciel ne leur a départi tant de charmes que pour les rendre ce qu'ils ſont aujourd'hui. Cette réflexion nous eſt bien avantageuſe, Madame, répondit Mélente; mais elle ne nous donnera point d'orgueil, & j'imiterai le fameux Eſope, en gardant les marques de mon premier état, pour ne point faire de fautes dans celui-ci. Cela eſt bien ſage, dit Camille, & je ne doute nullement qu'avec de pareils ſentimens vous ne vous faſſiez autant conſidérer que vous vous faites aimer. A propos d'aimer, dit Achante, une choſe m'embarraſſe extrêmement dans la conduite que Mélente doit tenir: il n'eſt nullement d'uſage dans le beau monde de voir un mari amoureux de ſa femme, & il l'eſt ſi fort de la ſienne, qu'il aura ſans doute de la peine à ſe défaire de cette habitude. Je vous aſſure, répondit Mélente, que ſi on m'impoſoit cette loi, & qu'il me la fallût ſuivre de néceſſité, je refuſerois encore les avantages qu'on me fait, puiſque je ne comprends pas que le nom d'époux puiſſe effacer celui d'amant. Ce qui m'a paru beau, aimable & digne de mes ſoins avant l'hymen, doit-il avoir moins de charmes après cette cérémonie? Non, ſans doute, puiſqu'elle me permet de faire éclater aux yeux de tout le monde des ſentimens, qu'on eſt preſque toujours obligé de cacher quand cette union n'eſt pas faite. Ce que dit Mélente eſt très-juſte, reprit Uranie, & ſi

on ne voit pas agir tous les époux comme lui, ce n'eſt pas une raiſon pour marcher ſur leurs traces, puiſqu'on ſait qu'il entre plus de déréglement dans cette façon de vivre, que de honte de paroître amant de ſa femme, & je lui conſeille de ne ſe pas laiſſer emporter par la foule, & de n'écouter que ſon cœur. Je vous ſuis obligée, charmante Uranie, dit Hortence en rougiſſant, du conſeil que vous donnez à Mélente; il eſt de mon intérêt qu'il le ſuive exactement. Comme vous ne pouvez ceſſer de m'être chere, lui répondit-il, je ne ceſſerai jamais auſſi de vous le marquer en quelqu'état que je ſois. Après cela la converſation tourna ſur les différens divertiſſemens qu'ils alloient avoir. Pour moi, dit Iphis, je ſuis perſuadé que de tout ce qui peut attirer les regards, le Roi, la magnificence de ſa Cour feront le plus d'impreſſion ſur le cœur de Mélente & de la belle Hortence. Nous n'avons pas attendu le bonheur de le voir, répondit Mélente, pour lui donner nos cœurs, & nous ſavons à quel point cet auguſte Prince eſt aimable, & l'eſpoir qu'il donne de mille vertus éclatantes. Il faut convenir, dit Florinde, qu'indépendamment de l'amour que notre nation a pour les Princes, elle reſſent encore quelque choſe de plus vif pour le Roi que pour ceux qu'elle a perdus, quoiqu'il y en ait eu de bien aimés. Cela n'eſt pas ſurprenant, dit Félicie, notre nation regarde le Roi comme ſon enfant; elle prend pour lui les ſentimens d'une tendre mere; elle le voit élever & croître, & elle trouve une

ſatisfaction infinie à chérir comme fils un Prince qu'elle révere & reſpecte comme ſon maître & ſon Roi, joint à cela que le ciel l'a doué de toutes les graces néceſſaires pour être un Monarque accompli, & qu'il eſt élevé dans des ſentimens qui nous font eſpérer d'être heureux ſous ſon empire. Je vois bien, dit alors Uranie, que le ſujet de notre converſation touche aſſez le cœur de cette compagnie, pour lui faire donner attention aux ouvrages dont je vais lui faire part: ce ſont des vers, ajouta-t-elle, pour le Roi & pour ſon illuſtre Gouverneur; on vient de me les envoyer, & je crois ne les pouvoir lire à perſonne qui s'y connoiſſe mieux. En diſant cela, elle tira les papiers que Thélamont lui avoit envoyés, & lut ces paroles.

AU ROI.

O Roi, Prince charmant, Monarque incomparable,
Que tu promets d'heureuſes loix!
Tu paſſeras les plus grands Rois;
Le nom de ton ſujet deviendra déſirable,
Aux titres les plus beaux il ſera préféré;
Déja de tout ton peuple admiré, révéré,
Il n'a d'yeux que pour toi; c'eſt toi ſeul qui l'inſpire:
Auguſte & digne objet de ſes ſinceres vœux,
Il ſait que c'eſt toi ſeul qui peut le rendre heureux.
Je ſuis, ainſi que lui, ſoumiſe à ton empire,
Et j'en fais comme lui mon plus heureux deſtin.
Mais à propos d'heureux, de vertus & d'empire,
Vis-à-vis ton palais j'habite & je reſpire;
Quiconque a bon voiſin, a, dit-on, bon matin,
De cette vérité, grand Roi, daigne m'inſtruire.

Le proverbe eſt apliqué bien juſtement,

dit Célimene, & j'aime aſſez cette façon de demander des graces. Comme la compagnie s'aperçut qu'Uranie s'aprêtoit à lire encore quelque choſe, on la pria de continuer; ce qu'elle fit ainſi.

Epître à Monſeigneur le Maréchal de Villeroi.

O toi, dont les conſeils, les ſoins & la prudence,
Forment de notre Roi l'auguſte & tendre enfance!
Toi dont l'ame héroïque & le cœur généreux,
Dans un âge plus mûr lui ſerviront d'exemple!
Si jadis les Romains ont dreſſé plus d'un temple
A quelques citoyens, dont les noms ſont fameux,
Tu conſtruits pour le tien, dans ce Monarque aimable,
Le plus beau, le plus grand de tous les monumens,
Et l'univers ne peut le trouver reſpectable,
Qu'il ne révere auſſi le travail de tes ans.
Enfin de ton vivant c'eſt ton apothéoſe,
Et lorſqu'il fera voir les vertus d'un grand Roi,
Sans en chercher plus loin le principe & la cauſe,
On ſaura ſeulement qu'il les tiendra de toi.
Pour moi, j'en veux tenir mon bonheur & ma gloire,
En célébrant ton nom, j'aſſûre ma mémoire.
Daigne donc écouter les accens de ma voix,
Et que l'auguſte enfant, qui nous donne des lois,
Accorde par la tienne au zele de ma muſe,
La bonté que Louis fit paroître autrefois
A Scudery, des Houlieres & la Suſe.

Je trouve ces vers fort beaux, dit Iphis, la louange noble & vraie: mais l'auteur me paroît avoir trop de vanité en ſe comparant à ceux qu'il vient de nommer. C'eſt une femme, dit Célimene, à ce que j'en puis juger, & je ne vois pas que ce ſoit un eſprit de vanité qui lui faſſe demander d'être regardée comme celles qui ont travaillé avant elle, & qu'elle ſouhaite d'être traitée ſous ce

regne-ci, comme elles l'ont été ſous celui de Louis le Grand. Cet auguſte Prince, dit Achante, aimoit l'eſprit par-tout où il le trouvoit, & comme il ſavoit que le beau ſexe s'en croit toujours aſſez pour plaire, celles qui s'élevoient à prétendre à plus qu'au prix de la beauté en faiſant des ouvrages d'eſprit, lui paroiſſoient auſſi dignes des marques particulieres de ſon eſtime, ce qu'il leur prouvoit en les gratifiant de pluſieurs bienfaits; ainſi l'auteur de l'épître ne ſauroit être taxée d'orgueil, les exemples étant pour elle. Je ſuis du ſentiment d'Achante, dit Florinde, & je trouve la généroſité de Louis le Grand d'autant mieux placée, qu'il eſt beaucoup plus rare de voir des femmes auteurs, que des hommes de lettres. Quoi qu'il en ſoit, dit Célimene, nous ſommes fort obligées à Uranie de ce qu'elle nous a lu. Le ſoleil étant paſſé, elle propoſa à la compagnie de ſe rendre ſur la terraſſe; elle y conſentit, & chacun ayant ſa place ſur les lits de gazon qui l'entouroient, la vue & l'heureuſe ſituation du lieu furent long-tems le ſujet de la converſation. Je ne m'étonne point, continua Célimene, qu'Uranie faſſe ſouvent partie de ſe renfermer ici, ſa maiſon, ſes amis & ſa plume étant ſuffiſant pour lui tenir lieu de tout. Il eſt vrai, répondit-elle, que cette ſolitude a mille charmes pour moi, & ſi j'étois perſuadée que les perſonnes qui veulent bien m'y ſuivre ne s'y ennuyaſſent point, je ne ſongerois jamais à la quitter. Vous la devez être, dit Félicie, par le plaiſir que nous y trouvons. J'en ſuis une

preuve, ajouta Camille, puiſqu'ayant moins de goût que perſonne pour la retraite, & n'aimant point du tout à m'enterrer toute vive, je n'ai pas eu un moment d'ennui ici. Cela n'eſt pas ſurprenant, belle Camille, dit Iphis, vous y êtes toujours en bonne compagnie. Il vient du monde à chaque inſtant qui vous inſtruit des nouvelles publiques, & dans le fond d'une maiſon de campagne vous ſavez ce qui ſe paſſe à la Cour & à la ville. Ah ! pour des nouvelles, dit Uranie, nous n'en ſavons gueres ; elles ne ſont point de notre goût, ce qu'on dit étant toujours augmenté, diminué ou faux, & je ne trouve rien de plus blâmable que de voir des aſſemblées de nouvelliſtes, qui ſe font une loi de ne s'entretenir que des affaires de l'Etat, & qui très-ſouvent font parler les Princes comme de ſimples particuliers. J'évite ces ſortes de converſations avec un ſoin extrême ; ſatisfaite de me pouvoir ſoumettre aux ordres du Souverain, j'obéis ſans chercher à pénétrer dans ſes ſecrets. Il eſt vrai, ajouta Florinde, qu'il y a une eſpece de manque de reſpect à parler de ces ſortes de choſes, & que les Princes voient ſouvent manquer les projets les plus importans par l'indiſcrétion de leurs peuples. Si on eſt en guerre, on en parle comme d'un jeu d'échecs ; le Général attaquera de ce côté, il ſera repouſſé de celui-ci ; s'il fait une telle faute, il eſt perdu ; mais s'il prend un tel avantage, il ne ſauroit manquer de vaincre, & enfin toutes ces diſpoſitions, ces bruits & ces diſcours ſont tellement l'entretien du peuple, que

l'ennemi eſt inſtruit de ce qui ſe paſſe dans le fond de l'ame de ſon adverſaire, comme s'il étoit ſon confident. Si on fait la paix, auſſi-tôt on en cherche les motifs & la cauſe, & les nouvelliſtes, pénétrant juſqu'au cabinet du Prince, divulguent leurs penſées comme des choſes certaines. On ne fait la paix, diſent-ils, que pour un tel deſſein; l'alliance qu'on va faire n'eſt que pour parvenir à telle choſe; le Roi a dit cela; le Prince parut mécontent de certains conſeils: enfin il ſemble que les uns prennent des microſcopes pour voir juſqu'aux moindres replis du cœur des Souverains, & les autres des trompettes pour les publier. Je déſaprouve fort ces ſortes de diſcours, dit Achante, & je voudrois que les peuples ſuſſent diſſimuler leur joie ou leur crainte, comme le doivent faire les Généraux, les Princes & les Rois. Cela eſt ſi bien du goût des hommes raiſonnables, que Jules-Céſar trouvoit admirable la police des Républiques des Gaules, pour avoir fait défenſe, ſous peine de la vie, de dire aucune nouvelle; & lorſqu'on avoit quelque choſe à débiter, on étoit obligé de s'adreſſer aux Magiſtrats. Cette loi a paru ſi ſage, qu'elle s'eſt perpétuée juſqu'à ce jour dans une République qui paſſe pour être très-prudente. Si les peuples, dit Iphis, pouvoient ſe contraindre juſqu'à ce point, il eſt très-certain que le ſecret ſeroit gardé, ou du moins ce ne ſeroit pas manquer de prudence ſi les projets venoient à manquer. Mais il n'y a qu'à lire, dit Uranie, pour voir que la diſſimulation eſt néceſſaire dans

les affaires d'Etat. Quoique Scipion fût informé que Siphax avoit manqué de foi aux Romains, & qu'il s'étoit rangé du côté des Carthaginois, dans le tems même que ſes Ambaſſadeurs étoient dans ſon camp, il leur fit mille careſſes, & ils en partirent comblés de marques d'honneur & d'amitié, & à leur départ ce vaillant Romain fit publier la fauſſe nouvelle qu'ils ne partoient que pour hâter l'armée de Siphax qui étoit en marche pour le joindre, afin de tromper ceux qui cherchent à pénétrer le ſecret de l'Etat. L'indiſcrétion des peuples, ajouta Achante, eſt ſi fort à craindre, qu'Alexandre fit défenſe, ſous peine de la vie, de divulguer tout ce qui s'étoit paſſé dans une action où il avoit perdu deux mille hommes de pied & trois cents chevaux, étant bien perſuadé que cette médiocre perte, dite, redite par pluſieurs, paſſeroit chez les autres pour une déroute générale. Il eſt également dangereux d'exagéter ſes pertes ou ſes conquêtes, les ſuites en étant toujours à craindre, ainſi que fit imprudemment Térentius Varron, qui, après la bataille de Cannes, en parlant aux Ambaſſadeurs de Capoue, qui venoient le conſoler & lui offrir leur ſecours, leur exagéra ſi fort la perte des Romains, qu'après l'avoir écoutée, ils ſe retirerent auprès d'Annibal, ainſi que pluſieurs de leurs alliés. Il ne faut pas oublier auſſi, dit Iphis, l'étourderie de Furius Philus, qui, dans ce même tems, les Romains s'étant aſſemblés pour remédier à ce malheur, s'écria devant tout le peuple que, tout étant perdu, les conſeils

étoient inutiles. J'avois toujours cru, dit Camille, que la dissimulation n'étoit nécessaire qu'aux hommes qui commandoient aux autres; mais vous me faites voir, par tout ce que vous raportez, qu'elle l'est presque autant à ceux qui obéissent. Il est vrai, dit Achante, qu'elle l'est infiniment aux Généraux, puisqu'un grand chef de guerre doit savoir dissimuler les perplexités où il se trouve, & faire attention que toute son armée a les yeux sur lui pour y connoître le bon ou le mauvais état de ses affaires: car lorsque par malheur le soldat s'aperçoit que le chef craint ou désespere, chacun abandonne le bien général pour ne songer qu'à soi; ce qui est cause que le mal qu'on craint arrive effectivement, & de tout tems on a regardé les Généraux, qui savent renfermer la crainte ou le désespoir dans le fond de leur cœur, comme gens supérieurs aux autres. Combien de fois une mâle assurance a-t-elle rétabli les choses les plus désespérées? Lorsqu'on remarque de la fermeté dans le chef, personne ne s'épargne pour concourir à ses desseins, quelque périlleuse qu'en soit l'exécution; soit dans une bataille, ou dans un siege actif ou passif, il convient de dissimuler. Polybe dit qu'il faut qu'un chef montre toujours bon visage, & sache couvrir l'adversité d'une joie déguisée. Jamais Alexandre n'avoit paru si gai que le jour de la bataille d'Arbelles; aussi son armée fut au combat comme étant assurée de la victoire qu'elle remporta en effet. J'ai lu, ajouta modestement Mélente, que la consolation que Vercingentorix don-

noit aux Gaulois pour la perte d'Avaricum, quoiqu'elle fût importante, étoit de n'en paroître pas touché, en les faiſant ſouvenir qu'il avoit été d'avis de la brûler, & depuis de l'abandonner. Tout cela prouve, dit Célimene, que ce n'eſt pas pour ſoi-même qu'il faut diſſimuler, mais par raport aux autres, de qui l'indiſcrétion eſt toujours préjudiciable : car enfin ſi les peuples étoient capables de garder un ſecret, le Souverain ne leur cacheroit rien de ſes projets ; mais cela n'étant pas, ils ne devroient point chercher à les pénétrer ; & s'il ſe trouve des eſprits aſſez forts pour le faire, je voudrois qu'ils y joigniſſent la prudence de ſe taire. Cela eſt impoſſible, dit Iphis, & ce qui arriva à Monſieur de Turenne en eſt une preuve. Ce grand homme voulant éviter l'armée impériale, & conſidérant ſa force qui étoit de ſoixante mille hommes, la ſienne n'étant tout au plus que de quatorze mille, étant parvenu aux pieds des montagnes d'Alſace, voyant qu'il ne pouvoit entrer dans les gorges ſans s'expoſer, il ſe retrancha au bord d'une petite riviere, & pendant qu'on travailloit, il parcouroit à cheval les bords de ce ruiſſeau, en diſant : Voilà un ouvrage qui vaut dix mille hommes ; cet autre m'en vaut autant : ceux qui ſont dans le centre ſont impratiquables, & ceux de ma droite ne peuvent être inſultés ; & concluoit de-là qu'il étoit plus fort que les Impériaux. Un ſoldat, qui pénétra que ce raiſonnement n'étoit que pour donner de l'aſſurance à ſon armée, & tromper les ennemis, eut la har-

dieſſe de lui dire : Bon, notre pere, tout ce que nous faiſons ici n'eſt que pour endormir les Allemands ; car s'ils nous en donnent le tems, nous irons giter-là, en lui montrant du doigt l'endroit le plus fort de la montagne. Monſieur de Turenne voyant ſon ſecret découvert par un ſimple ſoldat, ſe contenta de répondre : Voilà un garçon qui a des idées, qu'on lui donne quatre piſtoles pour boire, & paſſa outre au plus vîte. Cet homme avoit pourtant deviné juſte : car les Allemands ayant donné dans le panneau, Monſieur de Turenne eut le tems de décamper la nuit d'après, & de gagner l'endroit que le ſoldat lui avoit montré. Cette action eut une ſuite ſi glorieuſe pour ce grand Capitaine, que de ſoixante mille Allemands qui avoient paſſé le Rhin, il n'en repaſſa que dix-huit mille ; le reſte ayant été pris ou détruit. Voyez, continua Iphis, par cet exemple, de quelle conſéquence ſont le ſecret & la diſſimulation, & combien on s'empreſſe à marquer ſa pénétration par l'audace qu'eut ce ſoldat de faire voir la ſienne, & que ne ſeroit-il pas arrivé s'il l'eût montrée devant des gens capables d'en avertir l'ennemi ? C'eſt ainſi, dit Achanté, qu'un chef doit faire valoir juſqu'aux moindres choſes, faire publier dans ſon camp de bonnes nouvelles pour encourager le ſoldat, & punir de mort ceux qui en débitent de mauvaiſes. Le même Vercingentorix, dont Mélente vient de parler, envoyoit des gens affidés au-devant des ſoldats qui ſe ſauvoient d'Avaricum, & les faiſoit paſſer en des lieux éloignés de ſon

armée, afin qu'ils n'y vinſſent pas porter l'alarme. Je me ſouviens, dit Félicie, d'un trait, à propos de la diſſimulation, qui me fait un plaiſir extrême. Iſcholaüs étant aſſiégé, & voyant les ennemis faire les approches pour abattre les murailles avec le bélier, fit lui-même ouvrir une breche, tant pour animer les ſiens en leur faiſant croire qu'il ne craignoit rien, que pour effrayer l'ennemi, qui véritablement n'oſa jamais tenter d'entrer par la porte qu'on lui avoit ouverte, & qui, après avoir long-tems délibéré, ſe retira de devant la place, & laiſſa Iſcholaüs couvert de gloire. Par de ſemblables ruſes, ſi on ne peut ſe diſpenſer de ſuccomber, on a du moins l'honneur de ſe procurer une mémoire avantageuſe. Cela fait voir, dit Achante, que la prudence d'un chef détermine ſouvent les plus grands événemens. Un fameux Capitaine Grec diſoit qu'il ne ſe ſoucioit pas d'avoir dix hommes ſemblables à Ajax, mais qu'il ſouhaitoit en avoir dix comme le ſage Neſtor, ne doutant pas que les ayant, il ne fût bientôt maître de l'Aſie, attendu que les plus grandes affaires ne réuſſiſſoient ſouvent pas par la force, mais toujours par la prudence & les avis. Les Romains, ajoute-t-il, faiſoient plus d'état de Fabius Maximus, que de Marcellus; appellant Marcellus le glaive de la République, & Fabius le bouclier, l'un étant bon pour acquérir, & l'autre pour conſerver; mais la conſervation de l'Etat étant à préférer, ils eſtimoient plus l'un que l'autre, la ſageſſe & la prudence étant plus rares que

la valeur, la force & l'exécution. On peut tirer de-là, dit Célimene, une juste conséquence; qu'il est bien plus glorieux de savoir conserver son pays, qu'il n'est avantageux d'en acquérir de nouveaux, puisque souvent la foiblesse du possesseur a plus de part à l'acquisition que la vertu du conquérant. Comme la guerre est un métier où la fortune met beaucoup du sien, répondit Achante, & qu'on peut perdre en une journée le fruit de plusieurs campagnes, un Prince ne sauroit trop profiter des tems heureux pour se procurer une paix qui est mille fois plus glorieuse que tous les triomphes que sa valeur ou son ambition lui peuvent faire acquérir. Sans doute, dit Iphis, il ne faut jamais que le desir d'obtenir une chose difficile mette un Prince en occasion de courir des dangers évidens, & que quand même il seroit assuré de la victoire, il ne seroit pas plus prudent de refuser une bonne paix, les inconvéniens d'une longue guerre lui devant donner occasion de faire des réflexions sur les malheurs inévitables qui tombent sur un peuple innocent; les campagnes incultes, les villes sans défense, les villages pillés, brûlés & saccagés, les paysans égorgés ou dispersés, sont des pertes irréparables. Mais, reprit Uranie, si la paix qu'on propose ne se peut faire qu'à des conditions trop dures, & qui donnent atteinte à l'honneur du Prince & de l'Etat? En ce cas, répondit Achante, la guerre est à préférer à une mauvaise paix, sous laquelle sont souvent cachés les motifs d'une guerre mille fois plus funeste encore.

Ces ſortes de paix, qu'on apelle fourrées, ne ſe font que pour prendre haleine, & pour épier le tems & les conjonctures favorables. Il eſt encore à remarquer, dit Iphis, que la ruſe de ceux avec qui on traite, eſt de laiſſer toujours quelque queue à leur pénétration, afin que cela leur ſerve de ſujet à la guerre qu'ils méditent en ſignant la paix; mais lorſqu'on s'aperçoit de ces ſortes de fineſſes, il vaut beaucoup mieux continuer la guerre; car des paix faites ſous les auſpices de l'iniquité & de la tromperie ne peuvent être que la ruine des peuples & du Prince qui la ſigne. Les Romains, dit Mélente, demanderent aux Privernois quelle ſeroit la paix qu'ils traiteroient avec eux. Ils répondirent que ſi on la leur accordoit bonne, elle ſeroit aſſurée & perpétuelle, ſinon qu'elle ne dureroit pas long-tems. Hérennius, dit Iphis, Capitaine des Samnites, étant conſulté de ce qu'on feroit des Romains qu'ils avoient enfermés dans le détroit des Fourches Caudines, où ils étoient à leur merci, fut d'avis qu'on les relâchât courtoiſement pour les obliger à une amitié perpétuelle, ou bien qu'on les maſſacrât juſqu'au dernier pour donner à leur Etat une ſecouſſe ſi rude, qu'il s'en reſſentît toujours; mais qu'il falloit faire l'un des deux: car, diſoit-il, de les laiſſer aller ſous certaines conditions, ou en leur impoſant certaines peines, ce ne ſeroit pas le moyen de les gagner pour amis, ni de s'en délivrer comme ennemis, d'autant plus que dans l'état où la fortune avoit mis les Romains, ils pourroient bien accorder

tout ce qu'on leur demanderoit ; mais qu'ils n'en tiendroient rien lorsqu'ils seroient en liberté ; puisqu'ils se croiroient dispensés d'exécuter ce que la force & la nécessité les auroient contraint de faire. César, ajouta Félicie, avoit bien raison de dire que le véritable tems de faire une paix durable étoit lorsque les deux partis étoient dans une égale force, & que pour lors les intérêts différens se pesant avec justice, l'accord en devenoit meilleur & plus solide. En vérité, dit Camille, il est fâcheux qu'Achante & Iphis ne commandent pas des armées, ou ne soient pas Ministres, ils raisonnent de façon à me faire croire qu'ils réussiroient dans l'un ou dans l'autre. Je vous assure, Madame, répondit Achante, qu'il est beaucoup plus facile d'en parler, que d'en venir à l'exécution, & qu'avec tous nos raisonnemens, nous serions peut-être bien embarrassés s'il nous les falloit mettre en pratique. De plus, ajouta Iphis, nous sommes trop unis pour posséder de grandes charges ensemble, & en même tems. Comment, dit Célimene, votre union ne pourroit-elle pas être utile à l'Etat ? Il me semble que deux Généraux, ou deux Ministres, qui sont amis, doivent s'accorder en tout, & que les affaires en vont mieux. Non, Madame, reprit Iphis, la trop grande intelligence entre deux grands hommes, soit dans un Etat monarchique ou républicain, en fait souvent suspecter, & devient quelquefois dangereuse, sur-tout dans les Républiques démocratiques ou aristocratiques. Nous avons plusieurs exemples dans

ſes tems paſſés qui confirment qu'un particulier qui s'éleve en grandeur & en pouvoir en trouve toujours quelqu'autre, qui par émulation cherche à le ſuivre de près; & même à le ſurpaſſer; & quand il ſe forme une liaiſon d'amitié entr'eux, cela cauſe ſouvent la ruine du public: car lorſque l'ambitieux eſt revêtu de l'autorité, il ſe contente rarement de vivre en concitoyen. C'eſt cette raiſon qui fit que Cicéron, prévoyant la diſſenſion qui arriveroit entre Céſar & Pompée par la mort de Craſſus & de Julia, s'écria en plein Sénat par un eſprit prophétique, en préſence de ces deux grands hommes: Plût aux dieux qu'il n'y eût jamais eu d'amitié & d'intelligence entre Céſar & Pompée, ou qu'elle ne fût jamais rompue! Le tems juſtifia cette prédiction: car Céſar, qui n'avoit dû ſon extrême grandeur qu'à cette amitié, vit briſer ſes nœuds par la mort de Julia ſa fille, & femme de Pompée, & par celle de Craſſus leur commun médiateur, & il ne réſulta de toute cette grande intelligence qu'une guerre affreuſe cauſée par leur ambition, Céſar ne voulant pas que Pompée eût plus d'autorité que lui, & Pompée ne pouvant ſouffrir que Céſar lui fût égal. Caton d'Utique, ajouta Achante, n'aprouvoit point cette correſpondance, & avoit ſouvent dit en plein Sénat que ces deux hommes ſeroient la cauſe de la ruine de la République. Cette intelligence dans un Etat monarchique entre deux grands Miniſtres, ou quelqu'autre ſujet d'importance, ne doit pas être moins ſuſpecte au Prince

Un grand Roi, dont la mémoire ſera reſpectable à jamais dans toutes les nations, connoiſſoit ſi bien cette vérité, que pendant la vie de deux illuſtres Miniſtres, l'un de la guerre & l'autre des finances, il eut l'art de leur donner de la jalouſie l'un de l'autre; ce qui les animoit d'une telle émulation, que c'étoit à qui ſerviroit le mieux ſon maître, & que juſqu'à leur mort ce grand Monarque en a tiré les ſervices qui ont tant contribué à ſes triomphes. Il eſt vrai, dit Uranie, que lorſque les diſſenſions ne vont pas juſqu'à la haine, le Prince eſt toujours bien ſervi; mais il eſt très-dangereux quand les inimitiés ſont fomentées par l'ambition, comme étoient celles de Périclès & de Thucidides, de Marius & de Sylla, d'Auguſte & de Marc-Antoine. Cependant, dit alors Félicie, Caton étoit charmé de voir des contentions entre les principaux de l'Etat; il les accommodoit, il les fomentoit & conſervoit toujours l'autorité de la République. Sans doute, reprit Iphis, les petites traverſes donnent de l'émulation aux bons & les excitent à la vertu, & retardent les mauvais deſſeins des méchans. Cincinnatus, ajouta Achante, remontroit à Appius, qui ne vouloit pas conſentir qu'on augmentât le nombre des Tribuns du peuple, que les intérêts de la République étoient qu'il y en eût beaucoup, bien loin de les diminuer; car, diſoit-il, plus il y en aura, & moins ils auront de puiſſance & d'autorité par leurs différentes oppoſitions, attendu qu'il ne falloit que celle d'un ſeul pour rompre les réſolutions des autres.

autres. Je trouve cette politique admirable, dit Célimene, d'autant plus qu'on ne ſauroit trop contenir ceux qui gouvernent le peuple, & le peuple même qui eſt ſans diſcernement, défiant, ſcrupuleux, qui n'eſt ami que de ſa fortune, adorant toujours le ſoleil levant, & courant après ceux dont il a beſoin, & qui n'a pas plutôt obtenu ce qu'il demande, qu'il oublie le bienfait, & celui dont il le tient. Il eſt vrai, dit Uranie, & pour prouver ce que Célimene vient de dire, voyez le peuple d'Athenes courir au-devant d'Alcibiade victorieux, chantant des hymnes à ſa louange, & regardez-le une autrefois que ſes affaires ne furent pas ſi heureuſes, l'apeller traître à ſa patrie, l'accuſer, vouloir ſa mort, & lui imputer à crime tout ce qu'il n'avoit fait que pour la gloire de la République. Et conſidérez, ajouta Florinde, un Appius accuſé; il n'y avoit ni petit ni grand qui ne déclamât contre lui. Il meurt, tout le monde court chez lui; tous veulent aſſiſter à ſes funérailles, honorer ſes obſeques & entendre ſes louanges. Ceux de Syracuſe, dit Iphis, criant à pleine tête dans les rues, ſous les portiques & dans les places publiques qu'il falloit venger la mort du Roi, une ſeule harangue les changea ſi fort, qu'à peine voulurent-ils l'enſévelir. Il faut avouer, dit Célimene, que la préſence d'Uranie a un pouvoir bien abſolu ſur les eſprits, puiſqu'elle a fait tomber la converſation ſur des ſujets qu'on ne croiroit pas devoir amuſer des perſonnes de notre ſexe. Il eſt vrai, dit Camille, qu'il ſemble que tout ſoit d'accord

avec le plan que nous nous ſommes preſcrit de ſuivre ici ; mais ce qui me charme, c'eſt que nous n'avons pas eu beſoin du ſecours de la bibliotheque d'Uranie pour faire une converſation intéreſſante. Lorſqu'il y a autant d'eſprit dans une compagnie que celle-ci en renferme, répondit Uranie, on n'a beſoin que de ſoi-même pour s'amuſer ; cependant je crois qu'un peu de promenade feroit plaiſir à Célimene. En diſant cela, elle la prit ſous le bras, & toute la compagnie s'étant levée, Uranie la conduiſit inſenſiblement dans un ſalon de maronniers, dont les ouvertures taillées en portiques avoient chacune une vue différente ; là ſe trouva une table garnie de tout ce qui peut compoſer une collation magnifique. Célimene parut ſurpriſe de cette galanterie ; mais les trois amies d'Uranie le furent d'autant plus, qu'elles ne lui avoient vu donner aucun ordre ; ce qui les obligea d'admirer en ſecret la façon dont elle ſavoit ſe faire ſervir, un clin d'œil lui ſuffiſant pour être obéie. La compagnie ſe trouva parfaitement régalée, & reprit la promenade après avoir fait honneur au repas ; elle revint ſur la terraſſe, où s'étant aſſiſe, la converſation s'ouvrit ſur le chagrin que Célimene témoigna à Uranie de ce qu'elle alloit les quitter pour quelques jours. Je connois Béliſe, continua-t-elle, & je ſuis perſuadée qu'elle ne vous laiſſera partir que le plus tard qu'elle pourra ; ainſi nous avons tout l'air de vous perdre plus de tems que vous ne penſez. La crainte que vous me témoignez, répondit Uranie, tou-

che mon cœur ſenſiblement; mais, Madame, j'eſpere que, bien loin de reſter chez Béliſe, je l'amenerai ici paſſer quelques jours : nous n'allons chez elle que pour être témoins d'une alliance qui lui eſt agréable, & pour partager avec elle la joie qu'elle reſſent d'unir pour jamais deux perſonnes qui lui ſont extrêmement cheres. J'ai oui parler d'Orſame & de Julie, dit Célimene, & des chagrins que Béliſe a ſoufferts; & je vous aſſure que je prends beaucoup de part à la ſatisfaction que lui doit donner le retour d'Orſame, puiſque cela termine entiérement les diſcuſſions de deux familles qui pouvoient ſe faire également tort. Il faut convenir, dit Achante, que les nœuds de l'hymen ont de grandes prérogatives. Les alliances qui ſe font entre les particuliers aſſoupiſſent les plus cruels différends, finiſſent les procès, & relevent ſouvent une maiſon ruinée, ou illuſtrent une famille parmi les Souverains; les mariages finiſſent les guerres, apaiſent des émotions dangereuſes; les Etats s'affermiſſent par ces ſortes d'unions, elles les confirment, elles les apuient, & ſouvent les augmentent en honneur & en puiſſance. Il eſt certain, dit Uranie, que l'on a vu des guerres durer des trente & quarante ans, détruire des pays entiers, les habitans des villes & des campagnes ruinés, errans de provinces en provinces pour chercher leur ſûreté & leur vie, traînant leur malheureuſe famille après eux, les terres incultes, le commerce ceſſé, le crédit perdu, les nations autrefois craintes & reſpectées de leurs voiſins, en

devenir le mépris, & faire croire qu'elles alloient être la proie de leurs ennemis, lorſque celui qui tient entre ſes mains le cœur des Rois, a ſouvent apaiſé ces fureurs guerrieres par l'union des Princes qui n'étoient même pas nés quand la guerre avoit commencé. Nous en avons, dit Iphis, des exemples fameux en France, puiſque les longues guerres que nous avons eues avec l'Eſpagne, l'Angleterre & la Savoie, ont toujours été terminées par des mariages, dont les liens ſacrés ont rendu les habitans à leurs provinces, le fils à ſon pere & la liberté des entrées au commerce, en rétabliſſant la paix entre les nations. Que de ſemblables unions, s'écria Achante, ſoient à jamais ſi heureuſes; que les auguſtes têtes qui en ſont les objets & qui produiſent de ſi grands biens, jouiſſent d'une félicité éternelle; que les épithalames ſoient chantées, les feux de joie allumés & les arcs de triomphe érigés, afin que leurs noms ſoient connus & reſpectés aux deux bouts de la terre! La compagnie ne put s'empêcher de rire de l'enthouſiaſme d'Achante; mais en même tems elle convint qu'on ne pouvoit trop célébrer des nœuds ſi néceſſaires au bonheur des peuples. Ils ont été de tout tems, dit Florinde, le ſeul moyen de rétablir la paix & le repos. Agas, Roi de Cirenes, ne put terminer les grands démêlés qu'il avoit avec ſon frere Ptolomée, qu'en lui promettant Bérénice ſa fille unique en mariage pour ſon neveu. Juſtin raporte, ajouta Félicie, qu'après que Darius ſe fut mis en poſſeſſion de l'Empire de Cyrus, il

en épouſa ſa fille, afin qu'il parût aux Perſes, qui avoient en vénération la mémoire de ce héros, que ſon ſceptre étoit plutôt remis dans ſa famille, que paſſé en des mains étrangeres. Tarquin, Roi des Romains, dit Camille, obligea les Latins, & s'acquit leur amitié par le mariage qu'il fit de ſa fille avec Octave Mamilius Tuſculan, un des principaux Seigneurs de la nation latine. Tout cela prouve, dit Iphis, combien il eſt néceſſaire de ſe marier, & que ſans la force de ce lien, tout ſeroit dans le trouble & la confuſion. C'eſt ce qui rend Hortence & Mélente ſi heureux, ajouta Célimene; mais quelque plaiſir que nous goûtions ici, je crois qu'il eſt tems de laiſſer Uranie en liberté de ſonger à ſon départ. A ces mots toute la compagnie ſe leva. Uranie fit tous ſes efforts pour la retenir à ſouper; mais Célimene lui ayant fait entendre qu'elle étoit obligée de ſe rendre chez elle de bonne heure, il fallut conſentir à ſe ſéparer. Après mille amitiés de part & d'autre, on ſe dit adieu, en ſe promettant de ſe revoir inceſſamment. A peine Célimene fut-elle partie, qu'un homme demanda à parler à Félicie; on le fit entrer, & il lui préſenta un paquet de lettres, dont l'écriture lui fit connoître la main de Célie ſa niece, cette Vierge voilée qui lui avoit fait voir Olympe: elle l'ouvrit avec précipitation; après l'avoir lue bas: voilà, dit-elle à Uranie, des nouvelles qui vous intéreſſeront; je vais ſatisfaire la curioſité que vous avez témoignée ſur l'hiſtoire d'Olympe; elle me l'envoie écrite de ſa main,

& voici la lettre de Célie qui vous instruira de ce que vous devez savoir avant que de lire ce qu'Olympe me mande.

CÉLIE A FÉLICIE.

La charmante Olympe est de retour ici ; Madame ; son amitié pour moi lui a fait préférer ce lieu pour se conserver à la retraite : celle que vous lui avez marquée me met dans l'obligation de vous aprendre son sort. Elle vient de faire des vœux qui privent pour jamais le monde de l'espoir de la posséder. Comme elle est morte pour lui, elle ne fait plus de difficulté de se faire connoître ; elle croit même montrer une plus grande humilité en rendant ses aventures publiques, & c'est par cette raison, autant que par reconnoissance de vos bontés pour elle, qu'elle vous écrit son histoire, dont les événemens vous paroîtront sans doute dignes de votre attention. Elle vous prie d'en faire part à la sage Uranie, pour des raisons que la lecture que vous en ferez vous aprendra. Je suis persuadée que vous serez touchée des malheurs & de la vertu d'Olympe, qui vous assure, ainsi que moi, du plus parfait attachement.

CÉLIE.

Je vous assure, dit Camille, que ma curiosité est fortement excitée, & que je brûle du desir d'entendre cette histoire. Je n'en ai pas moins, répondit Uranie, & les raisons qu'Olympe dit avoir de m'en faire part augmentent mon impatience. Comme Félicie

ſe préparoit à lire, on vint avertir Uranie qu'un valet de chambre d'Orſame venoit d'arriver, & qu'il avoit une lettre de Béliſe à lui rendre: elle ordonna qu'on le fît entrer. C'eſt le jour des courriers, dit-elle en riant. J'ai un preſſentiment, dit Florinde, que celui-ci regarde encore les affaires d'Olympe. A ces mots le valet de chambre entra, & donna la lettre de Béliſe à Uranie: elle n'en retarda pas la lecture, qu'elle fit à haute voix,

BÉLISE A URANIE.

Le malheureux Arimon vient de mourir, ma chere Uranie; la triſteſſe qui regne chez moi par cette mort, nous oblige à faire le mariage de Julie ſans nulle marque de réjouiſſance, & vous prier de ne point quitter votre aimable ſéjour, celui-ci ne pouvant vous offrir que des objets de larmes. Nos amans ſeront unis cette nuit, & nous partons demain pour la ville. Arimon a laiſſé tout ſon bien à Orſame, à condition qu'il feroit une penſion à cette Olympe dont Félicie nous a parlé. Cette belle fille eſt cauſe de ſa mort: c'eſt tout ce que j'ai le tems de vous dire préſentement. Je vous embraſſe, ma chere Uranie, & votre aimable ſociété.

BÉLISE.

En vérité, dit Florinde, voilà un événement tout-à-fait extraordinaire. Alors Uranie demanda au valet de chambre s'il retournoit chez Béliſe. Il lui répondit que non, qu'il continuoit ſon chemin pour ſe

rendre à la ville, afin que tout fût prêt pour y recevoir Orſame & Julie. Puiſque cela eſt ainſi, lui dit Uranie, vous m'obligerez infiniment ſi vous voulez vous charger d'une lettre pour Thélamont. Cet homme l'ayant aſſurée qu'il s'acquitteroit ponctuellement de cette commiſſion, elle écrivit à Thélamont le changement que cauſoit la mort d'Arimon. Le valet de chambre l'aſſura qu'il auroit cette lettre dès ce même ſoir, & partit. Les quatre amies prévoyant qu'elles ne ſeroient plus interrompues, firent quelque tems des réflexions ſur ce qu'elles venoient d'apprendre : mais voulant en ſavoir davantage, Uranie pria Félicie de commencer l'hiſtoire d'Olympe. Auſſi-tôt elle ouvrit le cahier que Célie lui avoit envoyé, & y lut ces paroles.

HISTOIRE d'Olympe à l'aimable Félicie.

J'Ai conſacré les reſtes de ma vie au maître de l'univers, Madame, & je vous en dédie tous les événemens : ne m'en ayez point d'obligation ; ſi je pouvois me diſpenſer de les mettre au jour, vous ignoreriez encore mes étranges aventures. La honte que me fait cet aveu, eſt un ſujet d'humilité que je m'impoſe moi-même pour expier mes fautes. Voilà, Madame, dans quel eſprit je vais vous inſtruire de ce que votre amitié pour moi vous a fait ſouhaiter de ſavoir.

Clidanor & Cléonte étoient deux freres extrêmement riches : leurs noms ne doivent

point vous être inconnus, puiſque, par la liaiſon qui eſt entre vous & la ſage Uranie, vous ne pouvez ignorer ce qui regarde Béliſe, & que vous ſavez par-là que Cléonte fut l'époux de la belle Arſeſne & pere d'Orſame. Pour Clidanor, ſon frere aîné, la force d'une deſtinée, que l'on ne peut empêcher, lui fit épouſer Armire, dont l'alliance lui étoit néceſſaire pour poſſéder une charge d'importance. Ce fut tout ce qu'elle lui aporta, ne jouiſſant que de très-peu de bien. Une partie de celui de Clidanor étoit ſubſtitué au premier enfant qu'il auroit, ſoit mâle ou femelle. Armire s'alarma de ſe voir ſans enfans au bout d'un an de mariage, ſon ambition lui faiſant craindre de perdre ſon époux ſans avoir un héritier qui lui aſſurât ſa ſucceſſion. Cette idée s'empara ſi fort de ſon eſprit, qu'elle ne put s'empêcher de confier ſa crainte à une veuve de ſes amies qui la voyoit très-ſouvent, & pour laquelle Clidanor avoit une eſtime toute particuliere.

Cette Dame, qui ſe nommoit Emilie, entra dans les raiſons d'Armire, & lui propoſa de lui rendre ſervice ſi elle vouloit ſuivre le conſeil qu'elle lui donnoit, de feindre d'être groſſe, & qu'au bout du tems marqué pour l'accouchement, elle lui feroit avoir une ſage-femme diſcrette & un enfant ſupoſé. Armire, aveuglée par l'intérêt, & croyant qu'elle reſteroit veuve, ſaiſit la propoſition, s'abandonnant entiérement à la prudence d'Emilie.

Un mois après cette réſolution, Armire dit qu'elle étoit groſſe, & feignit chaque

jour les incommodités qui pouvoient la faire croire véritable. Le tems venu, auquel on doit se délivrer de ce fardeau, Emilie envoya près d'Armire la femme dont elle étoit convenue, & l'accouchement ayant été concerté pour la nuit, elle prit si bien ses mesures, qu'Armire accoucha sur les trois heures du matin d'une fille que je suis obligée de vous faire connoître pour l'infortunée qui vous écrit.

Tout se passa parfaitement bien ; l'exécution fut couronnée d'un secret inviolable qu'Armire paya magnifiquement, & elle n'eut point d'autre chagrin dans cette aventure, que de n'avoir pas Emilie pour témoin ; mais la fievre lui ayant pris le jour qui précéda la nuit de l'accouchement d'Armire, elles furent privées de se divertir ensemble de la réussite de leur projet. La maladie d'Emilie dura même plus long-tems que la feinte d'Armire ; mais étant revenues l'une & l'autre en parfaite santé, elles étoient inséparables.

On me nourrissoit chez Armire, ainsi Clidanor me voyoit tous les jours. Sa tendresse pour moi devint si grande, que sa femme en étoit étonnée ; ce qui lui faisoit souvent dire en secret à Emilie qu'il falloit que la prévention fît une bonne partie de la nature, puisque Clidanor se croyant mon pere paroissoit en avoir les entrailles, & qu'elle, étant instruite de la vérité, ne se sentoit nulle amitié pour moi.

Emilie lui répondoit que quelquefois la sympathie avoit le même pouvoir que le sang,

& qu'il n'étoit pas ſurprenant que Clidanor, prévenu de l'idée d'être mon pere, m'aimât comme ſa fille, ſi cette ſimpathie ſe trouvoit entre lui & moi ; que même elle agiroit en moi comme en lui, & que je l'aimerois de même.

Une année s'écoula dans ces diſcours & ces réflexions. Armire étoit contente d'avoir prévu les accidens que la mort de ſon époux pouvoit lui cauſer, ſa ſanté n'étant pas des meilleures, & ſa complexion délicate : mais le maître des événemens punit Armire de ſes criminelles précautions, en permettant qu'elle devînt groſſe véritablement, & qu'elle mît au monde un fils pour lequel ſa tendreſſe extrême lui fit ſentir la peine d'avoir ſupoſé un enfant qui lui raviroit la meilleure partie du bien qu'il devoit avoir.

Cependant Clidanor, charmé de l'augmentation de ſa famille, avoit mille tendres attentions pour Armire, & mit tous ſes ſoins à nous élever, Arimon & moi : (car, Madame, c'eſt lui & moi qui ſommes les triſtes objets de cette hiſtoire.) On ne ſauroit exprimer la douleur extrême d'Armire, & la haine qu'elle conçut pour moi.

Elle fut tentée mille fois de découvrir ſon ſtratagême à Clidanor, & elle l'eût ſans doute fait, ſans Emilie qui l'en détournoit toujours en lui montrant les conſéquences d'un ſemblable aveu, & en lui faiſant entendre que les conſidérations qu'il avoit pour elle ſe changeroient en averſion, & qu'elle devoit attendre un moment plus favorable pour faire cette déclaration. L'ambitieuſe

Armire céda aux conſeils de l'habile Emilie, & cacha le mieux qu'elle put ſon chagrin & ſa haine.

Pour Clidanor, ſa tendreſſe étoit égale entre mon frere & moi, & la nôtre pour lui mettoit le comble à ſa ſatisfaction. Arimon m'aimoit tendrement, & je l'aimois de même, & il ſembloit que l'amour paternel & l'amitié fraternelle fuſſent de concert pour redoubler l'étonnement d'Armire, qui ne pouvoit comprendre ce qu'elle apelloit un effet biſarre de la prévention. Comme nous étions élevés, Arimon & moi, dans l'idée d'être frere & ſœur, notre tendreſſe, conduite par les préjugés de l'enfance & de la raiſon, ne paſſa point les bornes du ſang & des loix qu'impoſe la nature, & Clidanor béniſſoit le ciel de l'union de ſes enfans, dans le tems qu'Armire l'accuſoit d'injuſtice.

Emilie ne lui reſſembloit pas, & elle me montroit un attachement ſi tendre, que je me ſentois mille fois plus portée à l'aimer qu'Armire, dont la ſévérité pour moi me faiſoit trembler.

Nous vécûmes ainſi juſqu'à l'âge de quatorze & quinze ans, lorſqu'une maladie des plus violentes & des plus dangereuſes attaqua les jours d'Armire; elle fut réduite à une telle extrêmité, que croyant n'avoir que quelques momens à vivre, elle ſe détermina à déclarer ſon ſecret à Clidanor.

Vous pouvez juger, Madame, de ſon étonnement à cette nouvelle; il en connut toute l'horreur, & quoique ſa prudence la lui fit cacher à Armire, & qu'il la conſolât

en l'aſſurant qu'il lui pardonnoit, il ne put arracher de ſon cœur l'averſion que cet aveu fit naître. Armire, qui croyoit avoir obligation à Emilie, ne vouloit point dire la part qu'elle avoit à cette aventure ; ainſi mon pere ignora qu'elle lui avoit donné de ſemblables conſeils.

Cependant Clidanor, après avoir déclaré hautement que je n'étois point ſa fille, mais un enfant pour lequel ſon amitié ne ſe démentiroit jamais, il nous fit amener auprès de lui, Arimon & moi. Mon fils, dit-il à Arimon, Olympe n'eſt point ma fille ni votre ſœur ; la tendreſſe que vous avez l'un pour l'autre me fait eſpérer que vous n'aurez pas de peine à vous conformer à mes volontés, vous Arimon, par l'obéiſſance que vous me devez, & vous Olympe, par la reconnoiſſance qu'exige de vous l'éducation que je vous ai donnée, & l'amitié que je vous ai marquée. Je ne ſuis point votre pere, mais je veux l'être, & réparer les fautes du deſtin en vous donnant Arimon pour époux ; que votre tendreſſe fraternelle devienne un amour conjugal, c'eſt ma volonté ; & les partis les plus riches & les plus puiſſans ſe préſenteroient pour mon fils, que je ne changerois pas de ſentiment.

Quoique nous fuſſions encore bien jeunes, nous ne laiſſâmes pas de connoître l'étendue du changement de notre ſort. Pour moi qui avois un an de plus qu'Arimon, je me trouvai ſi ſenſible aux bontés de Clidanor, que je me jettai à ſes pieds pour lui en rendre graces. La honte d'une naiſſance inconnue

me parut être si parfaitement réparée en devenant l'épouse d'Arimon, que je n'épargnai rien pour m'en faire aimer. Hélas ! je n'y réussis que trop bien ! La raison ne s'opposant point aux sentimens qu'on vouloit nous inspirer, nous prîmes l'un pour l'autre un amour d'autant plus violent, que la force du sang en formoit la sympathie : mais c'est un mystere que la suite de mon récit découvrira assez-tôt.

Armire ne mourut point, & ne put se repentir d'avoir révélé son secret. Emilie, qui avoit été la premiere à savoir ce qu'elle avoit fait, en avoit tremblé ; mais elle fut surprise de la résolution que Clidanor avoit prise de nous unir Arimon & moi ; elle lui représenta avec la franchise d'une ancienne amie la disproportion de cette alliance, & le déshonneur qu'elle répandroit dans sa famille. Mais il fut ferme dans son projet, & fit serment de l'exécuter aussi-tôt qu'Arimon auroit atteint vingt ans.

Comme il y avoit presque cinq ans à passer jusqu'à ce tems, cela diminua en quelque sorte l'inquiétude secrette qui tourmentoit Emilie ; elle espéra que dans cet espace il arriveroit des changemens qui romproient un mariage qu'elle avoit de justes raisons d'apréhender. Cependant n'étant pas élevés en freres, mais comme devant être époux, les ans se passoient & l'amour croissoit.

Ciel ! quelle est la justice divine ! Victimes du crime de nos meres, nous devînmes si coupables, qu'elles paroîtront innocentes auprès de nous. Nous bannîmes pour jamais

ſes noms de frere & de ſœur, termes trop foibles pour exprimer ce que nous ſentions : nous changeâmes les marques d'amitié fraternelle en ſermens les plus tendres de nous aimer juſqu'à la mort, & notre paſſion devint ſi violente, que Clidanor ſe crut obligé de faire notre mariage un an plutôt qu'il n'avoit réſolu.

Quelle charmante nouvelle pour des cœurs paſſionnés ! Nous attendions ce jour avec une impatience proportionnée à notre amour, lorſqu'Emilie fit prier Clidanor de venir chez elle pour une affaire des plus importantes. Il y courut & n'en revint que fort tard avec un viſage extrêmement triſte.

Un preſſentiment de notre malheur nous fit trembler en voyant Clidanor en cet état : je n'oſai l'aborder ; mais Arimon plus hardi que moi le ſuivit dans ſon apartement. Il y fut long-tems dans un morne ſilence ; mais enfin levant les yeux ſur ſon fils : Arimon, lui dit-il, rapellez toute la vertu que j'ai voulu vous inſpirer depuis votre naiſſance, rendez-vous maître de vos plus ardens ſouhaits, & que l'honneur ſoit le ſeul guide de toutes vos actions ; j'ai un ſecret à vous découvrir qui demande cette perfection. Si vous pouviez l'ignorer, je vous épargnerois le coup que je vais vous porter ; mais, mon fils, il faut que vous le ſachiez pour ne pas tomber dans le crime : Olympe ne peut être à vous ; elle eſt votre ſœur & ma fille. Je lis dans vos yeux l'excès de votre douleur, dit-il, en voyant pâlir Arimon ; cependant, mon fils, écoutez-moi, & que je vous ſerve d'exem-

ple pour éviter les malheurs que je viens de m'attirer.

Je n'ai point épouſé votre mere par amour: l'intérêt fut le ſeul motif de mon hymen ; j'avois une paſſion violente dans le cœur, & j'étois aimé. Cet amour a continué depuis mon mariage ſans que votre mere s'en ſoit aperçue; cependant la perſonne que j'aimois devint groſſe , & perſuada à votre mere qu'elle n'auroit peut-être point d'enfans, & que pour s'aſſurer mon bien, elle devoit ſupoſer un enfant dans ma maiſon.

Votre mere, dont l'ambition n'a point de bornes, y conſentit, & cette Dame ayant compaſſé les tems, trouva les moyens de lui donner l'enfant dont elle venoit d'accoucher, qui eſt cette même Olympe que mon ignorance alloit vous faire épouſer. Vous jugez bien, mon fils, qu'on me cacha avec ſoin un ſtratagême ſi criminel; ainſi j'ai élevé Olympe comme ma fille pendant un certain tems. Vous ſavez que votre mere ſe croyant prête à mourir, me déclara une partie de ce que je viens de vous dire ; & comme elle ignoroit le nom de la mere d'Olympe, elle ne put me l'aprendre.

La nature ne pouvant ſe démentir, il me fut impoſſible de ne pas regarder Olympe avec des yeux de pere. J'attribuai alors mes ſentimens à la pitié que m'inſpiroient ſa beauté, ſa jeuneſſe & le malheur de ſa naiſſance. Ainſi pour ſatisfaire en quelque ſorte la tendreſſe que je me ſentois pour elle, je pris la réſolution d'unir ſon ſort au vôtre: je fis naître votre amour, j'en ſuis le ſeul

coupable, & je prie le ciel de n'en faire tomber la punition que ſur moi ; mais aujourd'hui que je ſuis inſtruit de la vérité, c'eſt à vous, mon cher Arimon, à m'aider à expier des fautes où tout autre que vous & moi auroit tombé en pareille occurrence.

Voilà ce que j'avois à vous aprendre, & ce que l'honneur & la probité m'ont forcé à vous avouer. Votre ſilence & votre étonnement me ſont une preuve de votre douleur ; mais enfin, mon fils, il n'eſt pas en mon pouvoir d'empêcher qu'Olympe ne ſoit votre ſœur.

Clidanor ceſſa de parler ; mais Arimon étoit ſaiſi de ſorte, qu'il tomba évanoui aux pieds de ſon pere ſans lui avoir pu dire une ſeule parole. Clidanor attendri & ſurpris apella du ſecours.

Comme j'étois inquiete d'un ſi long entretien, je fus des premieres à courir. Auſſi-tôt que Clidanor me vit : ma fille, me dit-il, votre frere me donnera la mort. Ces mots me glacerent d'effroi ; mais l'état où je vis Arimon m'empêcha d'en demander l'explication. On le fit revenir avec beaucoup de peine : on le porta dans ſon lit avec une fievre ardente.

J'étois à ſon chevet, & ma tendreſſe extrême m'ayant fait oublier les paroles de Clidanor, je pris la main de mon malheureux frere. Mon cher Arimon, lui dis-je, quels peuvent être les malheurs qui vous mettent dans cet état ? En eſt-il pour vous, puiſque je vous aime, & que je n'aimerai jamais que

vous? Ce diſcours le fit rougir juſqu'au blanc des yeux.

Olympe, me répondit-il, vous ne ſaurez point de moi le coup de foudre qui vient de m'accabler. Je ſouhaite que vous ayiez plus de force que moi; mais, Olympe, ne ſoyez point ſurpriſe ſi je ne puis ceſſer de vous adorer. Arimon prononça ces paroles avec une ardeur que j'attribuai à la fievre, & je crus qu'elle cauſoit le peu de raiſon que j'y trouvois, puiſque je ne pouvois concevoir qu'il fallût qu'il ſe juſtifiât de m'être fidele, ſachant que ſon amour faiſoit toute ma félicité.

Je me préparois à lui répondre, lorſqu'on me vint apeller de la part d'Armire. La cruelle s'étoit cachée dans un cabinet, duquel elle avoit entendu toute la converſation de Clidanor avec ſon fils, & elle ſe fit une joie maligne de m'aprendre ma funeſte aventure ſans nul ménagement.

Je ne fus pas plutôt près d'elle, qu'elle me la peignit avec toutes les couleurs qui pouvoient en augmenter l'horreur; elle y joignit les noms les plus odieux, & ne termina ſon diſcours que par l'ordre qu'elle me donna de ſortir inceſſamment de ſa maiſon, dont ma naiſſance & mon amour ſouilloient la pureté.

Il n'eſt point d'expreſſions aſſez fortes, Madame, pour vous décrire les mouvemens de mon cœur en ce moment. Je frémis encore en le rapellant à ma mémoire; cependant l'indigne traitement d'Armire m'anima d'une fierté que je n'avois jamais eue. Ma-

dame, lui répondis-je, puiſque je ne ſuis, ni ne puis être attachée à vous par aucuns des liens qui m'obligeoient de vous reſpecter, ne ſoyez point ſurpriſe ſi je vous dis que vous êtes mille fois plus coupable que moi; que c'eſt vous ſeule qui, par vos intentions illicites, déshonorez votre maiſon, & que puiſque Clidanor eſt mon pere, de quelque façon qu'il le ſoit, c'eſt à lui à diſpoſer de mon ſort: ainſi c'eſt près de lui que je vais chercher les conſolations & les conſeils que je ne puis attendre de vous.

A ces mots je la quittai, & pénétrée du plus cruel déſeſpoir, je fus à l'apartement de Clidanor. Je le trouvai dans une rêverie profonde, dont je le détournai en me jettant à ſes pieds. Ah! Seigneur, lui dis-je, en fondant en pleurs, que viens-je d'aprendre, & dans quel abyme m'a-t-on précipitée? Et quoi, me répondit-il en m'embraſſant, & mêlant ſes larmes aux miennes, votre frere a-t-il eu la force de vous conter? Non, Seigneur, interrompis-je, Arimon ne m'a rien dit, mais Armire m'a tout apris. Armire, me dit-il, & d'où ſait-elle ce ſecret? Alors je lui contai ce qui venoit de ſe paſſer.

Voilà, continuai-je, Seigneur, les effets de la haine d'Armire. Je pourrois aiſément me juſtifier du fatal amour qui me dévore, puiſque c'eſt vous qui l'avez fait naître; mais je ne puis ni ne veux rien vous reprocher: la ſeule grace que j'oſe vous demander, c'eſt de me marquer que vous êtes mon pere en m'arrachant d'ici, & de me mettre dans un cloître pour le reſte de mes jours, afin

que l'abſence, le tems, mes pleurs & ma raiſon me faſſent tenir une haute vertu de la ſource même de mon crime.

Ah! me répondit Clidanor en m'embraſſant encore, cette demande eſt déja une marque de la vertu à laquelle vous aſpirez. Oui, ma fille, je vous ſatisferai, & je vous ferai connoître que jamais pere n'aima plus tendrement que je vous aime.

Alors je le priai de ne me point forcer à voir Emilie, craignant de perdre ma réſolution à ſa vue. Il m'accorda tout, & dès ce même jour il me fit conduire dans un monaſtere dont la principale étoit ſa parente. Tout cela ſe fit avec tant de précipitation, que je n'eus pas le tems de me reconnoître; mais lorſque je me vis hors d'eſpoir de voir Arimon, tout mon amour ſe réveilla; j'oubliai ce que je devois au lieu où j'étois, & ce que je me devois à moi-même.

Je crus que tout cela n'étoit qu'un artifice pour me ſéparer de ce que j'aimois. L'état où je l'avois laiſſé redoubloit encore mon déſeſpoir; je m'accuſois de cruauté, & jamais il ne fut d'agitation ſemblable à la mienne. La parente de mon pere entra avec douceur dans ma peine, & bien loin de l'augmenter par une ſévérité à contre-tems, elle n'employa pour l'adoucir qu'une tendreſſe extrême & des ſoins infinis. Ces bontés calmerent mes tranſports, mais elles ne m'arracherent point ma funeſte flamme: je demandois ſans ceſſe des nouvelles d'Arimon; le ſilence qu'on vouloit garder ſur ſon

ſort, me le faiſant croire à l'extrêmité, me rejettoit dans le déſeſpoir.

Un trouble ſi continuel obligea la parente de mon pere de me dire la vérité. Elle m'apprit qu'Arimon étoit convaleſcent; qu'Emilie étoit morte, & qu'en reconnoiſſance des ſervices qu'elle diſoit avoir reçus de Clidanor, elle avoit laiſſé une ſomme conſidérable à mon frere; que la mort de cette Dame avoit paru ſi prompte, que Clidanor en accuſoit la haine & l'artifice, & que l'idée qu'il s'en étoit formée l'avoit fait tomber malade lui-même, & qu'on n'eſpéroit pas beaucoup de lui.

Je ſentis alors tout le poids de mes malheurs; je ne doutai point qu'on n'eût avancé les jours d'Emilie, & je fus perſuadée que la mort de Clidanor m'alloit priver du ſeul ſecours qui m'étoit néceſſaire.

Mais, Madame, admirez la foibleſſe du cœur humain: dans le fort de ma douleur pour des ſujets ſi juſtes, je me trouvai mille fois plus ſenſible à l'oubli qu'Arimon ſembloit faire de moi, & ce qui auroit dû guérir mon amour ne faiſoit que l'augmenter. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe, Madame, de voir que je perſiſtois dans mon aveuglement, ſachant qu'il ne pouvoit être que criminel, puiſqu'Arimon étoit mon frere: mais lorſque vous réfléchirez de ſang froid ſur le principe de chaque choſe, vous trouverez qu'il eſt bien plus facile de paſſer de l'amitié fraternelle à l'amour, que de changer l'amour en tendreſſe du ſang. La nature par ſes mouvemens d'inclination ſemble frayer

un chemin à quelque chose de plus fort. Le seul préjugé de l'enfance y met des bornes. Ce préjugé détruit, le fond de tendresse qui reste n'a qu'un pas à faire pour devenir amour: les desirs & l'espoir l'accroissent & le nourrissent, & cette ardeur, jointe à la force du sang, forme des nœuds que la raison ne sauroit rompre qu'avec peine : aussi n'ai-je pas la vanité de croire que la mienne soit parvenue à cet effort. Je n'attribue l'état présent de mon cœur qu'à la bonté du ciel, qui, trouvant dans ma volonté ce qui manquoit à ma puissance, a bien voulu y suppléer par une force supérieure pour me rendre mon innocence ; mais je ne dois pas sitôt vous aprendre ce que je suis aujourd'hui, ayant encore long-tems à vous entretenir de ce que j'étois.

J'ai passé cinq mois dans le trouble, la douleur, & si je l'ose dire, dans la jalousie, me figurant toujours qu'un autre objet m'avoit banni du cœur d'Arimon. Au bout de ce tems on se crut obligé de m'aprendre que Clidanor étoit mort, & qu'Armire & Arimon ignoroient le lieu de ma retraite, & faisoient d'égales perquisitions pour le découvrir, dans des intentions, sans doute, bien différentes.

Ces nouvelles réveillerent ma vertu, persuadée qu'Arimon m'aimoit encore, puisqu'il me cherchoit. La jalousie disparut, & la raison me fit envisager avec effroi le danger de tomber entre ses mains, ou dans celles d'Armire. Je demandai conseil à la Supérieure qui prenoit soin de moi ; elle m'assura

qu'elle ne me livreroit jamais à l'un & à l'autre ; qu'elle avoit reçu les dernieres volontés de mon pere, qui la chargeoient d'avoir ſoin de moi comme d'elle-même, & qu'il lui avoit fait tenir par une voie ſecrette plus qu'il ne falloit pour m'ôter d'inquiétude ſur ma ſituation, mais qu'elle ne jugeoit pas à propos de me garder chez elle ; que cette maiſon étoit trop près de celle d'Armire ; que tôt ou tard elle m'y découvriroit, & que pour éviter les effets de ſa haine, elle avoit réſolu de m'envoyer auprès de ſa ſœur, qui gouvernoit une maiſon pareille à la ſienne ; qu'elle lui avoit écrit toutes les conſéquences du dépôt qu'elle vouloit lui confier, & qu'elle n'attendoit que ſa réponſe pour me faire partir.

Je trouvai une grande conſolation à ce diſcours, & l'ayant remerciée tendrement de ſes bontés, je la priai de me les continuer, en l'aſſurant que mes ſouhaits les plus ardens étoient de parvenir à m'en rendre digne. Comme elle avoit toujours trouvé en moi un fond de ſageſſe qui l'avoit portée à traiter ſans rigueur le triſte état de mon ame, elle ne douta point de la ſincérité de mes aſſurances.

J'attendois avec impatience le moment de m'éloigner des lieux qu'habitoient Armire & Arimon, lorſqu'un jour me promenant dans les jardins de cette maiſon, & m'amuſant à voir bâtir un mur qui touchoit une porte qui rendoit ſur un grand chemin, je vis paſſer pluſieurs hommes à cheval. Comme la porte étoit démontée, & que l'ouverture

en étoit fort grande, ils me virent avec la même facilité que je les voyois. Alors un d'eux cria aux autres de s'arrêter.

Ces paroles me firent prendre la réſolution de fuir; mais je ne le pus faire ſi promptement, que deux de ces hommes ne fuſſent aſſez près de moi pour me ſaiſir. L'un des deux me prit dans ſes bras, & malgré mes cris regagna au grand galop le grand chemin. J'entendis tirer derriere moi quelques coups de piſtolet, & je n'eſpérois plus de ſecours, lorſque celui qui me tenoit & ſa troupe ſe virent attaqués par un nombre d'hommes égal au leur.

Celui qui étoit à la tête de la derniere commanda à mon raviſſeur, le piſtolet à la main, de me rendre à lui: il ne répondit à cette demande qu'en lâchant le ſien; mais ayant manqué ſon coup, mon vaillant libérateur ſaiſit la bride de ſon cheval, & le tirant à bout-portant, lui caſſa la tête.

Il ne le vit pas plutôt chanceler, qu'il m'arracha de deſſus ſon cheval, & m'ayant miſe devant lui, il fit ſigne à ſa ſuite de le ſuivre: ſes gens avoient tenu tête aux autres; mais voyant que mon défenſeur avoit ſa proie, & fuyoit à bride abattue, ils le rejoignirent de même.

Pour moi le combat de ces deux hommes m'avoit ſaiſie d'un tel effroi, que j'étois évanouie, lorſque mon libérateur me prit entre ſes bras. Il ne s'aviſa point de me faire revenir, & ſe preſſa d'arriver dans une maiſon dont il étoit aparemment aſſuré: mes raviſſeurs le pourſuivirent quelque tems; mais l'ayant

l'ayant perdu de vue, & leur chef étant mort, ils ne jugerent pas à propos de livrer un autre combat pour des intérêts qui leur étoient indifférens: ainſi l'inconnu qui m'enlevoit, arriva ſans danger.

J'avois oublié de vous dire, Madame, que le premier de mes raviſſeurs étoit à viſage découvert, mais qu'il m'étoit entiérement inconnu; & que le dernier étant maſqué, je n'avois pu ſavoir qui il étoit. Il ne fut pas plutôt en ſûreté, qu'il employa tous ſes ſoins à me tirer de mon évanouiſſement. Il y parvint, & je repris mes ſens, comme il diſoit: Olympe, ma chere Olympe, il m'eſt donc permis de vous revoir. Le ſon de cette voix me fit ouvrir les yeux, & je reconnus le malheureux Arimon.

La joie, la crainte & la honte penſerent me faire retomber ſans connoiſſance; mais faiſant un effort ſur moi-même, & me démêlant des bras d'Arimon: N'augmentez pas, lui dis-je, Seigneur, l'horreur de notre ſort par des tranſports qui offenſent également l'honneur & la nature; & ſi vous voulez que je vous aie obligation du ſervice que vous venez de me rendre, faites-moi voir que je dois plutôt à la tendreſſe d'un frere, qu'à l'aveugle paſſion d'un amant; car je ne puis penſer que vous ayiez voulu prendre près de moi le titre de raviſſeur, votre vertu & la mienne m'en aſſurent.

Vous me rendez juſtice, me dit-il, & quoique je ne puiſſe arracher de mon cœur des ſentimens qui me font frémir, ma paſſion ne m'ôte pas la raiſon au point de vou-

loir vous rendre complice de mon crime : je ne vous cherche point pour vous offenser, mais pour vous garantir d'une ennemie, dont les loix du sang m'empêchent de vous défaire. Heureux, si je pouvois suivre en tout l'autorité de ces mêmes loix !

Je n'ai rien négligé depuis trois mois pour savoir où vous étiez, non dans le dessein de vous entretenir d'une passion que je sais que nous devons éteindre pour jamais, mais pour vous restituer un bien que je ne puis ignorer qu'Emilie vous a destiné, puisqu'elle n'en a rendu maître, persuadée que mon pere n'avoit pu vous en faire autant qu'il auroit souhaité : je voulois contribuer à votre tranquillité de ce côté-là, en ajoutant ce que je possede à ce qu'Emilie vous avoit laissé ; j'ai fait de vaines recherches pour vous trouver, lorsqu'avant-hier un homme à moi, & duquel j'ai éprouvé la fidélité, me vint avertir qu'Armire avoit chargé son Intendant de vous enlever, avec promesse d'une grosse récompense : que cet homme qui étoit assez bien avec lui, lui avoit proposé d'être du nombre de ceux qui le devoient soutenir dans cette entreprise ; qu'il y avoit consenti, afin d'être à portée de me rendre service, qu'il avoit fait ses efforts pour savoir où vous étiez, mais que l'Intendant ne le lui avoit pas voulu découvrir, en l'assurant que les autres qui l'accompagnoient n'en étoient pas mieux instruits, & qu'il falloit que cela fût ainsi, pour que l'indiscrétion de quelqu'un ne pût faire tort à son dessein, & que l'exécution en étoit mise à ce jour.

Je rendis graces au ciel de cette découverte ; j'encourageai cet homme à m'être fidele, & l'ayant averti que je le ſuivrois d'aſſez près pour ne le pas manquer, il retourna près de l'Intendant d'Armire. Pour moi, m'étant muni d'autant d'amis qu'il avoit d'hommes, & ce matin ayant été averti qu'il partoit, je ſuis parti ſeul, & me ſuis rendu dans une maiſon voiſine où mes gens m'attendoient, & d'où je pouvois voir le chemin que vos raviſſeurs prendroient. Je n'ai manqué à rien, j'ai vu mon homme avec l'Intendant à la tête de ſa troupe : je ſuis parti avec la mienne, & prenant une autre route, je me ſuis ſi bien orienté, que je les ai toujours croiſés & ſuivis juſqu'au cloître, où je les ai vus s'arrêter. Nous avons fait halte comme eux, mais à une diſtance aſſez éloignée pour n'en être point aperçus. Je n'ai pas attendu un quart-d'heure, que j'ai vu l'Intendant courir à toute bride, & mon homme à ſes côtés : je n'ai point douté qu'il ne vous eût à ſon pouvoir, &, ſans perdre de tems, nous étant tous maſqués, nous avons couru avec tant de diligence, vos cris nous ayant guidés, que je vous ai atteinte.

Vous ſavez le reſte, ma chere Olympe, & je n'ai plus rien à vous dire, que l'aſſurance que je vous donne que je ne veux rien entreprendre qui ſoit contre votre gloire, puiſqu'elle m'eſt mille fois plus chere que la vie, & que j'ai autant de vertu que je reſſens d'amour.

Je ne pus entendre la fin du diſcours d'Arimon ſans répandre des larmes, ſa vertu

affoiblissoit la mienne, & je crois qu'elle eût été plus forte s'il en avoit eu moins. Je voulois cesser de l'aimer, mais j'enviſageois avec effroi qu'il ne m'aimât plus. J'eus cependant assez de force sur moi-même pour lui cacher des sentimens si extraordinaires. Je le remerciai du secours qu'il m'avoit donné, & de la bonté qu'il avoit de vouloir prendre soin de mon sort du côté de la fortune. Je le priai de ne se point dénuer du sien ; que j'aurois assez de celui qu'Emilie lui avoit laissé, pour passer mes jours dans un cloître, & que la derniere grace que j'avois à lui demander, étoit de me faire reconduire dans celui dont on venoit de m'enlever.

Arimon soupira, leva les yeux au ciel, & sans me répondre, ordonna notre départ. Comme cette maison apartenoit à un de ses amis qui étoit du nombre de mes défenseurs, il fit atteler un carrosse, dans lequel je montai ; ils l'accompagnerent à cheval, je revins sans accident au couvent.

Toute cette aventure s'étoit passée en cinq heures ; ainsi je trouvai encore cette maison dans les alarmes que ma perte avoit causées. Arimon me conduisit à la Principale, de qui la joie fut excessive en me revoyant. Je lui contai ce qui s'étoit passé, & trouvant du soulagement à me louer d'Arimon, je lui exagérai sa vertu d'une façon qui lui fit bien connoître que je n'étois pas encore pour lui d'un détachement sincere. Cependant elle le remercia & loua sa générosité.

Ils prirent alors les mesures nécessaires pour m'assurer le bien qu'il vouloit me ren-

dre, & cette converſation roula juſqu'à la fin ſur l'intérêt, ſans qu'on ouvrît la bouche ſur les ſentimens du cœur : mais quand il fallut ſe ſéparer, ils ſe réveillerent avec tant d'impétuoſité, qu'il ne parut aucune marque de cette vertu que j'avois tant vantée. Arimon fit voir un déſeſpoir ſi grand, qu'il fit naître le mien ; & jamais perſonne ne fut plus embarraſſée que cette Supérieure, en voyant l'excès de notre douleur. Elle ne démentit cependant point ſon caractere, & par des diſcours pleins d'une véritable ſageſſe, elle fit ſi bien, qu'elle calma nos tranſports.

Arimon la pria de lui dire où j'allois en ſortant de chez elle, mais elle ne le lui voulut jamais dire, lui promettant ſeulement qu'elle lui donneroit de mes nouvelles, & nous nous ſéparâmes dans l'eſpoir & la crainte de ne nous jamais revoir.

Je partis dès le lendemain pour me rendre dans le lieu que la ſœur de la parente de Clidanor gouvernoit, & c'eſt-là que je fis amitié avec l'aimable Célie votre niece. La tendreſſe que je pris pour elle me fit conſentir ſans peine à paroître à vos yeux, quoique je ſuſſe que vous veniez d'une ville où vous pouviez avoir entendu parler de moi. On me traita dans cette maiſon avec la même douceur & les mêmes conſidérations qu'on m'avoit témoignées dans l'autre. La Principale ſeule ſavoit toutes mes aventures & ma naiſſance ; mais quelque ſoin qu'on prît de me cacher, Arimon découvrit encore mon aſyle, & je fus contrainte de chercher une retraite abſolument inconnue, dans la crainte qu'étant

exposée à le voir, je ne perdisse le fruit que j'attendois des efforts que ma raison faisoit chaque jour sur ma tendresse.

Je quittai donc une seconde fois le couvent, & fus me renfermer dans une solitude où j'étois bien assurée qu'on ne me chercheroit pas ; c'étoit dans une métairie apartenante à une Dame qui s'étoit retirée dans la maison d'où je sortois. Elle n'étoit habitée que par un fermier & sa femme qui en rendoient le revenu à leur maîtresse. Cet endroit sembloit être fait exprès pour être ignoré de toute la terre. La maison étoit dans le milieu d'une épaisse fôret, plus semblable à un hermitage qu'à une ferme, entouré de rochers & de montagnes. Je m'y rendis avec deux filles que la Principale me donna ; & prenant le nom d'une de ses parentes, j'ai passé quatre ans dans cette solitude avec bien plus de tranquillité que je n'avois espéré.

Je recevois souvent des nouvelles des deux maisons où j'avois été. On me manda la mort d'Armire, & l'aveu qu'elle avoit fait en mourant de l'enlevement d'Orsame. J'admirai l'ambition démesurée de cette femme, & la probité d'Arimon ; mais ce qui m'étonna le plus, furent mes propres sentimens ; car, Madame, le procédé d'Arimon avec Béliſe me charma, non comme amante intéressée, mais comme une sœur attentive à sa gloire. Je lisois son nom dans toutes les lettres qu'on m'écrivoit, & je le prononçois sans rougir comme autrefois.

Ce changement donnant plus de force à mes réflexions, je parvins au repentir d'avoir

eu ſi long-tems des ſentimens contraires, j'en rendis graces au ciel, & me ſentant aſſez ferme pour perſiſter dans mes ſentimens, & n'ayant plus rien à craindre d'Armire, je demandai à revoir la maiſon des Vierges où étoit Célie; mais on ne voulut pas encore m'y recevoir, dans l'intention de laiſſer affermir la mienne.

Je reſtai encore ſix mois dans ma ſolitude, où l'on me manda pour derniere nouvelle le retour d'Orſame, & l'amitié d'Arimon pour lui; & que comme cette reconnoiſſance lui donnoit de l'occupation, je pouvois prendre ce tems pour revenir. Je ne balançai point, je partis & rentrai dans mon cloître avec une joie véritable: j'y fus reçue de même, & comme Arimon & la parente de Clidanor m'avoient aſſuré ce qu'avoit laiſſé Emilie, & que j'en pouvois diſpoſer en quelque lieu que je fuſſe, je me réſolus de le donner au monaſtere où j'étois, & d'embraſſer ce genre de vie, en faiſant des vœux qui me cachaſſent pour jamais au reſte des humains. J'y ai paſſé l'année deſtinée aux épreuves, ma raiſon s'eſt rétablie, & ma réſolution affermie pendant ce tems; je me ſuis même vu aſſez de force pour revoir le malheureux Arimon, qui me fit demander avec tant d'inſtance, qu'on ne crut pas lui devoir refuſer cette ſatisfaction, puiſqu'on n'avoit plus rien à craindre de mes ſentimens.

Je le revis comme un frere qui m'étoit extrêmement cher, & auquel j'avois des obligations infinies. Je n'oſai cependant pas lui marquer trop de tendreſſe, appréhendant de

lui donner occaſion de faire éclater la ſienne. Il connut bien la contrainte que je me faiſois, & ſe réglant ſur elle, il me cacha le trouble de ſon ame le plus qu'il lui fut poſſible.

Il me conta l'hiſtoire d'Orſame & de Julie, & je ne l'entretins que de la ſatisfaction que je goûtois dans ma retraite, & notre entrevue ſe paſſa avec une confiance mutuelle malgré notre contrainte réciproque. Arimon me pria de lui faire ſavoir le jour où je ferois mes vœux, je lui promis, & nous nous ſéparâmes.

Comme je prenois un parti qui convenoit autant au déſavantage de ma naiſſance, qu'à l'aveuglement où j'avois été, j'aurois bien ſouhaité que mon frere en prît un qui lui ôtât, ainſi qu'à moi, le ſouvenir de nos triſtes aventures; mais il ne m'étoit pas ſéant de lui parler d'un établiſſement, cela m'auroit pu attirer une réponſe qui auroit offenſé mes intentions, & je n'étois pas encore aſſez ſûre de moi, pour ne pas craindre de tirer quelque ſatisfaction du refus qu'il en feroit, ou quelque chagrin du conſentement qu'il y donneroit.

Ainſi je lui en fis parler par ſa parente qu'il voyoit aſſez ſouvent: elle lui propoſa même un parti avantageux; mais il la pria de ne le plus preſſer là-deſſus. Contentez-vous, Madame, lui dit-il, de la raiſon que je me ſuis faite ſur Olympe: mon cœur ne peut plus être à perſonne, j'admire ſa vertu, je l'en eſtime mille fois davantage, je loue ſon changement & ſa réſolution: mais il m'eſt impoſſible de l'imiter, & tout ce que je puis faire, c'eſt de ne lui rien marquer du déſeſpoir où je ſuis.

Voilà tout ce qu'on put tirer de lui. Je fus extrêmement touchée de ſa ſituation, mais celle où je ſuis étant un ouvrage de près de cinq ans, ma ſenſibilité ne retarda point ma réſolution. Il y a huit jours que j'exécutai mon heureux projet, en me conſacrant pour jamais à celui qui peut faire lui ſeul la félicité des hommes. J'en ai fait avertir Arimon, comme je lui avois promis; mais n'ayant point de ſes nouvelles, je crains quelque choſe de funeſte. Je prie inceſſamment la Divinité pour lui, & fais des vœux ardens pour le retour de ſa raiſon & de ſa tranquillité. Voilà, Madame, l'état de mon cœur à préſent; vous l'avez connu ſi rempli de trouble & d'inquiétude, que j'ai cru devoir vous aprendre ſon changement, en vous aſſurant qu'il n'y en point à l'eſtime & à l'amitié que vous m'avez inſpirée.

OLYMPE.

Je vous avoue, dit Uranie (voyant que Félicie avoit achevé de lire) que je ne crois pas qu'il y ait une aventure plus extraordinaire que celle d'Olympe. Elle l'eſt d'autant plus, ajouta Florinde, qu'elle donne de la compaſſion & de l'admiration. Il eſt vrai, dit Camille, que le fond de vertu qu'on y voit briller, malgré la paſſion la plus ardente & la moins pardonnable, nous fait plaindre Olympe & Arimon comme deux amans malheureux. Pour moi, dit Félicie, j'en ſuis touchée au point d'accuſer le ſort d'injuſtice, & j'aurois voulu pour toutes choſes, qu'ils ne ſe fuſſent pas trouvés frere & ſœur.

La penſée m'en eſt venue, répondit Ura-

nie ; mais comme Olympe n'a pas fait une hiſtoire à plaiſir, nous devons nous contenter de la vérité. Ce que j'y trouve de trop, ajouta Camille, c'eſt la mort d'Arimon. Olympe ne la ſait pas ſans doute, puiſqu'elle n'en parle point, je ſuis véritablement ſenſible à la douleur qu'elle en aura lorſqu'elle en ſera inſtruite, mais je ne comprends pas dans quelle intention elle a ſouhaité inſtruire Uranie de ſes aventures.

Je la conçois aiſément, répondit-elle, Olympe ſait que je ſuis amie de Béliſe, & qu'Arimon étant chez elle, je puis facilement lui en faire ſavoir des nouvelles. La crainte de ſe montrer trop ſenſible encore à ſa deſtinée, l'a ſans doute empêchée d'en parler ſur la fin de ſon diſcours ; mais je vous aſſure que je ne pourrai lui mander ſa mort, & qu'il faudra qu'un autre ſe charge d'une ſi triſte commiſſion : il peut être, dit Félicie, qu'Olympe ait eu cette idée ; cependant je ſuis perſuadée que quelque choſe de plus fort l'a portée à la priere qu'elle me fait : elle s'eſt imaginée qu'Uranie étant amie de Béliſe, n'a pu ignorer l'hiſtoire d'Arimon, & par conſéquent ſon prétendu crime, ce qui l'a obligée à vouloir qu'elle fût inſtruite à fond de ſa conduite, pour ramener l'eſtime qu'une paſſion auſſi extraordinaire pouvoit l'empêcher d'avoir pour elle.

Les circonſtances, répondit Uranie, m'en ont ôté l'horreur, & je trouve Olympe auſſi digne d'admiration dans ſon changement, qu'elle m'a paru digne de pitié dans ſon aveuglement. Les ſiecles paſſés, ajouta Flo-

rinde, ont vu quelques passions semblables, mais elles n'ont pu inspirer que des sentimens d'indignation, l'emportement les ayant fait naître. Le caractere de celle-ci a quelque chose de si naturel & de si peu commun, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché, & qu'on ne l'écoute point sans frémir. Ce sont-là les efforts que la vertu produit, dit Félicie; mais, dit Camille, ce qui nous paroît aujourd'hui un crime énorme, étoit en usage autrefois. Les Egyptiens ne trouvoient point d'alliances plus belles & plus sortables que dans leurs propres familles, & grand nombre de leurs Rois ont épousé leurs sœurs.

Il est vrai, dit Félicie; mais comme il n'est point de loi ni de religion qui ne s'épure avec le tems, sous le regne du grand Ptolomée, ces mêmes peuples avoient en horreur ce que leurs prédécesseurs avoient permis; & ce Prince, qui avoit pallié un long espace de tems les mauvaises inclinations de Céraume son fils aîné, ne put résister à l'horreur que lui inspira l'enlevement qu'il fit de la Princesse sa sœur; & ce dernier crime le détermina à faire couronner de son vivant Ptolomée Philadelphe son second fils.

Il faut convenir, dit alors Camille, que la plupart de ceux qui ont imposé des loix, ont plutôt suivi leurs passions que la véritable justice; l'ambition, la haine & l'amour ayant été souvent les premiers législateurs des hommes. Je ne condamne point votre idée, répondit Uranie; mais comme il y a eu des hommes véritablement sages, dont la justice & l'équité ont absolument réglé la conduite,

c'eſt à ce qu'ils ont preſcrit qu'il faut s'arrêter, & détourner nos yeux de ceux qui ſe ſont écartés de la route qu'ils ont enſeignée.

Cela devroit être, dit Florinde; mais lorſqu'on trouve la loi régnante contraire à ce qu'on deſire, on en cherche plus loin, & l'on a recours aux ſiecles paſſés pour y déterrer des exemples favorables, & qui puiſſent autoriſer notre foibleſſe & nos paſſions.

Les Payens, continua-t-elle, ne devoient-ils pas croire que tout leur étoit permis en liſant les ouvrages d'Ovide, puiſque le déréglement de leurs Dieux pouvoit faire excuſer celui des hommes? Cela auroit bien pu être, répondit Félicie, ſi les Payens euſſent été ſans nul eſprit; mais ils l'avoient trop éclairé, & ſur-tout du tems de cet illuſtre Romain, pour ne pas voir que ſes métamorphoſes renferment une morale toute divine, & qu'en ſe jouant, pour ainſi dire, de leurs Dieux, il ſe jouoit encore plus de la crédulité des hommes.

A propos d'Ovide, interrompit Camille, il faut que je vous liſe une lettre qui s'adreſſe à lui; j'ignore ſi c'eſt une traduction ou pure fiction; mais je la crois digne de votre attention. Je la tiens d'une perſonne ſavante, & qui faiſoit beaucoup d'eſtime de ce petit ouvrage: Le voici, ajouta-t-elle.

LETTRE de Ciparise à Ovide, ſur le Portrait de Vénus.

JE ſuis ſurpriſe, Ovide, qu'un eſprit auſſi beau que le vôtre, & qu'un génie auſſi ſublime nous aient fait des Dieux plus vi-

mieux que les hommes. Si c'est une satyre sur le culte qu'on leur rend à Rome & dans la Grece, je ne crois pas qu'il soit permis à un Chevalier Romain de censurer sa religion. Si ce n'est que pour nous faire voir l'étendue & la science profonde de votre esprit, ne pouviez-vous pas nous donner des Divinités plus respectables que celles de vos métamorphoses? mais sur toutes choses ne deviez-vous pas ménager vos propres sentimens dans la fable de Vénus?

Est-il possible qu'un aussi grand homme qu'Ovide, qui sait si bien l'art de plaire, & qui a si parfaitement écrit celui d'aimer, nous fasse la mere de l'amour, la divinité de son ciel imaginaire, la plus déréglée de toutes les femmes? Votre plume n'auroit-elle pas acquis la même gloire en cherchant le vrai, ou du moins le vraisemblable, & pour nous enchanter, avoit-elle besoin des charmes de la fable?

Pourquoi n'avez-vous pas plutôt inventé que Vénus étoit fille d'un de ces Rois du premier univers; que les hommes de ce tems ne connoissant alors que les loix de la nature, ignoroient ce que c'étoit que le choix & le goût? Que se livrant à leurs besoins sans délicatesse, ainsi que les animaux auxquels ils faisoient la guerre, ils se mêloient sans distinction, & se multiplioient en aveugles, sans que jamais les peres reconnussent leurs enfans, ni les femmes leurs époux?

Que cette Vénus, que le ciel avoit douée d'une beauté divine, sentant en elle des mouvemens bien différens de ceux qui animoient

les hommes de ce tems, avoit formé le deſſein de leur faire connoître une union plus parfaite que la leur ?

Que cette Princeſſe, éclairée par une puiſſance ſuprême, avoit fait aſſembler près d'elle les femmes qui poſſédoient le plus d'agrémens, & que connoiſſant ſon ſexe moins difficile à conduire que les hommes, elle avoit commencé par lui, à publier ſes préceptes, perſuadée qu'elles porteroient bientôt les hommes à les ſuivre lorſqu'elles ſe donneroient la peine de les en inſtruire ?

Que ce fut dans cette nouvelle école que cette Princeſſe leur fit voir l'horreur de ſe livrer aux loix de la nature, ſans que leur cœur y prît aucune part ; que cette partie, étant la plus belle & la plus noble, devoit conduire toutes les actions de la vie ?

Que le cœur donnant du courage, de la gloire & de la témérité, il pouvoit bien auſſi inſpirer quelque choſe de plus doux ; que delà dépendoit une félicité parfaite ; que pour y parvenir, il falloit que chacune d'elles fît un choix, mais avec goût & diſtinction, en ſuivant ſimplement cette ſympathie qui les faiſoit pencher vers un objet plutôt que vers un autre ? Que cette ſympathie formeroit bientôt un ſentiment qu'on nommeroit amour, & que cet amour produiroit la délicateſſe, d'où ſeule peut naître la ſource des plaiſirs ?

Qu'elles, s'imaginoient que l'eſprit & la beauté ſuffiſoient pour enchaîner ceux qu'elles voudroient choiſir ; qu'avec ce ſecours elles porteroient des coups certains, & bleſſeroient les hommes bien plus vivement

que leurs fleches ne blessoient les animaux ?

Que si cette façon de s'unir trouvoit les hommes contraires, il falloit, sans balancer, leur refuser leur compagnie, persuadées que le monde ne pouvant se soutenir sans elles, ils seroient forcés à suivre leurs loix pour les posséder ?

Que ces leçons souvent réitérées avoient été suivies d'un effet aussi prompt que Vénus se l'étoit promis, & que de concert avec les beautés de sa suite, les hommes furent attaqués par des regards dont les feux embraserent leurs ames, qu'ils se sentirent animés d'une ardeur que ne leur inspiroient point la gloire & l'ambition, & qui cependant unissoient ensemble ces différens mouvemens, & que la même sympathie agissant sur leurs cœurs, ainsi que sur celui de celles qui les attaquoient, chacun d'eux fit un choix selon qu'il fut blessé ; & que dès ce moment les mortels ne connurent point de bonheur plus parfait que celui d'aimer & d'être aimés ?

Que la Princesse Vénus, inventrice d'un sentiment si délicat, qu'elle avoit nommé amour, en fut regardée comme la mere aussi-bien que des graces, ayant été aidée dans son projet par les plus belles femmes de son tems ?

Que cet engagement mutuel avoit été trouvé si beau, que ceux qui le suivirent en firent un Dieu, le bandeau sur les yeux, pour marquer que c'est un sentiment dont la force est invincible, & firent une Déesse de celle qui, la premiere, avoit débrouillé le cahos dans lequel le cœur étoit alors enveloppé ?

Par cette vraisemblance, ô galant Ovide, vous auriez fait respecter une passion à laquelle vous avez si souvent sacrifié, & peut-être auriez-vous poussé plus loin la délicatesse, en cessant d'être vous-même le plus volage de tous les hommes. Si vous aviez pu être amoureux sans être débauché, vous auriez fait Vénus mere de l'amour sans être vicieuse.

Pardonnez, illustre Romain, cette critique d'une femme que vous n'avez pas dédaigné d'instruire, & que la lecture de vos divins ouvrages a plus éclairée & rendue plus difficile que les soins qu'Auguste & Livie ont pris de son éducation.

Cet ouvrage est d'un goût singulier, dit alors Uranie, & l'idée m'en paroît nouvelle. Celle qui l'a composé, ajouta Florinde, semble accuser Ovide d'avoir suivi son tempérament plutôt que la raison, & nous veut faire croire que dans la plupart des ouvrages, il entre beaucoup de l'humeur & des sentimens de ceux qui les composent.

Il est presque impossible, répondit Félicie, que cela ne soit pas ainsi. Cependant lorsqu'un auteur peint l'ambition, la cruauté ou l'amour, il n'est pas assuré pour cela qu'il soit lui-même ambitieux, amoureux ou cruel.

Il faut bien que cela ne soit pas, dit Camille en riant, puisque j'ai fait souvent des vers fort tendres, & que je n'aime rien. Cette preuve, répondit Florinde, n'est pas suffisante; vos vers peuvent marquer le caractere de votre ame, sans qu'elle ait eu d'objet, & l'on peut penser qu'il ne vous manque qu'un

ſujet pour employer le fond de tendreſſe qui eſt en vous.

Il eſt certain, dit Uranie, qu'on ſe découvre quelquefois dans ſes écrits; mais la regle n'eſt pas générale: il eſt des hommes qui ſavent parfaitement peindre & relever les belles actions, ſans être capables d'en faire eux-mêmes Un auteur donne ſouvent à ſon héros des vertus qu'il ne connoît pas; & ſi j'avois le talent d'écrire, j'aimerois mieux développer mes propres ſentimens, que de chercher dans mon eſprit ceux qui manquent à mon cœur.

Il eſt peu de gens de ce caractere, répondit Camille; nous voyons tous les jours un nombre infini de perſonnes dont la modeſtie eſt outrée ſur leur eſprit, leurs talens ou leur beauté, mais qui font hardiment l'éloge de leurs cœurs. A les entendre, il n'en eſt point qui ne l'aient bien placé, généreux, ſincere, fidele, enfin doué de toutes les qualités que l'on ſait qu'il doit avoir, & qu'on s'empreſſe ſi peu cependant à lui donner.

Je m'aperçois, dit Uranie, que nous avons mis Camille en humeur de moraliſer, & qu'inſenſiblement nous oublions que l'heure du ſoupé s'aproche. En achevant ces mots, elle obligea ſes amies à ſe rendre au ſallon, où véritablement elles ne tarderent pas à ſe mettre à table. Le ſoupé fini, elles reprirent la promenade & leurs entretiens ordinaires.

Avouez, dit Camille, qu'une belle nuit eſt préférable au plus beau jour. J'en conviens, répondit Uranie; mais je ſuis ſurpriſe que vous ſoyiez de ce ſentiment, ayant l'eſ-

prit & le cœur détaché de toutes ſortes d'inquiétudes ; & je croyois qu'il n'étoit permis de penſer ainſi qu'à ceux dont l'ame eſt préoccupée. Le fond de tendreſſe, répondit agréablement Camille, que l'on m'a tantôt reproché, en eſt peut-être la cauſe. Je ſuis perſuadée, dit Florinde, que lorſqu'on a l'eſprit ou le cœur dans une certaine ſituation, la nuit a des charmes que le jour ne poſſede point ; on eſt plus recueilli, rien ne vous diſtrait, & je crois que lorſqu'on aime bien tendrement, c'eſt le tems le plus favorable pour ſonger à l'objet aimé.

Hélas ! répondit Uranie en ſoupirant, il n'eſt point de tems marqué pour cette occupation ; les rayons du ſoleil & les ombres de la nuit ſont également employés par les cœurs véritablement touchés. Les paſſions ordinaires, ajouta Félicie, y mettent quelque différence ; mais lorſqu'on eſt poſſédé d'une vive douleur, ou d'une forte tendreſſe, l'imagination y eſt arrêtée le jour & la nuit, rien n'eſt capable de vous en diſtraire.

C'eſt nous dire aſſez finement, dit Camille en embraſſant Uranie & Félicie, la ſituation où vous êtes l'un & l'autre ; mais j'eſpere qu'un retour heureux vous donnera bientôt occaſion de goûter avec tranquillité les douceurs que vous offriront les jours & les nuits ; & pour y parvenir, je vous conſeille de prendre d'avance le repos que je vous ſouhaite : c'eſt-à-dire, répondit Uranie, que l'indifférente Camille a quelque envie de dormir, & qu'elle ne nous invite au repos que pour nous engager à lui laiſſer prendre

celui dont elle a beſoin. Cela pourroit bien être, ajouta Florinde, & je crois qu'elle aime beaucoup mieux admirer les beautés de la nuit en ſonge, qu'éveillée.

En vérité, répondit cette aimable fille, vous vous accordez bien mal ſur l'humeur que vous nous donnez, mais quoi qu'il en ſoit, je ne trouve point néceſſaire que nous pouſſions plus loin nos réflexions, & je ſuis perſuadée qu'Uranie eſt fatiguée de parler & d'entendre, & qu'il eſt tems de la laiſſer un peu jouir d'elle-même.

Je ſuis toujours à moi, dit Uranie, lorſque je ſuis avec mes amis; mais enfin je veux bien profiter de la liberté que vous me donnez, & vous laiſſer celle que vous deſirez. Alors elles reprirent le chemin de la maiſon. Uranie & Félicie conduiſirent Florinde & Camille dans leurs appartemens; & s'étant retirées elles-mêmes, elles paſſerent la nuit dans le doux eſpoir qu'Orophane & Thélamont viendroient rendre à leurs cœurs par leur préſence, la joie que leur abſence en avoit bannie.

SIXIEME JOURNE'E.

LE ſommeil ne prit pas un empire aſſez puiſſant ſur les quatre belles amies pour les obliger à ſe lever plus tard qu'à l'ordinaire. A peine Uranie & Félicie ſortoient-elles de leurs apartemens, qu'elles virent Florinde & Camille qui venoient dans le deſſein de les engager à profiter de la plus belle matinée du monde.

Elles ſe rendirent ſur les bords de la riviere, dont elles ſuivirent le cours un aſſez long eſpace de tems, en s'entretenant ſimplement des ſeuls objets qui frapoient leurs regards ; mais lorſque l'eſprit eſt naturellement porté aux belles choſes, il tire aiſément parti de celles qui paroiſſent le moins relevées.

En effet, Florinde voyant la prairie qui bordoit l'autre côté de la riviere toute couverte d'agneaux : Ces animaux innocens & dociles qui paiſſoient avec tranquillité ſous les yeux d'un berger à la garde d'un chien, lui firent dire avec une eſpece d'exclamation: Que les hommes ſeroient heureux, s'ils avoient des conducteurs auſſi attentifs à leurs beſoins & à leur ſûreté, & que les conducteurs des hommes ſeroient fortunés, ſi ceux qu'ils conduiſent, vivoient dans l'union, la douceur & la concorde, ainſi que ces animaux !

Cette réflexion, répondit Uranie, eſt ſage & ſenſée, & me fait ſouvenir d'un trait que je lus hier au ſoir dans l'hiſtoire de Denis d'Halycarnaſſe. Il raporte qu'un député des Dalmates, nommé Batto, étant envoyé à Rome pour traiter avec l'Empereur Tibere ſur la révolte de la Dalmatie, fut interrogé par ce Prince pour ſavoir la raiſon qui portoit ces nations à chercher les moyens de ſe ſouſtraire à la domination romaine. Céſar, lui répondit Batto, je ſatisferai ta curioſité avec la liberté d'un ſoldat Dalmate qui ne ſait point déguiſer la vérité.

» Les Romains ſont ſeuls la cauſe, & donnent occaſion aux fréquentes révoltes de » nos provinces; car au lieu de nous envoyer

» un pasteur sage, prudent, magnanime
» pour conduire notre troupeau, & des
» chiens pour nous défendre, ils ne nous
» envoient que des loups ravissans qui nous
» déchirent & nous égorgent. Ce qui a fait
» que notre désespoir nous a souvent chan-
» gés, d'agneaux que nous étions en lions
» rugissans, qui ont quelquefois dévoré l'ai-
» gle romaine.

Il est naturel, dit alors Félicie, de vouloir briser des fers trop pesans; la sujétion est d'elle-même assez rude, sans que ceux qui l'imposent en augmentent le poids; & je crois qu'un grand Prince ne sauroit avoir trop de douceur pour les peuples que le seul droit de conquête lui a soumis.

C'est ainsi qu'agissoit Jules-César, ajouta Camille, il usoit si modestement de la victoire, que les vaincus étoient souvent aussi contens que les vainqueurs.

Cette douceur lui attira un grand nombre d'amis, & son parti en augmenta si considérablement, qu'il accabla celui qui lui étoit opposé, & qu'il lui fallut une trahison pour faire périr ce grand homme; trahison qui fut si funeste à ceux qui en étoient, qu'on remarque qu'ils périrent tous de mort violente en très-peu de tems.

Il est certain, dit alors Florinde, que César est un des plus grands hommes de l'antiquité, & je ne puis comprendre qu'il y ait des gens qui mettent Alexandre au-dessus de lui.

Alexandre, interrompit Félicie, sous les yeux de Léonidas son gouverneur, & d'Aristote son précepteur, étoit juste, doux,

tempéré, généreux, & ſi libéral, qu'il donnoit tout ce qui étoit en ſon pouvoir. J'ai lu que Léonidas lui diſant un jour qu'il ne lui reſteroit plus rien, s'il continuoit ſes prodigalités. Ne crains rien, lui répondit ce Monarque, j'ai un tréſor inépuiſable qui me fournira ſans ceſſe de quoi ſatisfaire & m'acquitter des promeſſes que j'ai faites à mon cher Ariſtote.

Mais, reprit Uranie, après ſes conquêtes, de ſage & de vertueux qu'il étoit, il devint débauché & cruel au point de tuer de ſa propre main ſes amis les plus chers, ſe plongeant dans les vices les plus déteſtés, expoſant les uns aux bêtes féroces, & faiſant périr les autres ſur le moindre ſoupçon, ſans avoir aucun égard pour ceux auxquels il avoit le plus d'obligation. Le deuil qu'il ordonna, ajouta Camille, pour la mort d'Epheſtion, & qu'il fit porter juſqu'aux bêtes les plus viles, montra ſon vice & ſa débauche dans toute ſon étendue.

Jules-Céſar au contraire poſſédoit toutes les vertus qu'Alexandre avoit eu. Ce dernier n'eut de retour à la vertu qu'au moment de ſa mort, & Céſar ne s'en départit jamais. Les infirmités humaines furent peu de choſe en lui, ou ſi bien cachées, que ſes ennemis n'ont pu trouver de preuves pour ternir ſa gloire.

Rien ne le touchoit plus vivement que le plaiſir de faire des heureux; à meſure que la fortune ſe déclaroit en ſa faveur, il en faiſoit part à ſes amis, & les alloit déterrer dans les endroits les plus cachés. Alexandre croyoit avoir enchaîné la fortune, Céſar la connoiſ-

soit & s'en défioit, allant à ses fins pied à pied, sans vouloir s'exposer à ses caprices.

Je vois bien, dit Uranie, que notre conversation ne finira pas-là, & je suis d'avis que nous prenions ici nos places, en attendant que le soleil & l'heure du dîné nous en chassent. Alors chacune s'étant assise, Florinde, qui avoit donné occasion à cet entretien par sa réflexion, se tournant du côté d'Uranie: Voilà, lui dit-elle, l'effet que votre présence produit, l'habitude d'être avec vous approche nos pensées des vôtres; depuis que j'y suis, je ne puis occuper mon esprit qu'aux choses qui peuvent contribuer à l'éclairer.

Ce que vous dites, répondit Uranie, m'est fort avantageux, mais je serois très-mortifiée que vous crussiez que mon intention fût de gêner votre imagination au point de ne rien dire ou entendre qui ne sentît l'étude; vous me connoissez, & vous savez que je ne suis rien tant que de vouloir paroître savante. Je ne la suis point, mais j'aime à m'instruire, & si je ne vous eusse pas vue d'humeur à vous amuser des choses les plus relevées, j'aurois cherché les moyens de distraire votre esprit des sujets qui auroient pu le fatiguer.

En vérité, répondit Félicie, vous ne devez point vous justifier de cette sorte; nous trouvons toutes un plaisir extrême à faire voir nos idées en les conformant aux vôtres; Florinde est assurément de mon sentiment, puisque, par sa réflexion, elle vous a engagée à nous raporter un trait des plus curieux, & Camille a fait briller son génie dans la différence

qu'elle a remarqué entre César & Alexandre.

Pour moi, dit Camille, je sais parfaitement que je ne suis point savante, & je n'ai point aussi l'ambition de la paroître; mais je donne toute mon attention à ce que je lis, afin de le pouvoir raporter selon l'occasion, & y faire des réflexions qui sont à la portée de mon génie.

Par exemple, je ne puis me lasser d'en faire sur la ruine de tant de grands Empires, dont les noms éclatans brillent dans l'histoire, & dont il ne reste rien aujourd'hui.

Le changement de maîtres, répondit Uranie, est cause de leur perte; l'ambition des uns & la foiblesse des autres, ont fait ces différentes mutations, qui les ont enfin réduits à n'être plus rien.

Arbactus ayant exterminé Sardanaple, Monarque des Assyriens, transféra l'Empire aux Medes; Cyrus le transporta des Medes aux Perses, & Alexandre le porta des Perses aux Macédoniens; ainsi plusieurs siecles se sont écoulés dans ces différens changemens, qui ayant causé celui des mœurs, des coutumes & des religions, ont réduit tous ces noms fameux à n'en avoir plus.

Les Romains, reprit Florinde, avoient une politique bien mieux dirigée, ils ne manquoient jamais de priver de leurs dignités tous les Etats & les Royaumes qu'ils pouvoient attacher à leur domination, ne laissant le nom de Roi qu'à leurs plus intimes alliés; ce qui n'étoit pas un titre fort glorieux pour eux, puisque le moindre Romain s'estimoit fort au-dessus du plus grand

Ce qui arriva à Ptolomée, surnommé le Flûteur, ajouta Uranie, est une preuve de ce que dit Florinde; ce Ptolomée étoit pere de la fameuse Cléopatre, & fut chassé de ses Etats par ses sujets dans une révolte générale.

Ce Prince ayant été assez heureux pour se sauver, prit le parti d'aller à Rome implorer le secours du Sénat. En y allant, il aborda à l'isle de Rhodes, où il aprit que Caton étoit arrivé depuis quelques jours. Il l'envoya complimenter, & lui fit demander une entrevue. Caton lui fit dire » qu'il pouvoit le venir trouver; que sa maison étoit » ouverte à tous ceux qui avoient quelque » intérêt à démêler avec la république.

Ce Monarque fut surpris d'une réponse si seche, & balança quelque tems sur la démarche qu'il devoit faire; mais enfin son intérêt le détermina. Il fut trouver Caton; mais son étonnement redoubla bien, lorsqu'il vit ce Romain, qui, sans se lever, » lui demanda s'il venoit voir Caton ou un » Sénateur Romain.

L'excès de la surprise de Ptolomée lui fit garder quelque tems le silence. Ce Prince, qui étoit accoutumé à voir à ses genoux tous ceux qui lui parloient, trouvoit extraordinaire, qu'un homme habillé simplement, & qui n'avoit nulle marque de cette grandeur que les Romains savoient si bien étaler aux yeux des étrangers, le traitât de la sorte: cependant, il répondit qu'il venoit comme allié du peuple Romain, pour voir un grand homme dont la réputation s'étendoit par toute la terre. » Laissons cela, interrompit

» le fier Sénateur, & venons à l'alliance.

Ptolomée fut presque déconcerté à cette répartie; mais enfin il lui dit qu'il étoit allié des Romains, que cette alliance avoit été jurée sur l'autel de Jupiter Capitolinus, ce qui la rendoit inviolable; qu'il alloit à Rome pour demander du secours au Sénat contre ses sujets révoltés qui l'avoient chassé, & mis sa fille aînée sur le Trône. » Ptolomée, crois-» moi, lui dit Caton, tourne la proue de tes » vaisseaux vers l'Egypte, je m'embarquerai » avec toi, & te rétablirai moi seul; mais si » tu vas à Rome, où je sais que ton logis est » marqué chez Pompée, tu seras en proie » aux partis différens qui se formeront sur » ton affaire. On sait que tu es puissant en » argent comptant, & la corruption de la » plupart des Sénateurs leur fait déja regar-» der tes trésors comme à eux. Il te faudra » solliciter toi-même de porte en porte, & » rabaisser ainsi ta Majesté Royale, & après » tant de soumissions & de dépenses, tu se-» ras obligé de partir sans avoir rien fait.

Ptolomée ne put refuser son admiration à ce grand homme; le parti qu'il lui proposoit étoit sage, il fut tenté de le suivre; mais les personnes que Pompée avoit mis auprès de lui, le déterminerent à continuer sa route jusqu'à Rome, dont il eut sujet de se repentir, lui étant arrivé tout ce que Caton lui avoit prédit.

Jugez par ce trait, continua Uranie, de quel air les Romains traitoient les Rois. Il y a un nombre infini d'exemples de cette sorte, dit Félicie; mais pour en revenir à ce qu'a

dit Camille du changement des Empires, je crois que leur ruine ne vint que par le manque d'héritier légitime.

Les Etats qu'un Prince possede par le droit de conquête ou par élection ne peuvent se soutenir comme ceux qui sont héréditaires. Si c'est par la force des armes qu'on envahit un Empire, un autre Conquérant cherche à détruire le premier : ainsi successivement les peuples deviennent la proie du plus heureux vainqueur. Si c'est par élection, les différens partis des prétendans causent un trouble difficile à calmer ; celui qui est exclu ne cesse jamais de remuer pour détrôner celui qu'on a choisi, & ces dissentions tumultueuses doivent absolument détruire les Empires les plus florissans, au lieu qu'un Royaume héréditaire se soutient de lui-même par le nombre des Princes que leur seule naissance apelle au Trône.

Vous êtes du sentiment de Platon, dit alors Florinde, » qui assure que tout changement d'Etat est à craindre, & donne » occasion de trouble, soit qu'il vienne par » conquête ou par élection. « Ainsi on peut conclure hardiment que les Etats héréditaires sont les plus stables, puisque la succession tombant naturellement à l'héritier légitime, toute la Monarchie se soumet, & le reconnoît sans aucune contestation.

Il est vrai, ajouta Camille, que les Royaumes qui se donnent par élection sont sujets à de grandes révolutions, témoin ce qui est arrivé de nos jours en Pologne. Nous avons vu depuis la mort de Jean

Sobieski, ce Royaume en proie aux étrangers; les Allemands, les Suédois & les Moscovites ont saccagé ces belles Provinces, & tour à tour les ont regardées comme un pays ennemi; ensorte qu'aujourd'hui on ne reconnoît plus la Pologne dans la Pologne même; au lieu que s'ils avoient eu un successeur assuré, la porte eût été fermée à tous les Prétendans; ce qui auroit rendu inutiles leurs brigues & leurs espérances.

Alexandre, reprit Uranie, étant au lit de la mort, répondit à ceux de ses courtisans qui lui demandoient à qui il destinoit l'Empire, que c'étoit au plus digne. Alors l'amour-propre fit son effet, chacun se crut désigné; les uns cherchèrent à s'assurer des soldats, les autres des grands & du peuple; mais au moment qu'on sut qu'Alexandre avoit donné l'anneau royal à Perdicas, toutes les brigues cessèrent.

Les Romains, dit Félicie, faisoient des demi-dieux des Empereurs qui leur laissoient un successeur légitime; & je trouve que les constitutions impériales ont sagement établi l'élection d'un Roi des Romains, qui est le successeur désigné à l'Empire.

Anciennement, reprit Florinde, les Perses ne permettoient pas à leur Roi d'aller à quelque expédition de guerre que ce fût, sans qu'auparavant il eût nommé son successeur.

Livie, dit Uranie, eut l'adresse de si bien cacher la mort d'Auguste, que Tibere fut en possession de l'Empire, avant que le bruit de cette perte fût répandu.

Le Sénat de Rome cacha celle de l'Em-

pereur Claudius, & s'aſſembloit tous les jours, ſous prétexte de faire prier les Dieux pour la ſanté de ce Prince ; mais en effet, pour travailler ſous main à aſſurer l'Empire à ſon ſucceſſeur.

La Reine Tanaquille, ajouta Camille, tint la mort de Tarquinius ſecrette juſqu'à ce que Servius fût inſtallé Roi des Romains.

Tout cela prouve, dit Uranie, en ſe levant, que les Empires héréditaires ſe ſont ſoutenus & ſe ſoutiendront toujours au préjudice des autres. En parlant ainſi, elles reprirent le chemin de la maiſon ; & étant entrées dans le ſalon, tout étant prêt pour ſervir, elles ſe mirent à table.

Après le repas, Uranie demanda à Camille en badinant, ſi elle étoit d'humeur de ſe rendre à la bibliotheque. Cette belle fille lui répondit ſur le même ton que pour ce jour la lecture lui ſeroit agréable, & qu'elle n'auroit pas beſoin d'une fête champêtre pour la tirer de ſa mélancolie. A ces mots, elles entrerent dans le cabinet des livres, où elles recommencerent leurs occupations ordinaires.

Après quelque tems de ſilence, Florinde le rompit la premiere. Je ne puis, dit-elle, me laſſer d'admirer la confiance de Charles-Quint, & la modération de François I, lorſque cet Empereur paſſa par la France pour aller réprimer la rebellion de Gand. L'hiſtoire de notre nation, ſur laquelle je ſuis tombée, m'en a retracé l'idée.

Il eſt vrai, dit Uranie, que ce fait eſt des plus mémorables ; cet Empereur demanda au Roi le pouvoir de traverſer ſes Etats. Il

l'obtint ; & lorſqu'il fut à Paris, on repréſenta au Roi qu'il devoit profiter de l'occaſion pour ſe venger de ce Prince, qui avoit manqué pluſieurs fois aux traités qu'ils avoient faits, entr'autres à celui de l'inveſtiture du duché de Milan, qui appartenoit ſi juſtement à la France.

François I. connoiſſoit toute l'importance de cette affaire ; mais il ſavoit encore mieux que la parole royale eſt ſacrée, & rebutant de pareils conſeils, il impoſa ſilence à ceux qui les lui avoient donnés.

La bonne foi, dit Félicie, doit être en tout tems reſpectable ; ce fut par elle que les Romains poſſéderent le plus grand Empire du monde : leurs amis & leurs ennemis étoient ſi fort perſuadés de la fidélité de leurs conventions, qu'on ne leur demandoit que leur parole pour aſſurance : toutes ſortes de trahiſons leurs étoient odieuſes ; ceux de Saliſque l'éprouverent authentiquement ; car pendant que les Romains tenoient leur ville aſſiégée, un maître d'école trouva le moyen de mener les enfans des principaux de la ville dans le camp des Romains.

La nouveauté de cette lâcheté les ſurprit, & ils en eurent tant d'horreur, que ſur le champ ils firent lier les bras à ce traître, armerent tous les écoliers de verges, & leur dirent de chaſſer ce miſérable à grands coups redoublés juſques dans leur ville, & d'aller rejoindre leurs parens. La choſe fut exécutée à la lettre, & ſi rigoureuſement, que ce malheureux expira ſous leurs coups en entrant dans la ville. Cette générosité des Ro-

mains toucha les Salisques si sensiblement, qu'ils se soumirent le lendemain à la domination romaine sous d'honorables conditions.

Scipion, ajouta Camille, ayant rencontré & pris un vaisseau aux Carthaginois, richement chargé, le Capitaine lui ayant dit qu'il portoit dans ce vaisseau les Ambassadeurs & les présens que la République envoyoit en Grece, il le relâcha, quoiqu'il se doutât que c'étoit une fourberie, aimant mieux perdre ce butin que de risquer de violer le droit des gens en la personne de ces Ambassadeurs, qu'il croyoit cependant supposés.

César-Auguste, reprit Florinde, eût bien pu châtier Caracolas, le plus fameux voleur de son tems, & dont la tête étoit à prix; mais ce brigand ayant eu la témérité de venir lui-même se livrer à Auguste, & de lui demander la somme qu'il avoit promise à celui qui le lui livreroit, ce Prince, qui trouva quelque chose de grand dans cette action, lui fit compter l'argent, & lui donna la vie, estimant qu'il devoit récompenser la confiance que cet homme avoit eu à sa parole.

Le fameux Pirate Callicratus, dit Félicie, refusa une somme considérable qu'on lui offroit pour avoir la liberté de tuer un homme qui étoit dans sa troupe, à qui il avoit donné sa protection.

Puisqu'il n'y a personne, reprit Uranie, qui ne veuille être cru véritable dans ce qu'il dit, à plus forte raison un Prince doit souhaiter de l'être; lui qui doit avoir plus d'honneur dans l'ame, & plus de vérité dans la bouche qu'aucun de ses sujets; s'il lui étoit

permis de promettre & de ne rien tenir, qui pourroit être aſſez ſimple pour donner foi à ſes paroles ? Celui qui la tient exactement oblige celui avec qui il traite au réciproque: au contraire, celui qui la fauſſe, mérite qu'on en uſe de même à ſon égard ; ce ſeroit en vain que le Prince engageroit ſes ſujets par des ſermens de fidélité, & qu'il jugeroit l'obſervation des traités avec ſes alliés ou ſes ennemis, s'il avoit le deſſein de rendre toutes ces précautions inutiles, en leur manquant de parole.

Les contrats, ſuivant le droit, ſont relatifs : les deux contractans ſont obligés d'exécuter réciproquement leurs conventions ; autrement les engagemens ſeroient ſuperflus. A plus forte raiſon un Prince dont la préſence ſuplée à toute ſolemnité de plein droit. Ses lettres-patentes ſont pleine foi, & la ſeule parole royale a force de loi. C'eſt donc bien plus fort encore, quand un ſerment le lie, il ne peut le rompre ſans offenſer l'auteur de ſon être, qui eſt la vérité même, & que les Rois doivent imiter, puiſqu'ils le repréſentent ici-bas.

Il n'en faut point douter, dit alors Félicie, Dieu a fait des conventions avec les hommes qu'il a exactement obſervées. De plus, il leur a ſouvent témoigné combien il étoit offenſé de voir que de leur côté ils ne ſatisfaiſoient point à leurs promeſſes. Les enfans de Saül mirent à mort les Gabaonites contre la foi que Joſué leur avoit donnée ; Dieu les vengea en envoyant ſur Iſraël une famine qui dura trois ans, quoique, ſuivant

les loix humaines, la promesse de Josué ne dût pas avoir lieu, ayant été extorquée par un artifice; cependant, comme elle avoit été donnée sous le sceau du Seigneur, elle étoit devenue sacrée, authentique & inviolable.

Voilà de grands exemples, dit Camille, & une belle leçon pour ceux qui manquent à leurs promesses.

Si les hommes suivoient l'équité avec exactitude, ajouta Florinde, ils n'auroient pas besoin d'exemples, ils en trouveroient la loi dans eux-mêmes, sans avoir recours à celles que les autres ont établies; mais puisqu'il faut des loix pour les contenir, je trouve qu'on ne peut châtier trop rigoureusement ceux qui y contreviennent.

Vous êtes Romaine sur cet article, répondit Uranie, cette nation fameuse n'ayant jamais manqué de punir l'inobservation des loix.

Il est certain, ajouta Félicie, qu'un Prince est obligé de châtier les méchans lorsqu'ils lui sont connus; s'il dissimule ou temporise, il se rend coupable envers Dieu & les hommes des crimes qu'ils commettent. C'est pour cela qu'on portoit les haches & les verges devant les Consuls & Empereurs Romains, afin de leur faire voir par-là à quoi ils étoient obligés, & tenir tout le monde dans le devoir.

Pendant la censure de Caton, dit Florinde, les ouvriers étoient sans cesse occupés, sans oser quitter leur boutique aux heures de travail, dans la crainte de rencontrer ce rigide censeur qui observoit jour & nuit les grands & les petits: lorsqu'il en trouvoit

quelqu'un en contravention, il traitoit les Praticiens comme les derniers du peuple : exemple mémorable pour ceux qui ont l'autorité entre les mains.

» Sénèque, reprit Uranie, dit qu'un particulier qui peut empêcher le mal, & qui » ne le fait pas, en est responsable comme » s'il l'avoit commis. « Cependant, dit Camille, la trop grande sévérité dans un Prince est un défaut. Mais, interrompit Florinde, la trop grande indulgence est un vice.

L'Empire Romain ne couroit-il pas à sa perte par les désordres que la bonté, ou pour mieux dire, l'indolence de l'Empereur Pertinax y laissoit introduire ? Et que seroit-il devenu sans le secours qu'y aporta le rigide Alexandre qui lui succéda, en remettant les loix dans leur vigueur, & les faisant observer régulièrement ? Cicéron soutient, ajouta Uranie, » qu'il n'y a rien qui offense plus les » bons que de voir suporter les méchans, » & que rien ne donne plus d'audace pour » mal faire, que l'impunité.

Ce qui arriva à Rome, reprit Félicie, sous le pontificat d'Innocent XI, peut servir de preuves à ce que nous soutenons ici : ses prédécesseurs avoient négligé depuis un très-long-tems de purger la province de Romagne d'un nombre infini de ces sortes de brigands, que les Italiens apellent Sgherri, dont la profession est de prêter la main à toutes sortes de crimes, & particuliérement aux meurtres. Les Italiens sont naturellement portés à la vengeance, mais pour la satisfaire, ils prennent ordinairement toutes leurs sûre-

tés, & pour cet effet ſe ſervent toujours de main tierce. Vous jugez bien que ces Miniſtres d'iniquité ſont gens ſans foi & ſans loi, puiſqu'ils ſe mettent ſur le pied de prêter leurs bras à quiconque les veut mettre en œuvre. La nobleſſe ſe faiſant un honneur d'être redoutée, tient à ſes gages nombre de Sgherri, ce qui eſt cauſe que dans la crainte de l'irriter, les gouvernemens des provinces, qui ne le ſont que pour un tems, tolerent cette race meurtriere, ſachant que les nobles la ſoutiennent.

La Romagne ſouffroit beaucoup de ces ſcélérats. Innocent XI. connoiſſant ces déſordres, crut qu'il étoit de ſon devoir d'y remédier, & choiſit le Cardinal Cibo pour cette légation. Il le fit apeller & lui dit, » que le connoiſſant Prince de naiſſance, &, » par conſéquent incapable de crainte, ni » d'un vil intérêt, qui engourdiſſoit ſouvent » les mains de ceux qui avoient de l'autorité, » & les empêchoit de fraper ſur le crime, il » le prioit de ſe charger de ce gouverne- » ment, & de délivrer le Saint Siege de la » honte qui rejailliſſoit ſur lui, l'aſſurant » qu'il lui donneroit un pouvoir ſi étendu » dans l'exercice de la juſtice la plus ſévere, » qu'il n'y auroit aucune recommandation » qui pût faire ſuſpendre ſes jugemens, ni » limiter ſon autorité.

Le Cardinal, qui étoit doux & réſervé, eût bien voulu s'excuſer de prendre cette commiſſion; mais voyant que le Pape la lui donnoit avec des conditions qui n'avoient jamais été accordées à ſes prédéceſ-

feurs, il l'accepta, & se transporta à Ravenne, capitale de la province. A son arrivée les Magistrats & la noblesse vinrent le reconnoître & le féliciter.

Le Cardinal leur dit d'une voix foible & tremblante, » qu'il étoit fâché d'être venu » occuper la place qu'un autre eût pu exercer mieux que lui, qu'il étoit foible de » corps & d'esprit, qu'il aimoit le repos & » la paix, qu'il les laisseroit les maîtres de » tout, qu'il les prioit seulement d'avoir Dieu » devant les yeux dans l'exercice de la justice.

Les habitans de Ravenne furent charmés d'avoir un Légat si humble & si doux; & les brigands en particulier se réjouirent de l'impunité qu'ils se promettoient sous un gouvernement si pacifique; mais l'habile Légat n'eut pas plutôt congédié les Magistrats & la noblesse, qu'il fit apeller le Barigello, ou Capitaine des Archers, auquel il dit d'un ton résolu & hardi, » que le premier coupable » de meurtre ou d'autres crimes qu'il laisse- » roit échaper, il lui en répondroit sur sa » propre vie, & qu'il le feroit pendre im- » manquablement, s'il usoit de la moindre » négligence ou collusion avec qui que ce fût.

Le Barigello lui représenta que s'il arrivoit, contre la coutume, que les coupables ne fussent pas relâchés par l'interceſſion des nobles, les uns ou les autres le feroient poignarder; le Cardinal l'assura qu'il mettroit par-tout de si bons ordres, qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir fait son devoir, & le congédia sans vouloir attendre de replique.

Trois jours après il y eut un homme assas-

ſiné ; le Barigello fit ce qu'il devoit, le meurtrier ne ſe cachant pas, dans la confiance entiere de ſon impunité. Le Cardinal ne manqua pas d'être inveſti par la nobleſſe, qui demandoit grace en faveur d'un homme que tous aſſuroient n'avoir fait ce coup qu'après y avoir été forcé par les outrages intolérables de ſon adverſaire.

Il écouta avec patience & de ſang froid tout ce qu'on voulut lui dire pour la défenſe du meurtrier, leur répondit avec douceur qu'il étoit fâché comme eux de cet accident ; mais que le Pape lui ayant commandé de faire exercer la juſtice, il ne pouvoit en ſuſpendre le cours, & envoya le coupable au gibet.

Les interceſſeurs prirent patience cette premiere fois, ſe flattant que le nouveau Légat avoit voulu donner un exemple pour faire honneur à ſa légation, & qu'il ſeroit plus traitable une autre fois.

Ce moment ne tarda pas : on commit un ſecond meurtre, & le coupable ayant été pris & mis aux fers, les interceſſeurs revinrent à la charge, & ne purent obtenir par leurs prieres qu'un délai de quelques jours, pendant lequel ils eurent recours au Pape, pour demander la grace d'un fils unique, qui étoit, diſoit-on, le ſoutien d'une mere affligée, qui demandoit la vie de ſon fils, livré par la vivacité de ſa jeuneſſe à un excès de colere, qui avoit malheureuſement, & contre ſon intention, cauſé la mort d'un ſcélérat digne de mille ſuplices, & qui l'avoit indignement attaqué.

Le Pape écouta tout : mais il conclut que la justice étoit néceſſaire pour maintenir l'ordre & la tranquillité, & défendit qu'on ne lui parlât plus de ce criminel, ni d'aucun autre de la légation de Ravenne ; enſorte qu'il fut puni.

Ces deux exécutions aigrirent ſi fort ceux de Ravenne, que voulant tirer au bâton avec le Légat, ils commettoient tous les jours de nouveaux déſordres ; mais le Cardinal Cibo, ſans ſortir de ſon flegme, faiſoit exécuter rigoureuſement les coupables.

Preſque toute la nobleſſe fut impliquée dans les crimes de ces malheureux ; de ſorte que l'exécuteur étoit ſi ſouvent occupé, qu'il ne ſe paſſoit point de jours ſans qu'on en vît trois ou quatre à la fois à la potence, au grand étonnement du peuple qui n'avoit jamais vu une ſemblable ſévérité.

Elle fut employée ſi utilement, que cette funeſte race s'éclaircit au point qu'on n'en voyoit plus dans la ville ni le jour, ni la nuit : mais le zele du Cardinal n'en demeura pas-là ; car ayant appris qu'il s'en retiroit tous les ſoirs une grande quantité dans une hôtellerie de campagne, n'oſant plus paroître à Ravenne, il donna des ordres ſecrets pour être ſoutenu dans ſon projet, & ſe tranſporta dans ce lieu déguiſé en Curé de village.

Il y entra au milieu de la nuit, demandant à y loger, comme étant trop tard pour paſſer outre. Il s'y trouva bientôt environné d'un nombre infini de ces aſſaſſins, qui ne pouvant le reconnoître, ne le crurent que ce qu'il paroiſſoit être. Ils l'obligerent à les

servir, & le hardi Prélat tournoit la broche au moment que la maison se trouva investie par ses ordres des archers & de la milice de la ville. Alors le Cardinal ayant mis sa calote rouge sur sa tête, & parlant en maître, les fit tous lier & garotter avec l'hôte & ses domestiques, & le jour venu il les fit pendre & raser la maison.

Cette sévérité nécessaire a rendu le nom du Cardinal Cibo si redoutable en Romagne, qu'aujourd'hui encore la sueur vient au front des gens du pays quand ils l'entendent nommer; & la noblesse est réduite à une telle extrêmité par les confiscations, qu'ils sont la plupart dans la derniere misere.

Voilà, dit alors Uranie, ce qui s'apelle ne pas dissimuler avec les méchans. Dieu permet souvent que ceux qui les épargnent paient pour eux. Ne dit-il pas à Achab que pour avoir laissé échaper de ses mains un homme digne de mort, il satisferoit pour lui en sa personne, ainsi que son peuple?

Pausanias, ajouta Florinde, tua Philippe, pere d'Alexandre, parce qu'il ne lui rendit pas justice, quoiqu'il la lui eût souvent demandée. Ce Prince, au contraire, le tournoit en ridicule à toute sa Cour, & élevoit son ennemi dans les plus grands honneurs.

Les Romains, ajouta Camille, ont donné un exemple éternel de l'exacte justice qu'ils faisoient rendre. Horatius Tergéminus pensa payer de sa vie la colere & l'indignation du Sénat, quoiqu'il fût couronné de gloire par le gain d'une fameuse victoire qu'il venoit de remporter, & dont il portoit encore les éclatantes marques.

Un autre témoignage de leur juſtice, dit Uranie, ſe préſente à ma mémoire dans la punition des enfans de Brutus, d'autant plus remarquable, que l'exécution tomboit à la charge de leur propre pere, & ſe devoit faire à ſon inſtance, lui à qui il eût été peu ſéant dans une autre occaſion de voir & d'ordonner un pareil ſpectacle.

Ils n'ont jamais puni perſonne ſi ſévérement que Méticus, pour avoir chancelé dans ſa fidélité.

Jules-Céſar, reprit Florinde, n'étoit pas un grand puniſſeur de crimes; mais pour un ſoldat ſéditieux ou déſerteur, ou quelque ſurpriſe à la guerre, il étoit ſans miſéricorde, & n'épargnoit ni nobles, ni Plébéiens.

Tout cela fait voir, dit Uranie, qu'un Prince ne doit point craindre d'être taxé de cruauté en faiſant exercer la juſtice, & en donnant vigueur aux loix de ſon état; c'eſt un pere qui châtie ſes enfans. Un médecin qui, pour ſauver ſon ami, lui fait ſouffrir des maux incroyables, ne paſſe point pour cruel: ainſi pourvu qu'un Prince ne faſſe rien contre l'utilité publique, il doit être toujours loué de punir les méchans, & de retrancher du corps de ſon Empire les parties corrompues, pour en conſerver ce qui eſt bon & ſain.

Mais, continua-t-elle, le ſoleil nous laiſſe la liberté de jouir de la promenade, & puiſque nous avons rempli le tribut que ce cabinet exige de nous, allons chercher juſqu'aux bords de la riviere de quoi diverſifier nos réflexions. Alors elles ſe rendirent

ſur la terraſſe, où s'étant promenées aſſez long-tems, elles prirent leurs places ſur les ſiéges de verdure dont elle étoit ornée.

En vérité, dit Camille, je ne puis aſſez admirer Uranie, elle nous aime, & nous fait entrer avec bonté dans ſes ſecrets, elle n'ignore pas non plus à quel point nous nous intéreſſons à ce qui la touche; cependant je vois qu'elle craint de nous faire part de l'inquiétude, où ſans doute elle doit être de la réuſſite du voyage de Thélamont.

Je vous avoue, répondit Uranie, que je me reprocherois de vous entretenir de ce qui ſe paſſe dans mon eſprit, lorſque je ne dois ſonger qu'à occuper le vôtre par des objets agréables; mais puiſqu'enfin vous me paroiſſez ſouhaiter que je vous découvre mes penſées, je ne vous diſſimulerai point que j'apréhende fort que les ſoins de Thélamont ne ſoient inutiles; nous ne ſommes point dans un tems où l'on ſe pique d'être généreux; & je doute avec quelque juſtice que ſon parent ne veuille accommoder avec Géronte, d'autant plus qu'il s'agit d'un bien conſidérable.

Pour moi, dit Florinde, j'augure mieux que vous de cette affaire, ne pouvant m'imaginer qu'un parent de Thélamont lui puiſſe rien refuſer, puiſque ceux qui ne lui ſont rien, ne ſe peuvent diſpenſer de lui tout accorder.

Cela eſt bien obligeant pour lui, dit Uranie, & je conviendrai facilement que Thélamont poſſede tout ce qu'il faut pour perſuader; mais quand il réuſſiroit auprès de

ſon parent, que pourra-t-il attendre de Géronte ? La plus vive reconnoiſſance, dit alors Félicie, & quand il ſeroit cent fois plus bizarre qu'il ne l'eſt, je ſuis perſuadée qu'il ne ſera point ingrat pour un ſervice de cette importance.

N'en doutez point, reprit Camille, Géronte n'eſt extraordinaire dans ſes ſentimens que par l'amour qu'il a pris pour vous ; mais cet amour ne lui ferme pas les yeux ſur ce qu'il doit à ſes amis. Je ne lui connois point d'autres défauts que de vouloir vous contraindre à l'épouſer, ou à ne vous point marier de ſon vivant ; car du reſte il eſt honnête homme, & ſa gratitude ira peut-être plus loin que vous ne penſez.

Vous me flattez, dit Uranie, d'une douce eſpérance ; & comme je ſouhaite avec ardeur ce dont il s'agit, je m'y laiſſe entraîner avec d'autant plus de plaiſir, que c'eſt vous qui l'inſinuez dans mon cœur.

Pour moi, dit Camille, j'en crois le proverbe, un bienfait n'eſt jamais perdu ; ſi celui à qui nous le rendons en eſt ingrat, le ciel nous en tient compte tôt ou tard, il a ſa récompenſe. Il faut que pour vous amuſer & détourner vos idées, je vous diſe un conte ſur ce ſujet, qui vous ramenera inſenſiblement à la morale que le proverbe renferme : je ne vous le donnerai que comme une fable ; mais je crois que ces ſortes d'amuſemens ne ſont pas tout-à-fait indignes des bons eſprits, ſur-tout lorſqu'on en peut tirer des lumieres qui conduiſent à la vérité.

Ce que vous dites eſt très-juſte, répondit

Uranie, la fable renferme souvent une sévere morale, & je trouve qu'elle est d'autant plus solide, qu'elle ne se découvre à nos sens que sous l'apas du plaisir. Je suis de ce sentiment, ajouta Félicie, Phedre, Higin, & le célebre Esope sont de bons garants de cette vérité.

Lorsqu'on peut tirer d'un conte ou d'une fable de justes réflexions, dit Florinde, ils deviennent aussi utiles que l'histoire.

Je puis donc, sans crainte de vous ennuyer, reprit Camille, vous dire celle dont je viens de vous parler, vous assurant que, quoiqu'elle soit fable & roman, elle vous amenera à la solidité que vous souhaitez; & quand elle ne serviroit qu'à vous occuper une heure, & à me mettre au niveau de Florinde qui a si bien fait valoir la Princesse de Ponthieu, je trouverois mon tems parfaitement bien employé.

Je vois bien, dit Uranie en riant, que Beavic de conter aussi une histoire vous guérira un peu; mais n'importe, nous saisirons toujours avec joie les occasions qui se présenteront de vous entendre. Alors Camille, voyant qu'on se préparoit à l'écouter, prit la parole en ces termes.

HISTOIRE de Jean de Calais.

CE que je m'engage à vous conter est tiré d'un livre qui a pour titre: *Histoire fabuleuse de la maison des Rois de Portugal.* Je n'y changerai rien, & ne me piquerai point de vous l'embellir.

Au nord des Gaules, ſur le bord de la mer, eſt une ville apelée Calais. Un des principaux & des plus riches Négocians de cette ville avoit un fils unique, à qui il avoit donné toute l'éducation néceſſaire pour lui former l'eſprit & le corps; la nature l'avoit doué des charmes de l'un & des graces de l'autre: ainſi ſes maîtres le virent bientôt paſſer leurs eſpérances.

Il s'attacha ſur toute choſe à l'art de naviguer, & lorſqu'il eut joint la pratique à la théorie, il fut le plus brave & le plus excellent homme de mer de ſon tems: ſon jeune courage ne lui permettant pas de languir dans une molle oiſiveté, il engagea ſon pere à lui équiper un vaiſſeau aſſez fort pour nettoyer la côte d'un nombre infini de corſaires que le grand négoce des habitans de Calais y avoit attirés, & qui faiſoient mille brigandages dans ces mers.

Son pere loua ſon audace, & lui fournit abondamment tout ce qu'il lui falloit pour l'exécution d'un ſi beau projet. Tout étant prêt, il mit à la voile; & ſa valeur ſoutenue par la prudence le ſervirent ſi bien, qu'ayant battu ces voleurs de mer en pluſieurs rencontres, il les détruiſit ſi parfaitement, qu'il n'en paroiſſoit plus.

Ces nouvelles porterent les habitans de la ville de Calais à un tel degré de reconnoiſſance, qu'ils lui préparerent des arcs de triomphe, en joignant à ſon nom celui de la ville comme lui étant redevable de ſa tranquillité, & de la ſûreté de ſon commerce; ce qui fait que l'hiſtorien ne le donne jamais à

connoître que ſous le nom de Jean de Calais.

Ce jeune héros étoit prêt par ſon retour à jouir des honneurs qui l'attendoient, lorſque ſon vaiſſeau fut battu par une ſi cruelle tempête, qu'il fut porté dans les mers inconnues. Le calme ayant ſuccédé à l'orage, Jean de Calais ayant mis en uſage tout ce que l'art & l'expérience lui avoient apris pour trouver les terres, il découvrit une iſle, il s'en aprocha, & ayant mis ſa chaloupe en mer, il aborda lui neuvieme au bord d'un bois dans lequel il entra ſuivi de ſes huit ſoldats.

Sa ſurpriſe fut extrême de le trouver taillé & coupé par de grandes & belles allées, cette attention lui paroiſſant extraordinaire dans un pays qu'il avoit cru inhabité ou barbare; mais ſon étonnement eut de quoi s'augmenter, lorſque s'étant avancé il entendit parler flamand, langue qui lui étoit familiere. Il conduiſit ſes pas du côté des voix qu'il venoit d'entendre, & vit trois hommes ſuperbement vêtus qui s'aprocherent de lui avec politeſſe.

Jean de Calais les pria de lui aprendre dans quel pays il étoit, & s'il y avoit ſûreté pour lui & pour ſa troupe. Qui que vous ſoyiez, lui répondit celui qui paroiſſoit être au-deſſus des autres, je trouve ſurprenant que vous ignoriez que vous êtes dans l'Orimanie, état floriſſant où regne le Roi du monde le plus juſte, de qui la ſageſſe a dicté les loix auxquelles il s'eſt ſoumis lui-même, & dont l'obſervation religieuſe fait le bonheur de cet Empire; ne regrettez point d'y être abordés, vous y ſerez en aſſurance. Montez ſur cette hauteur, ajouta-t-il, qui

vous cache la grande & superbe ville de Palmanie qui sert de capitale à ces riches états, vous y verrez une riviere majestueuse qui forme le plus beau port de l'univers, & dont l'abord est la sûreté de toutes les nations.

Jean de Calais le remercia, & charmé des graces que lui faisoit la fortune, il s'avança sur le sommet qui lui cachoit la ville; il découvrit le plus beau pays du monde, & descendit dans cette capitale le cœur rempli de joie; mais étant arrivé dans une grande place, il vit le corps d'un homme déchiré par les chiens; cet objet lui fit horreur, il se repentit de s'être engagé si avant. Il demanda cependant pourquoi dans une si grande ville, & dont on lui avoit dit que les loix étoient si sages, il ne se trouvoit pas quelqu'un d'assez charitable pour faire donner la sépulture à ce malheureux.

On lui répondit qu'il subissoit la peine de la loi qui ordonnoit que tous ceux qui mouroient sans payer leurs dettes, seroient jettés aux chiens pour en être la proie, & que leurs ames étoient errantes sans que les intelligences éternelles leur donnassent le lieu de repos destiné aux justes; qu'on faisoit cette punition publiquement, parce qu'il se trouvoit souvent des personnes assez généreuses pour acquitter les dettes de ces malheureux, & faire donner la sépulture à leurs corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'ame magnanime de Jean de Calais, excitée par la compassion, il fit publier sur le champ à son de trompe par toute la ville que les

créanciers de cet homme n'avoient qu'à lui faire voir leurs titres, qu'il s'offroit de les acquitter ; & le lendemain ayant fait entrer son vaisseau dans le port, il prit l'argent nécessaire pour satisfaire à sa parole : il la tint exactement, & fit d'honorables funérailles au cadavre du débiteur.

Après avoir reçu du suprême Magistrat & du peuple les louanges qu'une pareille action méritoit, il ne songea plus qu'à prendre les hauteurs de cette terre favorable, pour en pouvoir donner connoissance à sa patrie, & lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux nations.

Un soir qu'il se retiroit d'assez bonne heure sur son bord, il aperçut un vaisseau qui venoit de mouiller auprès du sien, sur le pont duquel il vit deux Dames fondantes en pleurs ; elles étoient magnifiquement parées, leur air fit juger à Jean de Calais qu'elles étoient d'une naissance distinguée. Il s'informa à qui apartenoit ce vaisseau, il aprit qu'il étoit à un corsaire qui venoit d'entrer dans le port, & que les deux personnes qu'il voyoit étoient des esclaves qu'il vendroit le lendemain.

Le cœur sensible de Jean de Calais fut touché de leur malheur, & il forma le dessein de les retirer de l'abyme dans lequel elles alloient tomber. Pour cet effet il manda le corsaire, & sans marchander du prix, il donna au pirate tout ce qu'il voulut, & fit venir les deux esclaves sur son bord.

Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elles eurent ôté leur voile, de voir deux jeunes

beautés capables d'attendrir l'ame la plus barbare ! Les pleurs qu'elles répandoient ne faiſoient qu'augmenter leurs charmes, & ſembloient leur ſervir d'armes pour vaincre tous les cœurs : une des deux ſur-tout frapa celui de Jean de Calais d'un trait qu'il ne put parer.

Après avoir donné quelque tems à l'admiration que lui inſpiroit ſon amour naiſſant, il les conſola, leur dit qu'elles étoient libres, & qu'un reſpect inviolable ſuivroit l'action qu'il venoit de faire ; & qu'en les retirant des mains du Pirate, il n'avoit point eu d'autre deſſein que de les rendre à leurs parens ſans eſpoir d'aucune rançon.

Ces paroles généreuſes raſſurerent les belles captives. L'air noble de Jean de Calais, les graces qui accompagnoient toutes ſes actions toucherent leurs cœurs, & les termes les plus obligeans lui marquerent leur reconnoiſſance. Quelque tems après il mit à la voile, & ſa navigation fut ſi heureuſe, qu'il ſe trouva bientôt ſur les côtes d'Albion, où le mauvais tems l'obligea de relâcher.

Pendant le voyage, il ne paſſoit pas un moment ſans être auprès de ſes eſclaves, & comme il étoit jeune, inſinuant & fait pour plaire, il trouva bientôt le chemin du cœur de celle qui l'avoit charmé : le même trait les bleſſa ſi profondément, qu'ils ne purent ſe le cacher long-tems ; ils s'aimerent, ils ſe le dirent, & ne conſultant que la vivacité de leurs ſentimens, ils ſe jurerent un amour éternel.

Lorſque Jean de Calais fut aſſuré de ſon bonheur, il pria cette jeune beauté de lui déclarer

déclarer qui elle étoit, & par quel accident elle & ſa compagne avoient été enlevées par le pirate. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que ma curioſité ait nul motif déſobligeant; qui que vous ſoyiez, il n'eſt rien que je ne trouve fort au-deſſous de vous; & pour vous prouver ce que je dis, je vous donne ma foi dès ce moment & ſans en ſavoir davantage, ſi vous voulez bien m'accepter pour époux.

Je reçois avec plaiſir, lui répondit la belle eſclave, la foi que vous m'offrez: je vous donne la mienne, & fais tout mon bonheur d'être unie à vous pour jamais: mais pour ma naiſſance, ſouffrez que je vous en faſſe un myſtere que je trouve néceſſaire au repos de ma vie, qu'il vous ſuffiſe que le ciel ne m'a pas fait naître indigne de vous, & d'aprendre que je me nomme Conſtance, & ma compagne Iſabelle. Je n'ai point ſoupçonné votre curioſité d'avoir rien d'offenſant pour moi; ne vous offenſez pas non plus du ſilence que je m'impoſe; notre amour l'exige de moi. Je dois me taire pour être à vous, & je veux éloigner de mon eſprit tout ce qui pourroit m'empêcher de ſuivre un penchant plus fort que ma raiſon. Jean de Calais étoit trop amoureux pour preſſer la belle Conſtance après un tel aveu; il lui promit de ne lui en plus parler, & ſans conſulter davantage, ils s'unirent pour jamais.

Cependant Iſabelle qui avoit été témoin de leur amour & de leur union, prenant le moment que Jean de Calais étoit occupé à donner des ordres dans ſon vaiſſeau, ne put s'empêcher de marquer ſa ſurpriſe à Conſ-

tance ſur l'action qu'elle venoit de faire. Quoi, Madame, lui dit-elle, eſt-il poſſible que l'amour vous aveugle pour oublier qui vous êtes? Croyez-vous pouvoir vous cacher toujours, & que les nœuds que vous venez de former ne ſoient point rompus lorſqu'on ſaura où vous êtes? Je ne parle point pour moi, dans quelqu'obſcurité que vous me faſſiez vivre, attachée à votre ſort ſans nulle réſerve, je ne m'en ſéparerai jamais; votre ſeule gloire m'intéreſſe, & je ne puis voir ſans douleur que vous abandonniez l'eſpoir le plus brillant pour écouter votre tendreſſe.

Je ne m'offenſe point, ma chere Iſabelle, lui répondit Conſtance, du diſcours que tu me tiens, je me ſuis dit mille fois les mêmes choſes; mais l'amour eſt le plus fort. Le ſort brillant dont tu me parles n'a rien que d'affreux pour moi, ne pouvant le partager avec ce que j'aime, & je trouve l'obſcurité qui te gêne au-deſſus du deſtin le plus éclatant, puiſqu'il me donne la liberté de ſuivre mon penchant. Mes nœuds dureront toujours en gardant mon ſecret, & je ne le découvrirai jamais, ou du moins que lorſque je verrai qu'on ne pourra les rompre qu'en faiſant rejaillir ſur moi une honte mille fois plus grande que celle de mon hymen avec le plus aimable homme du monde; & puiſque tu m'aimes aſſez pour ne me point quitter, pouſſe encore cette tendreſſe à chérir ma tranquillité, & à ne jamais découvrir un ſecret d'où elle dépend.

C'eſt de cette façon qu'elle impoſa ſilence à ſa compagne qui, ne voyant point de re-

mede à ce qu'elle apelloit un malheur, ſe réſolut d'obéir. L'heureux Jean de Calais, charmé de poſſéder Conſtance, rendit graces au ciel des dons qu'il en avoit reçus; &, comblé des faveurs de la fortune & de l'amour, il ſe rembarqua, & le tems favorable à ſes vœux le fit aborder ſans péril au port de Calais. Le bruit de ſon retour fut bientôt répandu, ſon pere & tous les habitans de la ville furent le recevoir, & lui rendirent les honneurs que méritoient ſes actions héroïques.

Mais quelle fut la douleur de ce jeune héros de voir ſon pere déſaprouver ſon mariage avec Conſtance! L'hiſtoire ſincere qu'il lui fit de la façon dont il l'avoit trouvée, irrita ſon courroux; &, quelque vive que fût la peinture que Jean de Calais lui fit de ſon amour pour elle, & de ſes vertus, ce pere ſévere ne lui put pardonner d'avoir pris un engagement qui lui paroiſſoit fort au-deſſous de lui, il n'épargna rien pour l'obliger à l'abandonner; mais il lui proteſta qu'on lui arracheroit plutôt la vie; qu'il avoit donné ſa foi à la perſonne du monde qui en étoit la plus digne, & qu'il la lui garderoit juſqu'au tombeau. Le vieillard, plus irrité que jamais par cette réſiſtance, le bannit de ſa maiſon, malgré les ſollicitations des principaux de la ville qui s'intéreſſoient pour lui, & lui ordonna de ne plus paroître à ſes yeux.

Jean de Calais, ſenſiblement touché de l'outrage que ſon pere faiſoit à ſa chere Conſtance, ſe retira dans une maiſon qui

étoit près du port avec elle & ſa fidelle compagne. Ces altercations entre le pere & le fils ne purent lui être cachées, ſa fierté en fut alarmée ; & malgré tout ſon amour, elle fut ſenſible au mépris que le pere de ſon époux parut avoir pour elle. Cependant elle ne ſe démentit point ; toujours fidelle, elle conſola Jean de Calais, & l'année de ſon mariage étoit à peine finie, qu'elle accoucha d'un fils qui fit toute l'attention de ce cher époux pendant pluſieurs années qui ſe paſſerent ſans qu'il pût attendrir ſon pere ; mais enfin preſſé par des amis communs, il conſentit à fournir à Jean de Calais de quoi équiper un ſecond vaiſſeau pour porter & établir un négoce éclatant avec les nations qu'il avoit découvertes, eſpérant que l'abſence & les hazards lui feroient oublier & Conſtance & ſon fils.

L'armement fut bientôt prêt ; & quoiqu'il flattât les deſirs de Jean de Calais par l'eſpoir d'acquérir une nouvelle gloire, il ne put voir aprocher le jour de ſon départ ſans reſſentir une douleur amere d'être obligé de ſe ſéparer d'une épouſe & d'un fils qu'il aimoit tendrement.

Conſtance de ſon côté n'étoit pas plus tranquille ; les périls où s'alloit expoſer Jean de Calais, & la crainte qu'un fatal oubli ne la chaſſât de ſon cœur, troubloient également ſon repos. Elle répandoit ſes pleurs dans le ſein de ſa chere Iſabelle qui les partageoit avec un zele digne de l'un & de l'autre ; mais enfin l'amour offrit à Conſtance un moyen de retenir ſon époux dans ſes chaî-

nes, & d'obliger ſon pere à rougir du cruel traitement qu'il lui avoit fait.

Elle cacha ſon deſſein à la fidelle Iſabelle, craignant qu'elle ne l'en détournât ; mais lorſqu'elle vit qu'il n'y avoit plus que peu de tems à s'écouler juſqu'au départ de Jean de Calais, elle ſe jetta à ſes genoux, en le priant de ne lui pas refuſer deux graces qu'elle avoit à lui demander. Ce tendre époux la releva, & l'embraſſant avec les marques de l'amour le plus vif, lui jura qu'il étoit prêt à tout lui accorder. Je vous conjure donc, lui répondit-elle, de me faire peindre ſur la poupe de votre vaiſſeau avec mon fils & ma chere Iſabelle ; lorſque cela ſera exécuté, & que vous ſerez au jour de votre embarquement, je vous dirai la ſeconde grace que j'exige de votre tendreſſe.

Jean de Calais ne trouvant rien dans cette demande qui ne flattât ſa paſſion, en lui donnant occaſion d'avoir ſans ceſſe devant les yeux ce qu'il avoit de plus cher, y conſentit avec plaiſir ; il employa à cet ouvrage les plus habiles peintres qu'il put trouver ; ils travaillerent ſi promptement, qu'ils ne tarderent point le départ de Jean de Calais qui, voyant le tems favorable, en voulut profiter pour s'embarquer.

Alors la généreuſe Conſtance l'accompagnant juſqu'à ſon vaiſſeau : Voici le jour, lui dit-elle les yeux baignés de larmes, où tu me dois accorder la derniere grace que j'ai à te demander ; ainſi ne me refuſe pas, puiſque tu l'as promis ; tourne la proue de ton vaiſſeau du côté de Lisbonne, & va

e plus près que tu pourras de
e cette ville; c'eſt-là que tu ver-
point je t'aime, & quels ſacrifices
ion amour.

que Jean de Calais ne pût compren-
ns d'un pareil diſcours, il lui pro-
xécuter ce qu'elle ſouhaitoit: ils s'em-
ent, & s'étant ſéparés avec peine,
mettre à la voile, l'ame remplie d'eſ-
poir, d'amour & de douleur. Il tint parole à Conſtance, & ſa navigation ayant été heureuſe, il vint aborder directement ſous le château de Lisbonne.

L'arrivée & la beauté de ſon vaiſſeau attirerent preſque toute la ville ſur ſon bord; le Roi de Portugal même ſentit exciter ſa curioſité par tout ce qu'on lui en dit, & voulut en juger par ſes yeux. Il deſcendit de ſon château, ſuivi d'une Cour nombreuſe. Jean de Calais le reçut avec les honneurs dus à Sa Majeſté Royale. Ce Prince fut charmé de ſa bonne mine, de ſon eſprit & de l'air de grandeur qu'il répandoit dans ſes moindres actions.

Il examina avec ſoin la conſtruction de ſon vaiſſeau: mais lorſqu'il eut jetté les yeux ſur le tableau qui en ornoit la poupe, il ne put s'empêcher de marquer ſon étonnement par un cri qui attira les regards de toute ſa Cour ſur les mêmes objets. Chacun parut être agité du même trouble que le Roi; mais voyant qu'il gardoit le ſilence, perſonne n'oſa le rompre, & renferma ſes penſées dans le fond de ſon cœur.

Jean de Calais, ſurpris des divers chan-

gemens qu'il remarquoit ſur le viſage du Roi, lui en demanda reſpectueuſement la cauſe, & le ſuplia de lui dire s'il étoit aſſez malheureux pour qu'il eût trouvé dans ſon vaiſſeau quelque choſe qui lui déplût. Non, lui répondit le Roi en faiſant effort pour ſe remettre, je ſuis charmé que vous ſoyiez abordé en ces lieux, je veux que vous y ſoyiez reçu comme vous le méritez; mais je vous défends d'en ſortir ſans mon ordre.

A ces mots il ſe retira, & ſa Cour le ſuivit ſans avoir la hardieſſe d'ouvrir la bouche ſur ce qu'elle venoit de voir. Le Roi entra dans ſon cabinet, l'ame agitée de tant de différens mouvemens, qu'il avoit peine à les démêler lui-même. Il s'étoit bien aperçu que ceux qui étoient avec lui avoient eu la même idée, ce qui le détermina à s'inſtruire au plutôt de la vérité, pour ne pas donner le tems à ſes courtiſans de divulguer des choſes que lui ſeul devoit ſavoir. Cette réſolution priſe, il fit dire à Jean de Calais de le venir trouver.

Ce jeune guerrier n'étoit pas plus tranquille que le Roi; il ne pouvoit comprendre ce qui avoit cauſé ſon trouble à la vue du portrait de Conſtance. Les dernieres paroles de cette chere épouſe lui revenoient dans la mémoire, & les aſſemblant avec les actions du Roi, il cherchoit à pénétrer le myſtere qu'elles renfermoient, lorſqu'il reçut l'ordre de ce Prince.

Il y fut, en remettant au ciel le ſoin de l'éclaircir. Le Roi le fit entrer ſeul avec lui dans ſon cabinet, & lui montrant un viſage ouvert: Je ſuis perſuadé, lui dit-il, que ce

qui s'eſt paſſé tantôt vous a donné de l'inquiétude, je ne puis vous cacher que j'en ai une que vous pouvez diſſiper. J'ai pris pour vous une eſtime particuliere, & je n'épargnerai rien pour vous la prouver, ſi vous ne me déguiſez point la vérité.

L'ambition d'acquérir quelque choſe, répondit Jean de Calais en ſe baiſſant profondément, ne peut entrer, Seigneur, que dans les ames capables de menſonge; l'honneur & la probité ſeront toujours les guides de mes actions & de mes paroles. Je ne voudrois pas, au péril de ma vie, manquer à ce qu'ils exigent de moi, même avec mes plus grands ennemis. Jugez, Seigneur, ſi j'en ſerois capable avec un Prince dont la juſtice & les vertus ſont mon admiration.

Ainſi donc, lui dit le Roi, vous n'aurez point de peine à m'avouer qui ſont les deux femmes & l'enfant que vous avez fait peindre ſur la poupe de votre vaiſſeau. Non, Seigneur, lui répondit promptement Jean de Calais, l'une des deux eſt ma femme, l'enfant eſt ſon fils & le mien, & l'autre eſt une de ſes amies que j'ai tirée avec elle d'un funeſte eſclavage. Le Roi de Portugal ſoupira, & répandant quelques larmes qu'il ne put cacher: Et de laquelle, lui dit-il, êtes-vous l'époux? De la plus belle, répondit Jean de Calais, & ſon nom, quel eſt-il, continua le Prince? Conſtance, répondit-il: Et celui de ſa compagne? Iſabelle. Ah! s'écria le Roi, je n'en puis plus douter. Mais, reprit-il, achevez d'être ſincere, en me contant en quel tems & comment ces deux

perſonnes ſont tombées entre vos mains, & de quelle façon vous vous êtes réſolus cette Conſtance & vous, à vous donner la foi.

Alors ſans héſiter, Jean de Calais raporta fidelement au Roi de Portugal tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit parti pour la premiere fois du lieu de ſa naiſſance ; & quoiqu'il affectât de parler de lui avec modeſtie, il en dit aſſez pour faire connoître de quelle utilité ſa valeur avoit été à ſa patrie : il conta enſuite ſon naufrage ſur les côtes de l'Orimanie, ſon aventure touchant le cadavre ; & enfin la maniere dont il avoit délivré Conſtance & Iſabelle.

J'adorai Conſtance, continua-t-il, du premier moment que je la vis; en la pratiquant j'admirai ſa vertu, ſon courage à ſuporter ſes malheurs, & je ne crus point de plus grande félicité pour moi que d'être uni à elle pour jamais. J'eus le bonheur de lui plaire, elle accepta ma foi, mais elle me cacha ſa naiſſance avec un ſoin extrême.

Il eſt vrai que je ne l'ai jamais preſſée là-deſſus. Mon cœur content de ſa vertu dédaigna de s'inſtruire de ce qui doit le moins attacher les ames généreuſes, la mienne préférant l'eſclave qui mérite des couronnés, aux Reines dont les ſentimens ne répondent pas à la grandeur de leur rang. J'en ai un fils qui fait tout mon bonheur & celui de ſa mere, & c'eſt pour obéir à cette chere épouſe que j'ai tourné la proue de mon vaiſſeau du côté de ces lieux : j'ignore ſon deſſein, j'ignore auſſi le vôtre, Seigneur, dans le récit que vous avez exigé de moi ;

mais je sais que quels qu'ils puissent être, je serai toujours fidele à Constance, & que je ne m'en séparerai jamais. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité que vous m'avez demandée : heureux si elle peut exciter dans votre ame les sentimens d'estime que je cherche à m'acquérir parmi les nations où mes desseins & le hazard me font aborder.

Oui, lui dit le Roi en l'embrassant, ta vertu a trouvé le chemin de mon cœur ; & pour reconnoître ta sincérité par une pareille franchise, aprends que cette épouse qui t'est si chere, est la Princesse ma fille, unique héritiere de cet Empire, & que sa compagne Isabelle, est celle du Duc de Cascaës.

O Ciel, s'écria Jean de Calais, qu'il m'est glorieux, Seigneur, de vous avoir conservé ce précieux trésor ! mais, hélas ! dans quel abyme de maux cette aventure va-t-elle me plonger ?

Non, non, lui répondit le Roi, rassure tes esprits sur ce que tu peux craindre, je suis aussi généreux que toi, sans connoître ma fille que pour une esclave, tu n'as pas dédaigné de l'attacher à toi par des nœuds légitimes, tu n'as point attaqué sa vertu par des feux criminels ; tu l'as tirée d'un esclavage où cette vertu n'auroit peut-être pu triompher de la violence d'un amour odieux. Tu l'aimes, tu lui es cher ; le secret qu'elle t'a fait de sa naissance me le prouve, puisque sans doute elle craignoit en la déclarant que je n'empêchasse un hymen que j'aurois pu trouver inégal, ne te connoissant pas. Elle t'a conjuré d'aborder en ces lieux avec

son portrait, sûre que je la reconnoîtrois, & que ton mérite toucheroit mon ame comme il a touché la sienne : de plus, elle t'a donné un fils, & sa gloire aujourd'hui demande autant que tu sois son époux, qu'il eût été défendu autrefois de faire une semblable alliance. Je t'accepte donc pour gendre, continua ce grand Prince, & je reconnois ton fils pour le mien.

Jean de Calais ne put s'empêcher de l'interrompre, il se jetta à ses pieds ; les termes les plus touchans prouverent sa reconnoissance pour ses bontés, & son amour pour la Princesse. Le Roi le releva avec tendresse. Ce n'est pas assez, continua ce Prince, mon cher Jean de Calais, que mon consentement, il faut que mon conseil l'aprouve ; mais je parlerai de façon à lui faire connoître que c'est ma volonté, & la joie que mon peuple aura de revoir sa Princesse, lui fera tout accorder.

Alors ce Monarque lui conta qu'environ le tems qu'il avoit marqué dans son récit Constance & Isabelle furent enlevées par des corsaires qui les trouverent se promenant au bord de la mer, où leur jeunesse imprudente les avoit fait venir, sans gardes & sans secours ; qu'il n'avoit rien négligé depuis près de cinq ans pour savoir ce qu'elles étoient devenues, mais que toutes ses recherches ayant été inutiles, il avoit langui jusqu'à ce jour dans une morne tristesse, qu'il avoit fallu l'éclat de son arrivée pour exciter sa curiosité. Je rends graces au ciel, continua-t-il, de l'avoir écoutée, puisqu'elle m'a

rendu par tes mains ce que j'ai de plus cher.

Après cela, ce Prince fit apeller les principaux de sa Cour qui l'avoient accompagné dans le vaisseau de Jean de Calais, & leur ayant permis de dire ce qu'ils pensoient des personnes qui y étoient peintes, ils s'écrierent tous que c'étoit la Princesse, & la fille du Marquis de Cascaës. Le Roi leur avoua la vérité; & comme Jean de Calais avoit reçu cette Cour sur son bord avec une magnificence extrême, il n'y en eut pas un qui ne le trouvât digne de posséder un bien qu'il s'étoit acquis en le leur conservant.

Le Roi fit assembler le Conseil, & proposa la chose en Prince qui souhaitoit que l'on fût de son avis. Personne n'en eut un contraire; le seul Dom Juan, premier Prince du Sang, s'opposa fortement au bonheur de Jean de Calais; mais quoique son éloquence fût animée par des raisons secrettes, qui lui étoient sensibles, il fallut qu'il cédât au nombre. Le Roi, qui croyoit que l'intérêt & la gloire de l'Etat l'avoient fait parler, ne lui en voulut point de mal; & comme on résolut qu'on équiperoit une escadre pour aller chercher la Princesse, il en donna le commandement à Dom Juan, & ordonna que Jean de Calais l'accompagneroit.

Cet honneur ne le consola point des pertes qu'il faisoit. Ce Prince aimoit depuis long-tems la Princesse de Portugal; il étoit neveu du Roi, & par conséquent héritier de l'Empire, si Constance venoit à manquer; mais son amour ayant mis des bornes à son ambition, il s'étoit flatté qu'un heureux

hymen pourroit un jour ſatisfaire l'un & l'autre. La perte de la Princeſſe avoit ralenti ſa paſſion & réveillé ſes prétentions au trône ; & lorſqu'il aprit qu'elle étoit vivante, mais entre les bras d'un autre qui lui raviſſoit à la fois ſa maîtreſſe & l'Empire, l'amour & l'ambition reprirent toutes leurs forces, & furent bientôt accompagnées de ce que la haine & la jalouſie peuvent inſpirer de plus terrible contre un rival.

Ce fut avec ces ſentimens que Dom Juan s'embarqua avec Jean de Calais, dont la vertu, l'eſpoir & la joie fermoient le cœur à des ſoupçons qu'il eût même rejettés, s'il eût été en état ou capable de les concevoir. On fit partir une corvette pour donner avis à Conſtance de tout ce qui s'étoit paſſé à Lisbonne, & pour la préparer à ſon départ.

Cette belle Princeſſe avoit vécu dans une grande retraite depuis qu'elle s'étoit ſéparée de ſon époux ; ſon fils & Iſabelle étoient ſa ſeule compagnie, elle s'entretenoit ſouvent avec elle de l'étonnement qu'elle s'imaginoit bien que le Roi ſon pere auroit eu. Iſabelle qui n'avoit ſu ſon deſſein qu'après le départ de Jean de Calais, trembloit dans ſon ame que le Roi ne lui fît un mauvais traitement ; elle en marqua quelquefois ſa crainte à Conſtance, mais en cherchant des détours, pour ne la pas alarmer mal-à-propos. La Princeſſe qui pénétroit tout ce qu'elle n'oſoit lui dire, la raſſuroit.

Le Roi mon pere, lui diſoit-elle, a de la tendreſſe pour moi, il ſera charmé de me revoir ; la vertu de Jean de Calais le tou-

chera ; enfin je suis persuadée que mon bonheur sera parfait. Mais, Madame, lui répondit Isabelle, puisque vous aviez cette pensée, pourquoi l'avoir exécutée si tard ? Qui peut vous avoir empêché d'instruire le Roi de votre aventure ? C'est un effet de mon amour, lui disoit la Princesse, je voulois attendre que le ciel remplît mes desirs en me rendant mere, afin que le Roi mon pere trouvât ma gloire intéressée à cimenter les nœuds que j'ai formés ; & si mon époux ne fût point parti, je l'y aurois engagé moi-même, pour effectuer ce que j'avois projetté.

Cependant, Madame, ajoutoit Isabelle, si le Roi désaprouve vos feux, s'il ne veut point reconnoître Jean de Calais pour votre époux ? J'aurai, disoit la Princesse, la satisfaction d'avoir prouvé mon amour à ce que j'aime, en lui sacrifiant le trône où j'étois née ; j'aurai le plaisir de faire voir à son pere que celle qu'il regarde comme une vile esclave, eût été Reine si elle eût moins estimé son fils. C'étoit avec de tels discours qu'elles coulerent le tems de l'absence.

Cependant Dom Juan fit tant de diligence, & le vent fut si favorable, que l'escadre arriva presque aussi-tôt que la corvette d'avis. Aux nouvelles qu'elle aporta, tout le pays fut en mouvement, chacun s'empressa à rendre ses respects à la Princesse, de qui la joie ne put s'exprimer, en voyant réussir son projet si glorieusement pour elle & pour son cher époux.

Le pere de Jean de Calais se repentant du mépris qu'il lui avoit marqué, fut le premier

à engager toute la ville à lui faire les honneurs qu'exigeoient ſa naiſſance & ſon rang; il lui demanda pardon, en préſence de tous, de ſon manque de reſpect, & ſon zele éclata ſi ſincérement, que la Princeſſe lui dit en l'embraſſant & l'apellant ſon pere, qu'elle ne ſe ſouviendroit jamais de ce qui s'étoit paſſé, & qu'elle l'oublioit ſans peine en faveur d'un époux qui lui étoit mille fois plus cher que la vie.

Cette Princeſſe eut à peine reçu les hommages de la ville de Calais, que le port retentit de mille cris de joie, qui annoncerent l'arrivée de l'eſcadre. Les habitans magnifiquement vêtus ſe mirent ſous les armes, & furent en bon ordre recevoir Dom Juan & Jean de Calais, qui débarquerent au bruit des trompettes & des cymbales. Les chemins étoient remplis de monde, les fenêtres garnies de Dames, & un peuple innombrable les accompagna juſqu'à l'hôtel de ville, où le principal Magiſtrat avoit fait loger la Princeſſe avec ſon fils & Iſabelle pour lui faire plus d'honneur.

Elle vint recevoir ſon époux, & Dom Juan ſur le perron qui ſéparoit ſon apartement de l'eſcalier. Elle étoit environnée des Dames les plus qualifiées de la ville. Dom Juan, comme Ambaſſadeur, s'avança le premier, mit un genou en terre, & lui baiſa la main. Jean de Calais parut enſuite, qui fit la même action; mais la Princeſſe, bien loin de lui préſenter la main, ouvrit ſes bras, & ſe jettant dans les ſiens en le faiſant relever, elle l'embraſſa mille fois, en

les vents propices à ſes deſirs : mais, hélas ! il n'eut pas long-tems à ſe plaindre du ſort ; le troiſieme jour de leur navigation les cieux ſe couvrirent d'épais nuages, le vent devint furieux, & la mer agitée annonça le plus terrible orage qu'on puiſſe voir ; les éclairs, la foudre, la tempête & l'impétuoſité des flots battoient à la fois & ſans relâche cette eſcadre malheureuſe.

Jean de Calais mit en œuvre toute ſon expérience pour garantir le navire qui portoit ce qu'il avoit de plus cher. L'amour qui l'animoit paroiſſoit ſeconder ſes ſoins pour un bien ſi précieux ; mais le traître Dom Juan, qui l'obſervoit ſans ceſſe, & dont la rage & la jalouſie troubloient également le cœur & la raiſon, le voyant occupé dans le fort de la tempête à obſerver le tems, prit le ſien ſi juſtement, que ſans pouvoir être vu de perſonne, il vint derriere lui, & le pouſſa ſi rudement, qu'il le précipita dans la mer, dont les vagues gonflées & l'une ſur l'autre, le firent bientôt perdre de vue à ſon barbare homicide.

Cependant le gros tems faiſoit aller ſi vîte le vaiſſeau dans lequel étoit Conſtance & Dom Juan, qu'on avoit déja bien fait du chemin ſans qu'on s'aperçût que Jean de Calais y manquoit. Mais la Princeſſe, toujours attentive à ſon ſort, alarmée de ne le point voir, le demanda, le fit chercher, chacun s'empreſſant à la ſatisfaire : on n'entendit plus que des cris douloureux qui annoncerent à cette malheureuſe épouſe qu'on ne le trouvoit pas.

Je n'ai point de termes aſſez forts pour vous exprimer ſon déſeſpoir ; la tempête ne l'intimide plus, une plus forte crainte lui donne du courage ; elle vient ſur le pont, elle crie, elle apelle ſon époux, & les profonds abymes du funeſte élément retentiſſent du ſon de ſa voix. Le perfide Dom Juan s'aproche, & paroît le plus empreſſé à chercher Jean de Calais ; mais trop ſûr de ſon deſtin, il lui fait entendre qu'il faut qu'un coup de vent l'ait jetté dans la mer.

Quelle affreuſe nouvelle pour une femme ſi paſſionnée ! elle s'arrache les cheveux, ſes mains meurtriſſent ſon beau viſage, la vie lui fait horreur, & pour la terminer elle cherche à s'élancer dans la mer. Dom Juan ſe mettant au-devant d'elle, Iſabelle embraſſe ſes genoux ; il n'eſt pas juſqu'au moindre matelot qui ne quitte tout pour s'oposer à ſon deſſein ; mais leurs ſoins ſont inutiles, & ſa douleur lui prêtant des forces, elle eſt prête à franchir les obſtacles qu'on y met ; lorſqu'Iſabelle lui préſente ſon fils qui, lui tendant les bras, ſemble la ſuplier de vivre encore pour lui. Cet objet la ſaiſit, l'étonne, l'arrête, & ſans calmer ſon déſeſpoir, il lui ôte le courage d'en ſuivre les mouvemens ; & ne pouvant plus ſuporter les maux qu'elle reſſent, elle tombe évanouie dans les bras d'Iſabelle.

On profita de cette foibleſſe pour l'arracher de cet endroit ; Iſabelle & Dom Juan mirent tous leurs ſoins à la faire revenir ; ils y réuſſirent, mais rien ne put calmer ſa douleur. Le nom de Jean de Calais étoit ſans

ceſſe dans ſa bouche. Dom Juan voulut la conſoler ; mais la perte de ſon époux ayant redoublé ſa haine pour ce Prince, elle ne voulut point l'écouter, & lui ordonna même de ne ſe plus préſenter à elle le reſte du voyage.

La tempête ceſſa, la mer devint calme, & ces triſtes vaiſſeaux arriverent à Lisbonne ſans autre accident. La préſence de la Princeſſe répandit une joie univerſelle dans cette Cour ; mais lorſque le Roi la reçut dans ſes bras, & que ſes pleurs & ſes ſanglots lui eurent apris la perte qu'elle avoit faite, il ne put lui refuſer des larmes ; ce tendre pere partagea ſa douleur. Le bruit de ce malheur ne fut pas plutôt répandu, que les grands & le peuple firent voir de leur part un deuil univerſel.

Le ſeul Dom Juan jouiſſoit d'une ſecrette joie, eſpérant que le tems feroit finir les pleurs & l'amour de Conſtance ; mais pour y parvenir plus vîte, il fit tant, par des voies ſouterraines, & qui ne pouvoient le trahir, qu'il engagea les peuples du Royaume des Algarves à ſe révolter, ſentant bien qu'il auroit le commandement de l'armée pour les remettre dans leur devoir.

Cela ne manqua pas, le Roi lui remit le ſoin de châtier ces rebelles. Alors charmé de voir réuſſir ſon deſſein, il marcha contre les révoltés, qui s'étoient retranchés au bord d'une riviere. Il les attaqua, pénétra dans leurs retranchemens, & après un combat de ſix heures, il remporta une victoire complette ; & pouſſant plus loin ſes con-

quêtes, il prit toutes leurs villes, & fit punir les auteurs d'une rebellion qu'il avoit fomentée lui-même. Il ſoumit de nouveau les Algarves au Roi de Portugal, & revint à Lisbonne, où les Etats aſſemblés lui décernerent les honneurs du triomphe.

Ce n'étoit pas encore aſſez pour lui; il les engagea par ſes intrigues à demander la Princeſſe en mariage, conſentant que ſon fils régnât après lui. Cette union étoit ſi ſortable, que les Etats l'aprouverent, & la demanderent au Roi, qui, ne pouvant s'oposer à ce qui ſembloit juſte, le propoſa à à la Princeſſe qui ne put l'entendre ſans déſeſpoir; elle renouvella toute ſa douleur, & elle proteſta au Roi qu'elle ſe donneroit plutôt la mort que d'épouſer un Prince qui étoit l'objet de ſa haine; mais l'intérêt de l'Etat l'emporta ſur ſes raiſons, il fallut obéir, & le jour fut pris pour la célébration de ce funeſte hymen que le peuple ſouhaitoit avec ardeur. Le même moment fut deſtiné au triomphe de Dom Juan, pour lequel le Roi avoit ordonné au-deſſous du château un feu ſuperbe, diſpoſé par pluſieurs compartimens, qui devoit offrir aux yeux un ſpectacle magnifique & nouveau.

Il s'étoit écoulé près de deux ans depuis la perte de Jean de Calais, duquel il eſt tems que je vous entretienne. La mer ne lui avoit pas été ſi funeſte que Dom Juan l'avoit eſpéré. Cet époux infortuné trouva dans les débris de quelque vaiſſeau qui avoit fait naufrage, de quoi ſe garantir de la mort; il combattit long-tems contre la fureur des

eaux, & fut enfin poussé dans une isle déserte où il aborda dans l'état où vous pouvez juger que devoit être un homme qui sort d'un semblable péril.

Il fit long-tems réflexion sur sa triste aventure, & malgré la douleur accablante qu'il ressentoit de se voir si cruellement séparé de Constance & de son fils, il remercia le ciel de lui avoir sauvé la vie, espérant qu'il trouveroit encore par sa bonté les moyens de rejoindre des objets si chers.

Ce fut avec ces pieux sentimens qu'il parcourut cette isle d'un bout à l'autre sans y trouver nulle marque d'habitation. Il n'y vit que de timides animaux, auxquels il fut obligé de déclarer une innocente guerre, pour conserver dans ces sauvages lieux des jours que les eaux avoient respectés. Il y vécut de cette sorte les deux années que Constance avoit passées à le pleurer, sans qu'il vît aucune facilité qui pût lui donner l'espoir de la revoir.

Il commençoit à s'abandonner à ces douloureuses réflexions, lorsqu'un jour se promenant sur le bord de la mer, il vit un homme dans l'éloignement qui lui parut venir droit à lui. La joie s'empara de son cœur; & voulant jouir au plutôt d'une vue qui ranimoit son espérance, & la confiance qu'il avoit toujours eue dans les effets de la providence, il doubla le pas, & l'ayant joint: Je me croyois seul dans cette isle, lui dit-il en l'abordant, n'ayant jamais remarqué, depuis que j'y suis, nul vestige qui me pût faire connoître qu'il y eût d'autre

homme que moi. Je croyois y terminer mes jours malheureux ſans eſpoir de ſecours ; mais votre préſence le fait renaître : & ſi vous y êtes ſeul avec moi, nous trouverons peut-être enſemble les moyens que je n'ai pu imaginer pour en ſortir.

» Il eſt vrai, lui répondit l'inconnu d'un » ton grave, que cette iſle étoit inhabitée » avant ton abord, & je ne ſais moi-même » que d'y aborder. « Comment cela ſe peut-il, lui répondit Jean de Calais, mes yeux ne découvrent aucun navire qui vous ait pu porter ? » Les chemins que j'ai pris, lui dit-» il, ſont inconnus aux hommes.

» Je vois, continua-t-il en remarquant » l'étonnement de Jean de Calais, que mon » diſcours te ſurprend ; mais tu ſeras encore » plus ſurpris lorſque tu ſauras que je ne » viens ici que pour toi : je te connois, Jean » de Calais, je ſais tous tes malheurs & la » trahiſon du perfide Dom Juan ; mais ſache » que ce n'eſt pas là les ſeules peines qu'il » te prépare ; il eſt prêt d'épouſer ta femme, » elle t'aime toujours tendrement ; & , quoi-» qu'elle croie ta mort certaine, elle t'eſt fi-» delle. La ſeule amitié paternelle & les rai-» ſons d'Etat dont on la rend la victime, » l'obligent à donner ſa main à ce traître : » le jour de demain doit éclairer ce fatal » hymen, qui ſera le dernier de ſa vie, ſi tu » ne parois promptement.

Grand Dieu ! s'écria Jean de Calais, & comment pourrois-je empêcher tant de malheurs dans l'état où je ſuis ! Hélas ! je ſupportois avec quelque patience ceux où

j'étois plongé ; j'implorois encore le ciel avec quelque confiance, je me flattois que ſa bonté me tireroit d'ici, puiſqu'elle m'avoit arraché à la mort ; ta vue même avoit cimenté cet eſpoir dans mon ame, mais ce que tu m'annonces met le comble à mon déſeſpoir ; mon perfide rival ſera poſſeſſeur de Conſtance ſi je ne paroîs : il n'y a qu'un jour à paſſer pour l'être ! Hé ! par quel moyen puis-je paroître ? Le vaiſſeau le plus léger, le vent le plus favorable me ſeroient inutiles quand je les aurois, & mon ſeul recours doit être dans la fin de ma vie.

» Calme ces tranſports, lui répondit l'in-» connu, je t'ai dit que je ne ſuis venu ici » que pour toi ; promets-moi de me donner » la moitié de ce que tu chéris le plus, & je » te jure à mon tour d'empêcher le mariage » & le triomphe de Dom Juan ; tu peux » connoître ce que je puis par tout ce que » je t'ai dit. Ainſi remets ton ſort à la diſ-» poſition divine, rapelle ta vertu, ſuis-en » toujours exactement les loix, & tu ſauras » un jour par quelle raiſon le ciel prend ſoin » de ta deſtinée.

Jean de Calais étoit ſi ſurpris de ce qu'il entendoit, & de la ſûreté avec laquelle cet homme lui parloit, qu'il doutoit s'il étoit éveillé ; mais faiſant réflexion qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus cruel que ce qu'on venoit de lui annoncer, & qu'il n'étoit pas en état de démêler le menſonge d'avec la vérité, il réſolut de s'abandonner à l'inconnu, & lui promit tout ce qu'il voulut.

Alors ils s'aſſirent auprès d'un arbre, &

cet extraordinaire compagnon lui conta tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Portugal depuis sa prétendue mort, & les efforts que Constance avoit faits pour lui garder sa foi. Pendant ce récit Jean de Calais ne put résister à la violence du sommeil qui vint l'accabler, & malgré l'intérêt qu'il prenoit à ce discours, il s'endormit.

Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'à son réveil il se trouva dans l'une des cours du château de Lisbonne! Il regarda de tous côtés, & bien sûr qu'il ne s'abusoit point, il ne douta plus du pouvoir de celui qui l'avoit conduit dans ce lieu; mais son embarras étoit extrême de ne savoir comment il pourroit s'offrir aux yeux de la Princesse; l'état misérable où il étoit, ses habits en lambeaux, les pieds nuds, une barbe d'une longueur proportionnée au tems qu'il y avoit qu'il ne prenoit point soin de sa personne, lui faisoit croire avec justice qu'on ne pourroit le reconnoître.

Cependant l'espoir dont il se sentoit animé, lui fit prendre le parti d'aller dans les cuisines; un Officier qui le vit, touché de compassion, lui permit de s'approcher du feu, & le destina sur le champ à porter du bois dans les apartemens; il s'en acquitta exactement, cherchant dans son esprit quel moyen il trouveroit pour voir sa Princesse: il concevoit que les aprêts qu'on faisoit étoient pour la fête qui lui devoit être si fatale, & son cœur gémissoit de n'entrevoir nul expédient pour la troubler.

Il étoit enseveli dans ces tristes réflexions,

lorsque le hazard fit descendre Isabelle dans les offices, voulant donner même quelques ordres ; Jean de Calais la reconnut & la regarda si attentivement, qu'elle ne put s'empêcher d'examiner celui qui avoit cette hardiesse ; elle ne put méconnoître des traits si gravés dans son souvenir ; la ressemblance de ce malheureux avec Jean de Calais la frapa, elle le parcourut des yeux avec soin, & les ayant jettés sur ses mains qu'il affecta de lui faire voir ; elle aperçut un diamant à son doigt qu'elle reconnut pour être le même que Constance avoit autrefois donné à ce cher époux, & qu'il avoit conservé malgré tous ses malheurs.

Alors elle ne douta plus que ce ne fût Jean de Calais lui-même ; mais cachant son trouble, elle remonta dans l'apartement de la Princesse, à laquelle elle conta son aventure, en ajoutant qu'elle n'avoit osé parler devant tant de témoins à celui qu'elle croyoit son époux, craignant de l'exposer dans le misérable état où il étoit.

Constance ne balança pas un moment à cette nouvelle ; elle conjura Isabelle de chercher quelque prétexte pour lui faire voir cet homme. Elle y courut, & l'ayant trouvé chargé de bois, elle lui ordonna de le porter dans le cabinet de la Princesse, elle les y attendoit avec une impatience extrême. Jean de Calais obéit, posa son bois dans l'endroit qu'Isabelle lui marqua ; mais ne voyant personne qui pût le contraindre, & la Princesse qui le regardoit avec attention, il se jetta à ses pieds.

A cette action Constance démêla aisément sous cet équipage malheureux l'homme du monde qui lui étoit le plus cher : elle pensa expirer de joie, & se jettant dans ses bras, leurs soupirs, leurs larmes & leurs sanglots furent long-tems les seuls qui exprimerent les mouvemens de leurs cœurs. Isabelle qui avoit eu soin de fermer la porte du cabinet, vint se joindre à eux, & les priant de se calmer, leur fit connoître qu'il falloit ne perdre aucun instant pour avertir le Roi du retour de Jean de Calais, afin de rompre l'hymen fatal dont on faisoit les apprêts.

Ce discours étoit trop sensé pour n'y pas faire attention. Nos tendres époux interrompirent leurs caresses pour prendre les mesures qui leur étoient nécessaires. Ils résolurent que la Princesse enverroit prier le Roi de lui faire la grace de passer dans son apartement, pour une affaire qui intéressoit l'Etat & sa gloire : que le secret qu'elle demandoit l'obligeoit de venir seul, afin de n'avoir personne de suspect.

Celui que Constance chargea de ce compliment, s'en acquitta si bien, que le Roi ne tarda pas à se rendre seul chez la Princesse sa fille. Il ne fut pas plutôt entré dans son cabinet, que cette Princesse se jettant à ses pieds, lui prenant les mains : Seigneur, lui dit-elle, Jean de Calais est vivant, il est de retour ; rendrez-vous ses yeux témoins d'un hymen qui va causer ma mort ? Le Roi de Portugal la releva, & malgré la surprise que lui donnoit cette nouvelle, il lui jura qu'elle devoit tout attendre d'un pere qui l'aimoit tendrement.

Jean de Calais qui s'étoit caché, parut alors, & mettant un genou en terre : l'état déplorable où je parois à vos yeux, Seigneur, lui dit-il, vous permettra-t-il de me reconnoître ? Le Roi recula quelques pas, & le reconnoissant : O ciel ! lui dit-il en lui tendant les bras, que vois-je ! en croirai-je mes yeux ? Quels malheurs vous ont éloigné de nous ? Quel accident vous a mis comme vous êtes ? & quel miracle nous rassemble ?

Jean de Calais lui conta la trahison de Dom Juan, son abord dans l'isle déserte, & l'étrange aventure qui l'en avoit fait sortir & rendu à Lisbonne.

Le Roi sentit toute l'énormité du crime de Dom Juan, & jura que ce jour qui devoit être celui de son hymen & de son triomphe, seroit celui de sa mort. Il consola Jean de Calais, le pria d'oublier ses infortunes, & de se mettre en état de paroître aux yeux de toute sa Cour ; il embrassa la Princesse, & rentra dans son apartement si fortement irrité contre le traître, que l'ayant trouvé qui l'attendoit avec grand nombre de Seigneurs, il lui dit de le suivre sur l'édifice du feu pour lui faire remarquer quelque chose qui y manquoit.

Dom Juan le suivit, ils y entrerent ensemble ; mais le Roi le voyant occupé à examiner toutes les machines, sortit adroitement de ce lieu, & l'y ayant renfermé, il ordonna sur le champ qu'on y mît le feu. Ces ordres furent exécutés si promptement, que le perfide fut consumé avant qu'on sût ni le crime, ni la punition.

Le Roi, l'inſtant d'après, manda les Etats qui étoient encore aſſemblés, leur expoſa la perfidie de Dom Juan & ſon ſupplice. Tous d'une commune voix aprouverent ſa juſtice, & déteſterent l'action de Dom Juan. Alors le Roi fit venir Jean de Calais qui fut reconnu de nouveau, & proclamé héritier de l'Empire après la mort du Roi, comme étant l'époux de la Princeſſe, les Etats déclarant leur fils pour leur ſucceſſeur. Cet événement ſingulier remit la joie dans la Cour du Roi de Portugal, qui fit inviter tous les Grands du Royaume pour être témoins du bonheur de Jean de Calais & de la Princeſſe, dont l'amour & la joie ne peuvent s'exprimer.

Le jour de ce fameux feſtin où chacun ne penſoit qu'aux plaiſirs, on vit entrer dans le ſallon qui renfermoit cette auguſte aſſemblée, un homme dont la taille & l'abord ſurprirent également. On le regarda longtems ſans rien dire; mais lui s'avançant vers Jean de Calais: » Reconnois, lui dit-il, » celui qui t'a tiré de l'iſle déſerte & conduit dans ce palais, & ſouviens-toi que » tu m'as promis la moitié de ce que tu as de » plus cher pour récompenſe de ce ſervice: » auras-tu aſſez de vertu pour tenir ta parole? « Oui, lui répondit-il en ſe levant, la reconnoiſſance & l'honneur m'y engagent; demande & tu ſeras ſatisfait. Hé bien, lui dit cet homme, je veux la moitié de ton fils. Jean de Calais frémit, Conſtance pâlit, le Roi ſe troubla, & l'aſſemblée fit un murmure qui marqua ſon indignation. Mais cet

homme continuant d'adreſſer la parole à Jean de Calais : » Tu ſais ma puiſſance, lui » dit-il, il m'eſt auſſi facile de réduire ce pa- » lais en cendre, & de vous faire tous périr, » qu'il me l'a été de te tirer de l'iſle déſerte. Alors le Roi lui offrit ſa couronne ; mais ni lui, ni les larmes de Conſtance, ni les remontrances de toute l'aſſemblée ne purent rien obtenir.

Jean de Calais, qui avoit gardé le ſilence juſqu'à ce moment, prit enfin la parole : Ce ne ſont point tes menaces, lui dit-il, qui me feront tenir la promeſſe indiſcrette que mon amour & la crainte de perdre ma Princeſſe m'ont obligé de faire. Si ton pouvoir s'étend ſi loin, tu peux ſavoir le fond de mon cœur, & que c'eſt la ſeule probité qui me force à tenir ma parole.

Alors prenant ſon fils par la main, & détournant les yeux en frémiſſant : Tiens, lui dit-il, je te le livre, fais-en toi-même le partage. Le ſpectre le prit par un pied, & ordonnant à ſon pere de le prendre par l'autre, il tira ſon cimeterre en regardant fixement Jean de Calais, qu'il trouva ferme malgré l'horreur qu'il reſſentoit.

» Va, lui dit-il alors d'une voix plus dou- » ce : je te rends ton fils, reçois aujourd'hui » le prix de ta vertu & de ta généroſité ; » c'eſt moi dont le corps étoit déchiré par » les chiens lorſque tu entras dans la ville » de Palmanie ; c'eſt moi dont tu payas les » dettes ; & c'eſt à moi à qui tu as donné la » ſépulture ; je ne t'ai point quitté depuis, » attentif à ton ſort, & connoiſſant ton ame,

» c'eſt moi qui conduiſis le corſaire qui en-
» levoit la Princeſſe près de ton vaiſſeau,
» où tu l'achetas ſans la connoître ni l'avoir
» vue, & dans le ſeul deſſein de lui rendre
» la liberté ; aprends par ces exemples com-
» bien le ciel chérit les hommes vertueux ;
» j'ai voulu t'éprouver, tu ne t'es point dé-
» menti ; jouis en paix de ton bonheur, ſois
» toujours ſage, inviolable & modéré, le
» ciel ne t'abandonnera jamais, tu ſeras vé-
» ritablement Prince, parce que tu devras
» ce titre à ta vertu plutôt qu'aux loix d'une
» naiſſance qui ne dépend point de nous, &
» dont on tire peu d'éclat quand la ſageſſe
» ne l'accompagne pas.

Le ſpectre diſparut & laiſſa l'aſſemblée dans la joie & l'étonnement de l'heureux dénouement de cette aventure. On célébra avec magnificence l'union de Conſtance & de Jean de Calais, qui fut ratifiée authentiquement ; & ce Prince ne voulant manquer en rien de ce qui pouvoit prouver ſa piété, fit faire un mauſolée ſuperbe au généreux phantôme qui lui avoit rendu & prédit tant de bien.

Cette hiſtoire, dit alors Uranie, voyant que Camille gardoit le ſilence, eſt tout-à-fait intéreſſante. Il eſt aiſé, dit Félicie, d'en tirer la morale ; nous voyons par elle que la ſageſſe eſt préférable à toute choſe ; que la généroſité, ajouta Florinde, eſt une vertu néceſſaire dans une belle ame ; que la reconnoiſſance, dit Uranie, doit avoir le premier rang dans le cœur de l'homme d'honneur, & qu'un bienfait trouve tôt ou tard ſa ré-

compense ; & pour vous le prouver encore, continua-t-elle, par un exemple véritable, voici un trait qui vous fera plaisir.

Les victoires que Charles d'Anjou avoit remportées dans le Royaume de Naples sur Mainfroi, bâtard de l'Empereur Frédéric II, ni la mort de cet usurpateur, ni sa valeur, ni sa sage conduite, n'avoient pu lui assurer la paisible possession de la couronne : un seul bienfait réunit en sa faveur tous les cœurs de ses sujets ; l'armée, l'état ecclésiastique, les nobles & le peuple, tout y prit part.

Beltramo de Balse ayant fait aporter à ce Prince les trésors pris sur l'ennemi, le Roi lui ordonna d'en faire quatre parts ; une pour lui, une pour la Reine, la troisieme pour l'armée qui avoit si bien combattu, & la derniere pour le récompenser de son zele & de ses services.

Beltramo les fit mettre à terre, monta dessus, & avec les pieds les partagea en trois, en disant au Roi qu'il ne méritoit pas d'être mis dans un nombre si illustre, & fit même ensorte qu'il rendit la part de l'armée la plus forte. Le Roi & la Reine l'augmenterent encore de la leur, & la distribution s'en fit de leurs propres mains, si généreusement, que ceux qui y avoient part n'étoient pas plus contens que ceux qui voyoient ce partage, sans autre intérêt que celui que l'espérance leur donnoit des biens que des ames si généreuses aporteroient sur le Royaume en général.

Ce bienfait se répandit dans tout l'Etat,

où Charles fut aimé & révéré juſqu'au dernier moment de ſa vie ; & malgré les avantages que les Eſpagnols ont remportés ſur la maiſon d'Anjou ; & leur longue poſſeſſion, il s'eſt conſervé juſques à notre tems une partie de cette illuſtre maiſon, que les Italiens apellent Enjo.

Je ſuis charmée de ce trait, dit Camille, mais je trouve que Beltramo de Balſe mérite un éloge en particulier ſur ſon déſintéreſſement. J'aime ces ſortes de refus, dit Félicie, ils élevent mon ame au-deſſus d'elle-même.

Il eſt vrai, dit Florinde en ſe levant, que rien ne touche plus que les actions d'un ſujet fidele ; & que les Rois qui poſſedent de tels hommes ne peuvent trop les conſerver. C'eſt ce qui fit dire à Darius, Roi de Perſe, en ouvrant une grenade dont les grains en cette langue s'apellent Sopire, qu'il voudroit avoir autant de Sopirs qu'il y en avoit dans cette grenade, faiſant alluſion de ce terme avec le nom de Sopirus, Satrape de Perſe, qui lui avoit prouvé ſon zele & ſa fidélité aux dépens de ſa vie, & par des actions que l'hiſtoire a conſacrées à l'immortalité.

En achevant ces mots, elles ſe leverent toutes pour ſe promener quelque tems. Voilà, dit Félicie en marchant, ce qui prouve que tout ce qui touche le cœur, & que ce qui en part intéreſſe toujours. Il faut que cela ſoit ainſi, répondit Camille ; car c'eſt lui ſeul que j'écoute, même dans les choſes qui regardent l'eſprit. Vous êtes du ſenti-

ment d'une de mes amies, dit Uranie, dont j'avois oublié de vous parler ; mais puisque nous sommes tombés sur l'esprit & le cœur, je ne puis mieux vous faire connoître le sien, qu'en vous lisant une lettre qu'il écrivit il y a quelque tems à une personne dont les occupations sérieuses l'empêchoient de jouir des plaisirs de notre belle & grande ville : c'est au sujet d'une tragédie intitulée *Romulus*.

Je l'ai vue, dit Florinde, & j'en ai été charmée ; & moi aussi, ajouta Camille ; mon enjouement ne me servit de rien en cette occasion, & j'y ai répandu des larmes comme la personne du monde la plus mélancolique. Pour moi, répondit Félicie, je trouve ce poëme admirable, & je prends autant de plaisir à le lire, que j'en ai eu à le voir représenter. Je suis ravie, reprit Uranie, de vous entendre toutes parler de la sorte, votre sentiment se trouvant conforme à celui de mon amie. Voici comme elle l'exprime, continua-t-elle en tirant la lettre dont elle avoit parlé.

LETTRE de Madame de.... à Monsieur.... sur la tragédie de Romulus, *de Monsieur de la Motte.*

MONSIEUR,

Je ne suis point surprise que vous ayiez lu avec plaisir la tragédie de *Romulus*, & que vous sentiez quelque chagrin de n'avoir pu

être à ſes repréſentations ; mais je vous avoue que je le ſuis infiniment de ce que vous demandez le ſentiment du public ſur cet ouvrage, & le mien en particulier. Vous vous connoiſſez ſi parfaitement à tout ce qui part de l'eſprit & du cœur, & vous décidez toujours ſi juſte, qu'il me paroît qu'il devroit vous ſuffire que *Romulus* vous ait plu, ſans chercher à vous inſtruire de ce que les autres en diſent, & de ce que j'en dis moi-même. Quelle que ſoit votre intention dans les queſtions que vous faites, je me ſoumets à y répondre, ſans enviſager ſi c'eſt pour me faire honneur, ou pour me confondre.

Je fus à la premiere repréſentation de *Romulus* dans un eſprit entiérement détaché de critique & de prévention. J'eus la témérité d'en vouloir juger ſouverainement, & de ne m'en raporter qu'à ce que la piece m'inſpiroit. Je l'écoutai avec attention, elle m'attacha, me ſurprit & m'attendrit. J'en trouvai l'expoſition nouvelle & délicate, les ſentimens grands, nobles & bien ſoutenus, les penſées neuves & brillantes, & une verſification pure, pompeuſe, & cependant aiſée ; mais ce qui me parut extraordinaire ſur l'effet qu'elle produiſit en moi, elle m'attendrit par réflexion, & je ne pus m'en retracer le tableau ſans répandre des larmes.

Voilà, Monſieur, ce que je penſai & ce que je penſe encore. Le public fortifia mon ſentiment par des acclamations ſinceres, & l'éclatante réuſſite de cet ouvrage me donna lieu de croire que j'avois jugé ſainement ; mais quoique le public l'ait extrêmement

aplaudi, il eſt de certains particuliers dont il n'a pu éviter la critique.

Dans le nombre de ces génies qui veulent être ſupérieurs en tout, il en eſt qui reprochent à M. de la Motte d'avoir donné de trop beaux ſentimens à *Romulus*, qui eſt, ſelon eux, un brigand & un ſcélérat. D'autres ſoutiennent qu'il n'eſt pas naturel qu'un homme de ce caractere ait pouſſé le reſpect pour *Hercilie* auſſi loin qu'il le porte. Quelques-uns ſe ſcandaliſent que l'auteur ait fait un traître de *Proculus*, & les plus humbles de ces eſprits critiques, diſent que cet ouvrage n'eſt pas une piece.

Comme j'aime beaucoup mieux m'inſtruire de ce que je ne ſais pas, qu'à faire voir ce que je ſais, je vous prie, Monſieur, de me tirer de l'erreur où je ſuis depuis long-tems. J'ai toujours cru qu'une tragédie qui étoit bien conduite, dont les ſituations étoient intéreſſantes, dont les ſentimens étoient beaux, la verſification pure, l'expoſition nette & le dénouement heureux, méritoit le titre de piece. Quant aux objections qu'on fait à M. de la Motte, il me paroît qu'il eſt permis d'embellir le caractere de ſon héros, & que le fondateur de Rome valoit bien la peine qu'on lui donnât des vertus qu'il auroit pu acquérir s'il eût vécu davantage.

Quant aux noms qu'on lui donne de brigand, de ſcélérat, quoiqu'il ne nous le paroiſſe nullement dans le cours de la piece, *Hercilie* lui en dit aſſez dans les reproches qu'elle lui fait, pour diſculper l'auteur. Ce brigand, ce chef de ſcélérats eſt pourtant un

héros ; ainsi on est charmé de lui voir des vertus qui peuvent adoucir ses défauts en lui donnant de grandes qualités. Il est aisé de se transporter au respect qu'il garde pour *Hercilie*, puisqu'il est du caractere des belles ames de le conserver pour ce que l'on aime.

Pour ceux qui ne veulent pas que *Proculus* soit un traître, je ne vois pas trop qu'il eût été plus permis d'en faire un honnête homme, puisque l'apothéose qu'il fit de *Romulus* me paroît plutôt un trait de fourberie, qu'un sentiment d'estime pour son Roi.

Il y en a aussi qui ne veulent point du *Grand-Prêtre*, & qui disent qu'il n'en étoit pas mention dans ce tems-là. Cependant *Romulus* offroit chaque jour des sacrifices au Dieu Mars son pere, & je ne puis croire qu'on puisse sacrifier sans Pontife. D'ailleurs *Muréna* nous fournit un acte dont le spectacle est si pompeux, & ce qui s'y passe est si beau, que la critique en doit être confondue. Le péril où cela jette *Romulus* semble renouveller l'attention de l'auditeur, & la joie de revoir le héros en devient cent fois plus vive. Je ne puis me lasser d'admirer l'art de l'auteur qui, en donnant à *Romulus* l'amour le plus tendre, ne lui en fait jamais montrer l'excès qu'après avoir remporté des victoires éclatantes & montré une valeur héroïque. Cela nous fait envisager les momens qu'il donne à sa passion comme un repos que la gloire lui doit.

Ce qui me paroît encore digne d'attention dans cet ouvrage, c'est qu'il n'est point de ceux qui trompent ; & quoiqu'il ait été

joué divinement, on le lit avec autant de plaisir qu'on en sent à le voir représenter, la lecture excitant les mêmes mouvemens que la représentation. N'en est-ce pas assez, Monsieur, pour dire que c'est une pièce ?

Pour moi, je ne porte que mon cœur à la tragédie : lorsqu'il est touché, je lui donne l'esprit pour compagnon, mais simplement pour lui découvrir la cause de la sensibilité, lui en montrer le principe, & lui faire valoir les beautés qui l'ont frapé. Voilà, Monsieur, de quelle façon je vois la comédie & lis les ouvrages d'esprit : si c'est n'en avoir point que de ne pas éplucher un poëme mot à mot, & que de n'en pas rechercher jusqu'aux minuties pour le fronder avec plus de force.

Je rends graces au ciel de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Je suis, MONSIEUR, ...

A peine Uranie achevoit-elle de lire, qu'elle vit entrer Thélamont & Orophane. Quoique j'aime infiniment votre présence, leur dit-elle en rougissant, je vous avoue que votre retour me fait craindre quelque malheur. Le valet de chambre d'Orsame, lui répondit Thélamont, s'est acquitté de vos ordres, Madame ; il est vrai que je n'aurois pas laissé de partir sans les avoir reçus, & que mon cœur les devançoit avec l'impatience d'un homme qui craignoit de ne pas arriver assez promptement, pour vous aprendre que toute sa félicité ne dépend plus que de vous.

Vous m'embarrassez, lui dit-elle, expliquez-vous de grace, vous savez que je n'ai rien de caché pour les personnes qui sont ici, ne me faites point languir, & soyez assuré qu'Uranie ne peut balancer lorsqu'il s'agira de contribuer à votre bonheur.

En vérité, dit Orophane, je ne comprends rien à la timidité de Thélamont; pendant tout le chemin il ne m'a fait qu'entretenir de l'excès de sa joie, & de ce qu'il vous diroit en vous racontant le sujet; & il n'est pas plutôt auprès de vous, qu'interdit, confus, embarrassé, il ne trouve point de termes pour vous aprendre que Géronte, plein de reconnoissance pour le service qu'il vient de lui rendre, lui a permis de prétendre à votre main, si vous consentez à la lui donner.

Pour moi, continua-t-il, sans lui donner le tems de répondre, je ne l'imiterai point en cela, & je ne puis balancer à montrer à la charmante Félicie l'extrême satisfaction que me donne le consentement que mon pere vient de m'accorder, de m'unir à elle pour jamais.

Vous nous dites tant de choses à la fois, interrompit Camille en riant, que nous ne savons plus où nous en sommes; laissez parler Thélamont, puisqu'Uranie veut bien que nous soyions témoins de ce qu'il a à lui dire.

Je vous assure, répondit Thélamont, qu'Orophane a raison; toute ma hardiesse m'a abandonné en entrant dans ces lieux, & la crainte a pris dans mon cœur la place de

l'espoir dont je m'étois flatté pendant le chemin : cependant, Madame, continua-t-il en s'adressant à Uranie, comme mon bonheur dépend de ce que j'ai à vous apprendre, je suis contraint de vous dire que mes soins ont été si heureux, que j'ai amené mon parent à l'accommodement que Géronte souhaite ; mais ce parent étant bien plus fortement lié à moi par les nœuds d'une longue amitié, que par ceux du sang, & sachant la témérité de mes vœux pour vous, a fait au-delà de ce que je lui demandois.

Je le menai chez Géronte qui le reçut d'abord avec trop de froideur ; mais lorsque mon ami lui eut dit qu'il ne venoit que pour finir à l'amiable son procès avec lui, il se radoucit, chacun discuta ses intérêts avec chaleur ; mais pour ne rien faire que dans l'ordre, ils envoyerent chercher leur conseil, & toute l'animosité à part, Géronte fut contraint de convenir que si son ami faisoit valoir ses droits, il étoit trop ruiné.

J'étois présent à cette conférence, & je fus assez surpris de voir que mon ami tira Géronte en particulier, & lui parla fort long-tems bas ; & que s'étant raprochés de la compagnie, ils congédierent leurs gens d'affaires d'un commun accord, & me prierent d'entrer dans le cabinet de Géronte.

Lorsque nous y fûmes sans témoins : Seigneur, me dit Géronte, votre ami me propose un accommodement où mon cœur s'est d'abord opposé : mais ma raison a pris le dessus, & m'a fait voir qu'un homme de mon âge ne devoit point songer à rendre une

femme malheureuse, & sur-tout une personne comme Uranie. Votre ami m'offre de se désister de toutes ses prétentions sans m'en jamais rien demander, à condition que je laisserai Uranie maîtresse de se choisir un époux, & que je vous assure après ma mort le bien qu'il pourroit me faire rendre, voulant que, selon l'ordre de la nature, vous le possédiez avant que la sienne vous en rende le maître comme son héritier. J'ai donc consenti à ces deux articles, auxquels je souhaiterois en ajouter un autre, si Uranie n'y avoit point de répugnance, c'est de vous voir son époux; cet hymen me donneroit la satisfaction de croire que ce n'est qu'à elle que je cede mes prétentions sur le bien auquel votre ami veut que je renonce.

Géronte cessa de parler, & j'étois dans un étonnement si grand de la générosité de mon parent, & du changement de votre tuteur, que je fus quelque tems sans lui pouvoir répondre; mais, Madame, ma joie me fit bientôt rompre le silence. Je rendis mille graces à Géronte, j'embrassai mon ami, & je leur fis assez connoître que l'excès de ma sensibilité sur cette proposition ne partoit que de celui de mon amour.

Géronte me fit des caresses sinceres, & m'obligea à lui déclarer mes sentimens; il en fut touché, ainsi que du respect que vous lui aviez conservé, en ne voulant point prendre d'engagement de son vivant, dans la crainte de l'offenser. Il me fit promettre de partir le lendemain, & de vous ramener pour conclure cette heureuse union.

J'avois une impatience extrême de voir Orophane, pour lui faire part de ma joie : ainſi, lorſque Géronte m'en laiſſa la liberté, je courus le chercher, & je le trouvai chez moi qui m'attendoit. Auſſi-tôt qu'il me vit, il vint m'embraſſer, &, quoique je le connoiſſe d'une humeur naturellement enjouée, elle me parut ſi fort augmentée, que je crus qu'il avoit ſu mon aventure. Je répondis avec tendreſſe aux amitiés qu'il me fit, & la ſatisfaction qu'il vit ſur mon viſage, lui faiſant croire la même choſe que j'avois penſé de lui, fit que nous nous demandâmes, preſque en même tems, ſi nous étions inſtruits de ce qui venoit de nous arriver : mais enfin voyant que nous ne nous entendions pas, nous prîmes le parti de nous expliquer ; je le priai de m'apprendre ce qui cauſoit ſa joie, & que je l'aſſurois qu'il ſauroit le ſujet de la mienne, lorſqu'il auroit ſatisfait ma curioſité.

A ces mots il me montra les lettres qu'il venoit de recevoir de ſon pere, qui conſentoit qu'il épouſât l'aimable Félicie. Comme je ne veux point anticiper ſur ſes droits, je lui laiſſe le plaiſir de vous les lire : je lui contai le procédé de mon parent, & le changement de Géronte. Lorſque j'eus achevé de parler, il me dit qu'il falloit partir dans l'inſtant, dans la crainte que Géronte ne changeât encore ; mais j'étois trop perſuadé de ſa ſincérité, & malgré notre commune impatience, il fallut nous réſoudre à ne partir que ce matin.

Géronte m'ayant fait promettre de venir

Orophane souper chez lui avec mon ami, nous nous y rendîmes. Jamais repas ne se passa plus agréablement, jamais Orophane ne fut plus aimable, & jamais amans n'ont senti leur bonheur comme lui & moi.

Géronte nous embrassa, & me chargea de cette lettre, pour vous assurer de la sincérité de son changement. Nous nous sommes séparés avec une bienveillance réciproque, & le jour n'a pas plutôt paru, que nous sommes montés à cheval Orophane & moi. Nous avons rencontré le valet de chambre d'Orsame, qui m'ayant reconnu, m'a rendu votre lettre, & nous a conté une partie de ce qui interrompoit le projet que vous aviez fait d'aller chez Bélise. Voilà, Madame, continua Thélamont, ce que j'avois à vous dire, & dans quel état sont les choses; c'est à vous à présent à prononcer l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Thélamont n'eut pas plutôt achevé son discours, que les trois amies d'Uranie furent l'embrasser, & le plaisir qu'elles ressentoient de la voir heureuse, leur fut si sensible, qu'elles le témoignerent même par quelques larmes. Uranie y répondit avec tendresse & cette modestie qui ne l'abandonnoit jamais. Cependant, se voyant pressée de lire la lettre de Géronte, elle l'ouvrit, & lut à haute voix ces paroles.

GÉRONTE A URANIE.

IL n'appartient qu'à vous de rendre la raison à ceux qui l'avoient perdue; devenez, Madame, par pitié de votre ouvrage, ce que

voyant signer sans nulle contrainte le bonheur de Thélamont, & soyez persuadée que je ne puis sentir de joie plus parfaite, que celle de votre union. Je vous attends avec l'impatience d'un pere qui brûle de voir ses enfans heureux.

GÉRONTE.

Hé bien, Madame, dit Thélamont en se jettant à ses pieds, puis-je me flatter que vous ne vous opposerez plus à ma félicité? Oui, lui répondit-elle, mon cœur ratifie avec joie le don que Géronte vous fait de ma main: mes sentimens vous sont trop connus pour douter de ma sincérité; mais, mon cher Thélamont, c'est assez nous occuper de nous-mêmes, ajouta-t-elle, en le faisant relever.

Partageons à présent la joie d'Orophane & de Félicie. Je suis si sensible à la vôtre, répondit cette belle fille, que je ne puis rien écouter qui me soit plus agréable. Ah! charmante Félicie, interrompit Orophane, il n'est plus tems de tenir ce langage. Ainsi, avouez que vous allez faire mon bonheur avec plaisir; vous me devez cet aveu, pour me récompenser de tous les maux que vous m'avez faits. Félicie sourit de la vivacité d'Orophane, & ne voulant pas mêler d'amertume à de justes sujets de satisfaction, elle lui répondit de façon à lui faire connoître qu'il lui étoit aussi cher qu'elle en étoit aimée.

Florinde & Camille ne se lassoient point de féliciter ces quatre personnes pour les-

quelles elles avoient une estime véritable ; mais l'heure du soupé étant déja avancée, cette belle compagnie fut se mettre à table, & le contentement du cœur se répandant sur l'esprit, ce repas surpassa les autres en vivacité. L'amour & la joie étant de la partie, il est aisé de s'imaginer qu'il ne s'y dit rien que de tendre & de spirituel.

Uranie rendit un compte exact de leurs occupations pendant leur absence. Hortense & Mélente n'y furent pas oubliés, Félicie raconta les aventures d'Olimpe ; on plaignit Arimon, on fut charmé des bergers ; & le soupé fini, on cessa de parler des autres pour ne songer qu'à soi.

Thélamont, Orophane, Uranie & Félicie se donnerent mille tendres assurances d'un amour éternel, & comme il falloit partir du matin, les deux amies, les deux amans conduisirent Uranie & Félicie à leur apartement. Ce fut là que Camille & Florinde firent promettre à Uranie qu'elle n'abandonneroit point sa solitude pour la ville, & qu'elle y viendroit souvent pour reconnoître les plaisirs innocens qu'elle y avoit goûtés, & l'agréable nouvelle qu'elle y avoit aprise.

Pour moi j'y consens, dit Orophane, la bibliotheque a fait dire trop de belles choses pour que je puisse l'oublier. Nous viendrons encore la consulter, répondit Uranie, &, puisque vous y avez trouvé quelque agrément, je prierai Thélamont de souffrir que je m'y retire quelquefois avec vous. Pourvu que je sois de la partie, répondit-il

en riant, soyez sûre, belle Uranie, de mon obéissance.

Cette charmante société tint encore quelque tems la conversation ; mais enfin chacun se sépara pour jouir du repos, & se préparer à partir. Thélamont & Orophane, qui n'avoient jamais goûté parfaitement les douceurs du sommeil, le virent encore interrompu par l'excès de leur satisfaction. Uranie & Félicie partagerent cette insomnie dont la cause étoit trop douce pour qu'elles s'en alarmassent.

Ainsi cette journée finit par l'espoir d'être incessamment au comble de leur bonheur, & nos quatre amans firent souvent réflexion qu'il valoit mieux arriver lentement à sa félicité, & ne s'écarter jamais des voies de la sagesse, que de jouir d'un prompt bonheur en fuyant les routes de la vertu ; & que la bonne conduite des Rois, des Princes, des particuliers, & de tous les hommes en général, ne pouvoit s'acquérir que par l'étude dont la lumiere doit servir de flambeau pour éclairer toutes les actions de la vie.

Fin du second Tome.

TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce ſecond Tome.

Quatrieme Journée, page 5
Aventures de Saladin, Sultan d'Egypte, 8
Hiſtoire de Mélente & d'Hortence, 26
Cinquieme Journée, 51
Hiſtoire d'Olympe à l'aimable Félicie, 80
Lettre de Cyparise à Ovide ſur le portrait de Vénus, 108
Sixieme Journée, 115
Hiſtoire de Jean de Calais, 139
Lettre de Madame... à Monſieur... ſur la tragédie de Romulus, 178

Fin de la Table.